

Manuscrits de la  
Bibliothèque et Archives de  
l'Assemblée nationale.  
Rousseau juge de Jean-  
Jacques. Dialogues, par [...]

Rousseau, Jean-Jacques (1712-1778). Auteur du texte. Manuscrits de la Bibliothèque et Archives de l'Assemblée nationale. Rousseau juge de Jean-Jacques. Dialogues, par Jean-Jacques Rousseau. XVIII.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).

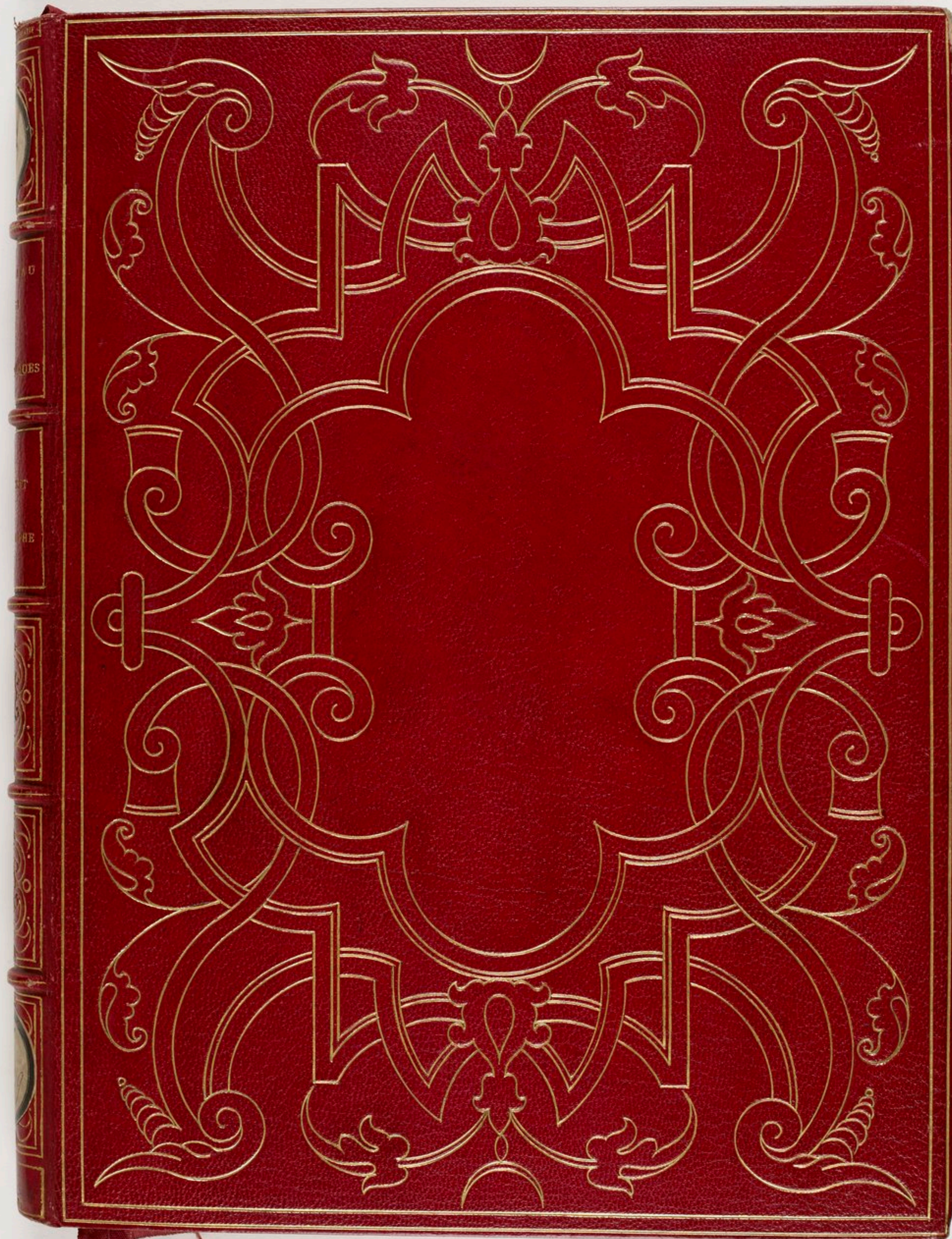






Le manuscrit de J. J. Rousseau  
intitulé: Rousseau Juge de Neau  
Jacques a été donné par l'auteur à une  
dame de la famille de Cramayel, qui  
le donna elle même à M. de Clerigny  
ancien administrateur de la domanie  
de la Couronne. Celui-ci le donna à M.  
de la Haye. Il est parvenu ainsi à  
M. Florent.

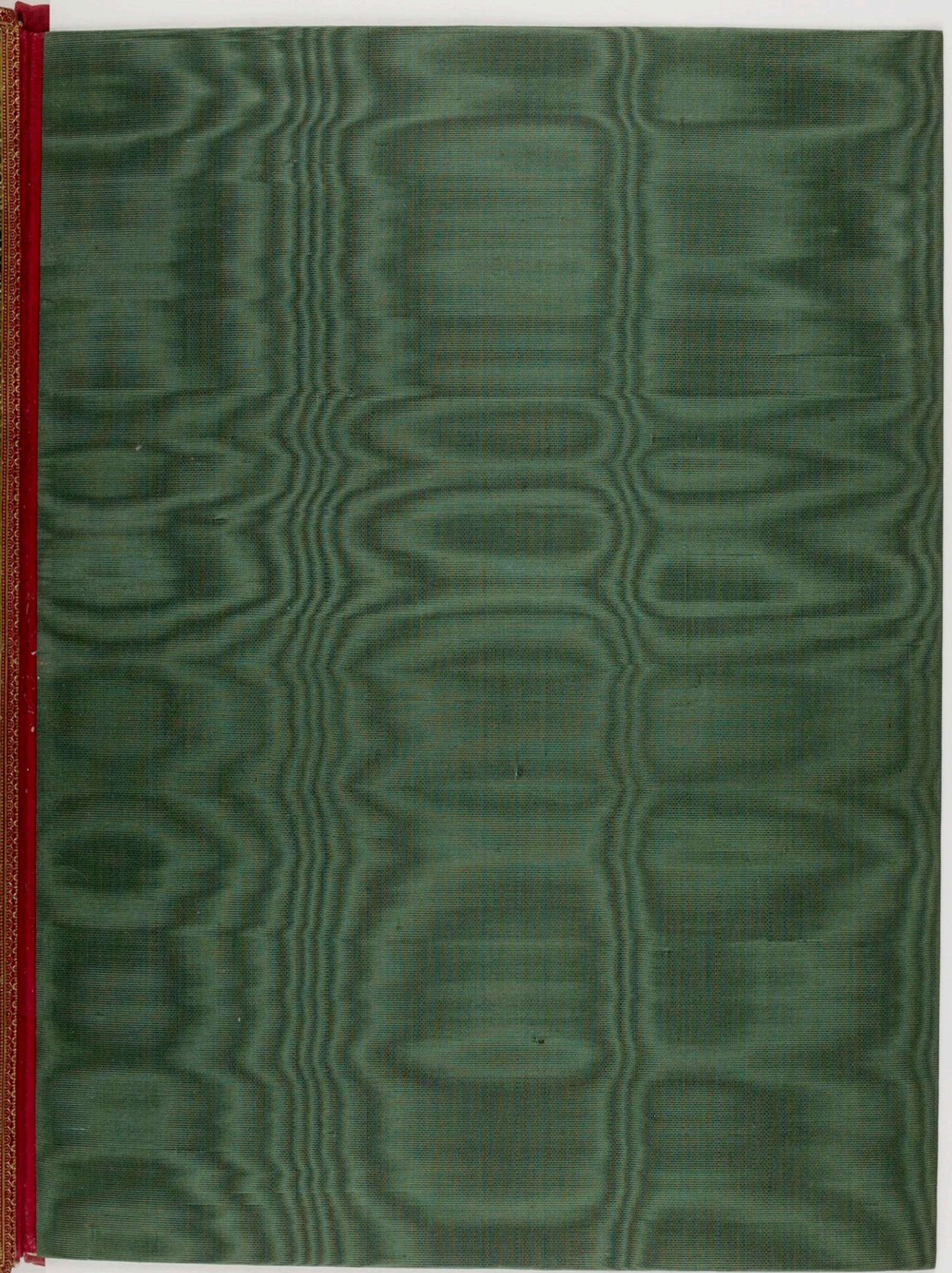




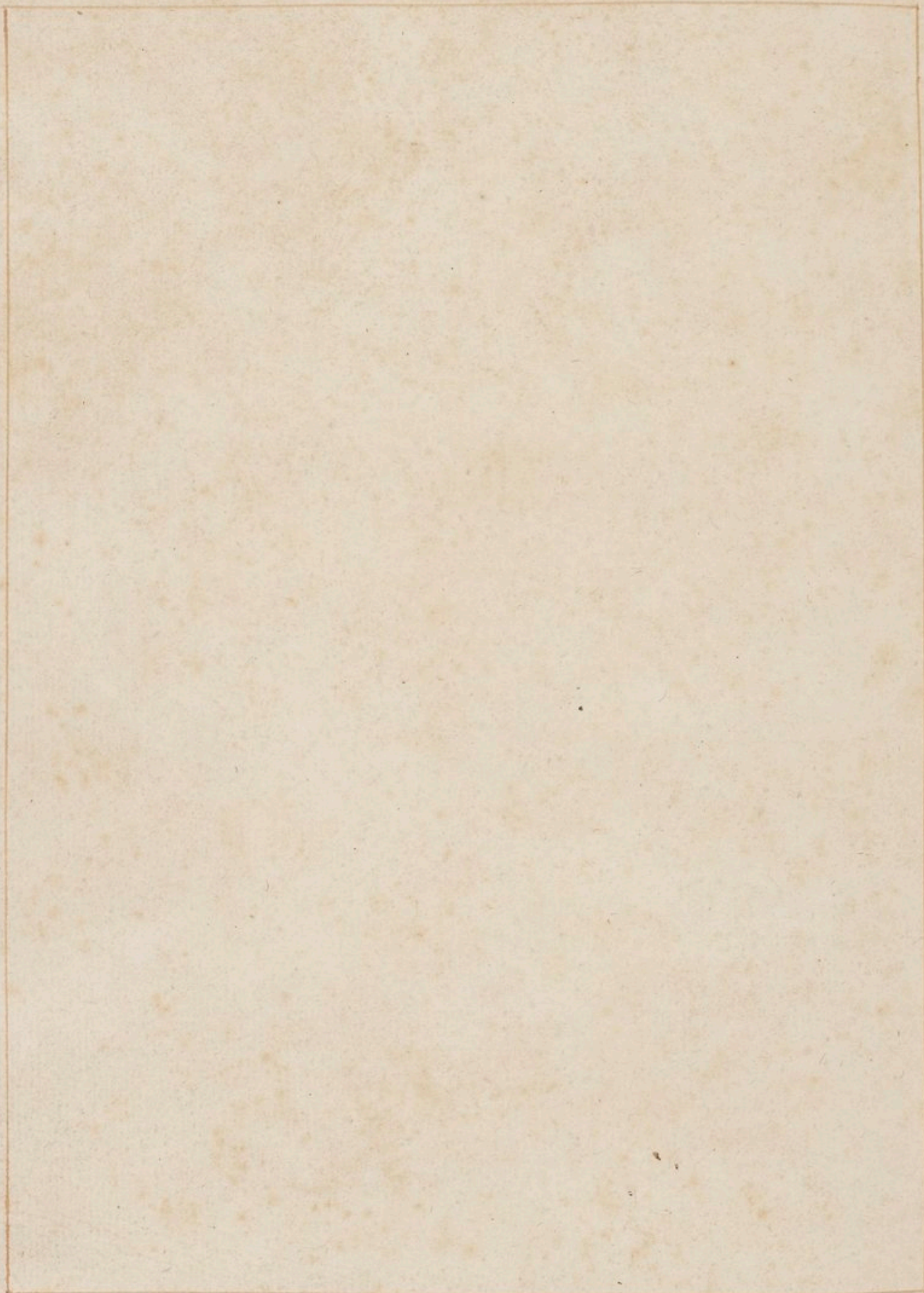




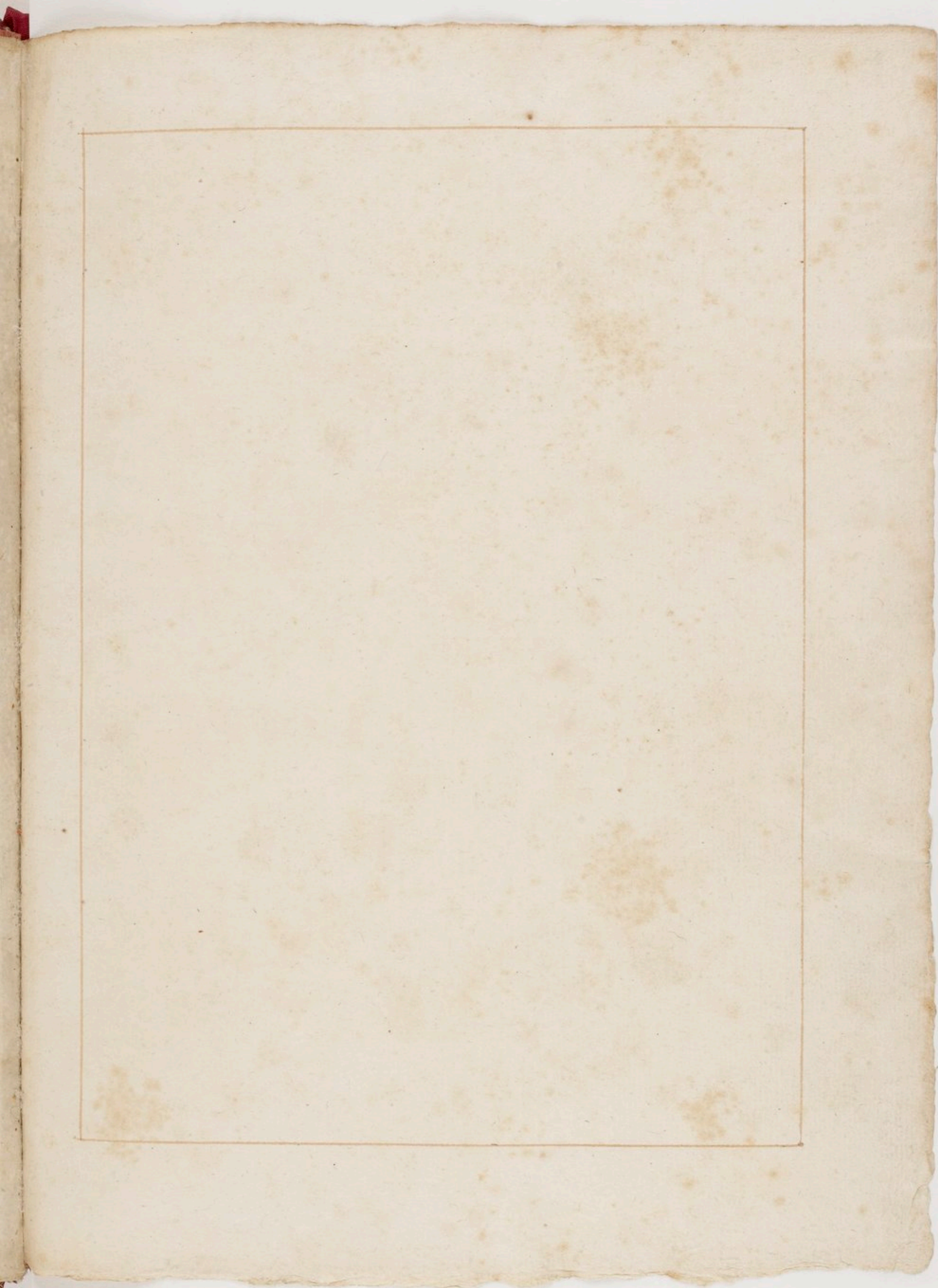




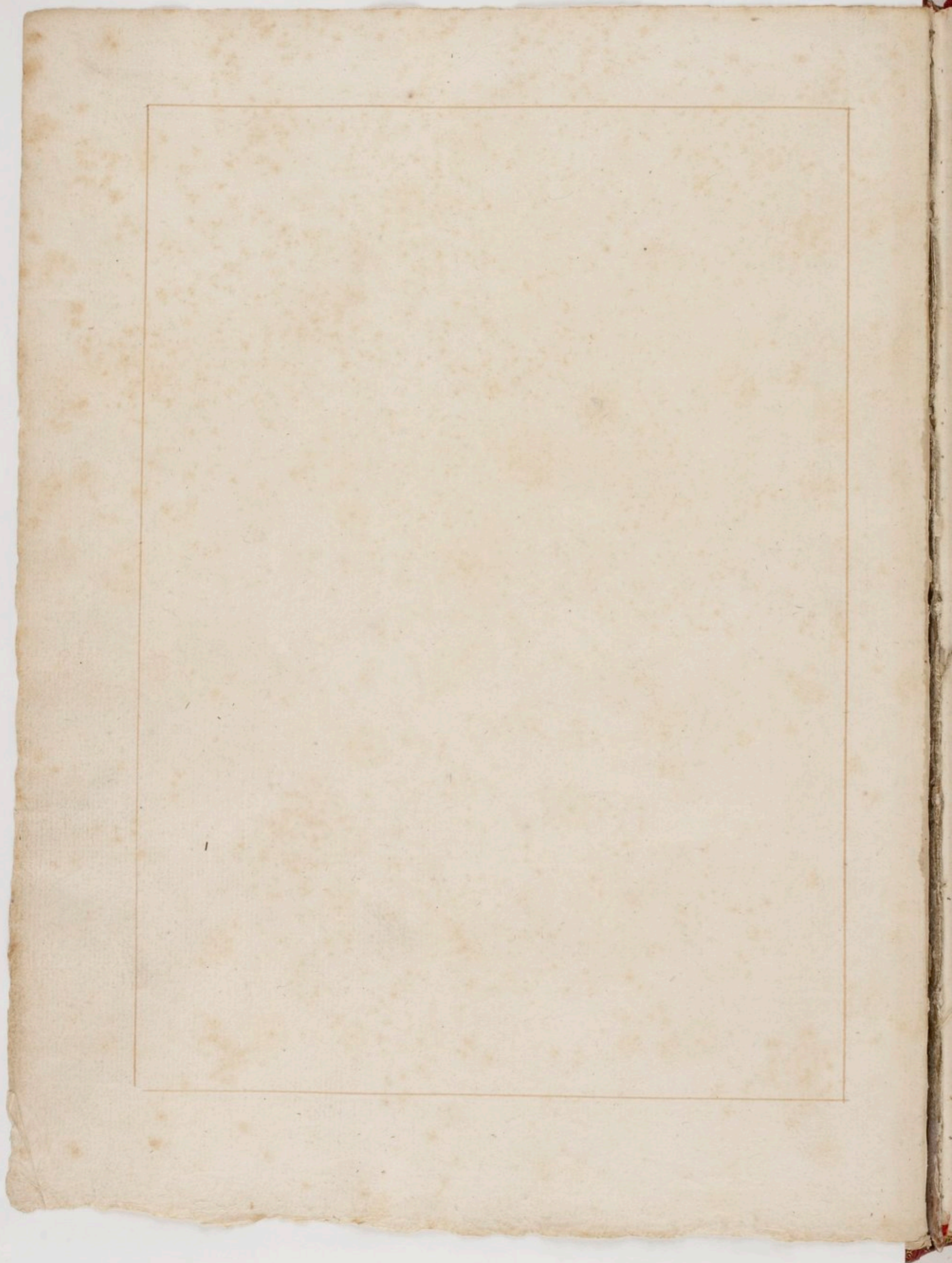










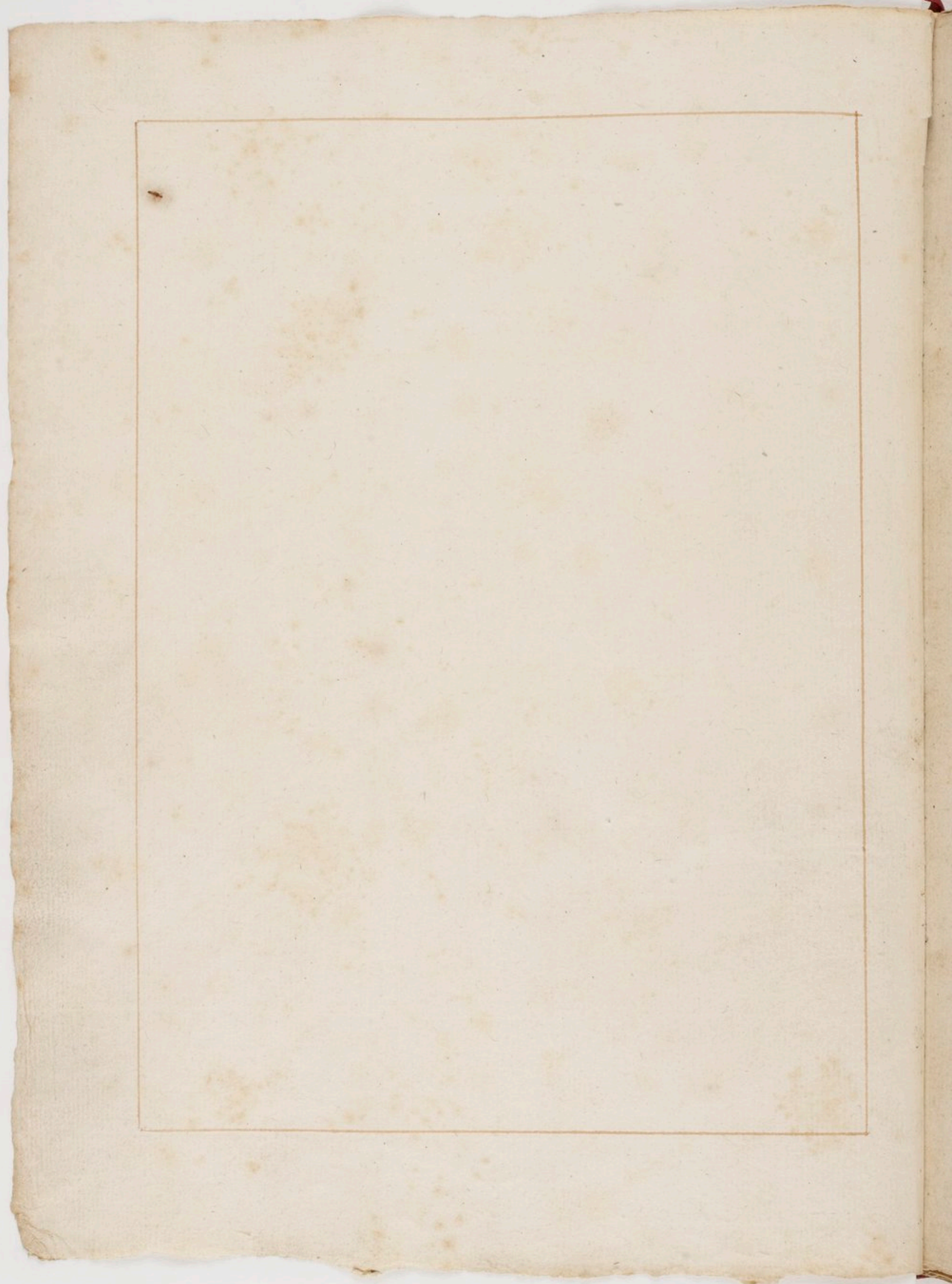




V. 4979 -

no 1493 du Cat. de 1907.





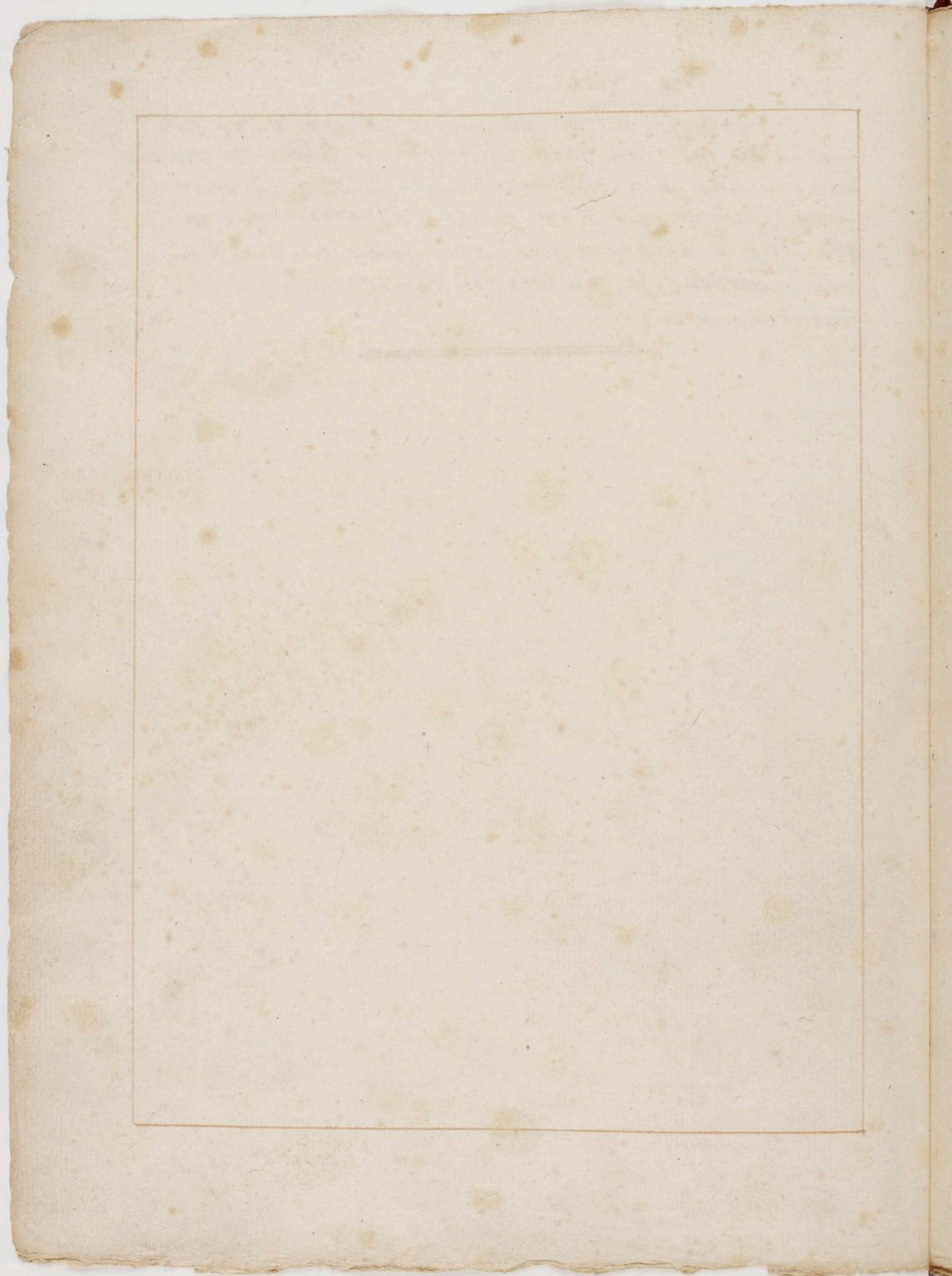


Si j'osois faire quelque prière à ceux entre les  
mains de qui tombera cet écrit, ce seroit de vouloir  
bien le lire tout entier avant que d'en disposer et  
même avant que d'en parler à personne; mais  
très sûr d'avance que cette grace ne me sera  
pas accordée, je me tais et remets tout à la  
providence.

---









## Àu Lecteur.

J'ai souvent dit que si l'on m'eût donné d'un autre homme les idées qu'on a données de moi à mes contemporains, je ne me serois pas conduit avec lui comme ils font avec moi. Cette assertion a laissé tout le monde fort indifférent sur ce point, et je n'ai vu chez personne la moindre curiosité de savoir en quoi ma conduite eût différé de celle des autres, et quelles eussent été mes raisons. J'ai conclu de là que le public, parfaitement sûr de l'impossibilité d'en user plus justement ni plus honnêtement qu'il ne fait à mon égard, l'étoit par conséquent que dans ma supposition j'aurois eu tort de ne pas l'imiter: J'ai cru même appercevoir dans sa confiance une hauteur dédaigneuse qui ne pouvoit venir que d'une grande opinion de la vertu de ses guides et de la sienne dans cette affaire. Tout cela, couvert pour moi d'un mystère impénétrable, ne pouvant s'accorder avec mes raisons, m'a engagé à les dire pour les soumettre aux réponses de quiconque auroit la charité de me détromper: car mon erreur, si elle existe, n'est pas ici sans conséquence; elle me force à mal penser de ceux qui m'entourent; et comme rien n'est plus éloigné de ma volonté que d'être injuste et ingrat envers eux, ceux qui me desabuseroient, me ramenant à de meilleurs jugemens, substitueront dans mon cœur la gratitude à l'indignation, et me rendront sensible et reconnoissant en me montrant mon devoir à l'être. Ce n'est pas là, cependant, le seul motif qui dans cette occasion m'ait mis la plume à la main; un autre encor plus fort et non moins légitime se fera sentir dans cet écrit: Mais je proteste qu'il n'entre plus dans ces motifs l'espoir ni presque le desir d'obtenir <sup>enfin</sup> de ceux qui m'ont jugé la justice qu'ils me refusent, et qu'ils sont bien déterminés à me refuser toujours.

En voulant exécuter cette entreprise je me suis vu dans un bien singulier embarras! ce n'étoit pas de trouver des raisons en faveur de mon sentiment, c'étoit d'en imaginer de contraires. c'étoit d'établir sur quelque apparence d'équité des procédés où je n'en appercevois aucune. Voyant cependant tout Paris, toute la France toute l'Europe se conduire à mon égard avec la plus grande confiance sur des maximes si nouvelles si peu concevables pour moi, je ne pouvois supposer que cet accord unanime n'eût aucun fondement raisonnable ou du moins apparent, et que toute une génération s'accordât à vouloir éteindre à plaisir toutes les lumières naturelles, violer toutes les loix de la justice,



toutes les règles du bon sens, sans objet sans profit sans prétexte, uniquement pour satisfaire une fantaisie dont je ne pouvois pas même appercevoir le but et l'occasion. Le silence profond — universel, non moins inconcevable que le mystère qu'il couvre, mystère que depuis quinze ans on me cache avec un soin que je m'abstiens de qualifier, et avec un succès qui tient du prodige; ce silence effrayant et terrible ne m'a pas laissé saisir la moindre idée qui put servir à m'éclairer sur ces étranges dispositions. — Livré pour tout éclaircissement à mes conjectures, je n'en ai su former aucune qui put expliquer ce qui m'arrive de manière à pouvoir croire avoir démêlé la vérité. Quand de forts indices m'ont fait penser quelque fois avoir découvert avec le fond de l'intrigue son objet et ses auteurs, les absurdités sans nombre que j'ai vu naître de ces suppositions m'ont bientôt contraint de les abandonner, et toutes celles que mon imagination s'est tourmentée à leur substituer n'ont pas mieux soutenu le moindre examen.

Cependant pour ne pas combattre une chimère, pour ne pas outrager toute une génération, il falloit bien supposer des raisons dans le parti approuvé et suivi par tout le monde. Je n'ai rien épargné pour en chercher pour en imaginer de propres à séduire la multitude, et si je n'ai rien trouvé qui dû avoir produit cet effet, le Ciel m'en témoin que ce n'est fait ni de volonté ni d'efforts, et que j'ai rassemblé soigneusement toutes les idées — que mon entendement m'a pu fournir pour cela. Tous mes soins — n'aboutissant à rien qui put me satisfaire, j'ai pris le seul parti qui me restoit à prendre pour m'expliquer: c'étoit, ne pouvant raisonner sur des motifs particuliers qui m'étoient inconnus et incompréhensibles, de raisonner sur une hypothèse générale <sup>qui put tous les rassembler;</sup> c'étoit, entre toutes les suppositions possibles, de choisir la pire pour moi la meilleure pour mes adversaires, et, dans cette position, ajustée autant qu'il m'étoit possible aux manœuvres dont je me suis vu l'objet, aux allures que j'ai entrevues, aux propos mystérieux que j'ai pu saisir çà et là, d'examiner quelle conduite de leur part eût été la plus raisonnable et la plus juste. Epuiser tout ce qui se pouvoit dire en leur faveur étoit le seul moyen que j'eusse de trouver ce qu'ils disent en effet, et c'est ce que j'ai tâché de faire, en mettant de leur côté tout ce que j'y ai pu mettre de motifs plausibles et d'arguments spécieux, et cumulant contre moi toutes les charges imaginables. Malgré tout cela, j'ai souvent rougi, je l'avoue, des raisons que j'étois forcé de leur prêter. Si j'en avois trouvé de meilleures, je les aurois employées de tout mon cœur et de toute ma force, et cela avec d'autant moins de peines qu'il me paroit certain qu'aucune n'auroit pu tenir contre mes réponses, parce que celles-ci dérivent immédiatement des premiers



principes de la justice, des premiers élémens du bon sens, et qu'elles sont applicables à tous les cas possibles d'une situation pareille à celle où je suis.

La forme du Dialogue m'ayant paru la plus propre à discuter le pour et le contre, je l'ai choisie pour cette raison. J'ai pris la liberté de reprendre dans ces entretiens mon nom de famille, que le public a jugé à propos de m'ôter, et je me suis désigné en tiers à son exemple par celui de baptême, auquel il lui a plu de me réduire. En prenant un François pour mon autre interlocuteur, je n'ai rien fait que d'honnête et d'obligeant pour le nom qu'il porte, puisque je me suis abstenu de le rendre complice d'une conduite que je blâme, et je n'aurois rien fait d'injuste en lui donnant ici le personnage que toute la nation de concert s'empresse de faire à mon égard. J'ai même eu l'attention de le ramener à des sentimens plus raisonnables que je n'en ai trouvé dans aucun de ses compatriotes, et il seroit aussi heureux pour moi qu'honorable à son pays qu'il s'y en trouvât beaucoup qui l'imitassent. Que si quelquefois je l'engage en des raisonnemens absurdes, je proteste de rechef en sincérité de cœur que c'en est toujours malgré moi, et je crois pouvoir défier toute la France d'en trouver de plus solides pour autoriser les singulières pratiques dont je suis l'objet, et dont elle paroît se glorifier si fort.

Ce que j'avois à dire étoit si clair, si simple, et j'en étois si pénétré, que je ne puis assez m'étonner des longueurs des redites du verbiage et du désordre de cet écrit. Ce qui l'eut rendu vif et véhément sous la plume d'un autre est précisément ce qui l'a rendu tiède et languissant sous la mienne. C'étoit de moi qu'il s'agissoit, et je n'ai plus trouvé pour mon propre intérêt ce zèle et cette vigueur de courage qui ne peut exalter une ame généreuse que pour la cause d'autrui. Le rôle humiliant de ma propre défense en trop au dessous de moi, trop peu digne des sentimens qui m'animent, pour que j'aime à m'en charger. Ce n'est pas non plus, on le sentira bientôt, celui que j'ai voulu remplir ici. Mais je ne pouvois examiner la conduite du public à mon égard, sans me contempler moi-même dans la position la plus déplorable et la plus cruelle: Il falloit m'occuper d'idées tristes et déchirantes, de souvenirs amers et révoltans, de sentimens les moins faits pour mon cœur; et c'est en cet état de douleur et de détresse qu'il a fallu me remettre, chaque fois que quelque nouvel outrage, forçant ma répugnance, m'a fait



faire un nouvel effort pour reprendre cet écrit si souvent abandonné. Ne pouvant soutenir la continuité d'une occupation si douloureuse, je ne m'y suis livré que durant des moments très courts, écrivant chaque idée quand elle me venoit et m'en tenant là, écrivant dix fois la même quand elle m'est venue dix fois, sans me rappeler jamais ce que j'avois précédemment écrit, et ne m'en apercevant qu'à la lecture du tout, trop tard pour pouvoir rien corriger, comme je le dirai tout à l'heure. La colère anime quelquefois le talent, mais le dégoût et le serrement de cœur l'étouffent, et l'on sentira mieux après m'avoir lu que c'étoient là les dispositions constantes où j'ai dû me trouver durant ce pénible travail.

Une autre difficulté me l'a rendu fatigant : c'étoit, forcé de parler de moi sans cesse, d'en parler avec justice et vérité, sans louange et sans dépression. Cela n'est pas difficile à un homme à qui le public rend l'honneur qui lui est dû : il en est par là dispensé d'en prendre le soin lui-même. Il peut également, et se taire sans s'avilir, et s'attribuer avec franchise les qualités que tout le monde reconnoît en lui. Mais celui qui se sent digne d'honneur et d'estime, et que le public défigure et diffame à plaisir, de quel ton doit-il se rendre seul la justice qui lui est due ? doit-il parler de lui-même avec des éloges mérités, mais généralement démentis ? Doit-il se vanter des qualités qu'il sent en lui, mais que tout le monde refuse d'y voir ? Il y auroit moins d'orgueil que de bassesse à prostituer ainsi la vérité ; se louer alors, même avec la plus rigoureuse justice, seroit plutôt se dégrader que s'honorer, et ce seroit bien mal connoître les hommes.

~~Il n'y auroit rien de plus humiliant que de croire les ramener d'une erreur dans laquelle ils se complaisent par de telles protestations.~~ Un silence fier et dédaigneux est en pareil cas plus à sa place, et eût été bien plus de mon goût ; mais il n'auroit pas rempli mon objet, et pour le remplir il falloit nécessairement que je disse de quel oeil si j'étois un autre je verrois un homme tel que je suis. J'ai tâché de m'acquiescer équitablement et impartialement d'un si difficile devoir, sans insulter à l'incroyable aveuglement du public, sans me vanter fierement des vertus qu'il me refuse, sans m'accuser non plus des vices que je n'ai pas et qu'il lui plaît de m'attribuer ; mais en expliquant simplement ce que j'aurois déduit d'une constitution



Semblable à la mienne étudiée avec soin dans un autre homme. Que si l'on trouve dans mes descriptions de la retenue, et de la modération, qu'on n'aille pas m'en faire un mérite. Je déclare qu'il ne m'a manqué qu'un peu plus de modestie pour parler de moi beaucoup plus honorablement.

Voyant l'excessive longueur de ces dialogues, j'ai tenté plusieurs fois de les élaguer, d'en ôter les fréquentes répétitions, d'y mettre un peu d'ordre et de suite; jamais je n'ai pu soutenir ce nouveau tourment. Le vif sentiment de mes malheurs, ranimé par cette lecture, étouffe toute l'attention qu'elle exige; il m'est impossible de rien retenir, de rapprocher deux phrases et de comparer deux idées. Tandis que je force mes yeux à suivre les lignes, mon cœur serré gémit et soupire. Après d'inutiles et pénibles efforts je renonce à ce travail dont je me sens incapable; et, faute de pouvoir faire mieux, je me borne à transcrire ces informes essais, que je suis hors d'état de corriger. Si, tels qu'ils sont, l'entreprise en étoit encore à faire, je ne la ferois pas quand tous les biens de l'univers y seroient attachés; je suis même forcé d'abandonner des multitudes d'idées meilleures et mieux rendues que ce qui tient ici leur place, et que j'avois jetées sur des papiers détachés dans l'espoir de les encadrer aisément; mais l'abattement m'a gagné au point de me rendre impossible, même ce léger travail. Après tout, j'ai dit à peu près ce que j'avois à dire; il en est noyé dans un cahos de désordre et de redites, mais il y est: les bons esprits sauront l'y trouver. Quant à ceux qui ne veulent qu'une lecture agréable et rapide, ceux qui n'ont cherché qui n'ont trouvé que cela dans mes Confessions, ceux qui ne peuvent souffrir un peu de fatigue ni soutenir une attention suivie pour l'intérêt de la justice et de la vérité; ils feront bien de s'épargner l'ennui de cette lecture; ce n'est pas à eux que j'ai voulu parler, et loin de chercher à leur plaire, j'éviterai du moins cette dernière indignité que le tableau des misères de ma vie soit pour personne un objet d'amusement.

Que deviendra ce Ecrit? Quel usage en pourrai-je faire? je l'ignore, et cette incertitude a beaucoup augmenté le découragement qui ne m'a point quitté en y travaillant. Ceux qui disposent de moi en ont eu connoissance aussitôt qu'il a été commencé, et je ne vois dans ma situation aucun moyen possible d'empêcher qu'il ne tombe entre leurs mains tôt ou tard. Ainsi selon le cours naturel des choses toute la peine

\* On trouvera à la fin de ces Dialogues dans l'histoire malheureuse de cet Ecrit comment cette prédiction s'en vérifie.



que j'ai prise en à pure perte. Je ne sais quel parti le Ciel me suggerera, mais j'espérerai jusqu'à la fin qu'il n'abandonnera pas la cause juste. Dans quelques mains qu'il fasse tomber ces feuilles, si, parmi ceux qui les liront peut être, il est ~~encore un homme qui~~ encore un cœur d'homme ~~qui~~, cela me suffit, et je ne mépriserai jamais assez l'espèce humaine pour ne trouver dans cette idée aucun sujet de confiance et d'espoir.

---



# Rousseau juge de Jean-Jacques

## Premier Dialogue.

**Rousseau.** / Quelles incroyables choses je viens d'apprendre! Je n'en reviens pas; non, je n'en reviendrai jamais. Juste Ciel, quel abominable homme! Qu'il m'a fait de mal! Que je le vais detester.

**Un François.** / Et notez bien que c'est ce même Auteur dont les pompeuses productions vous ont si charmé si ravi par les beaux préceptes de vertu qu'il y étale avec tant de faste.

**R.** / Dites, de force; soyons justes même avec les méchants. Le faste n'excite tout au plus qu'une admiration froide et stérile, et sûrement ne me charmera jamais. Des écrits qui élèvent l'âme et enflamment le cœur méritent un autre mot.

**Le Fr.** / Faste ou force, qu'importe le mot si l'idée en est toujours la même? Si ce sublime jargon tiré par l'hypocrisie d'une tête exaltée n'en est pas moins dicté par une âme de bois?

**R.** / Le choix du mot me paroît moins indifférent qu'à vous; il change pour moi beaucoup les idées, et s'il n'y avoit que du faste et du jargon dans les écrits de l'Auteur que vous m'avez peint, il m'inspireroit moins d'horreur. Tel homme pervers s'endurcit à la sécheresse des exhortations et des prônes, qui rentreroit peut-être en lui-même et deviendrait honnête homme, si l'on savoit chercher et ranimer dans son cœur ces sentiments de droiture et d'humanité que la nature y mit en réserve et que les passions étouffent. Mais celui qui peut contempler de sang-froid la vertu dans toute sa beauté, celui qui sait la peindre, avec ses charmes les plus touchans sans en être ému sans se sentir épris d'aucun amour pour elle, un tel être, s'il peut exister, est un méchant sans ressource, c'est un cadavre moral.

**Le Fr.** / Comment, s'il peut exister? Sur l'effet qu'on produit en vous les écrits de ce misérable, qu'entendez-vous par ce doute, après les entretiens que nous venons d'avoir? Expliquez-vous.

**R.** / Je m'expliquerai. Mais ce sera prendre le soin le plus inutile ou le plus superflu: car tout ce que je vous dirai ne sauroit être entendu que par ceux à qui l'on n'a pas besoin de le dire.

Figurez-vous donc un monde idéal semblable au nôtre et néanmoins tout différent. La nature y est la même que sur notre terre, mais l'économie en est plus sensible, l'ordre en est plus marqué, le spectacle plus admirable. Les formes sont



plus élégantes, les couleurs plus vives, les odeurs plus suaves, tous les objets plus intéressans. Toute la nature y en fi belle que sa ~~seule~~ contemplation enflammant les âmes d'amour pour un si touchant tableau, inspire avec le desir de concourir à ce beau système la crainte d'en troubler l'harmonie, et de là naît une exquisite sensibilité qui donne à ceux qui en sont doués des jouissances immédiates, inconnues aux cœurs que les mêmes contemplations n'ont point avivés.

Les passions y sont comme ici le mobiles de toute action, mais plus vives plus ardentes, ou seulement plus simples et plus pures, elles prennent par cela seul un caractère tout différent. Tous les premiers mouvemens de la nature sont bons et droits. Il tendent le plus directement qu'il en est possible à notre conservation et à notre bonheur: mais bientôt manquant de force pour suivre à travers tant de résistance leur première direction, ils se laissent défléchir par mille obstacles, qui les détournant du vrai but leur font prendre des routes obliques ou l'homme oublie sa première destination. L'erreur du jugement la force des préjugés aident beaucoup à nous faire prendre ainsi le change; mais cet effet vient principalement de la faiblesse de l'âme qui, suivant mollement l'impulsion de la nature, se détourne au choc d'un obstacle comme une boule prend l'angle de reflexion, au lieu que celle qui suit plus vigoureusement sa course ne se détourne point, mais, comme un boulet de canon, force l'obstacle ou s'amortit et tombe à sa rencontre.

Les habitans du monde idéal dont je parle ont le bonheur d'être maintenus par la nature dans ce heureux point de vue où elle nous a placés tous, et par cela seul leur âme garde toujours leur caractère originel. Les passions primitives, qui toutes tendent directement à notre bonheur, ne nous occupent que des objets qui s'y rapportent, et n'ayant que l'amour de soi pour principe sont toutes aimantes et douces par leur essence: mais quand, détournées de leur objet par des obstacles, elles s'occupent plus de l'obstacle pour l'écarter que de l'objet pour l'atteindre, alors elles changent de nature, et deviennent irascibles et haineuses, et voilà comment l'amour de soi, qui est un sentiment bon et absolu, devient amour-propre; c'est à dire un sentiment relatif par lequel on se compare, qui demande des préférences, dont la jouissance est purement négative, et qui ne cherche plus à se satisfaire par notre propre bien, mais seulement par le mal d'autrui.

Dans la société humaine, sitôt que la foule des préjugés qu'elle engendre a fait prendre le change à l'homme, et que



les obstacles qu'elle entasse l'ont détourné du vrai but de notre vie; tout ce que peut faire le sage, battu du choc continu des passions d'autrui et des siennes, et parmi tant de directions qui l'égarent ne pouvant plus démêler celle qui le conduiroit bien, c'en est de se tirer de la foule autant qu'il lui est possible et de se tenir à la place où le hasard l'a posé, bien sûr qu'en n'agissant point il évite au moins de courir à sa perte et d'aller chercher de nouvelles erreurs. Comme il ne voit dans l'agitation des hommes que la folie qu'il veut éviter, il plaint leur aveuglement encor plus qu'il ne hait leur malice; il ne se tourmente point à leur rendre <sup>mal pour mal</sup> outrage pour outrage, et si quelquefois il cherche à repousser les atteintes de ses ennemis, c'en est sans chercher à les leur rendre, sans se passionner contre eux, sans sortir de sa place ni du calme où il veut rester.

Nos habitans suivant des vues moins profondes arrivent presque au même but par la route contraire, et c'est leur ardeur même qui les tient dans l'inaction. L'état celeste auquel ils aspirent et qui fait leur premier besoin par la force avec laquelle il s'offre à leur cœur leur fait rassembler et tendre sans cesse toutes les puissances de leur ame pour y parvenir: Les obstacles qui les retiennent ne sauroient les occuper au point de le leur faire oublier un moment; et de là ce mortel dégoût pour tout le reste, et cette inaction totale quand ils desespèrent d'atteindre au seul objet de tous leurs vœux.

Cette différence ne vient pas seulement du genre des passions, mais aussi de leur force, car les passions fortes ne se laissent pas dévoyer comme les autres. Deux amans, l'un très épris l'autre assez tiède, souffriront néanmoins un rival avec la même impatience, l'un à cause de son amour, l'autre à cause de son amour-propre. Mais il peut très bien arriver que la haine du second, devenue la passion principale, survive à son amour et même s'accroisse après qu'il est éteint; au lieu que le premier, qui ne hait qu'à cause qu'il aime, cesse de hait son rival sitôt qu'il ne le craint plus. Or si les ames faibles et tièdes sont plus sujettes aux passions haineuses, qui ne sont que des passions secondaires et défléchies, et si les ames grandes et fortes se tenant dans leur première direction conservent mieux les passions douces et primitives qui naissent directement de l'amour de soi, vous voyez comment d'une plus grande énergie dans les



facultés et d'un premier rapport mieux senti dérivent dans les habitans de cet autre monde des passions bien différentes de celles qui déchirent ici-bas les malheureux humains. Peut-être n'est-on pas dans ces contrées plus vertueux qu'autour de nous, mais on y sait mieux aimer la vertu. Les vrais penchans de la nature étant tous bons, en s'y livrant ils sont bons eux-mêmes : mais la vertu parmi nous oblige souvent à combattre et vaincre la nature, et rarement sont-ils capables de pareils efforts. La longue inhabitude de résister peut même amolir leurs âmes au point de faire le mal par faiblesse par crainte par nécessité : Ils ne sont exempts ni de fautes ni de vices ; le crime même ne leur est pas étranger, puisqu'il est des situations déplorables où la plus haute vertu suffit à peine pour s'en défendre et qui forcent au mal l'homme faible malgré son cœur. Mais l'expresse volonté de nuire, la haine envenimée, l'envie, la noirceur, la trahison, la fourberie, y sont inconnues : trop souvent on y voit des coupables, jamais on n'y vit un méchant. Enfin s'ils ne sont pas plus vertueux qu'on ne l'est ici, du moins par cela seul qu'ils savent mieux s'aimer eux-mêmes, ils sont moins malveillans pour autrui.

Ils sont aussi moins actifs, ou pour mieux dire, moins remuans. Leurs efforts pour atteindre à l'objet qu'ils contemplent consistent en des élans vigoureux ; mais sitôt qu'ils en sentent l'impuissance ils s'arrêtent, sans chercher à leur portée des équivalens à cet objet unique lequel seul peut les tenter.

Comme ils ne cherchent pas le bonheur dans l'apparence, mais dans le sentiment intime, en quelque rang que les ait placés la naissance ou la fortune, ils s'agitent peu pour en sortir : ils ne cherchent guère à s'élever, et descendroient sans répugnance à des relations plus de leur goût, sachant bien que l'état le plus heureux n'est pas le plus honoré de la foule, mais celui qui rend le cœur plus content. Les préjugés ont sur eux très peu de prise, — l'opinion ne les mène point, et quand ils en sentent l'empire ce n'en pas eux qu'elle subjugué, mais ceux qui influent sur leur sort. Quoique sensuels et voluptueux ils font peu de cas de l'opulence, et ne font rien pour y parvenir, connoissant trop bien l'art de jouir — pour ignorer que ce n'en pas à prix d'argent que le vrai plaisir s'achète ; et quant au bien que peut faire un riche, sachant aussi que ce n'en pas lui qui le fait mais sa richesse, qu'elle le feroit sans lui mieux encore répartie entre plus de mains, ou plutôt anéantie par ce partage, et que tout ce bien qu'il croit faire par elle équivaut rarement au mal réel qu'il faut faire pour l'acquérir. D'ailleurs aimant encore plus leur liberté que leurs aises ils craindroient de les acheter par la fortune ne fût-ce qu'à cause de la dépendance et des embarras attachés au soin de la conserver. Le cortège inséparable de



l'opulence leur seroit cent fois plus à charge que les biens qu'elle procure ne leur seroient doux. Le tourment de la possession empoisonneroit pour eux tout le plaisir de la jouissance.

Ainsi bornés de toutes parts dans leurs projets par la nature et par la raison, ils s'arrêtent, et passent la vie à en jouir, en faisant chaque jour ce qui leur paroît bon pour eux et bien pour autrui sans égard à l'estimation des hommes et aux caprices de l'opinion.

**Le Fr.** / Je cherche inutilement dans ma tête ce qu'il peut y avoir de commun entre les êtres fantastiques que vous décrivez, et le monstre dont nous parlions tout à l'heure.

**R.** / Rien, sans doute, et je le crois ainsi: mais permettez que j'achève.

Des êtres si singulièrement constitués doivent nécessairement s'exprimer autrement que les autres hommes; il est impossible qu'avec des ames modifiées si différemment, ils ne portent pas dans l'expression de leurs sentimens et de leurs idées l'empreinte de ces modifications. Si cette empreinte échappe à ceux qui n'ont aucune notion de cette manière d'être, elle ne peut échapper à ceux qui la connaissent et qui en sont affectés eux-mêmes. C'est un signe caractéristique auquel les initiés se reconnoissent entre eux, et ce qui donne un grand prix à ce signe si peu connu et encor moins employé est qu'il ne peut se contrefaire, que jamais il n'agit qu'au niveau de sa source, et que quand il ne part pas du cœur de ceux qui l'imitent, il n'arrive pas non plus aux cœurs faits pour le distinguer; mais sitôt qu'il y parvient on ne sauroit s'y méprendre; il en est vrai, lorsqu'il en est senti. C'est dans toute la conduite de la vie plutôt que dans quelques actions éparées qu'il se manifeste le plus sûrement: Mais dans des situations vives où l'ame s'exalte involontairement, l'initié distingue bientôt son frère de celui qui sans l'être veut seulement en prendre l'accent, et cette distinction se fait sentir également dans les écrits. Les habitans du monde enchanté font généralement peu de livres, et ne s'arrangent point pour en faire; ce n'est jamais un métier pour eux. Quand ils en font, il faut qu'ils y soient forcés par un stimulant plus fort que l'intérêt et même que la gloire. Le stimulant, difficile à contenir, ~~impossible~~ impossible à contrefaire, se fait sentir dans tout ce qu'il produit. Quelque heureuse découverte à publier, quelque belle et grande vérité à répandre, quelque erreur générale et pernicieuse à combattre, enfin quelque point d'utilité publique à établir; — voilà les seuls motifs qui puissent leur mettre la plume à la main: encore faut-il que les idées en soient assez neuves assez belles assez frappantes pour mettre leur zèle en effervescence et le forcer à s'exhaler. Il n'y a point pour cela chez eux de tems ni d'âge propre.



Comme écrire n'est point pour eux un métier, ils commenceront ou cesseront de bonne heure ou tard selon que le stimulant les poussera. Quand chacun aura dit ce qu'il avoit à dire, il restera tranquille comme auparavant, sans sentir cette ridicule démangeaison de râcher et barbouiller éternellement du papier qu'on dit être attachée au métier d'auteur; et tel, ne peut-être avec du génie, ne s'en doutera pas lui-même et mourra sans être connu de personne, si nul objet ne vient animer son zèle au point de le contraindre à se montrer.

*Le Fr.* / Mon cher M. Rousseau, vous m'avez bien l'air d'être un des habitants de ce monde-là!

*R.* / J'en reconnois un du moins sans le moindre doute dans l'auteur d'Emile et d'Heloise.

*Le Fr.* / J'ai vu venir cette conclusion: mais pour vous passer toutes ces fictions peu claires, il faudroit premièrement pouvoir vous accorder avec vous même. Mais après avoir paru convaincu tout à l'heure des abominations de cet homme, vous voilà maintenant le plaçant dans les astres parce qu'il a fait des romans. Pour moi je n'entends rien à ces énigmes. De grace dites-moi donc une fois votre vrai sentiment sur son compte?

*R.* / Je vous l'ai dit sans mystère, et je le répéterai sans détour. La force de vos preuves ne me laisse pas douter un moment des crimes qu'elles attestent, et là-dessus je pense exactement comme vous. Mais vous unissez des choses que je sépare. L'auteur des livres et celui des crimes vous paroissent la même personne: je me crois fondé à en faire deux. Voilà, Monsieur, le mot de l'énigme.

*Le Fr.* / Comment cela, je vous prie? Voici qui me paroît tout nouveau!

*R.* / A tort, ce me semble: car ne m'avez-vous pas dit qu'il n'est pas l'auteur du Devin du Village?

*Le Fr.* / Il est vrai, et c'est un fait constaté dont personne ne doute plus. Mais quant à ses autres ouvrages, je n'ai point encore osé les lui disputer.

*R.* / Le second dépouillement me paroît pourtant une conséquence assez prochaine de l'autre; mais pour mieux juger de leur liaison, il faudroit connoître la preuve qu'on a qu'il n'en pas l'auteur du Devin.

*Le Fr.* / La preuve! Il y en a cent, toutes peremptoires.

*R.* / C'est beaucoup. Je me contente d'une; mais je la veux, et pour cause, indépendante du témoignage d'autrui.

*Le Fr.* / Ah, très volontiers! Sans vous parler donc des pillages bien attestés dont on a prouvé que cette Pièce étoit composée, sans même insister sur le doute s'il sait faire des vers, et si par conséquent il a pu faire ceux du Devin du Village, je me tiens à une chose plus positive et plus sûre; c'est qu'il ne sait pas la musique; d'où l'on peut, à mon avis, conclure avec certitude qu'il n'a pas fait celle de cet Opera.

*R.* / Il ne sait pas la musique? Voilà encore une de ces découvertes auxquelles je ne me serois pas attendu!



*Le Fr.* / n'en croyez là-dessus ni moi ni personne, mais vérifiez par vous-même.

*R.* / Si j'avois à surmonter l'horreur d'approcher du personnage que vous venez de peindre, ce ne seroit assurément pas pour vérifier s'il sait la musique. La question n'en pas assez intéressante lorsqu'il s'agit d'un pareil scelerat.

*Le Fr.* / Il faut qu'elle ait paru moins indifférente à nos Messieurs qu'à vous: car les peines incroyables qu'ils ont prises et prennent encore tous les jours pour établir de mieux en mieux dans le public cette preuve, passent encore tout ce qu'ils ont fait pour mettre en évidence celle de ses crimes.

*R.* / Cela me paroît assez bizarre; car quand on a si bien prouvé le plus, d'ordinaire on ne s'agit pas si fort pour prouver le moins.

*Le Fr.* / Oh vis-à-vis d'un tel homme on ne doit négliger ni le plus ni le moins. A l'horreur du vice se joint l'amour de la vérité pour détruire dans toutes les branches une réputation usurpée, et ceux qui se sont empressés de montrer en lui un monstre exécrationnable ne doivent pas moins s'empresser aujourd'hui d'y montrer un petit pillard sans talent.

*R.* / Il faut avouer que la destinée de cet homme a des singularités bien frappantes; sa vie est coupée en deux parties qui semblent appartenir à deux individus différens, dont l'époque qui les sépare, c'en à dire le tems où il a publié des livres, marque la mort de l'un et la naissance de l'autre.

Le premier, homme paisible et doux, fut bien voulu de tous ceux qui le connurent, et ses amis lui restèrent toujours. Peu propre aux grandes sociétés par son humeur timide et son naturel tranquille, il aimait la retraite, non pour y vivre seul, mais pour y joindre les douceurs de l'étude aux charmes de l'intimité. Il consacra sa jeunesse à la culture des belles connoissances et des talens agréables, et quand il fut forcé de faire usage de ces acquis pour subsister, ce fut avec si peu d'ostentation et de prétention que les personnes auprès desquelles il vivoit le plus n'imaginoient pas même qu'il eût assez d'esprit pour faire des livres. Son cœur fait pour s'attacher se donnoit sans réserve; — complaisant pour ses amis jusqu'à la faiblesse, il se laissoit subjugué par eux au point de ne pouvoir plus secouer ce joug impunément.

Le second, homme dur farouche et noir se fait abhorrer de tout le monde qu'il fuit, et dans son affreuse misanthropie ne se plaît qu'à marquer sa haine pour le genre humain. Le premier, seul, sans étude et sans maître vainquit toutes les difficultés à force de zèle, et consacra ses loisirs, non à l'oisiveté, encore moins à des travaux nuisibles, mais à remplir sa tête d'idées charmantes, son cœur de sentimens délicieux, et à former des projets, chimeriques peut-être à force d'être utiles, mais dont l'exécution si elle eût été —



possible eût fait le bonheur du genre humain. Le second, tout occupé de ses odieuses trames n'a su rien donner de son tems ni de son esprit à d'aimables occupations, encore moins à des vues utiles; plongé dans les plus brutales débauches il a passé sa vie dans les tavernes et les mauvais lieux. Chargé de tous les vices qu'on y porte ou qu'on y contracte, n'ayant nourri que les goûts crapuleux et bas qui en sont inséparables il fait ridiculement contraster ses inclinations rempantes avec les altières productions qu'il a l'audace de s'attribuer. En vain a-t-il paru feuilleter des livres et s'occuper de recherches philosophiques, il n'a rien saisi rien conçu que ses horribles systèmes, et après de prétendus essais qui n'avoient pour but que d'en imposer au genre humain, il a fini, comme il avoit commencé, par ne rien savoir que mal faire. [Enfin, sans vouloir suivre cette opposition dans toutes ses branches, et pour m'arrêter à celle qui m'y a conduit, le premier d'une timidité qui alloit jusqu'à la bêtise osoit à peine montrer à ses amis les productions de ses loisirs. Le second, d'une impudence encor plus bête s'approprioit publiquement les productions d'autrui sur les choses qu'il entendoit le moins. Le premier aimait passionnément la musique, la cultiva dès sa jeunesse, en fit son occupation favorite, et avec assez de succès pour y faire des découvertes, trouver les défauts de l'art, indiquer les corrections. Il passa une grande partie de sa vie parmi les artistes et les amateurs, tantôt composant de la musique dans tous les genres en diverses occasions, tantôt écrivant sur cet art, proposant des vues nouvelles, donnant des leçons de composition, constatant par des épreuves l'avantage des méthodes qu'il proposoit, et toujours se montrant instruit dans toutes les parties de l'art plus que la plupart de ses contemporains, dont plusieurs étoient à la vérité plus versés que lui dans quelques parties, mais dont aucun n'en avoit aussi bien saisi l'ensemble et marqué la liaison. Le second, inepte au point de s'être occupé de Musique pendant quarante ans sans pouvoir l'apprendre, s'en réduisit à l'occupation d'en copier faute d'en savoir faire; encore lui-même ne se trouve-t-il pas assez savant pour le métier qu'il a choisi; ce qui ne l'empêche pas de se donner avec la plus stupide effronterie pour l'auteur de choses qu'il ne peut exécuter. Vous m'avouerez que voilà des contradictions difficiles à concilier.

*Le Fr.* Moins que vous ne pensez, et si vos autres énigmes ne m'étoient pas plus obscures que celle-là, vous me tiendriez moins en haleine.

*R.* Vous m'éclaircirez donc celle-ci quand il vous plaira, car pour moi je déclare que je n'y comprends rien.

*Le Fr.* De tout mon cœur et très facilement; mais commençez vous-même par m'éclaircir votre question.

*R.* Il n'y a plus de question sur le fait que vous venez d'exposer. A cet égard nous sommes parfaitement d'accord, et j'adopte pleinement



vosre consequence; mais je la porte plus loin. Vous dites qu'un homme qui ne sait faire ni musique ni vers n'a pas fait le Devin du Village, et cela est incontestable: Moi j'ajoute que celui qui se donne faussement pour l'Auteur de cet Opera n'en pas même l'Auteur des autres écrits qui portent son nom, et cela n'en guère moins évident: Car s'il n'a pas fait les paroles du Devin puisqu'il ne sait pas faire des vers il n'a pas fait non plus l'allée de Sylvie, qui difficilement en effet peut être l'ouvrage d'un Scelerah; et s'il n'a pas fait la musique, puisqu'il ne sait pas la musique, il n'a pas fait non plus la lettre sur la musique françoise, encore moins le Dictionnaire de Musique qui ne peut être que l'ouvrage d'un homme versé dans cet art et sachant la composition.

**Le Fr.** Je ne suis pas là-dessus de votre sentiment, <sup>non plus que le public, et nous</sup> avons pour surcroît celui d'un grand Musicien étranger venu de puis peu dans ce pays.

**R.** Et je vous prie, le connoissez-vous bien, ce grand Musicien étranger? Savez-vous par qui et pourquoi il a été appelé en France, quels motifs l'ont porté tout d'un coup à ne faire que de la musique françoise et à venir s'établir à Paris?

**Le Fr.** Je soupçonne quelque chose de tout cela; mais il n'en pas moins vrai que J. J. étant plus que personne son admirateur donne lui-même du poids à son suffrage.

**R.** Admirateur de son talent, d'accord; je le suis aussi: Mais quant à son suffrage, il faudroit premièrement être au fait de bien des choses avant de savoir quelle autorité je puis lui donner.

**Le Fr.** Je veux bien, puisqu'il vous en suspect, ne m'en pas étayer ici, ni même de celui d'aucun musicien: Mais je n'en dirai pas moins de moi-même que pour composer de la musique il faut la savoir sans doute; mais qu'on peut bavarder tant qu'on veut sur cet art sans y rien entendre, et que tel qui se mêle d'écrire fort doctement sur la musique seroit bien embarrassé de faire une bonne basse sous un menuet, et même de le noter.

**R.** Je me doute bien aussi de cela. Mais votre intention en-elle d'appliquer cette idée au Dictionnaire et à son Auteur.

**Le Fr.** Je conviens que j'y pensois.

**R.** Vous y pensiez! Cela étant, permettez-moi, je vous prie, encore une question. Avez-vous lu ce livre?

**Le Fr.** Je serois bien fâché d'en avoir lu jamais une seule ligne, non plus que d'aucun des livres qui portent ce odieux nom.

**R.** En ce cas je suis moins surpris que nous pensions vous et moi si différemment sur les points qui s'y rapportent. Ici par exemple, vous



ne confondriez pas ce livre avec ceux dont vous parlez, et qui ne  
roulant que sur des principes généraux ne contiennent que des  
idées vagues ou des notions élémentaires tirées peut être d'autres  
écrits et qu'ont tous ceux qui savent un peu de musique; au-  
lien que le Dictionnaire, entre dans le détail des règles pour en  
montrer la raison, l'application, l'exception, et tout ce qui doit  
guider le compositeur dans leur emploi. L'auteur s'attache  
même à éclaircir de certaines parties qui jusqu'alors étoient  
restées confuses dans la tête des Musiciens et presque  
inintelligibles dans leurs écrits. L'article En harmonique, par  
exemple explique ce genre avec une si grande clarté qu'on en  
étonné de l'obscurité ~~des autres~~ <sup>des autres</sup>.

parlé tous ceux qui  
On ne me persuadera  
ique, Harmonie,  
Récitatif, Ario, et  
tionnaires et qui  
s productions d'un  
n'entend point, ni  
la composition sou-  
s.

également importants  
imparfait, comme il en avertit dans sa préface. Mais seroit-il  
raisonnable de le juger sur les articles qu'il n'a pas eu le tems de  
faire plutôt que sur ceux où il a mis la dernière main et qui  
demandoient assurément autant de savoir que les autres? L'auteur  
convient, il avertit même de ce qui manque à son livre et il dit la  
raison de ce défaut, mais tel qu'il est il seroit cent fois plus croyable  
encore qu'un homme qui ne sait pas la musique en fût le Devin  
que le Dictionnaire. Car combien ne voit-on pas, surtout en  
Suisse et en Allemagne de gens qui ne sachant pas une note de  
musique et guidés uniquement par leur oreille et leur goût ne  
laissent pas de composer des choses très agréables et même très-  
régulières, quoiqu'ils n'aient nulle connoissance des règles et qu'ils  
ne puissent déposer leurs compositions que dans leur mémoire.  
Mais il est absurde de penser <sup>qu'un homme</sup> puisse enseigner et même  
éclaircir dans un livre une science qu'il n'entend point, et cela  
bien plus encore dans un art dont la seule langue exige une  
étude de plusieurs années <sup>avant qu'on puisse l'entendre et la parler.</sup> Je conclus donc qu'un homme qui n'a  
pu faire le Devin du village parce qu'il ne savoit pas la musique, n'a  
pu faire à plus forte raison le Dictionnaire, qui demandoit  
beaucoup plus de savoir.

Le Fr. / Ne connoissant ni l'un ni l'autre ouvrage, je ne puis par



ne confondriez pas ce livre avec ceux dont vous parlez, à qui ne voulant que sur des principes généraux ne contiennent que des idées vagues ou des notions élémentaires tirées peut être d'autres écrits et qu'ont tous ceux qui savent un peu de musique; au lieu que le Dictionnaire, entre dans le détail des règles pour en montrer la raison, l'application, l'exception, et tout ce qui doit guider le compositeur dans leur emploi. L'auteur s'attache même à éclaircir de certaines parties qui jusqu'alors étoient restées confuses dans la tête des Musiciens et presque inintelligibles dans leurs écrits. L'article En harmonique, par exemple explique ce genre avec une si grande clarté qu'on est étonné de l'obscurité avec laquelle en avoient parlé tous ceux qui jusqu'alors avoient écrit sur cette matière. On ne me persuadera jamais que cet Article, ceux d'Expression, Fugue, Harmonie, Licence, Mode, Modulation, Préparation, Récitatif, Lrio\*, et grand nombre d'autres répandus dans le Dictionnaire et qui sûrement ne sont pillés de personne soient des productions d'un ignorant en Musique qui parle de ce qu'il n'entend point, ni qu'un Livre dans lequel on peut apprendre la composition soit l'ouvrage de quelqu'un qui ne la savoit pas.

Il est vrai que plusieurs autres articles également importants sont restés seulement indiqués pour ne pas laisser le vocabulaire imparfait, comme il en avertit dans sa préface. Mais seroit-il raisonnable de le juger sur les articles qu'il n'a pas eu le tems de faire plutôt que sur ceux où il a mis la dernière main et qui demandoient assurément autant de savoir que les autres? L'auteur convient, il avertit même de ce qui manque à son livre et il dit la raison de ce défaut, mais tel qu'il est il seroit cent fois plus croyable que le Dictionnaire. Car combien ne voit-on pas, surtout en Suisse et en Allemagne de gens qui ne sachant pas une note de musique et guidés uniquement par leur oreille et leur goût ne laissent pas de composer des choses très agréables et même très régulières, quoiqu'ils n'aient nulle connoissance des règles et qu'ils ne puissent déposer leurs compositions que dans leur mémoire. Mais il est absurde de penser <sup>qu'un homme</sup> puisse enseigner et même éclaircir dans un livre une science qu'il n'entend point, et cela bien plus encore dans un art dont la seule langue exige une étude de plusieurs années <sup>avant qu'on puisse l'entendre et la parler.</sup> Je conclus donc qu'un homme qui n'a pu faire le Devin du village parce qu'il ne savoit pas la musique, n'a pu faire à plus forte raison le Dictionnaire, qui demandoit beaucoup plus de savoir.

*Le P.<sup>r</sup>* Ne connoissant ni l'un ni l'autre ouvrage, je ne puis par



\*. Tous les articles de Musique que j'avois promis pour l'Encyclopédie furent faits dès l'année 1749 et remis par M. Diderot l'année suivante à M. d'Alembert, comme entrant dans la partie Mathématique dont il étoit chargé, quelque tems après parurent les éléments de Musique, qu'il n'eut pas beaucoup de peine à faire. En 1768. parut mon Dictionnaire et quelque tems après une nouvelle édition de ses éléments avec des augmentations. Dans l'intervalle avoit aussi paru un Dictionnaire des beaux arts dans lequel je reconnus plusieurs des articles que j'avois faits pour l'Encyclopédie. M. d'Alembert avoit des bontés si tendres pour mon Dictionnaire encor manuscrit, qu'il offrit obligamment au S<sup>r</sup> Guy d'en recevoir les épreuves, fauteur que, sur l'avis que celui-ci m'en donna, je le priai de ne pas accepter.

ne confondriez pas ce livre avec celui roulant que sur des principes généraux idées vagues ou des notions élémentaires écrits et qu'ont tous ceux qui savent bien que le Dictionnaire entre dans son but de montrer la raison, l'application, guider le compositeur dans leur même à éclaircir de certaines parties restées confuses dans la tête des personnes inintelligibles dans leurs écrits. L'exemple explique ce genre avec l'étonné de l'obscurité avec laquelle ceux jusqu'alors avoient écrit sur cette matière jamais que cet Article, ceux d'Explication, Licence, Mode, Modulation, Préparation, grand nombre d'autres répandus d'ailleurs ne sont pillés de personnes ignorantes en Musique qui parlent de qu'un Livre dans lequel on peut trouver l'ouvrage de quelqu'un qui ne le

Il est vrai que plusieurs autres sont restés seulement indiqués pour imparfaits, comme il en avertit de raisonnable de le juger sur les articles faire plutôt que sur ceux où il a demandé assurément autant de convient, il avertit même de ce qui raison de ce défaut, mais tel qu'il est encore qu'un homme qui ne sait pas que le Dictionnaire. Car combien Suisse et en Allemagne de gens qui musique et guidés uniquement par laissent pas de composer des choses régulières, quoiqu'ils n'aient nulle ne puissent déposer leurs compositions. Mais il est absurde de penser qu'un éclaircir dans un livre une science bien plus encore dans un art dont l'étude de plusieurs années <sup>avant qu'on puisse l'entendre et</sup> je conclus pu faire le Devin du village parait pu faire à plus forte raison le Dictionnaire beaucoup plus de savoir.

Le P<sup>r</sup>. Ne connoissant ni l'un ni l'autre



moi-même juger de votre raisonnement. Je sais seulement qu'il y a une différence extrême à cet égard dans l'estimation du public, que le Dictionnaire passe pour un ramassis de phrases sonores et inintelligibles; qu'on en cite un article Génie que tout le monde prône et qui ne dit rien sur la Musique. Quant à votre article Enharmonique et aux autres qui selon vous traitent pertinemment de l'art, je n'en ai jamais oui parler à personne si ce n'est à quelques Musiciens ou amateurs étrangers, qui paroissent en faire cas: mais les nôtres d'un commun accord disent tous ne rien entendre au jargon de ce livre.

Pour le Devin, vous avez vu les transports d'admiration excités par la dernière reprise; l'enthousiasme du public poussé jusqu'au délire fait foi de la sublimité de cet ouvrage: C'étoit le Devin J. J. c'étoit le moderne Orphée; cet Opéra étoit le chef-d'œuvre de l'art et de l'esprit humain, et jamais cet enthousiasme ne fut si vif que lors qu'on sut que le Devin J. J. ne savoit pas la musique. Or, quoique vous en puissiez dire, de ce qu'un homme qui ne sait pas la musique n'a pu faire un prodige de l'art universellement admiré, il ne s'ensuit pas, selon moi, qu'il n'a pu compiler un livre peu lu, peu entendu, et encore moins estimé.

R. / Dans les choses dont je peux juger par moi-même, je ne prendrai jamais pour règle de mes jugemens ceux du public, et surtout quand il s'engoue, comme il a fait tout d'un coup pour le Devin du Village, après l'avoir vu pendant vingt ans avec un plaisir plus modéré. Cet engouement subit, quelle qu'en ait été la cause au moment même où le soi-disant Auteur étoit l'objet de la dévotion publique, n'a rien eu d'assez naturel pour faire autorité chez les gens sensés. Je vous ai dit ce que je pensois du Dictionnaire, et cela, non pas sur l'opinion publique, ni sur ce célèbre article Génie qui n'ayant nulle application particulière à l'art n'en est là que pour la plaisanterie; mais après avoir lu attentivement l'ouvrage entier, dont la plus part des articles vraiment techniques feront faire de meilleure musique quand les artistes en sauront profiter.

Quant au Devin, quoique je sois bien sûr, que personne ne sent et ne connoit mieux que moi les véritables beautés de cet ouvrage, je suis fort éloigné de voir ces beautés où le public engoué les place. Ce ne sont point de ces beautés que l'étude et le savoir produisent, mais de celles qu'inspirent le goût et la sensibilité, et l'on prouveroit beaucoup mieux qu'un savant compositeur n'a point fait cette pièce si la partie du beau chant et de l'invention lui manquoit, qu'on ne prouveroit qu'un ignorant ne l'a pu faire parce qu'il n'a pas ces acquis qui supplée au génie et ne fait rien qu'à force de travail. Il n'y a rien



Dans le Devin du Village qui passe, quant à la partie Scientifique les principes élémentaires de la composition, et non seulement il n'y a point d'écolier de trois mois qui dans ce sens ne fut en état d'en faire autant, mais on peut bien douter qu'un savant compositeur put se résoudre à être aussi simple. ~~Il est vrai que l'Auteur de cet ouvrage y a suivi un principe caché qui se fait sentir sans qu'on le remarque.~~ Il est vrai que l'Auteur de cet ouvrage y a suivi un principe caché qui se fait sentir sans qu'on le remarque, et qui donne à ses chants un effet qu'on ne sent dans aucune autre musique française: Mais ce principe, ignoré de tous nos compositeurs, dédaigné de ceux qui en ont entendu parler, posé seulement par l'Auteur de la lettre sur la musique française, qui en a fait ensuite un article du dictionnaire, et suivi seulement par l'Auteur du Devin est une grande preuve de plus que ces deux auteurs sont le même. Mais tout cela montre l'invention d'un amateur qui a réfléchi sur l'art, plutôt que la routine d'un professeur qui le possède supérieurement. Ce qui peut faire honneur au Musicien dans cette pièce est le récitatif: il est bien modulé, bien ponctué, bien accentué, autant que du récitatif français peut l'être: le tour en est neuf, du moins il l'étoit alors à tel point qu'on ne vouloit point hasarder ce récitatif à la Cour, quoiqu'adapté à la langue plus qu'aucun autre. J'ai peine à concevoir comment un récitatif peut être pillé, à moins qu'on ne pille aussi les paroles; et quand il n'y auroit que cela de la main de l'Auteur de la pièce, j'aimerois mieux, quant à moi, avoir fait le récitatif du Devin sans les Airs, que les Airs sans le récitatif: Mais je sens trop bien la même main dans le tout pour pouvoir le partager à différents auteurs. Ce qui rend même cet Opera vraiment prisable pour les gens de goût, c'est le parfait accord des paroles et de la musique, c'est l'étroite liaison des parties qui le composent, c'est l'ensemble exact du tout qui en fait l'ouvrage le plus un que je connoisse en ce genre. Le Musicien a partout pensé l'enti parlé comme le poète, l'expression de l'un répond si fidèlement à celle de l'autre qu'on voit qu'ils sont toujours animés du même esprit; et l'on me dit que cet accord si juste et si rare résulte d'un tas de pillages fortuitement rassemblés! Monsieur, il y auroit cent fois plus d'art à composer un pareil tout de morceaux épars et déçousus qu'à le créer soi-même d'un bout à l'autre.

**Le Fr.** / Votre objection ne m'en pas nouvelle, et paroît si solide à beaucoup de gens, que, revenus des vols partiels, quoique tous si bien prouvés, ils sont maintenant persuadés que la pièce entière paroles et musique est d'un autre main, et que le charlatan a eu l'adresse de s'en emparer et l'impudence de se l'attribuer. Cela paroît même à présent si bien établi que l'on n'en doute plus guères: Car enfin il faut bien recourir



à quelque explication semblable; il faut <sup>bien</sup> que cet ouvrage, qu'il en-  
incontestablement hors d'état d'avoir fait air été fait par quelqu'un.  
On prétend même en avoir découvert le véritable auteur.

R. / J'entends: après avoir d'abord découvert et très bien prouvé les vols  
partiels dont le Devin du Village étoit composé, l'on prouve aujourd'hui  
non moins victorieusement qu'il n'y a point eu de vols partiels, et que  
cette pièce, toute de la même main, a été volée en entier par celui qui se  
l'attribue. Soit donc; car l'une ou l'autre de ces vérités contradictoires est  
égale pour mon objet. Mais enfin quel est-il donc, ce véritable auteur?  
Est-il François, Suisse, Italien, Chinois?

Le Fr. / C'est ce que j'ignore: car on ne peut guère attribuer cet ouvrage  
à Pergolese, comme un Salve Regina .....

R. / Oui, j'en connois un de ces auteurs, et qui même a été gravé.

Le Fr. / Ce n'est pas celui-là. Le Salve dont vous parlez Pergolese l'a fait  
de son vivant, et celui dont je parle en est un autre qu'il a fait vingt  
ans après sa mort, mais que J. J. s'approprioit en disant l'avoir  
fait pour M<sup>lle</sup> Hel, comme beaucoup d'autres mottets qu'il dit ou  
dira de même avoir faits, et qui par autant de miracles de M.  
d'Alembert sont et seront toujours de Pergolese, dont il évoque l'ombre quand il lui plaît.

R. / Voilà qui est vraiment admirable! Oh je me doutois de puis longtemps  
que ce M. d'Alembert devoit être un saint à miracles, et je prierois  
bien qu'il ne s'en tienne pas à ceux-là: Mais comme vous dites, il lui  
sera néanmoins difficile, tout saint qu'il est, d'avoir fait faire aussi le  
Devin du Village à Pergolese, et il ne faudroit pas multiplier les  
auteurs sans nécessité.

Le Fr. / Pourquoi non? Qu'un pillard prenne à droite et à gauche, rien  
au monde n'en plus naturel.

R. / D'accord; mais dans toutes ces musiques ainsi pillées on sent les  
coutures et les pièces de rapport, et il me semble que celle qui porte le  
nom de J. J. n'a pas cet air-là. On n'y trouve même aucune  
physionomie nationale: ce n'en pas plus de la musique italienne  
que de la musique françoise: elle a le ton de la chose, et rien de plus.

Le Fr. / Tout le monde convient de cela. Comment l'auteur du Devin  
a-t-il pris dans cette pièce un accent alors si neuf qu'il n'ait  
employé que là, et si c'en son unique ouvrage, comment en a-t-il  
tranquillement cédé la gloire à un autre, sans être tenté de la  
revendiquer, ou du moins de la partager par un second Opera  
semblable? On m'a promis de m'expliquer clairement tout cela;  
car j'avoue de bonne foi y avoir trouvé jusqu'ici quelque obscurité.

R. / Bon! vous voilà bien embarrassé! Le pillard aura fait acointance  
avec l'auteur. Il se sera fait confier sa pièce, ou la lui aura volée,  
et puis il l'aura empoisonné: cela est tout simple.

Le Fr. / Vraiment, vous avez là de jolies idées!



R. / Ah ! ne me faites pas honneur de votre bien ! Les idées vous appartiennent : elles sont l'effet naturel de tout ce que vous m'avez appris. Au reste, et quoi qu'il en soit du véritable auteur de la pièce, il me suffit que celui qui s'en dit l'être soit par son ignorance ou son incapacité hors d'état de l'avoir faite, pour que j'en conclue à plus forte raison qu'il n'a fait ni le Dictionnaire qu'il s'attribue aussi, ni la lettre sur la Musique française, ni aucun des autres livres qui portent son nom, et dans lesquels il est impossible de ne pas sentir qu'ils partent tous de la même main. D'ailleurs, concevez-vous qu'un homme doué d'un grand talent pour faire de pareils ouvrages, aille au fort même de son effervescence, piller et s'approprier ceux d'autrui dans un genre qui non seulement n'en pas le sien, mais auquel il n'entend absolument rien ; qu'un homme qui selon vous ait assez de courage d'orgueil de fierté de force pour résister à la démanigaison d'écrire si naturelle aux jeunes gens qui se sentent quelque talent, pour laisser mourir vingt ans sa tête dans le silence afin de donner plus de profondeur et de poids à ses productions longtemps méditées, que ce même homme, l'âme toute remplie de ses grandes et sublimes vues aille en interrompre le développement pour chercher par des manœuvres aussi lâches que pueriles une réputation usurpée et très inférieure à celle qu'il peut acquérir légitimement ? Ce sont des gens pourvus de bien petits talents par eux-mêmes qui se parent ainsi de ceux d'autrui, et qui conque avec une tête active et pensante a senti le délire et l'attrait du travail d'esprit, ne va pas servilement sur la trace d'un autre pour se parer ainsi de productions étrangères par préférence à celles qu'il peut tirer de son propre fonds. Allez, Monsieur, celui qui a pu être assez vil et assez sot pour s'attribuer le Devin du Village sans l'avoir fait et même sans savoir la musique, n'a jamais fait une ligne du discours sur l'inégalité ni de l'Emile ni du Contrat Social. L'un d'audace et de viguerie d'un côté, l'autre d'ineptie et de lâcheté de l'autre ne s'associeront jamais dans la même ame.

Voilà une preuve qui parle à tout homme sensé. Que d'autres qui ne sont pas moins fortes ne parlent qu'à moi, j'en suis fâché pour moi-même ; elles devraient parler à toute ame sensible et douée de l'instinct moral. Vous me dites que tous ces écrits qui m'échauffent me touchent m'attendrissent me donnent la volonté sincère d'être meilleur sont uniquement des productions d'une tête exaltée, conduite par un cœur hypocrite et fourbe : La figure de mes êtres surlunaires vous aura déjà fait entendre que je n'étais pas là-dessus de votre avis. Ce qui me confirme encore dans le mien est le nombre et l'étendue de ces mêmes écrits où je sens toujours et par tout la même véhémence d'un cœur échauffé des mêmes sentiments. Quoi ! ce fléau du genre humain, cet ennemi de toute droiture de toute justice de toute bonté s'en captivé dix à douze ans dans le cours de quinze volumes à parler toujours le plus doux le plus pur le plus énergique langage de la vertu, à plaindre



les misères humaines, à en montrer la source dans les erreurs dans les préjugés des hommes, à leur tracer la route du vrai bonheur, à leur apprendre à rentrer dans leur propre cœur pour y trouver le germe de toutes les vertus sociales qu'ils étouffent sous un faux simulacre dans le progrès mal entendu des sociétés, à consulter toujours leur conscience pour redresser les erreurs de leur raison, et à écouter dans le silence des passions cette voix intérieure que tous nos philosophes ont tant à cœur d'étouffer, et qu'ils traitent de chimère parce qu'elle ne leur dit plus rien: il s'est fait siffler d'eux et de tout son siècle pour avoir toujours soutenu que l'homme étoit bon quoique les hommes fussent méchants, que ses vertus lui venoient de lui-même, que ses vices lui venoient d'ailleurs; il a consacré son plus grand et meilleur ouvrage à montrer comment s'introduisent dans notre âme les passions nuisibles, à prouver que la bonne éducation doit être purement négative, qu'elle doit consister, non à guérir les vices du cœur humain, puisqu'il n'y en a point naturellement, mais à les empêcher de naître, et à tenir exactement fermées les portes par lesquelles ils s'introduisent; Enfin il a établi tout cela avec une clarté si lumineuse avec un charme si touchant avec une vérité si persuasive qu'une âme non dépravée ne peut résister à l'attrait de ses images et à la force de ses raisons: et vous voulez que cette longue suite d'écrits où respirent toujours les mêmes maximes, où le même langage se soutient toujours avec la même chaleur soit l'ouvrage d'un fourbe qui parle toujours non seulement contre sa pensée mais surtout contre son intérêt, puisque mettant tout son bonheur à remplir le monde de malheurs et de crimes, il devoit conséquemment chercher à multiplier les scélérats, pour se donner des complices et des aides dans l'exécution de ses sinistres projets; au lieu qu'il n'a travaillé réellement qu'à se susciter des obstacles, et qu'à se donner de redoutables adversaires dans tous les prosélytes que ses livres feroient à la vertu.

Autres raisons non moins fortes dans mon esprit. Cet auteur putatif reconnu par toutes les preuves que vous m'avez fournies le plus crapuleux le plus vil débauché qui puisse exister, a passé sa vie avec les traînées des rues dans les plus infâmes réduits; il en hébété de débauche, il en pourri de vérole, et vous voulez qu'il ait écrit ces inimitables lettres pleines de cet amour si brûlant et si pur qui ne germe jamais que dans des cœurs aussi chastes que tendres? Ignorez-vous que rien n'en moins tendre qu'un débauché, que l'amour n'en pas plus connu des libertins que des femmes de mauvaise vie, que la crapule endurecit le cœur, rend ceux qui s'y livrent impudens grossiers brutaux cruels; que leur sang appauvri dépouillé de cet esprit de vie qui du cœur porte au cerveau ces charmantes images d'où naît l'ivresse de l'amour, ne leur donne par l'habitude que les acres picotemens du besoin, sans y joindre ces douces impressions qui rendent la sensualité aussi



tendre que vive. Qu'on me montre une lettre d'amour d'une main inconnue, je suis assuré de connoître à sa lecture si celui qui l'écrivait a des mœurs. Ce n'en qu'aux yeux de ceux qui en ont que les femmes peuvent briller de ces charmes touchans et chastes qui seuls font le délire des cœurs vraiment amoureux. Les débauchés ne voyent en elles que des instrumens de plaisir qui leur sont aussi méprisables que nécessaires, comme ces vases dont on se sert tous les jours pour les plus indispensables besoins. J'aurois défié tous les coureurs de filles de Paris d'écrire jamais une seule des lettres de l'Héloïse, et le livre entier, ce livre dont la lecture me jette dans les plus angéliques extases seroit l'ouvrage d'un vil débauché? Comptez Monsieur qu'il n'en est rien: ce n'en pas avec de l'esprit <sup>et du jargon</sup> que ces choses-là se trouvent. Vous voulez qu'un hypocrite adroit qui ne marche à ses fins qu'à force de ruse et d'astuce aille étourdiment se livrer à l'impétuosité de l'indignation contre tous les états contre tous les partis sans exception et dire également les plus dures vérités aux uns et aux autres. Papistes, huguenots, Grands, petits, hommes, femmes, robins, soldats, moines, prêtres, devots, médecins, philosophes; tous rutuluse fuat, tout en peine tout est démasqué sans jamais un mot d'aigreur ni de personnalité contre qui que ce soit, mais sans ménagement pour aucun parti. Vous voulez qu'il ait toujours suivi la fougue au point d'avoir tout soulevé contre lui, tout réuni pour l'accabler dans sa disgrâce, et tout cela sans se ménager ni défenseur ni appui, sans s'embarrasser même du succès de ses livres, sans s'informer au moins de l'effet qu'ils produisoient et de l'orage qu'ils attiroient sur sa tête, et sans en concevoir le moindre souci quand le bruit commença d'en arriver jusqu'à lui? Cette intrépidité, cette imprudence cette incurie en elle de l'homme faux et fin que vous m'avez peiné? Enfin vous voulez qu'un misérable à qui l'on a ôté le nom de Scelerat qui ne paroissoit pas encore assez abject pour lui donner celui de coquin comme exprimant mieux la bassesse et l'indignité de son ame, vous voulez que ce reptile ait pris et soutenu pendant quinze volumes le langage intrépide et fier d'un écrivain qui consacrant sa plume à la vérité ne quête point les suffrages du public, et que le témoignage de son cœur mis au dessus du jugement des hommes? Vous voulez que parmi tant de si beaux livres modernes les seuls qui pénètrent jusqu'à mon cœur, qui l'enflamment d'amour pour la vertu qui l'attendrissent sur les misères humaines soient précisément les jeux d'un détestable fourbe qui se moque de ses lecteurs et ne croit pas un mot de ce qu'il leur dit avec tant de chaleur et de force; tandis que tous les autres, écrits à ce que vous m'assurez, par de vrais sages dans de si pures intentions, me glacem le cœur le resserrent, et ne m'inspirent avec des sentimens d'aigreur de peine et de haine que le plus intolérant esprit de parti? Cènez, Monsieur, s'il n'en pas impossible que tout cela soit, il l'en du moins que jamais je le croye, fut-il mille fois démonté. Encore un coup, je ne résiste point à vos



preuves; elles m'ont pleinement convaincu; mais ce que je <sup>ne</sup> croirois ni ne croirai de ma vie, c'est que l'Emile et surtout l'article du goût dans le quatrième Livre soit l'ouvrage d'un cœur dépravé, que l'Héloïse, et surtout la lettre sur la mort de Julie ait été écrite par un scelerat, que celle à M. d'Allemberc sur les Spectacles soit la production d'une ame double, que l'extrait du projet de paix perpétuelle soit celle d'un ennemi du genre humain, que le recueil entier des écrits du même auteur soit sorti d'une ame hypocrite, et d'une mauvaise tête, non du pur zèle d'un cœur brûlant d'amour pour la vertu. Non, Monsieur, non Monsieur; le mien ne se prêtera jamais à cette absurde et fausse persuasion: mais je dis et je soutiendrai toujours qu'il faut qu'il y ait deux J. et que l'auteur des livres et celui des crimes ne sont pas le même homme; voilà un sentiment si bien enraciné dans le fond de mon cœur que rien ne me l'ôtera jamais.

*Le Fr.* / C'en pourrât une erreur, sans le moindre doute, et une autre preuve qu'il a fait des livres, en qu'il en fait <sup>encor</sup> tous les jours.

*R.* / Voilà ce que j'ignorois, et l'on m'avoit dit au contraire qu'il s'occupoit uniquement depuis quelques années à copier de la musique.

*Le Fr.* / Bon, copier! Il en fait le semblant pour faire le pauvre quoiqu'il soit riche, et pour couvrir sa rage de faire des livres et de barbouiller du papier: mais personne ici n'en est la dupe, et il faut que vous veniez de bien loin pour l'avoir été.

*R.* / Sur quoi donc je vous prie, roulent ces nouveaux livres dont il se cache si bien, si à propos, et avec tant de succès?

*Le Fr.* / Ce sont des fadaïses de toute espèce. Des leçons d'athéisme, des éloges de la philosophie moderne, des oraisons funèbres, des traductions, des satyres.....

*R.* / Contre ses ennemis, sans doute?

*Le Fr.* / Non, contre les ennemis de ses ennemis.

*R.* / Voilà de quoi je ne me serois pas douté.

*Le Fr.* / Oh vous ne connoissez pas la ruse du drôle. Il fait tout cela pour se mieux déguiser. Il fait de violentes sorties contre la présente administration (en 1772) dont il n'a point à se plaindre, en faveur du Parlement qui l'a si indignement traité, et de l'auteur de toutes ses misères, qu'il devoit avoir en horreur: mais à chaque instant sa vanité se décele par les plus ineptes louanges de lui-même. Par exemple il a fait dernièrement un livre assez plus intitulé, L'an deux mille deux cents quarante dans lequel il consacre avec soin ses écrits tout entiers à la postérité, sans même excepter Narcisse, et sans qu'il en manque une seule ligne.

*R.* / C'en est en effet une étonnante balourdise! Dans les livres anciens qui



portent son nom, je ne vois pas un orgueil aussi bête.

*Le Fr.* / En se nommant il se contraignoit. A présent qu'il se croit bien caché, il ne se gêne plus.

*R.* / Il a raison; cela lui réussit si bien! Mais, Monsieur, quel est donc le vrai but de ces beaux livres que ce homme si fin publie — avec tant de mystère en faveur des philosophes qu'il devoit haïr et de la doctrine à laquelle il a paru si contraire?

*Le Fr.* / En doutez-vous? C'en est de se jouer du public, et de faire parade de son éloquence en prouvant successivement le pour et le contre, en promenant les lecteurs du blanc au noir, pour se moquer de leur crédulité.

*R.* / Par ma foi! voilà pour la détresse où il se trouve un homme de bien — bonne humeur, et qui pour être aussi haineux que vous le faites, n'en guère occupé de ses ennemis! Pour moi, sans être vain ni vindicatif, je vous déclare que si j'étois à sa place, et que je voulusse encore faire des livres, ce ne seroit pas pour faire triompher mes persecuteurs et leur doctrine aux dépens de ma réputation et de mes propres écrits. S'il en réellement l'auteur de ceux qu'il n'avoue pas, c'en est une forte et nouvelle preuve qu'il ne l'est point de ceux qu'il avoue. Car assurément il faudroit le supposer bien stupide et bien ennemi de lui-même pour chanter la palinodie si mal à propos.

*Le Fr.* / Il faut avouer que vous êtes un homme bien obstiné bien tenace dans vos opinions; au peu d'autorité qu'on a sur vous celles du public on voit bien que vous n'êtes pas François. Parmi tous nos sages si justes, si sages, si supérieurs à toute partialité; parmi toutes nos Dames si sensibles, si favorables à un auteur qui peint si bien l'amour, il ne s'en trouve personne qui ait fait la moindre résistance aux arguments victorieux de nos Messieurs, personne qui ne se soit rendu avec empressement avec joie aux preuves que ce même Auteur qu'on disoit tant aimer, que ce même J. J. si fêté, mais si roque et si haïssable, étoit la honte et l'opprobre du genre humain; et maintenant qu'on s'en si bien passionné pour cette idée qu'on seroit au désespoir d'en changer quand la chose seroit possible, vous seul, plus difficile que tout le monde, venez ici nous proposer une distinction neuve et imprévue qui ne le seroit pas si elle avoit la moindre solidité. Je conviens pourtant qu'à travers tout ce pathos, qui selon moi ne dit pas grand chose, vous ouvrez de nouvelles vues, qui pourroient avoir leur usage communiquées à nos Messieurs. Il est certain que si l'on pouvoit prouver que J. J. n'a fait aucun des livres qu'il s'attribue, comme on prouve qu'il n'a pas fait le Devin, on ôteroit une difficulté qui ne laisse pas d'arrêter ou du moins d'embarrasser encore bien des gens, malgré les preuves convaincantes des forfaits de ce misérable. Mais je serois aussi fort surpris, pour peu qu'on put appuyer cette idée, qu'on se fût



avisé si tard de la proposer. Je vois qu'en s'attachant à le couvrir de tout l'opprobre qu'il mérite, nos Messieurs ne laissent pas de s'inquiéter quelquefois de ces livres qu'ils détestent, qu'ils tournent même en ridicule de toute leur force, mais qui leur attirent souvent des objections incommodes qu'on leveroit tout d'un coup en affirmant qu'il n'a pas écrit un seul mot de tout cela, et qu'il en est incapable, comme d'avoir fait le Devin. Mais je vois qu'on a pris ici une route contraire qui ne peut guère ramener à celle-là; et l'on voit si bien que ces écrits sont de lui, que nos Messieurs s'occupent depuis longtemps à les éplucher pour en extraire le poison.

R. / Le poison?

Le Fr. / Sans doute. Ces beaux livres vous ont séduit comme bien d'autres, et je suis peu surpris qu'à travers toute cette ostentation de belle morale, vous n'ayez pas senti les doctrines pernicieuses qu'il y répand; mais je le serois fort qu'elles n'y fussent pas. Comment un tel serpent n'infecteroit-il pas de son venin tout ce qu'il touche?

R. / Eh bien, Monsieur, ce venin? en a-t-on déjà beaucoup extrait de ces livres?

Le Fr. / Beaucoup à ce qu'on m'a dit, et même il s'y met tout à découvrir dans nombre de passages horribles que l'extrême prévention qu'on avoit pour ces livres empêcha d'abord de remarquer, mais qui frappent maintenant de surprise et d'effroi tous ceux qui, mieux instruits, les lisent comme il convient.

R. / Des passages horribles! J'ai lu ces livres avec grand soin, mais je n'y en ai point trouvé de tel, je vous jure. Vous m'obligeriez de m'en indiquer quelqu'un.

Le Fr. / Ne les ayant pas lus c'en est ce que je ne saurois faire: mais j'en demanderai la liste à nos Messieurs qui les ont recueillis, et je vous la communiquerai. Je me rappelle seulement qu'on cite une note dans l'Emile où il enseigne ouvertement l'assassinat.

R. / Comment, Monsieur, il enseigne ouvertement l'assassinat, et cela n'a pas été remarqué de la première lecture! Il falloit qu'il eût en effet des lecteurs bien prévenus ou bien distraits. Et où donc avoient les yeux les judicieux magistrats auteurs de ces sages et graves réquisitoires sur lesquels on l'a si régulièrement décrété? Quelle trouvaille pour eux! quel regret de l'avoir manquée!

Le Fr. / Ah! c'est que ces livres étoient trop pleins de choses à reprendre pour qu'on put tout relever!

R. / Il est vrai que le bon le sensé Joli de Fleuri, tout plein de l'horreur que lui inspireroit le Système criminel de la Religion naturelle, ne pouvoit guères s'arrêter à des bagatelles comme des leçons d'assassinat; ou peut-être, comme vous dites, son extrême prévention pour le livre l'empêchoit de les remarquer! Dites, dites,



Monsieur, que vos chercheurs de poison sont bien plutôt ceux qui l'y mettent, et qu'il n'y en a point pour ceux qui n'en cherchent pas. J'ai lu vingt fois la note dont vous parlez sans y voir autre chose qu'une vive indignation contre un préjugé gothique non moins extravagant que funeste, et je ne me serois jamais douté du sens que vos Messieurs lui donnent si je n'avois vu par hazard une lettre injurieuse qu'on a fait écrire à l'auteur à ce sujet et la réponse qu'il a eu la faiblesse d'y faire et où il explique le sens de cette note qui n'avoit pas besoin d'autre explication que d'être lue à sa place par d'honnêtes gens. Un auteur qui écrit d'après son cœur en sujet en se passionnant à des fougues qui l'entraînent au delà du but, et à des écarts où ne tombent jamais ces écrivains subtils et methodistes qui sans s'animer sur rien au monde ne disent jamais que ce qu'il leur en avanta geux de dire et qu'ils savent tourner sans se commettre pour produire l'effet qui convient à leur intérêt : ce sont les imprudences d'un homme confiant en lui-même et dont l'ame généreuse ne suppose pas même que l'on puisse douter de lui. Soyez sûr que jamais un hypocrite et un fourbe n'ira s'exposer à découvrir. Nos philosophes ont bien ce qu'ils appellent leur doctrine intérieure, mais ils ne la prêchent qu'en secret, à leurs amis, et avec les plus grandes précautions. En prenant toujours tout à la lettre on trouvera peut-être en effet moins à reprendre dans les livres les plus dangereux que dans ceux dont nous parlons ici, et en général que dans tous ceux où l'auteur sûr de lui-même et parlant d'abondance de cœur s'abandonne à toute sa vehemence sans songer aux prises qu'il peut laisser au méchant qui le guette de sang-froid et qui ne cherche dans tout ce qu'il offre de bon et d'utile qu'on cote mal gardé par lequel il puisse enfoncer le poignard. Mais lisez tous ces passages dans le sens qu'ils présentent naturellement à l'esprit du lecteur et qu'ils avoient dans celui de l'auteur en les écrivant; lisez-les à leur place avec ce qui précède et ce qui suit, consultez la disposition de cœur où les lectures vous mettent; cette disposition qui vous éclairera sur leur véritable sens. Pour toute réponse à ces sinistres interprétateurs et pour leur juste peine, je ne voudrois que leur faire lire à haute voix l'ouvrage entier qu'ils déchirent ainsi par lambeaux pour les teindre de leur venin; je doute qu'en finissant cette lecture il s'en trouvât un seul assez impudent pour oser renouveler son accusation.

*Le Fr.* Je sais qu'on blâme en général cette manière d'isoler et défigurer les passages d'un auteur pour les interpréter au gré de la passion d'un censeur injuste : mais par vos propres principes nos Messieurs vous mettront ici loin de votre compte ; car c'en est encore moins dans des traits épars que dans toute la substance des livres dont il s'agit qu'ils trouvent le poison que l'auteur a pris soin d'y répandre : mais il y en a fondue avec tant d'art que ce n'est que par les plus subtiles analyses qu'on vient à bout de le découvrir.

*R.* En ce cas il étoit fort inutile de l'y mettre : car encore un coup, s'il



faut chercher ce venin pour le sentir, il n'y en que pour ceux qui l'y cherchent ou plutôt qui l'y mettent. Pour moi, par exemple, qui ne me suis point avisé d'en chercher, je puis bien jurer n'y en avoir point trouvé.

**Le Fr.** / Eh qu'importe, s'il fait son effet sans être aperçu? Effet qui ne résulte pas d'un tel ou tel passage en particulier, mais de la lecture entière du livre. Qu'avez-vous à dire à cela?

**R.** / Rien, si non qu'ayant lu plusieurs fois en entier les écrits que J. J. s'attribue, l'effet total qu'il en a toujours résulté dans mon âme a été de me rendre plus humain, plus juste, meilleur que je n'étais — auparavant; jamais je ne me suis occupé de ces livres sans proffir pour la vertu.

**Le Fr.** / Oh je vous certifie que ce n'en pas là l'effet que leur lecture a produit sur nos Messieurs.

**R.** / Ah je le crois! mais ce n'en pas la faute des livres; car pour moi, plus j'y ai livré mon cœur, moins j'y ai senti ce qu'ils y trouvent de pernicieux, et je suis sûr que cet effet qu'ils ont produit sur moi sera le même sur tout honnête homme qui les lira avec la même impartialité.

**Le Fr.** / Dites, avec la même prévention; car ceux qui ont senti l'effet contraire, et qui s'occupent pour le bien public de ces utiles recherches, sont tous des hommes de la plus sublime vertu, et de grands philosophes qui ne se trompent jamais.

**R.** / Je n'ai rien encore à dire à cela. Mais faites une chose: imbu des principes de ces grands philosophes qui ne se trompent jamais, mais sincère dans l'amour de la vérité, mettez-vous en état de prononcer — comme eux avec connoissance de cause, et de décider sur cet article entre eux d'un côté escortés de tous leurs disciples qui ne jurent que par les maîtres, et de l'autre tout le public avant qu'ils l'eussent si bien endoctriné. Pour cela, lisez vous-même les livres dont il s'agit, et sur la disposition où vous laissera leur lecture jugez de celle où étoit l'auteur en les écrivant, et de l'effet naturel qu'ils doivent produire quand rien n'agira pour le détourner. C'en je crois, le moyen le plus sûr de porter sur ce point un jugement équitable.

**Le Fr.** / Quoi! vous voulez m'imposer le supplice de lire une immense compilation de préceptes de vertu rédigés par un coquin?

**R.** / Non, Monsieur. Je veux que vous lisiez le vrai système du cœur humain rédigé par un honnête homme et publié sous un autre nom: Je veux que vous ne vous preveniez point contre des livres bons et utiles, uniquement parce qu'un homme indigne de les lire a — l'impudence de s'en dire l'auteur.

**Le Fr.** / Sous ce point de vue on pourroit se résoudre à lire ces livres si ceux qui les ont le mieux examinés ne s'accordoient tous, excepté vous, à les trouver nuisibles et dangereux: ce qui prouve assez que ces —



livres ont été composés, non comme vous dites par un honnête homme — dans des intentions louables, mais par un fourbe adroit plein de mauvais sentimens masqués d'un extérieur hypocrite à l'aide duquel ils — séduisent — Surprennent et trompent les gens de bien.

**R.** / Tant que vous continuerez de la sorte à mettre en fait sur l'autorité — d'autrui l'opinion contraire à la mienne, nous ne saurions être d'accord. Quand vous voudrez juger par vous-même, nous pourrons alors — comparer nos raisons, et choisir l'opinion la mieux fondée. Mais dans une question de fait comme celle-ci, je ne vois pas pourquoi je serois — obligé de croire sans aucune raison probante que d'autres ont ici mieux vu que moi.

**Le Fr.** / Comptez-vous pour rien le calcul des voix, quand vous êtes seul à voir autrement que tout le monde?

**R.** / Pour faire ce calcul avec justice il faudroit au paravant savoir — combien de gens dans cette affaire ne voient <sup>comme vous</sup> que par les yeux d'autrui; si du nombre de ces bruyantes voix on ôtoit les echos qui ne font que repeter celles des autres, et que l'on comptât celles qui restent dans le silence faute d'oser se faire entendre, il y auroit peu être — moins de dis proportion que vous ne pensez. En réduisant toute cette multitude au petit nombre de gens qui mènent les autres, il me resteroit encore une forte raison de ne pas préférer leur avis au mien: car je suis ici parfaitement sûr de ma bonne-foi, et je n'en puis dire autant avec la même assurance d'aucun de ceux qui sur cet article disent penser autrement que moi. En un mot, je juge ici par moi-même; nous ne pouvons donc raisonner au pair vous et moi que vous ne vous mettiez en état de juger par vous-même aussi.

**Le Fr.** / J'aime mieux pour vous complaire faire plus que vous ne demandez, en adoptant votre opinion préférablement à l'opinion publique; car je vous avoue que le seul doute si ces livres ont été faits par ce misérable m'empêcheroit d'en supporter la lecture — aisément.

**R.** / Faites mieux encore. Ne songez point à l'Auteur en les lisant, et sans vous prévenir ni pour ni contre, livre<sup>z</sup> votre ame aux impressions qu'elle en recevra. Vous vous assurerez ainsi par vous-même de l'intention dans laquelle ont été écrits ces livres, et s'ils peuvent être l'ouvrage d'un scelerat qui couvoit de mauvais desseins.

**Le Fr.** / Si je fais pour vous cet effort, n'esperez pas du moins que ce soit gratuitement. Pour m'engager à lire ces livres malgré ma répugnance, il faut malgré la vôtre vous engager vous-même à voir l'auteur, ou selon vous celui qui se donne pour tel, à l'examiner avec soin, et à démêler à travers son hypocrisie le fourbe adroit.



qu'elle a masqué si longtemps.

**R.** / Que m'osez-vous proposer? Moi que je recherche un pareil homme? que je le voye! que je le hante! Moi qui m'indigne de respirer l'air qu'il respire! moi qui voudrois mettre le diametre de la terre entre lui et moi, et m'en trouverois trop près encore! Rousseau vous a-t-il donc paru facile en liaisons au point d'aller chercher la fréquentation des méchans? si jamais j'avois le malheur de trouver celui-ci sur mes pas, je ne m'en consolerois qu'en le chargeant des noms qu'il mérite, en confondant sa morgue hypocrite par les plus cruels reproches, en l'accablant de l'affreuse liste de ses forfaits.

**Le Fr.** / Que dites-vous là? Que vous m'effrayez! Avez-vous oublié l'engagement sacré que vous avez pris de garder avec lui le plus profond silence, et de ne lui jamais laisser connaître que vous ayez même aucun soupçon de tout ce que je vous ai dévoilé.

**R.** / Comment? vous m'étonnez. Cet engagement regardoit uniquement, du moins je l'ai cru, le tems qu'il a fallu mettre pour m'expliquer les secrets affreux que vous m'avez révélés. De peur d'en brouiller le fil, il falloit ne pas l'interrompre jusqu'au bout, et vous ne vouliez pas que je m'exposasse à des discussions avec un fourbe, avant d'avoir toutes les instructions nécessaires pour le confondre pleinement. Voilà ce que j'ai compris de vos motifs dans le silence que vous m'avez imposé, et je n'ai pu supposer que l'obligation de ce silence allât plus loin que ne le permetten la justice et la loi.

**Le Fr.** / Ne vous y trompez donc plus. Votre engagement auquel vous ne pouvez manquer sans violer votre foi n'a, quant à la durée, d'autres bornes que celles de la vie. Vous pouvez vous devez même répandre publier par tout l'affreux détail de ses vices et de ses crimes, travailler avec zèle à étendre et accroître de plus <sup>en plus</sup> sa diffamation, le rendre autant qu'il est possible odieux méprisable execrable à tout le monde. Mais il faut toujours mettre à cette bonne oeuvre un air de mystère et de commisération qui en augmente l'effet, et loin de lui donner jamais aucune explication qui le mette à portée de répondre et de se défendre, vous devez concourir avec tout le monde à lui faire ignorer toujours ce qu'on fait et comment on le fait.

**R.** / Voilà des devoirs que j'étois bien éloigné de comprendre quand vous me les avez imposés, et maintenant qu'il vous plaît de me les expliquer, vous ne pouvez douter qu'ils ne me surprennent et que je ne sois curieux d'apprendre sur quels principes vous les fondez. Expliquez-vous donc, je vous prie, et comptez sur toute mon attention.

**Le Fr.** / O mon bon ami! Qu'avez plaisir votre coeur, navré du deshonneur que fait à l'humanité cet homme qui n'auroit jamais du naître, va s'ouvrir à des sentimens qui en font la gloire dans



les nobles âmes de ceux qui ont démasqué ce malheureux. Ils étoient ses amis, ils faisoient profession de l'être. Séduits par un extérieur honnête et simple, par une humeur crue alors facile et douce, par la mesure de talens qu'il falloit pour sentir les leurs sans prétendre à la concurrence, ils le recherchèrent se l'attachèrent et l'eurent bientôt subjugué; car il en est certain que cela n'étoit pas difficile. Mais quand ils virent que ce homme si simple et si doux prenant tout d'un coup l'essor s'élevoit d'un vol rapide à une réputation à laquelle ils ne pouvoient atteindre, eux qui avoient tant de hautes prétentions si bien fondées, ils se doutèrent bientôt qu'il y avoit là-dessous quelque chose qui n'alloit pas bien, que cet esprit bouillant n'avoit pas si longtems contenu son ardeur sans mystère, et dès lors, persuadés que cette apparente simplicité n'étoit qu'un voile qui cachoit quelque projet dangereux, ils formèrent la ferme résolution de trouver ce qu'ils cherchoient et prirent à loisir les mesures les plus sûres pour ne pas perdre leurs peines.

Ils se concertèrent donc pour éclairer toutes ses allures de manière que rien ne pût leur échapper. Il les avoit mis lui-même sur la voie par la déclaration d'une faute grave qu'il avoit commise et dont il leur confia le secret sans nécessité sans utilité, non comme disoit l'hypocrite pour ne rien cacher à l'amitié et ne pas paroître à leurs yeux meilleur qu'il n'étoit; mais plutôt, comme ils disent très sensément eux-mêmes, pour leur donner le change, occuper ainsi leur attention, et les détourner de vouloir pénétrer plus avant dans le mystère obscur de son caractère. Cette étourderie de sa part fut sans doute un coup du Ciel, qui voulut forcer le fourbe à se démasquer lui-même, ou du moins à leur fournir la prise dont ils avoient besoin pour cela. Profitant habilement de cette ouverture pour tendre leurs pièges autour de lui, ils passèrent aisément de sa confiance à celle des complices de sa faute, desquels ils se firent sans peine autant d'instrumens pour l'exécution de leur projet. Avec beaucoup d'adresse un peu d'argent et de grandes promesses, ils gagnèrent tout ce qui l'entouroit et parvinrent ainsi par degrés à être instruits de ce qui le regardoit aussi bien et mieux que lui-même. Le fruit de tous ces soins fut la découverte et la preuve de ce qu'ils avoient pressenti sitôt que ses livres firent du bruit, savoir que ce grand précheur de vertu n'étoit qu'un monstre chargé de crimes cachés, qui depuis quarante ans masquoit l'âme d'un scélérat sous les dehors d'un honnête-homme.

*R.* / Continuez de grace. Voilà vraiment des choses surprenantes que vous me racontez-là.

*Le Fr.* / Vous avez vu en quoi consistoient ces découvertes. Vous pouvez juger de l'embarras de ceux qui les avoient faites. Elles n'étoient pas de nature à être tues et l'on n'avoit pas pris tant de peine pour rien;



cependant quand il n'y auroit eu d'autre inconvénient à les publier que d'attirer au coupable les peines qu'il avoit méritées, c'en étoit assez pour empêcher ces hommes généreux de l'y vouloir exposer. Ils devoient ils vouloient le démasquer, mais ils ne vouloient pas le perdre, et l'un sembloit pourtant suivre nécessairement de l'autre. Comment le confondre sans le punir? Comment l'épargner sans se rendre responsable de la continuation de ses crimes? car pour du repentir ils savoient bien qu'ils n'en devoient point attendre de lui. Ils savoient ce qu'ils devoient à la justice, à la vérité, à la sûreté publique; mais ils ne savoient pas moins ce qu'ils se devoient à eux-mêmes. Après avoir eu le malheur de vivre dans l'intimité avec ce scélérat, ils ne pouvoient le livrer à la vindicte publique sans s'exposer à quelque blâme, et leurs honnêtes âmes, pleines encore de commisération pour lui, vouloient surtout éviter le scandale, et faire qu'aux yeux de toute la terre il leur dû son bien-être et sa conservation. Ils concertèrent donc soigneusement leurs démarches et résolurent de graduer si bien le développement de leurs découvertes, que la connoissance ne s'en répandît dans le public qu'à mesure qu'on y reviendrait des préjugés qu'on avoit en sa faveur: car son hypocrisie avoit alors le plus grand succès. La route nouvelle qu'il s'étoit frayée et qu'il paroisoit suivre avec assez de courage pour mettre sa conduite d'accord avec ses principes; son audacieuse morale qu'il sembloit prêcher par son exemple encoir plus que par ses livres, et surtout son désintéressement apparemment dont tout le monde alors étoit la dupe; toutes ces singularités qui supposoient du moins une âme ferme excitoient l'admiration de ceux-mêmes qui les désapprouvoient. On applaudissoit à ses maximes sans les admettre, et à son exemple sans vouloir le suivre.

Comme ces dispositions du public auroient pu l'empêcher de se rendre aisément à ce qu'on lui vouloit apprendre, il fallut commencer par les changer. Ses fautes mises dans le jour le plus odieux commencèrent l'ouvrage; son imprudence à les déclarer auroit pu paroître franchise: il la fallut déguiser, cela paroisoit difficile; car on m'a dit qu'il en avoit fait dans l'Emile un aveu presque formel avec des regrets qui devoient naturellement lui épargner les reproches des honnêtes gens; heureusement le public, qu'on animoit alors contre lui, et qui ne voit rien que ce qu'on veut qu'il voie n'aperçut point tout cela, et bientôt avec les renseignements suffisants pour l'accuser et le convaincre sans qu'il parût que ce fut lui qui les eût fournis, on eut la prise nécessaire pour commencer l'œuvre de sa diffamation. Tout se trouvoit merveilleusement disposé pour cela. Dans ses brutales déclamations il avoit, comme vous le remarquerez vous-même, attaqué tous les états: tous ne demandoient



pas mieux que de concourir à cette oeuvre qu'aucun n'osoit entamer de peur de paroître écouter <sup>uniquement</sup> la vengeance. Mais à la faveur de ce premier fait bien établi et suffisamment aggravé, tout le reste devint facile: on put sans soupçon d'animosité se rendre l'écho de ses amis, qui même ne le chargeoient qu'en le plaignant, et seulement pour l'acquies de leur conscience, et voila comment dirigé par des gens instruits du caractère affreux de ce monstre, le public, revenu peu à peu des jugemens favorables qu'il en avoit portés <sup>si longtems,</sup> ne vit plus que du faste où il avoit vu du courage, de la bassesse où il avoit vu de la simplicité, de la forfanterie où il avoit vu du desintéressement, et du ridicule où il avoit vu de la singularité.

Voila l'état où il fallut amener les choses pour rendre croyables même avec toutes leurs preuves les noirs mystères qu'on avoit à révéler, et pour le laisser dans une liberté du moins apparente et dans une absolue impunité: car une fois bien connue, l'on n'avoit plus à craindre qu'il put tromper ni séduire personne et ne pouvant plus se donner des complices, il étoit hors d'état, bien surveillé par ses amis et par leurs amis de suivre ses projets execrables, et de faire aucun mal dans la société. Dans cette situation, avant de révéler les découvertes qu'on avoit faites, on capitula qu'elles ne porteroient aucun préjudice à la personne, et que pour le laisser même jouir d'une parfaite sécurité, on ne lui laisseroit jamais connoître qu'on l'eût démasqué. Ces engagements contractés avec toute la force possible a été rempli jusqu'ici avec une fidélité qui tient du prodige. Voulez-vous être le premier à l'enfreindre tandis que le public entier, sans distinction de rang, d'âge, de sexe, de caractère et sans aucune exception, pénétré d'admiration pour la générosité de ceux qui ont conduit cette affaire, s'en empressent d'entrer dans leurs nobles vues, et de les favoriser par pitié pour ce malheureux: Car vous devez sentir que là-dessus la sûreté tient à son ignorance, et que s'il pouvoit jamais croire que ses crimes sont connus il se prévaueroit infailliblement de l'indulgence dont on les couvre pour en tramer de nouveaux avec la même impunité, que cette impunité seroit alors d'un trop dangereux exemple, et que ces crimes sont de ceux qu'il faut ou punir sévèrement, ou laisser dans l'obscurité.

R. / Tout ce que vous venez de me dire m'en fait nouveau qu'il faut que j'y rêve longtems pour arranger là-dessus mes idées. Il y a même quelques points sur lesquels j'aurois besoin de plus grande explication. Par exemple, vous dites qu'il n'en pas à craindre que cet homme une fois connu séduise personne, qu'il se donne des complices, qu'il fasse aucun complot dangereux. Cela s'accorde mal avec ce que vous m'avez



raconté vous-même de la continuation de ses crimes, et je craindrois fort au contraire qu'affiché de la sorte il ne servit d'enseigne aux méchants pour former leurs associations criminelles et pour employer les funestes talens à les affermir. Le plus grand mal et la plus grande honte de l'état social est que le crime y fasse des liens plus indissolubles que la vertu. Les méchants se lient entre eux plus fortement que les bons et leurs liaisons sont bien plus durables, parce qu'ils ne peuvent les rompre impunément, que de la durée de ces liaisons dépend le secret de leurs trames, l'impunité de leurs crimes, et qu'ils ont le plus grand intérêt à se ménager toujours réciproquement. Au lieu que les bons, unis seulement par des affections libres qui peuvent changer sans conséquence, rompent et se séparent sans craintes et sans risque dès qu'ils cessent de se convenir. Cet homme tel que vous me l'avez décrit, intrigant actif dangereux, doit être le foyer des complots de tous les scélérats. Sa liberté son impunité donc vous faites un si grand mérite aux gens de bien qui le ménagent, est un très grand malheur public; ils sont responsables de tous les maux qui peuvent en arriver, et qui même en arrivent journellement selon vos propres récits. En est-il donc louable à des hommes justes de favoriser ainsi les méchants aux dépens des bons?

**Le Fr.** / Votre objection pourroit avoir de la force s'il s'agissoit d'un méchant d'une catégorie ordinaire. Mais songez toujours qu'il s'agit ici d'un monstre l'horreur du genre humain, auquel personne au monde ne peut se fier en aucune sorte, et qui n'est pas même capable du pacte que les scélérats font entre eux. C'en sous cet aspect qu'également connu de tous il ne peut être à craindre à qui que ce soit par ses trames. Detesté des bons pour ses oeuvres, il l'est encore plus des méchants pour ses liures: par un juste châtiment de sa dannable hypocrisie, les fripons qu'il démasque pour mieux se masquer ont tous pour lui la plus invincible antipathie: s'ils cherchent à l'approcher c'est seulement pour le surprendre et le trahir; mais comptez qu'aucun ne tentera jamais de l'associer à quelque mauvaise entreprise.

**R.** / C'est en effet un méchant d'une espèce bien particulière que celui qui se rend encore plus odieux aux méchants qu'aux bons, et à qui personne au monde n'oseroit proposer une injustice.

**Le Fr.** / Oui, sans doute, d'une espèce particulière et si particulière que la nature n'en a jamais produit et j'espère n'en reproduira plus un semblable. Ne croyez pourtant pas qu'on se repose avec une aveugle confiance sur cette haine universelle. Elle est un des principaux moyens employés par les sages qui l'ont excitée, pour empêcher d'abuser par des pratiques pernicieuses de la liberté qu'on vouloit lui laisser, mais elle n'en est pas le seul. Ils ont pris des précautions non moins efficaces en le surveillant à tel point qu'il ne



puisse dire un mot qui ne soit écrit ni faire un pas qui ne soit marqué, ni former un projet qu'on ne pénètre à l'instant qu'il est conçu. Ils ont fait en sorte que libre en apparence au milieu des hommes il n'eût avec eux aucune société réelle, qu'il vécût seul dans la foule, qu'il ne sût rien de ce qui se fait, rien de ce qui se dit autour de lui, rien surtout de ce qui le regarde et l'intéresse le plus, qu'il se sentît par tout chargé de chaînes dont il ne peut ni montrer ni voir le moindre vestige, ils ont élevé autour de lui des murs de ténèbres impénétrables à ses regards, ils l'ont enterré vif parmi les vivans. Voilà peut-être la plus singulière la plus étonnante entreprise qui jamais ait été faite. Son plein succès atteste la force du génie qui l'a conçue et de celui qui en dirige l'exécution, et ce qui n'en est pas moins surprenant encore en le zèle avec lequel le public entier s'y prête sans appercevoir lui-même la grandeur la beauté du plan dont il est l'aveugle et fidèle exécuteur.

Vous sentez bien néanmoins qu'un projet de cette espèce, quelque bien concerté qu'il pût être n'auroit pu s'exécuter sans le concours du gouvernement; mais on eut d'autant moins de peine à l'y faire entrer qu'il s'agissoit d'un homme odieux à ceux qui en tenoient les rênes, d'un auteur dont les séditieux écrits respiroient l'austérité républicaine, et qui dit-on haïsoit le Visir, méprisoit les Visirs, vouloit qu'un Roi gouvernât par lui-même, que les Princes fussent justes, que les peuples fussent libres et que tous obéissent à la loi. L'administration se prêta donc aux manœuvres nécessaires pour l'enlacer et le surveiller; entrant dans toutes les vues de l'auteur <sup>du projet</sup> elle pourvut à la sûreté du coupable autant qu'à son avilissement, et sous un air bruyant de protection rendant la diffamation plus solennelle, parvin par degrés à lui ôter avec toute espèce de crédit de considération, d'estime, tout moyen d'abuser de ses pernicious talens pour le malheur du genre humain.

Afin de le démasquer plus complètement on n'a épargné ni soins ni tems ni dépense pour éclairer tous les momens de sa vie depuis sa naissance jusqu'à ce jour. Tous ceux dont les cajoleries l'ont attiré dans leurs pièges, tous ceux qui l'ayant connu dans sa jeunesse ont fourni quelque nouveau fait contre lui, quelque nouveau trait à sa charge, tous ceux en un mot qui ont contribué à le peindre comme on vouloit ont été récompensés de manière ou d'autre, et plusieurs ont été avancés eux ou leurs proches pour être entrés de bonne grace dans toutes les vues de nos Messieurs. On a envoyé des gens de confiance chargés de bonnes



instructions et de beaucoup d'argent à Venise, à Turin en Savoie en suite à Genève, par tout où il a demeuré; on a largement récompensé tous ceux qui travaillant avec succès ont laissé de lui dans ces pays les idées qu'on en vouloit donner et en ont rapporté les anecdotes qu'on vouloit avoir. Beaucoup même de personnes de tous les états pour faire de nouvelles découvertes et contribuer à l'œuvre commune, ont entrepris à leurs frais et de leur propre mouvement de grands voyages pour bien constater la sceleratesse de J. J. avec un zèle.....

**R.** Qu'ils n'auroient sûrement pas eu dans le cas contraire pour le constater honnête homme. Tant l'aversion pour les méchants a plus de force dans les belles âmes que l'attachement pour les bons!

Voilà, comme vous le dites un projet non moins admirable qu'admirablement exécuté. Il seroit bien curieux bien intéressant de suivre dans leurs détails toutes les manoeuvres qu'il a fallu mettre en usage pour en amener le succès à ce point. Comme c'en est ici un cas unique depuis que le monde existe et d'où naît une loi toute nouvelle dans le code du genre humain, il importeroit qu'on connût à fond toutes les circonstances qui s'y rapportent. L'interdiction du feu et de l'eau chez les Romains tomboit sur les choses nécessaires à la vie, celle-ci tombe sur tout ce qui la rend supportable et douce, <sup>l'honneur</sup> la justice la vérité la société l'attachement l'estime. — L'interdiction romaine menoit à la mort, celle-ci sans la donner la rend desirables, et ne laisse la vie que pour en faire un supplice affreux. Mais cette interdiction romaine étoit décernée dans une forme légale par laquelle le criminel étoit juridiquement condamné. Je ne vois rien de pareil dans celle-ci. J'attends de savoir pourquoi cette omission, ou comment on y a suppléé.

**Le Fr.** J'avoue que dans les formes établies l'accusation et l'audition du coupable sont nécessaires pour le punir; mais au fond qu'importent ces formes quand le délit est bien prouvé. La négation de l'accusé, (car il nie toujours pour échapper au supplice) ne fait rien contre les preuves, et n'empêche point la condamnation. Ainsi cette formalité souvent inutile, l'est surtout dans le cas présent, où tous les flambeaux de l'évidence éclairent des forfaits inouis.

Remarquez d'ailleurs que quand ces formalités seroient toujours nécessaires pour punir, elles ne le sont pas, du moins, pour faire grâce, la seule chose dont il s'agit ici. Si, n'écoutant que la justice on eut voulu traiter le misérable comme il le méritoit, il ne falloit que le saisir, le punir, et tout étoit fait. On se fut épargné des embarras des soins des frais immenses, et ce tissu de pièges et d'artifices dont on le tient sans cesse entouré. Mais la générosité de ceux qui l'ont démasqué, leur tendre commiseration pour lui ne leur permettant aucun



procédé violent, il a bien fallu s'assurer de lui sans attenter à sa liberté, et le rendre l'horreur de l'univers afin qu'il n'en fut pas le fléau.

Quel tort lui fait-on et de quoi pourroit-il se plaindre? Pour le laisser vivre parmi les hommes il a bien fallu le peindre à eux - tel qu'il étoit. Nos Messieurs savent mieux que vous que les méchants cherchent et trouvent toujours leurs semblables pour complotter avec eux leurs mauvais desseins; mais on les empêche de se lier avec celui-ci en le leur rendant odieux à tel point qu'ils n'y puissent prendre aucune confiance. Ne vous y fiez pas, leur dit-on; il vous trahira pour le seul plaisir de nuire; n'espérez pas le tenir par un intérêt commun. C'en très gratuitement qu'il se plaît au crime, ce n'en point son intérêt qu'il y cherche; il ne connoît d'autre bien pour lui que le mal d'autrui: Il préférera toujours le mal plus grand ou plus prompt de ses camarades au mal moindre ou plus éloigné qu'il pourroit faire avec eux. Pour prouver tout cela il ne faut qu'exposer sa vie. En faisant son histoire on éloigne de lui les plus scélérats par la terreur. L'effet de cette méthode est si grand et si sûr que depuis qu'on le surveille et qu'on éclaire tous ses secrets, pas un mortel n'a encore eu l'audace de tenter sur lui l'appât d'une mauvaise action, et ce n'en jamais qu'au leurre de quelque bonne oeuvre qu'on parvient à le surprendre.

**R.** Voyez comme quelquefois les extrêmes se touchent! Qui croiroit qu'un excès de scélératesse pût ainsi rapprocher de la vertu? Il n'y avoit que vos Messieurs au monde qui pussent trouver un si bel art.

**Le Fr.** Ce qui rend l'exécution de ce plan plus admirable, c'en le mystère dont il l'a fallu couvrir. Il falloit peindre le personnage à tout le monde sans que jamais ce portrait passât sous les yeux. Il falloit instruire l'univers de ses crimes, mais ~~de telle~~ de telle façon que ce fut un mystère ignoré de lui seul. Il falloit que chacun le montrât au doigt sans qu'il crût être vu de personne: En un mot, c'étoit un secret dont le public entier devoit être dépositaire sans qu'il parvint jamais à celui qui en étoit le sujet. Cela eût été difficile, peut-être impossible à exécuter avec tout autre. Mais les projets fondés sur des principes généraux échouent souvent: en les appropriant tellement à l'individu qu'ils ne conviennent qu'à lui on en rend l'exécution bien plus sûre. C'en ce qu'on a fait aussi habilement qu'heureusement avec notre homme. On savoit qu'étranger et seul, il étoit sans parens sans appui sans assistance, qu'il ne tenoit à aucun parti, et que son



l'humour sauvage tendoit d'elle-même à l'isoler; on n'a fait pour  
 l'isoler tout à fait que suivre la pente naturelle, y faire tout concourir,  
 et dès lors tout a été facile. En le sequestrant <sup>tout à fait</sup> du commerce des hommes  
 qu'il fût quel mal lui fait-on? En poussant la bonté jus qu'à lui laisser  
 une liberté, du moins apparente, ne falloit-il pas l'empêcher d'en  
 pouvoir abuser? Ne falloit-il pas, en le laissant au milieu des citoyens  
 s'attacher à le leur bien faire connoître? Peut-on voir un serpent  
 se glisser parmi la foule sans crier à chacun de se garder du serpent?  
 N'étoit-ce pas surtout une obligation particulière pour les sages qui  
 ont eu l'adresse d'écarter le masque dont il se couvroit depuis quarante  
 ans et de le voir les premiers à travers tous ses déguisemens tel qu'ils le  
 montrent maintenant à tout le monde? Le grand devoir de le faire  
 universellement abhorrer pour l'empêcher de nuire, combiné avec  
 le tendre intérêt qu'il inspire à ces hommes sublimes est le vrai —  
 l'unique motif des soins infinis qu'ils prennent des dépenses immenses  
 qu'il font pour l'entourer de tant de pièges, pour le livrer à tant de  
 mains, pour l'enlancer de tant de façons, qu'au milieu de cette liberté  
 feinte il ne puisse ni dire un mot ni faire un pas, ni mouvoir un  
 doigt qu'ils ne le sachent et ne le veuillent. Au fond tout ce qu'on  
 en fait n'en que pour son bien, pour éviter le mal qu'on seroit  
 contraint de lui faire et dont on ne peut le garantir autrement. Il  
 falloit commencer par l'éloigner de ses anciennes connoissances pour  
 avoir le tems de les bien endoctriner, on l'a fait décréter à Paris;  
 quel mal lui a-t-on fait? Il falloit, par la même raison, l'empêcher  
 de s'établir à Genève; on l'y a fait décréter aussi, quel mal lui  
 a-t-on fait? On l'a fait lapider à Moëtiers; mais les cailloux qui  
 carroient ses portes et ses fenêtres ne l'ont point atteint; quel mal —  
 donc lui ont-ils fait? On l'a fait chasser à l'entrée de l'hiver  
 de l'île solitaire où il s'étoit réfugié et de toute la Suisse; mais  
 c'étoit pour le forcer charitablement d'aller en Angleterre chercher  
 l'asyle qu'on lui préparoit à son inscu depuis longtems, et bien meilleur  
 que celui qu'il s'étoit obstiné de choisir quoiqu'il ne put de là faire  
 aucun mal: Mais quel mal lui a-t-on fait à lui-même et de quoi  
 se plaind-il aujourd'hui? Ne le laisse-t-on pas tranquille dans  
 son opprobre? Il peut se vautrer tout à son aise dans la fange  
 où l'on le tient embourbé. On l'accable d'indignités, il en vrai,  
 mais qu'importe? quelle blessure lui font elles? N'en-il pas fait  
 pour les souffrir, et quand chaque passant lui cracheroit au visage,  
 quel mal, après tout, cela lui feroit-il? Mais ce monstre d'ingratitude  
 ne sent rien, ne fait gré de rien, et tous les ménagemens qu'on a  
 pour lui loin de le toucher ne font qu'irriter sa férocité. En



prenant le plus grand soin de lui ôter tous ses amis on ne leur a rien tant recommandé que d'en garder toujours l'apparence et le titre, et de prendre pour le tromper le même ton qu'ils avoient auparavant pour l'accueillir. C'en sa coupable défiance qui seule le rend misérable; sans elle il seroit un peu plus dupe mais il vivroit aussi content qu'autrefois. Devenu l'objet de l'horreur publique il s'en vu par là celui des attentions de tout le monde: c'étoit à qui le fêteroient, à qui lui offriront des retraites, à qui renchériront d'empressement pour avoir la préférence. On eut dit à l'ardeur qu'on avoit pour l'attirer, que rien n'étoit plus honorable plus glorieux que de l'avoir pour hôte, et cela dans tous les états sans excepter les Grands et les Princes: et mon Ours n'étoit pas content?

*R.* Il avoit tort; mais il devoit être bien surpris! Les Grands là ne pensoient pas, sans doute, comme ce Seigneur Espagnol dont vous savez la réponse à Charles Quin qui lui demandoit un de ses châteaux pour y loger le Connétable de Bourbon.

*Le Fr.* Le cas en bien différent: Vous oubliez qu'il y a c'en une bonne oeuvre.

*R.* Pourquoi ne voulez-vous pas que l'hospitalité envers le Connétable fut une aussi bonne oeuvre que l'azile offert à un Scélérat?

*Le Fr.* Eh! vous ne voulez donc pas m'entendre. Le Connétable savoit bien qu'il étoit rebelle à son Prince.

*R.* J. ne sais donc pas qu'il est un Scélérat?

*Le Fr.* Le fin du projet est d'en user extérieurement avec lui comme s'il n'en savoit rien ou comme si l'on n'en savoit rien soi-même. De cette sorte on évite avec lui le danger des explications, et feignant de le prendre pour un honnête homme on l'obéde si bien sous un air d'empressement pour son mérite que rien de ce qui se rapporte à lui ni lui-même ne peut échapper à la vigilance de ceux qui l'approchent. Dès qu'il s'est établi quelque parti, ce qu'on sait toujours d'avance, les murs les planchers les serrures tout est disposé autour de lui pour la fin qu'on se propose, et l'on n'oublie pas de l'envoisiner convenablement, c'en à dire, de <sup>venimeuses</sup> mouches, de fourbes adroits et de filles accortes, à qui l'on a bien fait leur leçon. C'en une chose assez plaisante de voir les barboteuses de nos Messieurs prendre des airs de vierge pour tâcher d'aborder cet Ours: mais ce ne sont pas apparemment des Vierges qu'il lui faut; car ni les lettres pathétiques qu'on dicte à celles-là, ni les dolentes histoires qu'on leur fait apprendre, ni tout l'étalage de leurs malheurs et de leurs vertus, ni celui de leurs charmes flétris n'ont pu l'attendrir. Ce pourreau d'Epicure en de venu tout d'un coup un Xénocrate pour nos Messieurs.



**R.** Il n'en fut-il point un pour vos Dames? Si ce n'étoit pas là le plus bruyant de ses forfaits, c'en seroit sûrement le plus irremissible.

**Le Fr.** Ah Monsieur Rousseau! il faut toujours être galant, et de quelque façon qu'en use une femme, on ne doit jamais toucher cet article - là.

Je n'ai pas besoin de vous dire que toutes ses lettres sont ouvertes, qu'on retient toutes celles dont il pourroit tirer quelque instruction, et qu'on lui en fait écrire de toutes les façons par différentes mains, tant pour sonder ses dispositions par ses réponses, que pour lui supposer dans celles qu'il rebute et qu'on garde, des correspondances dont on puisse un jour tirer parti contre lui. On a trouvé l'air de lui faire de Paris une solitude plus affreuse que les cavernes et les bois, où il ne trouve au milieu des hommes ni communication ni consolation ni conseil ni lumière, ni rien de tout ce qui pourroit lui aider à se conduire, un labyrinthe immense où l'on ne lui laisse apercevoir dans les ténèbres que de fausses routes qui l'égareront de plus en plus. Nul ne l'aborde qui n'ait déjà sa leçon toute faite sur ce qu'il doit lui dire et sur le ton qu'il doit prendre en lui parlant. On tient note de tous ceux qui demandent à le voir\*, et on ne le leur permet qu'après avoir préalablement reçu les instructions que j'ai moi-même été chargé de vous donner, au premier désir que vous avez marqué de le connaître. S'il entre en quelque lieu public il y est regardé et traité comme un pestiféré: tout le monde l'entoure et le fixe; mais en s'écartant de lui sans lui parler, seulement pour lui servir de barrière, et s'il ose parler lui-même et qu'on daigne lui répondre, c'est toujours ou par un mensonge ou en éludant les questions d'un ton si ride et si méprisant qu'il perde l'envie d'en faire. Au parterre on a grand soin de le recommander à ceux qui l'entourent, et de plaier toujours à ses côtés une garde ou un sergent qui parle ainsi fort clairement de lui sans rien dire. On l'a montré signalé recommandé par tout, aux facteurs aux commis aux gardes aux mouches, aux favoyants à tous les spectacles, dans tous les cafés, aux barbiers, aux marchands, aux colporteurs aux libraires. S'il cherchoit un livre un almanac, un roman il n'y en auroit plus dans tout Paris, le seul desir manifesté de trouver une chose quelle qu'elle soit en pour lui l'infailible moyen de la faire disparaître. A son arrivée à Paris il cherchoit douze chansonnettes italiennes qu'il y fit graver il y a une vingtaine d'années, et qui étoient de lui comme le Devin du Village: Mais le recueil les airs les planches, tout disparut tout fut anéanti dès l'instant, sans qu'il en ait pu recouvrer jamais un seul exemplaire. On en parvint à -

\* On a mis pour cela dans la rue un marchand de tableaux tout vis-à-vis de ma porte, et à cette porte, qu'on tient fermée, un secret afin que tous ceux qui voudront entrer chez moi soient forcés de s'adresser aux voisins qui ont leurs instructions et leurs ordres.



force de petites attentions multipliées à le tenir dans cette ville immense toujours sous les yeux de la populace, qui le voit avec horreur. Veut-il passer l'eau vis à vis les quatre nations? les bateliers ne passeront point pour lui, même en payant la voiture entière. Veut-il se faire decroter? Les decroteurs, surtout ceux du Temple et du Palais-royal lui refuseront avec mépris leurs services. Entre-t-il aux Tuileries ou au Luxembourg? ceux qui distribuent des billets imprimés à la porte ont ordre de le passer avec la plus outrageante affectation, et même de lui en refuser net, s'il se présente pour en avoir, et tout cela, non pour l'importance de la chose, mais afin de le faire remarquer connoître et abhorrer de plus. ††


✱ Enfin l'un de nos Messieurs m'a même assuré avoir eu le sensible plaisir de voir des mendiants lui rejeter au nez son aumône, et vous comprenez bien.....

R. Qu'ils n'y ont rien perdu. Ah quelle douceur d'ame! quelle charité! Le zèle de vos Messieurs n'oublie rien.

Le Fr. Outre toutes ces précautions on a mis en oeuvre un moyen très ingénieux pour découvrir s'il lui reste par malheur quelque personne de confiance qui n'ait pas encore les instructions et les sentiments nécessaires pour suivre à son égard le plan généralement admis. On lui fait écrire par des gens qui, se feignant dans la détresse implorer son secours ou ses conseils pour s'en tirer. Il cause avec eux, il les console, il les recommande aux personnes sur lesquelles il compte. De cette manière on parvient à les connoître et de là facilement à les convertir. Vous ne sauriez croire combien par cette manoeuvre on a découverts de gens qui l'estimoient encore et qu'il continuoît de tromper. Connus de nos Messieurs ils sont bientôt détachés de lui, et l'on parvient par un art tout particulier à le leur rendre aussi odieux qu'il leur fut cher auparavant: Mais soit qu'il pénètre enfin ce manège, soit qu'en effet il ne lui reste plus personne, ces tentatives sont sans succès depuis quelque tems. Il refuse constamment de s'employer pour les gens qu'il ne connoît pas, et même de leur répondre, et cela va toujours aux fins qu'on se propose, en le faisant passer pour un homme insensible et dur. Car, encore une fois, rien n'en mieux pour éluder ses pernicieux desseins que de le rendre tellement haïssable à tous, que dès qu'il desire une chose c'en soit assez pour qu'il ne la puisse obtenir et que dès qu'il s'intéresse en faveur de quelqu'un, ce quelqu'un ne trouve plus ni patron ni assistance.

R. En effet, tous ces moyens que vous m'avez détaillés, me paroissent



## Une de leurs plus jolies inventions en le parti qu'ils ont su tirer pour leur objet de l'usage annuel de brûler en cérémonie un Suisse de paille dans la rue aux Ours. Cette fête populaire paroissoit si barbare et si ridicule en ce siècle philosophe que, déjà négligée, on alloit la supprimer tout-à-fait, si nos Messieurs ne se fussem avisés de la renouveler bien précieusement pour J.J. A cet effet ils ont fait donner la figure et son vêtement à l'homme de paille, ils lui ont armé la main d'un couteau bien luisant, et en le faisant promener en pompe dans les rues de Paris, ils ont eu soin qu'on le mît en station directement sous les fenêtres de J.J. tournant et retournant la figure de tous côtés pour la bien montrer au peuple, à qui cependant de char-  
=ritables interprètes font faire l'application qu'on desire, et l'excitent à brûler J.J. en effigie, en attendant mieux <sup>(1)</sup>. 

(1) Il y auroit à me brûler en personne deux grands inconvénients, qui peuvent forcer ces Messieurs à se priver de ce plaisir. Le premier est qu'une fois mort et brûlé je ne serois plus en leur pouvoir et ils perdroient le plaisir plus grand de me tourmenter vif. Le second, bien plus grave, est qu'avant de me brûler il faudroit m'entendre, au moins pour la forme, et je doute que, malgré vingt ans de précautions et de trames, ils osent encore en courir le risque.



Il est à remarquer que les auteurs de ces ouvrages ont  
souvent été en défaut sur les véritables principes de la  
philosophie. Ils ont souvent confondu la morale avec la  
politique, et la politique avec la législation. Ils ont  
souvent aussi confondu la morale avec la religion, et la  
religion avec la politique. Ils ont souvent enfin confondu  
la morale avec la science, et la science avec la religion.  
Ces erreurs ont été la source de beaucoup de maux.  
Il est donc nécessaire de se débarrasser de ces erreurs,  
et de se mettre à la recherche de la vérité. C'est ce que  
nous allons faire dans ce livre.

Il est à remarquer que les auteurs de ces ouvrages ont  
souvent été en défaut sur les véritables principes de la  
philosophie. Ils ont souvent confondu la morale avec la  
politique, et la politique avec la législation. Ils ont  
souvent aussi confondu la morale avec la religion, et la  
religion avec la politique. Ils ont souvent enfin confondu  
la morale avec la science, et la science avec la religion.  
Ces erreurs ont été la source de beaucoup de maux.  
Il est donc nécessaire de se débarrasser de ces erreurs,  
et de se mettre à la recherche de la vérité. C'est ce que  
nous allons faire dans ce livre.



ne pouvoir manquer de faire de ce J. J. la risée le jouet du genre humain, et de le rendre le plus abhorré des mortels.

*Le Fr.* Eh sans doute! voilà le grand <sup>le vrai</sup> bien des soins généreux de nos Messieurs. Et grâce à leur plein succès je puis vous assurer que depuis que le monde existe jamais mortel n'a vécu dans une pareille dépression.

*R.* Mais ne me disiez-vous pas, au contraire, que le <sup>tendre</sup> soin de son bien-être entroit pour beaucoup dans ceux qu'ils prennent à son égard?

*Le Fr.* Oui, vraiment, et c'est là surtout ce qu'il y a de grand de généreux d'admirable dans le plan dont il en l'objet, qu'en l'empêchant de suivre ses volontés et d'accomplir ses mauvais desseins, on cherche cependant à lui prouver les douceurs de la vie, de façon qu'il trouve par tous ce qui lui est nécessaire, et nulle part ce dont il peut abuser. On veut qu'il soit rassasié du pain de l'ignominie et de la coupe de l'opprobre. On affecte même pour lui quelquefois des attentions moqueuses et dérisoires, des respects comme ceux qu'on prodigoit à Sancho dans son fle et qui le rendent encore plus ridicule aux yeux de la populace. Enfin, puisqu'il aime tant les distinctions, on a soin qu'elles ne lui manquent pas, et on le sert de son goût en le faisant par tous montrer au doigt. Oui, Monsieur, on veut qu'il vive et même agréablement, autant qu'il est possible à un méchant sans mal faire. On voudroit qu'il ne manquât à son bonheur que les moyens de troubler celui des autres; mais c'en est un ours qu'il faut enchaîner de peur qu'il ne dévore les passants. On craint surtout le poison de la plume et l'on n'épargne aucune précaution pour l'empêcher de l'exhaler; on ne lui laisse aucun moyen de défendre son honneur, parce que cela lui seroit inutile, que sous ce prétexte il ne manqueroit pas d'attaquer celui d'autrui, et qu'il n'appartient pas à un homme livré à la diffamation d'oser diffamer personne. Vous concevez que parmi les gens dont on s'est assuré l'on n'a pas oublié les libraires, surtout ceux dont il s'en <sup>autrefois</sup> servi: on en a même tenu un très long temps à la Bastille sous d'autres prétextes, mais uniquement pour l'endoctriner plus à loisir sur le compte de J. J. On a recommandé à tous ce qui l'entoure de veiller particulièrement à ce qu'il peut écrire. On a même tâché de lui en ôter les moyens, et l'on étoit parvenu dans la retraite où on l'avoit attiré en Dauphiné à écarter de lui toute encre lisible, en sorte qu'il ne put trouver sous ce nom que de l'eau légèrement teinte, qui même en peu de temps perdoit toute sa couleur. Malgré toutes ces précautions le drôle est encore parvenu à écrire ses mémoires, qu'il appelle ses confessions et que nous appelons ses mensonges, avec de l'encre de la Chine, à laquelle on n'avoit pas songé: mais si l'on ne peut l'empêcher de barbouiller du papier à son aise, on l'empêche au moins de faire circuler son venin: car aucun chiffon ni petit ni grand, pas un billet de deux lignes ne peut sortir de ses mains sans tomber à l'instant même dans celles des gens établis pour

note \* Comme quand on vouloit à toute force m'envoyer le vin d'honneur à Amiens, qu'à Londres les Tambours des Gardes devoient venir battre à ma porte, et qu'au temple M. le Prince de Conti m'envoyait sa Musique à mon lever.

note † On y a de tenu de même en même temps et pour le même effet un Genevois de mes amis, lequel aigri par d'anciens griefs contre les magistrats de Genève, excitoit les Citoyens contre eux à mon occasion. Je pensois bien différemment, et j'aimais en écrire ne soit à eux. Je ne craignois pas de les presser tous d'abandonner ma cause et de remettre à d'autres temps la défense de leurs droits. Cela n'empêcha pas qu'on ne publiât avoir trouvé tout le contraire dans les lettres que je lui écrivois et que c'étoit moi qui étois le boute-feu. Que peuvent désormais attendre des gens qui dans la justice la vérité l'innocence, quand une fois ils en sont venus jusques-là?



tout recueillir. A l'égard de ses discours, rien n'en est perdu. Le premier soin de ceux qui l'entourent est de s'attacher à le faire jaser; ce qui n'est pas difficile, ni même de lui faire dire à peu près ce qu'on veut ou du moins comme on le veut pour en tirer avantage, tantôt en l'animant par d'adroites contradictions, et tantôt au contraire, en paroissant acquiescer à tout ce qu'il dit. C'en alors surtout qu'on tient un registre exact des indiscrettes vivacités qui lui échappent, et qu'on amplifie et commente de sang froid. Ils prennent en même tems toutes les précautions possibles pour qu'il ne puisse tirer d'eux aucune lumière, ni par rapport à lui ni par rapport à qui que ce soit. On ne prononce jamais devant lui le nom de ses premiers délateurs, et l'on ne parle qu'avec la plus grande réserve de tous ceux qui influent sur son sort; de sorte qu'il lui est impossible de parvenir à savoir ce qu'ils disent ni ce qu'ils font, s'ils sont à Paris ou absents, ni même s'ils sont morts ou en vie. On ne lui parle jamais de nouvelles, ou on ne lui en dit que de fausses, et qui seroient de la part de nouveaux crimes, s'il s'avisait de les répéter. En province on empêchoit qu'il ne lût aucune gazette; à Paris où il y auroit trop d'affectation, l'on empêche au moins qu'il n'en voye aucune dont il puisse tirer quelque instruction qui le regarde, et surtout celles où nos Messieurs font parler de lui. S'il s'enquiert de quelque chose, personne n'en sait rien; s'il s'informe de quelqu'un, personne ne le connoit; s'il demandoit avec un peu d'empressement le tems qu'il fait, on ne le lui diroit pas. Mais on s'applique en revanche à lui faire trouver les denrées, sinon à meilleur marché, du moins de meilleure qualité qu'il ne les auroit au même prix; les bienfaiteurs suppléant généreusement de leurs bourses à ce qu'il en coûte de plus pour satisfaire la délicatesse qu'ils lui supposent, et qu'ils tâchent même d'exciter en lui par l'occasion et le bon marché, pour avoir le plaisir d'en tenir note. De cette manière, mettant adroitement le menu peuple dans leur confiance, ils lui font l'aumône publiquement malgré lui, de façon qu'il lui soit impossible de s'y dérober, et cette charité qu'on s'attache à rendre bruyante a peu-être contribué plus que toute autre chose à le déprimer autant que le desiroient ses amis.

**R.** / Comment, ses amis?

**Le Fr.** / Oui, c'est un nom qu'aiment à prendre toujours nos Messieurs pour exprimer toute leur bienveillance envers lui, toute leur sollicitude pour son bonheur, et, ce qui est très bien trouvé, pour le faire accuser d'ingratitude en se montrant si peu sensible à tant de bonté.

**R.** / Il y a là quelque chose que je n'entends pas bien. Expliquez-moi mieux tout cela, je vous prie.

**Le Fr.** / Il importoit, comme je vous l'ai dit, pour qu'on put le laisser



libre sans danger que sa diffamation fut universelle. \* Il ne suffisoit pas de la repandre dans les cercles et parmi la bonne compagnie, ce qui n'étoit pas difficile et fut bientôt fait. Il falloit qu'elle s'étendît — parmi tout le peuple et dans les plus bas étages aussi bien que dans les plus élevés, et cela présentoit plus de difficulté; non seulement parce que l'affectation de le tympaniser ainsi pouvoit scandaliser les simples, mais surtout à cause de l'inviolable loi de lui cacher tout ce qui le regarde pour éloigner à jamais de lui tout éclaircissement toute instruction, tout moyen de défense et de justification, toute occasion de faire expliquer personne de remonter à la source des lumières qu'on a sur son compte, et qu'il étoit moins sûr pour cet effet de compter sur la discrétion de la populace que sur celle des honnêtes gens. Or pour l'intéresser, cette populace, à ce mystère sans paroître avoir ces objets, ils ont admirablement tiré parti d'une ridicule arrogance de notre homme, qui en de faire le fier sur les dons et de ne vouloir pas qu'on lui fasse l'aumône.

R. / Mais, je crois que vous et moi serions assez capables d'une pareille arrogance; qu'en pensez-vous?

Le Fr. / Cette délicatesse est permise à d'honnêtes gens: mais un drôle comme cela qui fait le gueux quoiqu'il soit riche, de quel droit ose-t-il rejeter les menues charités de nos Messieurs?

R. / <sup>du même droit, peut-être, qu'ils font rejeter les aumônes aux mendiants. Quoi qu'il en soit,</sup> s'il fait le gueux il reçoit donc ou demande l'aumône: Car voilà ce qui distingue le gueux du pauvre, qui n'en pas plus riche que lui, — mais qui se contente de ce qu'il a et ne demande rien à personne.

Le Fr. / Eh non: celui-ci ne la demande pas directement. Au contraire, il la rejette insolemment d'abord, mais il cède à la fin tout doucement quand on s'obstine.

R. / Il n'en donc pas si arrogant que vous disiez d'abord, et retournant votre question, je demanderois volontiers pourquoi ils s'obstinent à lui faire l'aumône comme à un gueux, puisqu'ils savent si bien qu'il est riche?

Le Fr. / Le pourquoi je vous l'ai déjà dit. Ce seroit, j'en conviens, outrager un honnête homme; mais c'en le sort que mérite un pareil scélérat d'être avili par tous les moyens possibles, et c'est une occasion de mieux manifester son ingratitude par celle qu'il témoigne à ses bienfaiteurs.

R. / Trouvez-vous que l'intention de l'avilir mérite une grande reconnaissance?

Le Fr. / Non, mais c'en l'aumône qui la mérite. Car, comme disent très bien nos Messieurs, l'argent rachette tout, et rien ne le rachette. Quelle que soit l'intention de celui qui donne, même par force, il reste toujours bienfaiteur, et mérite toujours comme tel la plus vive reconnaissance. Pour étudier donc la brutale rusticité de notre homme, on a imaginé de lui faire en détail à son insçu beaucoup de petits dons bruyants, qui demandent le concours de beaucoup de gens et sur tout du menu peuple, qu'on fait

\* Je n'ai point voulu parler ici de ce qui se fait au théâtre et de ce qui s'imprime journellement en Hollande et ailleurs, parce que cela passe toute croyance, et qu'en le voyant et en ressentant continuellement les horribles effets j'ai peine encore à le croire moi-même. Il y a quinze ans que tout cela dure, toujours avec l'approbation publique et l'aveu du Gouvernement. Et moi je vieillis ainsi seul parmi tous ces forcenés, sans aucune consolation de personne, sans néanmoins perdre ni courage ni patience, et dans l'ignorance où l'on me tient, élevant au Ciel pour toute défense un cœur exempt de fraude, et des mains pures de tout mal.



entrer ainsi sans affectation dans la grande confiance, afin qu'à l'horreur pour ses forfaits se joigne le mépris pour sa misère et la vénération pour ses bienfaiteurs. On s'informe des lieux où il se pourvoit des denrées nécessaires à sa subsistance, et l'on a soin qu'au même prix on les lui fournisse de meilleure qualité et par conséquent plus chères. Au fond cela ne lui fait aucune économie, et il n'en a pas besoin, puisqu'il est riche : mais pour le même argent il est mieux servi, satisfait et la générosité de nos Messieurs circule ainsi parmi le peuple, et l'on parvient de cette manière à l'y rendre abject et méprisable, en paroissant ne songer qu'à son bien-être et à le rendre heureux malgré lui. Il est difficile que le misérable ne s'aperçoive pas de ce petit manège, et tant mieux ; car s'il se fâche, cela prouve de plus en plus son ingratitude, et s'il change de marchand, on répète aussitôt la même manœuvre, la réputation qu'on veut lui donner s'étend encore plus rapidement ; ainsi plus il se débat dans les lacs, plus il les resserre.

R. / Voilà, je vous avoue, ce que je ne comprenais pas bien d'abord. Mais Monsieur, vous en qui j'ai connu toujours un cœur si droit, se peut-il que vous approuviez de pareilles manœuvres ?

Le Fr. / Je les blâmerais certainement pour tout autre ; mais ici je les admire par le motif de bonté qui les dicte, sans pourtant avoir voulu jamais y tremper. Je hais J. J., nos Messieurs l'aiment ; ils veulent le conserver à tout prix ; il est naturel qu'eux et moi ne nous accordions pas sur la conduite à tenir avec un pareil homme. Leur système, injuste peut-être en lui-même, est rectifié par l'intention.

R. / Je crois qu'il me la rendrait suspecte ; car on ne va point au bien par le mal, ni à la vertu par la fraude. Mais puisque vous m'assurez qu'il est riche, comment le public accorde-t-il ces choses-là ? Car enfin rien ne doit lui sembler plus bizarre et moins méritoire qu'une aumône faite par force à un riche scélérat !

Le Fr. / Oh le public ne rapproche pas ainsi les idées qu'on a l'adresse de lui montrer séparément. Il le voit riche pour lui reprocher de faire le pauvre ou pour le frustrer du produit de son labeur, en se disant qu'il n'en a pas besoin ; il le voit pauvre pour insulter à sa misère et le traiter comme un mendiant : Il ne le voit jamais que par le côté qui pour l'instant le montre plus odieux ou plus méprisable, quoiqu'incompatible avec les autres aspects sous lesquels il le voit en d'autres temps.

R. / Il est certain qu'à moins d'être de la plus brute insensibilité, il doit être aussi pénétré que surpris de cette association d'attentions et d'outrages dont il sent à chaque instant les effets : Mais quand, pour l'unique plaisir de rendre sa diffamation plus complète on lui passe journellement tous ses crimes, qui peut s'étonner qu'il profite de cette coupable indulgence pour en commettre incessamment de nouveaux ? C'est  
 et tout ce que vous m'avez raconté je vois que, malgré toutes les

une objection que je vous ai déjà faite, et que je répète, parce que vous l'avez éludée sans y répondre. Par



mesures qu'on a prises il va toujours son train comme auparavant, sans s'embarasser le moins du monde des surveillans dont il se voit entouré. Lui qui jadis prit <sup>la-dessus</sup> tant de précautions que pendant quarante ans trompant exactement tout le monde il passa pour un honnête homme, je vois qu'il n'use aujourd'hui de la liberté qu'on lui laisse que pour assouvir sans gêne sa méchanceté, pour commettre chaque jour de nouveaux forfaits, dont il est bien sûr qu'aucun n'échappe à ses surveillans, et qu'on lui laisse tranquillement consommer. Est-ce donc une vertu si méritoire à vos Messieurs d'abandonner ainsi les honnêtes gens à la furie d'un scélérat, pour l'unique plaisir de compter tranquillement ses crimes, qu'il leur seroit si aisé d'empêcher?

**Le Fr.** Ils ont leurs raisons pour cela.

**R.** Je n'en doute point; mais ceux mêmes qui commettent les crimes ont sans doute aussi leurs raisons; cela suffit-il pour les justifier? Singulière bonté, convenez-en, que celle qui pour rendre le coupable odieux refuse d'empêcher le crime, et s'occupe à choyer le scélérat aux dépens des innocens dont il fait sa proie! Laisser commettre les crimes qu'on peut empêcher n'est pas seulement en être témoin, c'est en être complice. — D'ailleurs si on lui laisse toujours faire tout ce que vous dites qu'il fait, que sert donc de l'espionner de si près avec tant de vigilance et d'activité? Que sert d'avoir découvert ses oeuvres pour les lui laisser continuer comme si l'on n'en savoit rien? Que sert de gêner si fort sa volonté dans les choses indifférentes pour la laisser en toute liberté dès qu'il s'agit de mal faire? On diroit que vos Messieurs ne cherchent qu'à lui ôter tout moyen de faire autre chose que des crimes: cette indulgence vous paroit-elle donc si raisonnable, si bien entendue, et digne de personnages si vertueux?

**Le Fr.** Il y a dans tout cela, je dois l'avouer, des choses que je n'entens pas fort bien moi-même, mais on m'a promis de m'expliquer tout à mon entière satisfaction. Peut-être pour le rendre plus execrable a-t-on cru devoir charger un peu le tableau de ses crimes, sans se faire un grand scrupule de cette charge qui dans le fond importe assez peu; car puisqu'un homme coupable d'un crime est capable de cent, tous ceux dont on l'accuse sont tout au moins dans sa volonté, et l'on peut à peine donner le nom d'impostures à de pareilles accusations.

Je vois que la base du système qu'on suit à son égard est le devoir qu'on s'en impose qu'il fut bien démasqué bien connu de tout le monde, et néanmoins de n'avoir jamais avec lui aucune explication, de lui ôter toute connoissance de ses accusateurs et toute lumière certaine des choses dont il est accusé. Cette double nécessité est fondée sur la nature des crimes qui rendroit leur déclaration publique trop scandaleuse, et qui ne souffre pas qu'il soit convaincu sans être puni. Or voulez-vous qu'on le punisse sans le convaincre? Nos formes judiciaires ne le permettraient pas, et ce seroit aller directement contre les maximes d'indulgence et de commisération qu'on



veut suivre à son égard. Tout ce qu'on peut donc faire pour la sûreté publique est, premièrement de le surveiller si bien qu'il n'entreprenne rien qu'on ne le sache, qu'il n'exécute rien d'important qu'on ne le veuille et sur le reste d'avertir tout le monde du danger qu'il y a d'écouter et fréquenter un pareil scélérat. Il est clair qu'ainsi bien avertis, ceux qui s'exposent à ses attentats ne doivent s'ils y succombent s'en prendre qu'à eux-mêmes. C'est un malheur qu'il n'a eu qu'à eux d'éviter, puisque fuyant comme il fait les hommes, ce n'est pas lui qui les va chercher.

**R.** / Autant en peut-on dire à ceux qui passent dans un bois où l'on sait qu'il y a des voleurs, sans que cela fasse une raison valable pour laisser ceux-ci en toute liberté d'aller leur train, surtout quand pour les contenir il suffit de le vouloir. Mais quelle excuse pouvons avoir vos Messieurs, qui ont soin de fournir eux-mêmes des proies à la cruauté du barbare par les emissaires dont vous m'avez dit qu'ils l'entourent, qui tâchent à toute force de se familiariser avec lui, et dont sans doute il a soin de faire ses premières victimes.

**Le Fr.** / Point du tout. Quelque familièrement qu'ils vivent chez lui, tâchant même d'y manger et boire sans s'embarrasser des risques, il ne leur en arrive aucun mal. Les personnes sur lesquelles il aime assouvir sa furie sont celles pour lesquelles il a de l'estime et du penchant, celles auxquelles il voudrait donner sa confiance pour peu que leurs cœurs s'ouvrirent au sien, d'anciens amis dont il pleure la defection, et dans lesquels il semble <sup>chercher</sup> chercher les consolations qui lui manquent. C'est en eux-là qu'il choisit pour les expédier par préférence. Le lien de l'amitié lui pèse, il ne voit avec plaisir que ses ennemis.

**R.** / On ne doit pas disputer contre les faits; mais convenez que vous me peignez-là un bien étrange personnage, qui n'empoisonne que ses amis, qui ne fait des livres qu'en faveur de ses adversaires, et qui fuit les hommes pour leur faire du mal.

Ce qui me paroît encore bien étonnant dans tout ceci, c'est comment il se trouve d'honnêtes gens qui veulent rechercher hanter un pareil monstre dont l'abord seul devoit leur faire horreur. Que la canaille employée par vos Messieurs et faite pour l'espionnage s'empare de lui, voilà ce que je comprends sans peine. Je comprends encore que trop heureux de trouver quelqu'un qui veuille le souffrir, il ne doit pas, lui, misanthrope avec les honnêtes gens, mais à charge à lui-même, se rendre difficile sur les liaisons; qu'il doit voir, accueillir, rechercher avec grand empressement les coquins qui lui ressemblent, pour les engager dans ses dânnables complots. Eux de leur côté, dans l'espoir de trouver en lui un bon camarade bien endurci et malgré l'effroi qu'on leur a donné de lui, peuvent, par l'avantage qu'ils en



espèrent s'exposer au risque de le fréquenter. Mais que des gens d'honneur cherchent à se faufiler avec lui, voilà ce qui me passe. Que lui disent-ils donc, quel ton peuvent-ils prendre avec un pareil personnage? Un aussi grand scélérat peut très bien être un homme vil qui pour aller à ses fins souffre toutes sortes d'outrages, et pourvu qu'on lui donne à dîner boit les affronts comme l'eau, sans les sentir ou sans en faire semblant. Mais vous m'avouerez qu'un commerce d'inoult et de mépris d'une part, de bassesse et de mensonge de l'autre ne doit pas être fort attrayant pour d'honnêtes gens.

**Le Fr.** Ils en sont plus estimables de se sacrifier ainsi pour l'édification publique. Approcher de ce misérable est une oeuvre méritoire quand elle mène à quelque nouvelle découverte sur son caractère affreux. Un tel caractère tient du prodige et ne sauroit être assez attesté. Vous devez comprendre que personne ne l'approche pour avoir avec lui quelque société réelle, mais seulement pour tâcher de le surprendre, d'en tirer quelque nouveau trait pour son portrait, quelque nouveau fait pour son histoire, quelque indiscretion dont on puisse faire usage pour le rendre toujours plus odieux. D'ailleurs comptez-vous pour rien le plaisir de le persiffler, de lui donner à mots couverts les noms injurieux qu'il mérite, sans qu'il ose ou puisse répondre, de peur de deceler l'application qu'on le force à s'en faire: c'en est un plaisir qu'on peut savourer sans risque: car s'il se fâche, il s'accuse lui-même; et s'il ne se fâche pas, en lui disant ainsi ses vérités indirectement on se dédomage de la contrainte où l'on est forcé de vivre avec lui en feignant de le prendre pour un honnête homme.

**R.** Je ne sais si ces plaisirs-là sont fort doux, pour moi je ne les trouve pas fort nobles, et je vous crois assez du même avis, puisque vous les avez toujours dédaignés. Mais, Monsieur, à ce compte, cet homme chargé de tant de crimes n'a donc jamais été convaincu d'aucun?

**Le Fr.** Eh non vraiment. C'en est encore un acte de l'extrême bonté dont on use à son égard de lui épargner la honte d'être confondu. Sur tant d'invincibles preuves n'est-il pas complètement jugé sans qu'il soit besoin de l'entendre. Où règne l'evidence du delit la conviction du coupable n'en est-elle pas superflue? Elle ne seroit pour lui qu'une peine de plus. En lui ôtant l'inutile liberté de se défendre, on ne fait que lui ôter celle de mentir et calomnier.

**R.** Ah! grace au Ciel je respire! Vous soulagez mon cœur d'un grand poids!

**Le Fr.** Qu'avez-vous donc? D'où naît cet épanouissement subit après l'air morne et pensif qui ne vous a point quitté durant tout cet entretien, et si différent de l'air jovial et gai qu'on tous nos Messieurs, quand ils parlent de J. J. et de ses crimes.

**R.** Je vous l'expliquerai si vous avez la patience de m'entendre; car ceci demande encore des digressions.

Vous connoissez assez ma destinée pour savoir qu'elle ne m'a guères



50 Laisse goûter les prospérités de la vie; je n'y ai trouvé ni les biens dont les hommes font cas, ni ceux dont j'aurais fait cas moi-même. Vous savez à quel prix elle m'a vendu cette fumée dont ils sont si avides, et qui, même eue-elle été plus pure, n'étoit pas l'aliment qu'il falloit à mon cœur. Etant que la fortune ne m'a fait que pauvre, je n'ai pas vécu malheureux. J'ai goûté quelquefois de vrais plaisirs dans l'obscurité, mais je n'en suis sorti que pour tomber dans un gouffre de calamités, et ceux qui m'y ont plongé se sont appliqués à me rendre insupportables les maux qu'ils feignoient de plaindre et que je n'aurais point connus sans eux. Revenu de cette douce chimère de l'amitié dont la vaine recherche a fait tous les malheurs de ma vie, bien plus revenu des erreurs de l'opinion dont je suis la victime, ne trouvant plus parmi les hommes ni droiture ni vérité ni aucun de ces sentimens que j'ai cru innés dans leurs âmes parce qu'ils l'étoient dans la mienne et sans lesquels toute société n'est que tromperie et mensonge, je me suis retiré au dedans de moi et vivant entre moi et la nature, je goûtais une douceur infinie à penser que je n'étois pas seul, que je ne conversois pas avec un être insensible et mort, que mes maux étoient comptés, que ma patience étoit connue et que toutes les misères de ma vie n'étoient que des provisions de dédomagemens et de jouissances pour un meilleur état. Je n'ai jamais goûté la philosophie des heureux du siècle; elle n'en pas faite pour moi; j'en cherchois une plus appropriée à mon cœur, plus consolante dans l'adversité, plus encourageante pour la vertu. Je la trouvois dans les livres de J. J. J'y puisois des sentimens si conformes à ceux qui m'étoient naturels, j'y voyois tant de rapport avec mes propres dispositions que seul parmi tous les auteurs que j'ai lus, il étoit pour moi le peintre de la nature et l'historien du cœur humain. Je reconnoissois dans ses écrits l'homme tel que je le trouvois en moi, et leur méditation m'apprenoit à tirer de moi-même la jouissance et le bonheur que tous les autres vont chercher si loin d'eux.

Son exemple m'étoit surtout utile pour nourrir ma confiance dans les sentimens que j'avois conservé seul parmi mes contemporains. J'étois croyant, je l'ai toujours été, quoique non pas comme les gens à formules et à symboles. Les hautes idées que j'avois de la Divinité me faisoient prendre en dégoût les institutions des hommes et les religions factices. Je ne voyois personne penser comme moi: je me sentois seul au milieu de la multitude, autant par mes idées que par mes sentimens. Cet état solitaire étoit triste. J. J. vint m'en tirer. Ses livres me fortifièrent contre la dérision des esprits forts. Je trouvais ses principes si conformes à mes sentimens, je les voyois naître de méditations si profondes, je les voyois appuyés de si fortes raisons, que je cessai de craindre, comme on me le crûit sans cesse qu'ils ne fussent, l'ouvrage des préjugés et de l'éducation. Je vis que dans ce siècle où la philosophie ne fait que détruire <sup>seul</sup> cet édifice avec solidité. Dans tous les autres livres je démêtois d'abord la passion qui les avoit dictés et le but personnel que l'auteur avoit eu en vue. Le seul J. J. me parut chercher



la vérité avec droiture et simplicité de cœur. Lui seul me parut montrer aux hommes la route du vrai bonheur en leur apprenant à distinguer la réalité de l'apparence, et l'homme de la nature de l'homme factice et fantastique que nos institutions <sup>et nos préjugés</sup> lui ont substitué; lui seul en un mot me parut dans sa véhémence inspiré par le seul amour du bien public sans vue secrète et sans intérêt personnel. Je trouvois d'ailleurs sa vie et ses maximes si bien d'accord que je me confirmois dans les miennes, et j'y prenois plus de confiance par l'exemple d'un penseur qui les médita si longtemps, d'un écrivain qui, me prisant l'esprit de parti et ne voulant former ni suivre aucune secte, ne pouvoit avoir dans ses recherches d'autre intérêt que l'intérêt de tous et celui de la vérité. Sur toutes ces idées je me faisois un plan de vie dont son commerce auroit fait le charme, et moi à qui la société des hommes n'offre depuis longtemps qu'une fausse apparence sans réalité sans vérité sans attachement sans aucun véritable accord de sentiments ni d'idées et plus digne de mon mépris que de mon empressement, je me livrois à l'espoir de retrouver en lui tout ce que j'avois perdu, de goûter encor les douceurs d'une amitié sincère, et de me nourrir avec lui de ces grandes et ravissantes contemplations qui font la meilleure jouissance de cette vie et la seule consolation solide qu'on trouve dans l'adversité.

J'étois plein de ces sentiments, et vous l'avez pu connoître, quand avec vos cruelles confidences vous êtes venue resserrer mon cœur et en chasser les douces illusions auxquelles il étoit prêt à s'ouvrir encore. Non, vous ne connoîtrez jamais à quel point vous l'avez déchiré. Il faudroit pour cela sentir à combien de ces idées tenoient celles que vous avez détruites. Je touchois au moment d'être heureux en dépit du sort et des hommes, et vous me replongez pour jamais dans toute ma misère; vous m'ôtez toutes les espérances qui me la faisoient supporter. Un seul homme pensant comme moi nourrissoit ma confiance, un seul homme <sup>vraiment</sup> vertueux me faisoit croire à la vertu, à la chérir, à l'idolâtrer, à tout espérer d'elle; et voilà qu'en m'ôtant cet appui vous me laissez seul sur la terre englouti pour toujours dans un gouffre de trahisons, sans qu'il me reste la moindre lueur d'espoir dans cette vie, et prêt à perdre encor celui de retrouver dans un meilleur ordre de choses le dédomagement de tout ce que j'ai souffert dans celui-ci.

Vos premières déclarations me bouleversèrent. L'appui de vos preuves me les rendit plus accablantes, et vous navrâtes mon âme des plus amères douleurs que j'aie jamais senties. Lorsqu'entrain ensuite dans le détail des manoeuvres systématiques dont ce malheureux homme en l'objet, vous m'avez développé le plan de conduite à son égard tracé par l'auteur de ces découvertes et fidèlement suivi par tout le monde, mon attention partagée a rendu ma surprise plus grande et mon affliction moins vive. J'ai trouvé toutes ces manoeuvres si cauteleuses si pleines de ruse et d'astuce que je n'ai pu prendre de ceux qui s'en font une règle la haute opinion que vous vouliez



m'en donner, et lorsque vous les combliez d'éloges je sentoie mon cœur en murmurer malgré moi. J'admirois comment d'aussi nobles motifs pouvoient dicter des pratiques aussi basses, comment la fausseté la trahison le mensonge pouvoient être devenus des instrumens de bienfaisance et de charité, comment enfin toutes ces marches obliques pouvoient s'allier avec la droiture. Avois-je tort? voyez vous-même, et rappelez-vous tout ce que vous m'avez dit. Ah! convenez du moins que tant d'enveloppes ténébreuses sont un manteau bien étrange pour la vertu!

La force de vos preuves l'emportoit néanmoins sur tous les soupçons que ces machinations pouvoient m'inspirer. Je voyois qu'après tout cette bizarre conduite, toute choquante qu'elle me paroissoit, n'en étoit pas moins une oeuvre de miséricorde, et que voulant épargner à un scélérat les traitemens qu'il avoit mérités, il falloit bien prendre des précautions pour prévenir le scandale de cette indulgence, et la mettre à un prix qui ne tentât ni d'autres d'en désirer une pareille, ni lui-même d'en abuser. Voyant ainsi tout le monde s'empresse à l'envi de le rassasier d'opprobres et d'indignités, loin de le plaindre je le méprisois davantage d'acheter si lâchement l'impunité au prix d'un pareil destin.

Vous m'avez répété tout cela bien des fois et je me le disois après vous en gémissant. L'angoisse de mon cœur n'empêchoit pas ma raison d'être subjuguée; et de cet assentiment que j'étois forcé de vous donner résulter la situation d'âme la plus cruelle pour un honnête homme infortuné auquel on arrache impitoyablement, toutes les consolations toutes les ressources toutes les espérances qui lui rendoient ses maux supportables.

Un trait de lumière en vint me rendre tout cela dans un instant. Quand j'ai pensé quand vous m'avez confirmé vous-même que cet homme si indignement traité pour tant de crimes atroces n'avoit été convaincu d'aucun, vous avez d'un seul mot renversé toutes vos preuves; et si je n'ai pas vu l'imposture où vous prétendez voir l'évidence, cette évidence au moins a tellement disparu à mes yeux, que dans tout ce que vous m'aviez démontré je ne vois plus qu'un problème insoluble, un mystère effrayant impénétrable, que la seule conviction du coupable peut éclaircir à mes yeux.

Nous pensons bien différemment, Monsieur, vous et moi sur cet article. Selon vous l'évidence des crimes supplée à cette conviction, et selon moi cette évidence consiste si essentiellement dans cette conviction qu'elle ne peut exister sans elle. Tant qu'on n'a pas entendu l'accusé, les preuves qui le condamnent, quelque fortes qu'elles soient quelque convaincantes qu'elles paroissent manquent du sceau qui peut seul les montrer telles, même lorsqu'il n'a pas été possible d'entendre l'accusé, comme lorsqu'on fait le procès à la mémoire d'un mort; car en présumant qu'il n'auroit rien eu à répondre on peut avoir raison, mais on a tort de changer cette présomption en



certitude pour le condamner, et il n'en a permis de punir le crime que quand il ne reste aucun moyen d'en douter. Mais quand on vient jusqu'à refuser d'entendre l'accusé vivant et présent, bien que la chose soit possible et facile, quand on prend des mesures extraordinaires pour l'empêcher de parler, quand on lui cache avec le plus grand <sup>soin</sup> l'accusation l'accusateur les preuves, dès lors toutes ces preuves devenues suspectes perdent toute leur force sur mon esprit; n'oser les soumettre à l'épreuve qui les confirme, c'en est faire présumer qu'elles ne la soutiendroient pas. Le grand principe base et socle de toute justice, sans lequel la société croulerait par ses fondemens, en si sacré si inviolable que quand toute la ville aurait vu un homme en assassiner un autre dans la place publique, encore ne punirait-on point l'assassin sans l'avoir préalablement entendu.

**Le Pr.** Hé quoi! des formalités judiciaires qui doivent être générales et sans exception dans les tribunaux, quoique souvent superflues, sont-elles loi dans des cas de grâce et de bénignité comme celui-ci? D'ailleurs l'omission de ces formalités peut-elle changer la nature des choses, faire que ce qui est démontré cesse de l'être, rendre obscur ce qui est évident, et dans l'exemple que vous venez de proposer, le délit serait-il moins avéré, le prévenu serait-il moins coupable quand on négligerait de l'entendre, et quand sur la seule notoriété du fait, on l'aurait roué sans tous ces interrogatoires d'usage, en serait-on moins certain d'avoir puni justement un assassin? Enfin toutes ces formes établies pour constater les délits ordinaires sont-elles nécessaires à l'égard d'un monstre dont la vie n'en est qu'un tissu de crimes, et reconnu de toute la terre pour être la honte et l'opprobre de l'humanité? Celui qui n'a rien d'humain mérite-t-il qu'on le traite en homme?

**R.** Vous me faites frémir! Est-ce vous qui parlez ainsi? Si je le croyais, je fuirais au lieu de répondre. Mais non; je vous connois trop bien. — Discutons de sang froid avec vos Messieurs ces questions importantes d'où dépend, avec tout l'ordre social, la conservation du genre humain. D'après eux vous parlez toujours de clémence et de grâce; mais avant d'examiner quelle est cette grâce, il faudrait voir d'abord si c'en est ici le cas, et comment elle y peut avoir lieu. Le droit de faire grâce suppose celui de punir et par conséquent la préalable conviction du coupable. Voilà premièrement de quoi il s'agit.

Vous prétendez que cette conviction devient superflue où régné l'évidence, et moi je pense au contraire que l'évidence ne peut résulter que de la conviction du coupable, et qu'on ne peut prononcer sur la force des preuves qui le condamnent qu'après l'avoir entendu. La raison en est que pour faire sortir, aux yeux des hommes la vérité du sein des passions, il faut que ces passions s'entrechoquent et se combattent, et que celle qui accuse trouve un contrepois égal dans celle qui défend; afin que la raison seule et la justice rompent l'équilibre et fasse pencher la balance. Quand un homme se fait le délateur d'un autre, il est probable il est presque sûr qu'il en



mu par quelque passion secrète qu'il a grand soin de déguiser. Mais, quelque raison qui le détermine, et fût-ce même un motif de pure vertu, — toujours est-il certain que du moment qu'il accuse il est animé du vif désir de montrer l'accusé coupable, ne fût-ce qu'à fin de ne pas passer pour calomniateur; et comme d'ailleurs il a pris à loisir toutes ses mesures, qu'il s'en donne tout le temps d'arranger ses machines et de concerter ses moyens et ses preuves, le moins qu'on puisse faire pour se garantir de surprise est de les exposer à l'examen et aux réponses de l'accusé, qui seul a un intérêt suffisant de les examiner avec toute l'attention possible, et qui seul encore peut donner tous les éclaircissemens nécessaires pour en bien juger. C'en est par une semblable raison que la déposition des témoins, en quelque nombre qu'ils puissent être n'a de poids qu'après leur confrontation. De cette action et réaction, et du choc de ces intérêts opposés doit naturellement sortir aux yeux du juge la lumière de la vérité; c'en est du moins le meilleur moyen qui soit en sa puissance. Mais si l'un de ces intérêts agit seul avec toute sa force, et que le contre-poids de l'autre manque, comment l'équilibre restera-t-il dans la balance? Le juge, que je veux supposer tranquille impartial uniquement animé de l'amour de la justice, qui communément n'inspire pas de grands efforts pour l'intérêt d'autrui, comment s'assurera-t-il d'avoir bien pesé le pour et le contre, d'avoir bien pénétré par lui seul tous les artifices de l'accusateur, d'avoir bien démêlé d'avec les faits — exactement vrais ceux qu'il contrevient qu'il altère ou qu'il colore à sa fantaisie, d'avoir même deviné ceux qu'il tait et qui changent l'effet de ceux qu'il expose? Quel est l'homme audacieux qui, non moins sûr de sa pénétration que de sa vertu s'ose donner pour le juge-là? Il faut pour remplir avec tant de confiance un devoir si téméraire qu'il se sente l'infailibilité d'un Dieu. Que seroit-ce si au lieu de supposer ici un juge parfaitement intègre et sans passion, je le supposois animé d'un désir secret de trouver l'accusé coupable, et ne cherchant que des moyens plausibles pour justifier sa partialité à ses propres yeux?

Cette seconde supposition pourroit avoir plus d'une application dans le cas particulier qui nous occupe: mais n'en cherchons point d'autre que la célébrité d'un auteur dont les succès blessent l'amour-propre de ceux qui n'en peuvent obtenir de pareils. Tel applaudit à la gloire d'un homme qu'il n'a nul espoir d'offusquer, qui travailleroit bien vite à lui faire payer cher l'éclat qu'il peut avoir de plus que lui, pour peu qu'il vît de jour à y réussir. Dès qu'un homme a eu le malheur de se distinguer à certain point, à moins qu'il ne se fasse craindre ou qu'il ne tienne à quelque parti, il ne doit plus compter sur l'équité des autres à son égard, et ce sera beaucoup si ceux-mêmes qui sont plus célèbres que lui lui pardonnent la petite portion qu'on lui laisse du bruit qu'ils voudroient faire tout seuls.



Je n'ajouterai rien de plus. Je ne veux parler ici qu'à votre raison. — Cherchez à ce que je viens de vous dire quelque réponse dont elle soit contente, et je me tais. En attendant, voici ma conclusion. Il est toujours injuste et téméraire de juger un accusé tel qu'il soit sans vouloir l'entendre; — mais qu'on jugeant un homme qui a fait du bruit dans le monde non seulement refuse de l'entendre, mais se cache de lui pour le juger, quelques prétextes spécieux qu'il allégué et fut-il vraiment vertueux, fut-il un ange sur la terre; qu'il rentre bien en lui-même, l'iniquité sans qu'il s'en doute est cachée au fond de son cœur.

Étranger sans parent sans appui seul abandonné de tous, haï, trahi du plus grand nombre, J. J. en a tous égards dans la pire position où l'on puisse être pour être jugé équitablement. Cependant dans les jugemens sans appel qui le condamnent à l'infamie, qui en ce qui a pris sa défense et parlé pour lui? qui est-ce qui s'en donne la peine d'examiner les accusations les preuves avec ce zèle que peut seul inspirer l'intérêt de soi-même ou de son plus intime ami?

*L. F.* Mais vous-même qui vouliez être le sien, n'avez-vous pas été réduit au silence par les preuves dont j'étais armé?

*R.* Avois-je les lumières nécessaires pour les apprécier et distinguer à travers tant de trames obscures les fausses couleurs qu'on a pu leur donner? Suis-je au fait des détails qu'il faudroit connoître? Puis-je deviner les éclaircissements les objections les solutions que pourroit fournir l'accusé sur des faits dont lui seul en assez instruit? D'un mot, peut-être, il eut levé des voiles impénétrables aux yeux de tous autres, et jeté du jour sur des manœuvres que nul mortel ne débrouillera jamais. Je me suis rendu, non parce que j'étais réduit au silence, mais parce que je l'y croyois réduit lui-même. Je n'ai rien, je l'avoue, à répondre à vos preuves, mais si vous étiez isolé sur la terre sans défense et sans défenseur, et depuis quinze ans en proie à vos ennemis comme J. J. On pourroit sans peine me prouver de vous en secret tout ce que vous m'avez prouvé de lui, sans que j'eusse rien non plus à répondre; en seroit-ce assez pour vous juger sans appel et sans vouloir vous écouter?

Monsieur, c'en est ici depuis que le monde existe la première fois qu'on a violé si ouvertement si publiquement la première et la plus sainte des lois sociales, celle sans laquelle il n'y a plus de sûreté pour l'innocence parmi les hommes. Quoiqu'on en puisse dire il est faux qu'une violation si criminelle puisse avoir jamais pour objet l'intérêt de l'accusé; il n'y a que celui des accusateurs et même un intérêt très pressant qui puisse les y déterminer, et il n'y a que la passion des juges qui puisse les faire passer outre malgré l'infraktion de cette loi. Jamais ils ne souffriroient cette infraction s'ils craignoient d'être injustes. Non, il n'y a point, je ne dis pas seulement de juge éclairé, mais d'homme de bon sens qui sur les mesures prises avec tant d'inquiétude et de soin pour cacher à l'accusé l'accusation les témoins les preuves, ne sente que tout cela ne peut dans aucun cas possible s'expliquer raisonnablement que par l'impudence de l'accusateur.



Vous demandez, néanmoins, quel inconvénient il y auroit quand le crime est évident à rouer l'accusé sans l'entendre? Et moi je vous demande en réponse quel est l'homme, quel est le juge assez hardi pour oser condamner à mort un accusé convaincu selon toutes les formes judiciaires après tant d'exemples funestes d'innocens bien interrogés bien entendus bien confrontés bien jugés selon toutes les formes, et sur une évidence prétendue mis à mort avec la plus grande confiance, pour des crimes qu'ils n'avoient point commis? Vous demandez quel inconvénient il y auroit quand le crime est évident à rouer l'accusé sans l'entendre? Je réponds que votre supposition est contradictoire et impossible, puisque l'évidence du crime consiste essentiellement dans la conviction de l'accusé, et que toute autre évidence ou notoriété peut être fautive illusoire et causer le supplice d'un innocent. En faut-il confirmer les raisons par des exemples? Par malheur ils ne nous manqueront pas. En voici un tout récent tiré de la Gazette de Leyde, et qui mérite d'être cité. Un homme, accusé devant un tribunal d'Angleterre d'un délit notoire attesté par un témoignage public et unanime, se défendit par un alibi bien singulier. Il soutint et prouva que le même jour et à la même heure où on l'avoit vu commettre le crime il étoit en personne occupé à se défendre devant un autre Tribunal et dans une autre ville d'une accusation toute semblable. Le fait, non moins parfaitement attesté, mit les Juges dans un étrange embarras. A force de recherches et d'enquêtes, dont assurément on ne se seroit pas avisé sans cela, on découvrit enfin que les délits attribués à cet accusé avoient été commis par un autre homme moins connu, mais si semblable au premier de taille de figure et de traits qu'on avoit constamment pris l'un pour l'autre. Voilà ce qu'on n'eut point découvert si sur une prétendue évidence on se fut pressé d'expédier cet homme sans daigner l'écouter, et vous voyez comment cet usage une fois admis, il pourroit aller de la vie à mettre un habit d'une couleur plutôt que d'une autre.

Autre article encore plus récent tiré de la Gazette de France du 31. 8<sup>bre</sup> 1772. "Un malheureux, disent les lettres de Londres, alloit subir le dernier supplice, et il étoit déjà monté sur l'échaffaut, quand un Spectateur — perçant la foule cria de suspendre l'exécution, se déclara l'auteur du crime pour lequel cet infortuné avoit été condamné, ajoutant que sa conscience troublée (cet homme apparemment n'étoit pas philosophe) ne lui permettoit pas en ce moment de sauver sa vie aux dépens de l'innocent. "Après une nouvelle instruction de l'affaire le condamné, continue l'article, a été renvoyé absout, et le Roi a cru devoir faire grâce au coupable en faveur de sa générosité." Vous n'avez pas besoin je crois de mes réflexions sur cette nouvelle instruction de l'affaire, et sur la première en vertu de laquelle l'innocent avoit été condamné à mort.

Vous avez sans doute oui parler de cet autre jugement où sur la prétendue évidence du crime onze Pairs ayant condamné l'accusé, le douzième, aimant mieux s'exposer à mourir de faim avec ses collègues que de joindre sa voix aux leurs, et cela, comme il l'avoua longtemps après, parce qu'il avoit



l'un même commis le crime dont l'autre paroît évidemment coupable. Ces exemples sont plus fréquens en Angleterre, où les procédures criminelles se font publiquement, au lieu qu'en France où tout se passe dans le plus effrayant mystère, les faibles sont livrés sans scandale aux vengeances des puissans, et les procédures, toujours ignorées du public restent, ainsi que l'erreur et l'iniquité des juges dans un secret éternel, à moins que quelque événement extraordinaire ne les en tire.

C'en est un de cette espèce qui me rappelle chaque jour ces idées à mon réveil. Tous les matins avant le jour la messe de la Pie que j'entens sonner à St. Eustache me semble un avertissement bien solennel à tous les juges et à tous les hommes d'avoir une confiance moins téméraire en leurs lumières, d'opprimer et mépriser moins la faiblesse, de croire un peu plus à l'innocence, d'y prendre un peu plus d'intérêt, de ménager un peu plus la vie et l'honneur de leurs semblables, et enfin de craindre quelquefois que trop d'ardeur à punir les crimes ne leur en fasse commettre à eux-mêmes de bien affreux. Que la singularité des cas cités les rende uniques chacun dans son espèce, qu'on les dispute, qu'on les nie même si l'on veut, combien d'autres cas non moins imprévus, non moins possibles, peuvent être aussi singuliers dans la leur? Où est l'homme qui sait <sup>avec certitude</sup> déterminer tous les cas où les juges trompés par une <sup>fausse apparence</sup> <sup>l'imposture pour l'évidence</sup> peuvent prendre l'erreur pour la vérité? Quel est l'audacieux qui lorsqu'il s'agit de juger capitalemement un homme, passe en avant et le condamne sans avoir pris toutes les précautions possibles pour se garantir des pièges du mensonge et des illusions de l'erreur? Quel est le juge barbare qui, refusant à l'accusé la déclaration de son crime, le prive du droit sacré d'être entendu dans sa défense? Droit qui, loin de le garantir d'être convaincu si l'évidence en telle qu'on la suppose, très souvent ne suffit pas même pour empêcher le juge de voir la vérité dans le mensonge, et de verser le sang innocent, même après avoir entendu l'accusé. Osez-vous croire que les tribunaux abondent en précautions superflues pour la sûreté de l'innocence? Eh! qui ne sait que loin de se soucier de savoir si un accusé est innocent et de chercher à le trouver tel, on n'y cherche au contraire qu'à lâcher de le trouver coupable à tout prix, et qu'à lui ôter pour sa défense tous les moyens qui ne lui sont pas formellement ôtés par la loi, tellement que si dans quelque cas singulier il se trouve une circonstance essentielle qu'elle n'ait pas prévue, c'en est au prévenu d'expié, quoiqu'innocent, de s'oublier par son supplice? Ignorez-vous que ce qui flatte le plus les juges est d'avoir des victimes à tourmenter, qu'ils aimeroient mieux faire périr des innocens que de laisser échapper un coupable, et que si ils pouvoient trouver de quoi condamner un homme dans toutes les formes, quoique persuadés de son innocence, ils s'empreseroient de le faire périr en l'honneur de la loi? Ils s'affligent de la justification d'un accusé comme d'une perte réelle; avides de sang à répandre, ils voyent à



regret d'échapper de leurs mains la proie qu'ils s'étoient promise, et n'épargnent rien de ce qu'ils peuvent faire impunément pour que ce malheur ne leur arrive pas. Grandier, Calas, Langlade, et cent autres ont fait du bruit par des circonstances fortuites; mais quelle foule d'infortunés sont les victimes de l'erreur ou de la cruauté des juges, sans que l'innocence étouffée sous des monceaux de procédures vienne jamais au grand jour, où n'y vienne que par hazard longtemps après la mort des accusés et lorsque personne ne prend plus d'intérêt à leur sort. Tout nous montre ou nous fait sentir l'insuffisance des loix et l'indifférence des juges pour la protection des innocens accusés, déjà punis avant le jugement par les rigueurs du cachot et des fers, et à qui souvent on arrache à force de tourmens l'avoué des crimes qu'ils n'ont pas commis; et vous, comme si les formes établies et trop souvent inutiles étoient encore superflues, vous demandez quel inconvénient il y auroit quand le crime est évident à voir l'accusé sans l'entendre! Allez, Monsieur, cette question n'a besoin de ma part d'aucune réponse, et si quand vous la faisiez elle eût été sérieuse, les murmures de votre cœur y auroient assez répondu.

Mais si jamais cette forme si sacrée et si nécessaire pouvoit être omise à l'égard de quelque scélérat reconnu tel de tous les tems et jugé par la voix publique avant qu'on lui imputât aucun fait particulier dont il eût à se justifier, que puis-je penser de la voir écartée avec tant de sollicitude et de vigilance du jugement du monde où elle étoit le plus indispensable, de celui d'un homme accusé tout d'un coup d'être un monstre abominable, après avoir joui quarante ans de l'estime publique et de la bienveillance de tous ceux qui l'ont connu? En-il naturel en-il juste en-il raisonnable de choisir seul pour refuser de l'entendre, celui qu'il faudroit choisir pour l'entendre par préférence, quand on se permettoit de négliger pour d'autres une aussi sainte formalité? Je ne puis vous cacher qu'une sécurité si cruelle et si téméraire me déplaît et me choque dans ceux qui s'y livrent avec tant de confiance, pour ne pas dire avec tant de plaisir. Si dans l'année 1751 quelqu'un eût prédit cette lente et dédaigneuse façon de juger un homme alors si universellement estimé personne ne l'eût pu croire; et si le public regardoit de sang-froid le chemin qu'on lui a fait faire pour l'amener à cette étrange persuasion, il seroit étonné lui-même de voir les sentiers tortueux et ténébreux par lesquels on l'a conduit insensiblement jusques-là sans qu'il s'en soit aperçu.

Vous dites que les précautions prescrites par le bon sens et l'équité avec les hommes ordinaires sont superflues avec un pareil monstre, qu'ayant foulé aux pieds toute justice et toute humanité, il est indigne qu'on s'y assujettisse en sa faveur aux règles qu'elles inspirent, que la multitude et l'énormité de ses crimes en telle que la conviction de chacun en particulier entraîneroit dans des discussions immenses que l'évidence de tous rend superflues.

A moi! parce que vous me forgez un monstre tel qu'il n'en exista-



jamais, vous voulez vous dispenser de la preuve qui doit mettre le sceau à toutes les autres! Mais qui jamais a prétendu que l'absurdité d'un fait lui servir de preuve, et qu'il suffise pour en établir la vérité de montrer qu'il est incroyable? Quelle porte large et facile vous ouvrez à la calomnie et à l'imposture, si, pour avoir droit de juger définitivement un homme à son insu et en se cachant de lui, il suffit de multiplier de charger les accusations, de les rendre noires jusqu'à faire horreur, en sorte que moins elles seront vraisemblables et plus on devra leur ajouter de foi! Je ne doute point qu'un homme coupable d'un crime ne soit capable de ce; mais ce que je sais mieux encore c'est qu'un homme accusé de ce crime peu n'être coupable d'aucun. Entasser les accusations n'en pas convaincre et n'en sauroit dispenser: La même raison qui, selon vous, rend la conviction superflue en est une de plus, selon moi, pour la rendre indispensable. Pour sauver l'embarras de tant de preuves je n'en demande qu'une, mais je la veux authentique invincible et dans toutes les formes. C'en est celle du premier délit qui a rendu tous les autres croyables. Celui-là bien prouvé, je crois tous les autres sans preuves; mais jamais l'accusation de cent mille autres ne suppléera dans mon esprit à la preuve juridique de celui-là.

**Le Fr.** Vous avez raison; mais prenez mieux ma pensée et celle de nos Messieurs. Ce n'en pas tant à la multitude de ses crimes qu'ils ont fait attention qu'à son caractère affreux découvert enfin, quoique tard, et maintenant généralement reconnu. Tous ceux qui l'ont vu suivi examiné avec le plus de soin s'accordent sur cet article et le reconnoissent unanimement pour être, comme disoit très bien son vertueux patron Monsieur Hume, la honte de l'espèce humaine et un monstre de méchanceté. L'exacte et régulière discussion des faits devient superflue quand il n'en résulte que ce qu'on sait déjà sans eux. Quand J. J. n'auroit commis aucun crime, il n'en seroit pas moins capable de tous. On ne le punit ni d'un délit ni d'un autre, mais on l'abhorre comme les couvrent tous dans son cœur. Je ne vois rien là que de juste. L'horreur et l'aversion des hommes en due au méchant qu'ils laissent vivre, quand leur clémence les porte à l'épargner.

**R.** Après nos précédens entretiens je ne m'attendois pas à cette distinction nouvelle. Pour le juger par son caractère indépendamment des faits, il faudroit que je compris comment, indépendamment de ces mêmes faits, on a si subitement et si sûrement découvert ce caractère. Quand je songe que ce monstre a vécu quarante ans généralement estimé et bien voulu, sans qu'on se soit douté de son mauvais naturel, sans que personne ait eu le moindre soupçon de ses crimes, je ne puis comprendre comment ces deux choses ont pu tout à coup devenir si évidentes, et je comprends encore moins que l'une ait pu l'être sans l'autre. Ajoutons que ces découvertes ayant été faites tout d'un coup et conjointement par la même personne, elle a dû nécessairement commencer par articuler des faits pour fonder des jugemens si nouveaux, si contraires



à ceux qu'on avoit portés jusqu'alors; et quelle confiance pourrois-je autrement prendre à des apparences vagues incertaines souvent trompeuses, qui n'auroient rien de précis que l'on put articuler. Si vous voyez la possibilité qu'il ait passé quarante ans pour honnête homme sans l'être, je vois bien mieux encore celle qu'il passe depuis dix ans à tort pour un scélérat: Car il y a dans ces deux opinions cette différence essentielle que jadis on le jugeoit équitablement et sans partialité, et qu'on ne le juge plus qu'avec passion et prévention.

*Le Fr.* / Eh! c'est pour cela justement qu'on s'y trompoit jadis, et qu'on ne s'y trompe plus aujourd'hui qu'on y regarde avec moins d'indifférence. Vous me rappelez ce que j'avois à répondre à ces deux êtres si différens si contradictoires dans lesquels vous l'avez ci-devant divisé. Son hypocrisie a longtems abusé les hommes, parce qu'ils s'en tenoient aux apparences, et n'y regardoient pas de si près. Mais depuis qu'on s'en mis à l'épier avec plus de soin et à le mieux examiner, on a bientôt decouvert la forfanterie; tout son faste moral a disparu, son affreux caractère a percé de toutes parts. Les gens mêmes qui l'ont connu jadis, qui l'aimoient et qui l'estimoient parce qu'ils étoient ses dupes, rougissent aujourd'hui de leur ancienne bêtise, et ne comprennent pas comment d'aussi grossiers artifices ont pu les abuser si longtems. On voit avec la dernière clarté que, différemment de ce qu'il parut alors parce que l'illusion s'en dissipée, il en est le même qu'il fut toujours.

*R.* / Voilà de quoi je ne doute point: mais qu'autrefois on fut dans l'erreur sur son compte et qu'on n'y soit plus aujourd'hui, c'est ce qui ne me paroît pas aussi clair qu'à vous. Il est plus difficile que vous ne semblez le croire de voir exactement tel qu'il est un homme dont on a d'avance une opinion décidée soit en bien soit en mal. On applique à tout ce qu'il dit à tout ce qu'il fait l'idée qu'on s'en formée de lui: chacun voit et admet ce qui confirme son jugement, rejette ou explique à sa mode ce qui le contrarie. Tous ses mouvemens ses regards ses gestes sont interprétés selon cette idée; on y rapporte tout ce qui s'y rapporte le moins; les mêmes choses que mille autres disent ou font et qu'on dit ou fait soi-même indifféremment prennent un sens mystérieux dès qu'elles viennent de lui. On veut deviner, on veut être pénétrant; c'est le jeu naturel de l'amour-propre: On voit ce qu'on croit, et non pas ce qu'on voit. On explique tout selon le préjugé qu'on a, et l'on ne se console de l'erreur où l'on pense avoir été qu'en se persuadant que c'est faute d'attention non de pénétration qu'on y est tombé. Tout cela est si vrai que si deux hommes ont d'un troisième des opinions opposées, cette même opposition regnera constamment dans les observations qu'ils feront sur lui. L'un verra blanc et l'autre noir, l'un trouvera des vertus l'autre des vices dans les actes les plus indifférens qui viendront de lui, et chacun, à force d'interprétations subtiles, prouvera que c'en est lui qui a bien vu. La même objet regardé en différens tems avec des yeux différemment affectés nous fait des impressions très différentes, et même en convenant que l'erreur vient de notre organe, on peut s'abuser encore, en concluant qu'on se trompoit autrefois, tandis que c'en peut être aujourd'hui qu'on se trompe. Tout ceci seroit vrai quand on n'auroit que l'erreur des préjugés



Le prestige

à craindre. Que seroit-ce si <sup>le prestige</sup> ~~si~~ des passions l'y mêloit encore! Si de charitables interprètes toujours alertes alloient sans cesse au devant de toutes les idées favorables qu'on pourroit tirer de ses propres observations pour tout défigurer tout noircir tout empoisonner. On sait à quel point la haine fascine les yeux. Qui en-ce qui sait voir des vertus dans l'objet de son aversion? Qui en-ce qui ne voit pas le mal dans tout ce qui part d'un homme odieux? On cherche toujours à se justifier ses propres sentimens; c'en est encore une disposition très-naturelle. On s'efforce à trouver haïssable ce qu'on hait, et s'il en vrai que l'homme prévenu voit ce qu'il croit, il l'en bien plus encore que l'homme passionné voit ce qu'il desire. La différence en donc ici que voyant jadis J. J. sans intérêt on le jugeoit sans partialité, et qu'aujourd'hui la prévention et la haine ne permettent plus de voir en lui que ce qu'on veut y trouver. <sup>à votre avis</sup> ~~Quels~~ donc des anciens ou des nouveaux jugemens le préjugé de la raison doit-il donner plus d'autorité?

S'il en impossible, comme je crois vous l'avoir prouvé, que la connoissance certaine de la vérité et beaucoup moins l'évidence résulte de la méthode qu'on a prise pour juger J. J., si l'on a évité à dessein les vrais moyens de porter sur son compte un jugement impartial infallible éclairé; il s'ensuit que sa condamnation si hautement si fièrement prononcée est non seulement arrogante et téméraire, mais violemment suspecte de la plus noire iniquité. D'où je conclus que n'ayant nul droit de le juger, <sup>clandestinement</sup> comme on a fait, on n'a pas non plus celui qu'on s'arroge de lui faire grâce; puis que la grâce d'un criminel n'en que l'exemption d'une peine encourue et juridiquement infligée. Ainsi la clémence dont vos Messieurs se vantent à son égard, — quand même ils useroient envers lui d'une bienfaisance réelle, en trompense et fautive, et quand ils comptent pour un bienfait le mal mérité dont ils disent exempter sa personne, ils en imposent et mentent, puisqu'ils ne l'ont convaincu d'aucun acte punissable, <sup>et qu'un pareil mal n'est qu'un outrage pour lui</sup> qu'un innocent ne méritant aucun châtement n'a pas besoin de grâce. <sup>ils</sup> ~~ils~~ sont donc doublement injustes, en ce qu'ils se font un mérite envers lui d'une générosité qu'ils n'ont point, et en ce qu'il ne feignent d'épargner sa personne qu'afin d'outrager impunément son honneur.

Venons, pour mieux le sentir, à cette grâce sur laquelle vous insistez si fort, et voyons en quoi donc elle consiste. A traîner celui qui la reçoit — d'opprobre en opprobre et de misère en misère, sans lui laisser aucun moyen possible de s'en garantir. Connoissez-vous pour un cœur d'homme de peine aussi cruelle qu'une pareille grâce? Je m'en rapporte au tableau tracé par vous-mêmes. Quoi, c'en par bonté par commiseration par bienveillance qu'on rend cet infortuné le jouet du public, la risée de la canaille, l'horreur de l'univers, qu'on le prive de toute société humaine, qu'on l'étouffe à plaisir dans la fange, qu'on s'amuse à l'enterrer tout vivant? S'il se pouvoit que nous eussions à subir vous ou moi le dernier supplice, voudrions-nous l'éviter au prix d'une pareille grâce? Voudrions-nous de la vie, à condition de la passer ainsi? Non sans doute, il n'y a



point de tourment point de supplice que nous ne préférassions à celui-là, et la plus douloureuse fin de nos misères nous paroîtroit désirable et douce, plutôt que de les prolonger dans de pareilles angoisses. Quelle idée ont donc vos Messieurs de l'honneur, s'ils ne comptent pas l'infamie pour un supplice? Non non, quoiqu'ils en puissent dire ce n'en point accorder la vie que de la rendre pire que la mort.

**Le Fr.** Vous voyez que nôtre homme n'en pense pas ainsi; puisqu'au milieu de tous son opprobre, il ne laisse pas de vivre et de se porter mieux qu'il n'a jamais fait. Il ne faut pas juger des sentimens d'un scélérat par ceux qu'un honnête homme auroit à sa place. L'opprobre n'en insupportable qu'à proportion de l'honneur qu'on a dans le cœur. Les âmes viles, insensibles à la honte, y sont dans leur élément. Le mépris n'affecte guères celui qui s'en sent digne: c'en un jugement auquel son cœur l'a déjà tout accoutumé.

**R.** L'interprétation de cette tranquillité stoïque au milieu des outrages dépend du jugement déjà porté sur celui qui les endure: ainsi ce n'en pas sur ce sang froid qu'il conviendrait de juger l'homme, mais c'en par l'homme au contraire qu'il faut apprécier le sang-froid. Pour moi je ne vois point comment l'impenétrable dissimulation la profonde hypocrisie que vous avez prêtée à celui-ci s'accorde avec cette abjection presque incroyable dont vous faites ici son élément naturel. Comment, Monsieur! un homme si haut si fier si orgueilleux qui, plein de génie et de feu a <sup>selon vous</sup> pu se contenir et garder quarante ans le silence pour étonner l'Europe de la vigueur de sa plume; un homme qui met à un si haut prix l'opinion des autres qu'il a tout sacrifié à une fausse affectation de vertu, <sup>un homme</sup> dont l'ambitieux amour-propre vouloit remplir tout l'univers de sa gloire, éblouir tous les contemporains de l'éclat de ses talens et de ses vertus, fouler à ses pieds tous les préjugés, braver toutes les puissances et se faire admirer par son intempérance: ce même homme, insensible à présent à tant d'outrages, s'abreuve à longs traits d'ignominie et se repose mollement dans la fange comme dans son élément naturel? De grâce, mettez plus d'accord dans vos idées et veuillez m'expliquer comment cette brute insensibilité peut exister dans une âme capable d'une pareille effervescence. Les outrages affectent tous les hommes, mais beaucoup plus ceux qui les méritent et qui n'ont point d'asyle en eux-mêmes pour s'y dérober. Pour en être ému le moins qu'il en est possible, il faut les sentir injustes, et s'être fait de l'honneur et de l'innocence un rempart autour de son cœur inaccessible à l'opprobre. Alors on peut se consoler de l'erreur ou de l'injustice des hommes: car dans le premier cas, les outrages dans l'intention de ceux qui les font, ne sont pas pour celui qui les reçoit, et dans le second, ils ne les lui font pas dans l'opinion qu'il en est vil et qu'il les mérite; mais au contraire parce qu'étant vil et méchant eux-mêmes, ils haïssent ceux qui ne le sont pas.

Mais la force qu'une âme saine emploie à supporter des traitemens indignes d'elle, ne rend pas ces traitemens moins barbares de la part de ceux qui les lui font essuyer. On auroit tort de leur tenir compte des ressources qu'ils n'ont pu lui ôter, et qu'ils n'ont pas même prévues parce qu'à sa place ils ne les trouveroient pas en eux. Vous avez beau me faire sonner les mots de bienveillance et de grâce. Dans le ténébreux système auquel vous donnez ce nom, je ne vois



qu'un raffinement de cruauté pour accabler un infortuné de misères pires que la mort, pour donner aux plus noires perfidies un air de générosité et taxer encore d'ingratitude celui qu'on diffame, de ce qu'il n'en pas pénétré de reconnaissance des soins qu'on prend pour l'accabler et le livrer sans aucune défense aux lâches assassins qui le poignent sans risque, en se cachant à ses regards.

Voilà donc en quoi consiste cette grâce prétendue dont vos Messieurs font tant de bruit. Cette grâce n'en seroit pas une, même pour un coupable, à moins qu'il ne fût en même temps le plus vil des mortels. Qu'elle en soit une pour cet homme audacieux qui malgré tant de résistance et d'effrayantes exhortations en venu fierement à Paris provoquer par sa présence l'inique tribunal qui l'avoit decreté connoissant parfaitement son innocence; quelle en soit une pour cet homme dédaigneux qui cache si peu son mépris aux traitres cajoleurs qui l'obéissent et tiennent sa destinée en leurs mains; voilà, Monsieur, ce que je ne comprendrai jamais; et quand même il seroit tel qu'ils le disent, encore falloit-il savoir de lui s'il consentoit à conserver sa vie et sa liberté à cet indigne prix; car une grâce ainsi que tout autre don n'en est légitime qu'avec le consentement de celui qui la reçoit, et je vous demande si la conduite et les discours de J. J. lui permettent de lui ce consentement? Or tout don fait par force n'est pas un don, c'en est un vol, et c'en est indignement abuser du nom de grâce que de le donner à un traitement forcé plus cruel que le châtiment. Je suppose ici l'accusé coupable: que seroit cette grâce si je le supposois innocent, comme je le puis et le dois tant qu'on craint de le convaincre? Mais, dites-vous, il est coupable, on en est certain; puisqu'il est méchant. Voyez comment vous me ballotez! Vous m'avez donné ci-devant ses crimes pour preuves de sa méchanceté, et maintenant vous me donnez sa méchanceté pour preuve de ses crimes: c'en est par les faits qu'on a découvert son caractère, et vous <sup>alleguez</sup> ~~vous~~ ~~alleguez~~ ~~son caractère~~ ~~pour éluder la régulière discussion des faits.~~ Son caractère pour éluder la régulière discussion des faits. Un tel monstre, me dites-vous, ne mérite pas qu'on respecte avec lui les formes établies pour la conviction d'un criminel ordinaire: On n'a pas besoin d'entendre un scélérat aussi détestable, ses oeuvres parlent pour lui. Accordons, je le veux bien, que le monstre que vous m'avez peint ne mérite, s'il existe, aucune des précautions établies autem pour la sûreté des innocents que pour la conviction des coupables: mais il les falloit toutes, et plus encore, pour bien constater son existence, pour s'assurer parfaitement que ce que vous appelez ses oeuvres sont bien ses oeuvres; c'étoit par là qu'il falloit commencer, et c'en est précisément ce qu'on oublie vos mémoires: car enfin quand le traitement qu'on lui fait souffrir seroit doux pour un coupable, il est affreux pour un innocent. Alleguer la douceur de ce traitement pour éluder la conviction de celui à qui on l'inflige en donne un sophisme aussi cruel qu'insensé. Convenez, de plus, que ce monstre, tel qu'il leur a plu de nous le forger est un personnage bien étranger bien nouveau bien contradictoire, un être d'imagination tel qu'en peut enfanter le délire de la fièvre, —



confusément formé de parties éterogènes qui, par leur nombre leur proportion leur incompatibilité ne sauroient former un seul tout; et l'extravagance de cet assemblage, qui seul est une raison d'en nier l'existence, en est une pour vous de l'admettre sans daigner la constater. Cet homme est trop coupable pour mériter d'être entendu! il est trop hors de la nature pour qu'il soit permis de douter qu'il existe! Que pensez-vous de ce raisonnement? C'en est le vôtre, c'en est à dire, celui de vos Messieurs.

Vous m'assurez que c'en est par leur grande bonté, par leur excessive bienveillance, qu'ils lui épargnent la confusion de se voir démasqué: mais une pareille générosité ressemble fort à la bravoure des fanfarons qu'ils ne montrent que loin du péril. Il me semble qu'à leur place et malgré toute ma pitié, j'aimerois mieux encore être ouvertement juste et sévère que trompeur et fourbe par charité, et je vous répéterai toujours que c'en est une trop bizarre bienveillance que celle qui faisant porter à son malheureux objet avec tout le poids de la haine tout l'opprobre de la dévotion, ne s'exerce qu'à lui ôter, innocent ou coupable, tout moyen de s'y dérober. J'ajouterais que toutes ces vertus que vous me vantiez dans les arbitres de sa destinée sont telles que non seulement, je m'en sens, grâce au Ciel, incapable, mais que même je ne les conçois pas. Comment peut-on aimer un monstre qui fait horreur? Comment peut-on se pénétrer d'une pitié si tendre pour un être aussi mal faisant aussi cruel aussi sanguinaire? Comment peut-on choyer avec tant de sollicitude le fléau du genre humain, le ménager à toute force aux dépens des victimes de sa fureur, et de peur de le chagriner lui aider presque à faire du monde entier un vaste tombeau? Comment, Monsieur, un traître un voleur un empoisonneur un assassin!..... J'ignore s'il peut exister un sentiment de bienveillance pour un tel être parmi les Demons; mais parmi les hommes un tel sentiment me paroîtroit un goût punissable et criminel bien plutôt qu'une vertu. Il n'y a que son semblable qui le puisse aimer.

**Le Fr.** / Ce seroit une vertu de l'épargner, quoique vous en puissiez dire, si dans ces actes de clemence on se proposoit un devoir à remplir, plutôt qu'un penchant à suivre.

**R.** / Vous changez encore ici l'état de la question et ce n'en est pas là ce que vous disiez ci-devant; mais voyons.

**Le Fr.** / Supposons que le premier qui a découvert les crimes de ce misérable et son caractère affreux se soit cru obligé comme il l'étoit sans contredit, non seulement à le démasquer aux yeux du public, mais à le dénoncer au Gouvernement, et que cependant son respect pour d'anciennes liaisons ne lui ait pas permis de vouloir être l'instrument de sa perte, n'a-t-il pas dû, cela posé, le conduire exactement comme il l'a fait, mettre à sa dénonciation la condition de la grace du scélérat, et le ménager tellement en le démasquant, qu'en lui donnant la réputation d'un coquin, on lui conservât la liberté d'un honnête homme.



**R.** / Votre supposition renferme des choses sur lesquelles j'aurois beaucoup à dire. Dans cette supposition même je me serois conduit et vous aussi j'en suis très sûr, et tout autre homme d'honneur, d'une façon très différente. D'abord à quelque prix que ce fut je n'aurois jamais voulu dénoncer le scelerat sans me montrer et le confondre. <sup>Encore</sup> moins aurois-je voulu prendre des mesures extraordinaires pour empêcher que mon nom mes accusations mes preuves ne parvinssent à ses oreilles; parce qu'en tout état de cause un délateur qui se cache joue un rôle odieux, bas, lâche, justement suspect d'imposture, et qu'il n'y a <sup>injuste et</sup> aucune raison suffisante qui puisse obliger un honnête homme à faire un acte flétrissant. Dès que vous supposez l'obligation de dénoncer le malfaiteur, vous supposez aussi celle de le convaincre, parce que la première de ces deux obligations emporte nécessairement l'autre, et qu'il faut, ou se montrer et confondre l'accusé, ou si l'on veut se cacher de lui, se taire avec tout le monde; il n'y a point de milieu. Cette conviction de celui qu'on accuse n'en est pas seulement l'épreuve indispensable de la vérité qu'on se croit obligé de déclarer, elle en est encore un devoir du dénonciateur envers lui-même dont <sup>sur tout dans le cas que vous supposez</sup> rien ne le peut dispenser, car il n'y a point de contradiction dans la vertu, et jamais pour punir un fourbe elle ne permettra de l'imiter.

**Le Fr.** / Vous ne pensez pas là-dessus comme J. J.

*C'en est le trahissant qu'il faut punir un traître.*

Voilà une de ses maximes. Qu'y répondez-vous?

**R.** / Ce que votre cœur y répond lui-même. Il n'est pas étonnant qu'un homme qui ne se fait scrupule de rien ne s'en fasse aucun de la trahison: mais il le seroit fort que d'honnêtes gens se crussent autorisés par son exemple à l'imiter.

**Le Fr.** / L'imiter! non pas généralement. Mais quel tour lui fait-on en suivant avec lui ses propres maximes, pour l'empêcher d'en abuser?

**R.** / Suivre avec lui ses propres maximes! y pensez-vous? Quels principes, quelle morale! si l'on peut, si l'on doit suivre avec les gens leurs propres maximes, il faudra donc mentir aux menteurs, voler les fripons, assassiner les assassins, empoisonner les empoisonneurs, être scelerat à l'envi avec ceux qui le sont; et si l'on <sup>est</sup> plus obligé d'être honnête homme qu'avec les honnêtes gens, ce devoir ne mettra pas en grand frais de vertu dans le siècle où nous sommes. Il est digne du scelerat que vous m'avez peiné de donner des leçons de fourberie et de trahison, mais je suis fâché pour vos disciples que parmi tant de meilleures leçons qu'il a données et qu'il eût mieux valu suivre, ils n'aient profité que de celle-là. Au reste je ne me souviens pas d'avoir rien trouvé de pareil dans les livres. Où donc a-t-il établi ce nouveau précepte si ~~contraire~~ <sup>contraire à</sup> <sup>tous les</sup> autres?

**Le Fr.** / Dans un vers d'une comédie.

**R.** / Quand en-ce que cette comédie a été représentée?

**Le Fr.** / Jamais.

**R.** / Où en-ce qu'il l'a fait imprimer?

**Le Fr.** / Nulle part.

*# Vu surtout les liaisons antérieures que vous supposez, et qui obligoient encore plus le dénonciateur de pénétrer préalablement étroitement le coupable de ce que son devoir l'obligeoit de faire à son égard #*



R. / Ma foi, je ne vous entens point.

Le Fr. / C'est une espèce de farce que J.-J. écrivit jadis à la hâte et presque in promptu à la campagne dans un moment de gaieté, qu'il n'a pas même daigné corriger ~~de son vivant~~, et que nos Messieurs lui ont volée comme beaucoup d'autres choses qu'ils ajustent ensuite à leur façon pour l'édification publique.

R. / Mais comment ce vers est-il employé dans cette pièce? est-ce l'auteur même, à qui vous l'attribuez, qui le prononce?

Le Fr. / Non, c'est une jeune fille qui, se croyant trahie par son amant le dit dans un moment de dépit pour s'encourager à intercepter ouvrir et garder une lettre ~~qu'elle~~ <sup>qu'elle</sup> croit écrite par cet amant à sa rivale.

R. / Quoi, Monsieur! une mot d'une jeune fille amoureuse et piquée, dans l'intrigue galante d'une farce écrite autrefois à la hâte et qui n'a été ni corrigée ni représentée ni imprimée, ce mot en l'air dont elle appuie dans sa colère un acte qui de sa part n'en pas même une trahison, ce mot, dont il vous plaît de faire une maxime de J.-J. en l'unique autorité d'un <sup>un</sup> laquelle vos Messieurs ont ourdi l'affreux tissu de trahisons dont il est enveloppé? Voulez-vous que je réponde à cela sérieusement? Me l'avez-vous dit sérieusement vous-même? Non, votre air seul en le prononçant me dispensait d'y répondre. Eh! qu'on lui doive ou non de ne pas le trahir, tout homme ne se doit-il pas à lui-même de n'être <sup>envers</sup> ~~un~~ <sup>personne</sup> ~~personne~~? Nos devoirs envers les autres auroient beau varier selon les gens les temps les occasions, ceux envers nous-mêmes ne varient point: et je ne puis penser que celui qui ne se croit pas obligé d'être honnête homme avec tout le monde le soit jamais avec qui que ce soit.

Mais sans insister sur ce point davantage, allons plus loin. Passons au dénonciateur d'être un lâche et un traître sans néanmoins être un imposteur, et aux juges d'être dissimulés et faux sans néanmoins être iniques. — Quand cette manière de procéder seroit aussi juste et permise qu'elle est insidieuse et maligne, quelle en seroit l'utilité <sup>dans cette occasion</sup> pour la fin que vous alleguez? Où donc en la nécessité, pour faire grâce à un criminel, de ne pas l'entendre? Pourquoi lui cacher à lui seul avec tant de machines et d'artifices les crimes qu'il doit savoir mieux que personne, s'il en vrai — qu'il les ait commis? Pourquoi fuir pourquoi rejeter avec tant d'effroi la manière la plus sûre la plus juste la plus raisonnable <sup>et</sup> la plus naturelle de s'assurer de lui sans lui infliger d'autre peine que celle d'un hypocrite qui se voit confondu? C'est la punition qui naît le mieux de la chose, qui s'accorde le mieux avec la grâce qu'on veut lui faire, avec les sûretés qu'on doit prendre pour l'avenir, et qui seule prévient deux grands scandales, savoir celui de la publication des crimes, et celui de leur impunité. Vos Messieurs allèguent néanmoins pour raison de leurs procédés frauduleux le soin d'éviter le scandale. Mais si le scandale consiste essentiellement dans la publicité, je ne vois point celui qu'on évite en cachant le crime au coupable qui ne peut l'ignorer, et le divulguant parmi le reste des hommes qui n'en savaient rien. L'air de mystère et de réserve



qu'on met à cette publication ne sert qu'à l'accélérer. Sans doute le public en toujours fidèle aux secrets qu'on lui confie; ils ne sortent jamais de son sein: mais il est risible qu'en disant ce secret à l'oreille à tout le monde et le cachant très soigneusement au seul qui, s'il est coupable, le sait nécessairement avant tout autre, on veuille éviter par là le scandale, et faire de ce badin mystère un acte de bienfaisance et de générosité. Pour moi avec une si tendre bienveillance pour le coupable, j'aurois choisi de le confondre sans le diffamer, plutôt que de le diffamer sans le confondre, et il faut certainement pour avoir pris le parti contraire avoir eu d'autres raisons que vous ne m'avez pas dites, et que cette bienveillance ne comporte pas.

Supposons qu'au lieu d'aller creusant sous ses pas tous ces tortueux souterrains, au lieu des triples murs de ténèbres qu'on élève avec tant d'efforts autour de lui, au lieu de rendre la publicité et l'Europe entière complice et témoin du scandale qu'on feint de vouloir éviter, au lieu de lui laisser tranquillement continuer et consommer ses crimes, en se contentant de les voir et de les compter sans en empêcher <sup>aucun</sup> Supposons dis-je, qu'au lieu de tout ce tortillage, on s'en fut ouvertement et directement adressé à lui-même et à lui seul; qu'en lui présentant en face son accusateur armé de toutes ses preuves, on lui eût dit: "misérable, qui fais l'honnête homme, et qui n'es qu'un scelerat, te voilà démasqué, te voilà connu; voilà tes faits, en voilà les preuves; qu'as-tu à répondre? Il eût nié, direz-vous, et qu'importe? Que font les négations contre les démonstrations? Il fut resté convaincu et confondu. Alors on eût ajouté en montrant son dénonciateur: remercie ce homme généreux que sa conscience a forcé de t'accuser et que sa bonté porte à te protéger. Par son intervention l'on veut bien te laisser vivre et te laisser libre. Tu ne seras même démasqué aux yeux du public qu'autant que ta conduite rendra ce soin nécessaire pour prévenir la continuation de tes forfaits. Songe que des yeux perçants sont sans cesse ouverts sur toi, que le glaive punisseur pend sur ta tête, et qu'à ton premier crime tu ne lui peux échapper." y avoit-il à votre avis une conduite plus simple plus sûre et plus droite pour attier à son égard la justice la prudence et la clarté? Pour moi je trouve qu'en s'y prenant ainsi l'on se fut assuré de lui par la crainte beaucoup mieux qu'on n'a fait par cet immense appareil de machines qui ne l'empêche pas d'aller toujours son train. On n'eût point eu besoin de le plonger de le traîner si barbaquement ou selon vous si bénévolement dans le borbier; on n'eût point habillé la justice et la vertu des honteuses livrées de la perfidie et du mensonge, les délateurs et les juges n'eussent point été réduits à se tenir sans cesse enfoncés devant lui dans leurs tanières, comme fuyant en coupables les regards de leur victime et redoutant la lumière du jour. Enfin l'on eût prévenu avec le double scandale des crimes et de leur impunité, celui d'une maxime aussi pernicieuse qu'insensée que vos Messieurs semblent vouloir établir par son exemple, savoir que pourvu qu'on ait de l'esprit et qu'on fasse de beaux livres, on peut se livrer à toutes sortes de crimes impunément.

Voilà le seul vrai parti qu'on avoit à prendre si l'on vouloit absolument ménager un pareil misérable; mais pour moi je vous déclare que je suis -



aussi loin d'approuver que de comprendre cette prétendue clémence de  
 laisser libre nonobstant le péril, je ne dis pas un monstre affreux tel qu'on  
 nous le représente, mais un malfaiteur tel qu'il soit. Je ne trouve dans cette  
 espèce de grâce ni raison ni humanité ni sûreté, et j'y trouve beaucoup  
 moins cette douceur et cette bienveillance dont je vante vos Messieurs avec tant  
 de bruit. Rendre un homme le jouet du public et de la canaille, le faire  
 chasser successivement de tous les asyles les plus reculés, les plus solitaires,  
 où il s'étoit de lui-même emprisonné et d'où certainement il n'étoit à portée  
 de faire aucun mal, le faire lapider par la populace, le promener par dérision  
 de lieu en lieu, toujours chargé de nouveaux outrages, lui ôter même les  
 ressources les plus indispensables de la société, lui voler sa subsistance  
 pour lui faire l'aumône, le dépayser sur toute la face de la terre, faire  
 de tout ce qu'il lui importe le plus de savoir autant pour lui de  
 mystères impénétrables, le rendre tellement odieux étranger méprisable  
 aux hommes, qu'au lieu des lumières de l'assistance et des conseils que  
 chacun doit trouver au besoin parmi ses frères, il ne trouve par tout  
 qu'embûches, mensonges trahisons insultes, le livrer en un mot sans  
 appui sans protection sans défense à l'adroite animosité de ses ennemis,  
 c'en est le traiter beaucoup plus cruellement que si l'on se fut une bonne  
 fois assuré de sa personne par une détention dans laquelle avec la  
 sûreté de tout le monde on lui eût fait trouver la sienne, ou du  
 moins la tranquillité. Vous m'avez appris qu'il désira qu'il demanda  
 même cette détention, et que loin de la lui accorder on lui fit de cette  
 demande un nouveau crime et un nouveau ridicule. Je crois voir à la  
 fois la raison de la demande et celle du refus. Ne pouvant trouver de  
 refuge dans les plus solitaires retraites, chassé successivement du sein des  
 montagnes et du milieu des lacs, forcé de fuir de lieu en lieu et d'errer sans  
 cesse avec des peines et des dépenses excessives au milieu des dangers et des  
 outrages; réduit à l'entrée de l'hiver à courir l'Europe pour y chercher  
 un asyle sans plus savoir où, et sûr d'avance de n'être laissé tranquille  
 nulle part; il étoit naturel que, battu fatigué de tant d'orages, il désirât  
 de finir ses jours dans une paisible captivité, plutôt que de se voir dans  
 sa vieillesse poursuivi chassé ballotté sans relâche de tous côtés, privé  
 d'une pierre pour y poser sa tête et d'un asyle où il pût respirer,  
 jusqu'à ce qu'à force de courses et de dépenses on l'eût réduit à perir de  
 misère ou à vivre des dures aumônes de ses persécuteurs, ardens à en  
 venir là pour le rassasier enfin d'ignominie à leur aise. Pourquoi  
 n'a-t-on pas consenti à cet expédient si sûr si court si facile qu'il  
 proposoit lui-même et qu'il demandoit comme une faveur? N'en est-ce  
 point qu'on ne vouloit pas le traiter avec tant de douceur ni lui laisser  
 jamais trouver cette tranquillité tant désirée? N'est-ce point qu'on ne  
 vouloit lui laisser aucun relâche ni le mettre dans un état où l'on n'eût  
 pu lui attribuer chaque jour de nouveaux crimes et de nouveaux



livres, et où peut-être à force de douceur et de patience eût-il fait perdre aux gens chargés de sa garde les fausses idées qu'on vouloit donner de lui? N'en-e point enfin que, dans le projet si cher si suivi si bien concerté de l'envoyer en Angleterre, il entra des vues dont son séjour dans ce pays-là et les effets qu'il a produits semblent développer assez l'objet? Si l'on peut donner à ce refus d'autres motifs, qu'on me les dise, et je promets d'en montrer la fausseté.

Monsieur; tout ce que vous m'avez appris tout ce que vous m'avez prouvé en à mes yeux plein de choses inconcevables, contradictoires, absurdes, qui, pour être admises demanderoient encore de nouveaux genres <sup>de preuves</sup> que celles qui suffisoient pour les plus complètes démonstrations; et c'en précisément les mêmes choses absurdes que vous dépouillez de l'épreuve la plus nécessaire et qui met le sceau à toutes les autres: Vous m'avez fabriqué un être tel qu'il n'en exista jamais, un monstre hors de la nature, hors de la vraisemblance, hors de la possibilité, et formé de parties inaliabiles qui s'excluent mutuellement: Vous avez donné pour principe à tous ses crimes le plus furieux le plus intolérant le plus extravagant amour-propre, qu'il n'a pas laissé de déguiser si bien depuis sa naissance jusqu'au déclin de ses ans, qu'il n'en a paru nulle trace pendant tant d'années, et qu'encore aujourd'hui depuis ses malheurs il étouffe ou contient au point qu'on n'en voit pas le moindre signe. Malgré tout cet indomptable orgueil vous m'avez fait voir dans le même être un petit menteur un petit fripon un petit coureur de cabarets et de mauvais lieux, un vil et crapuleux débauché pourri de vérole, et qui passoit sa vie à aller escroquer dans les tavernes quelque écu à droite et à gauche aux manans qui les fréquentent. Vous avez prétendu que ce même personnage étoit le même homme qui pendant quarante ans a vécu estimé bien voulu de tout le monde, l'auteur des seuls écrits dans ce siècle qui portent dans l'âme des lecteurs la persuasion qui les a dictés, et dont on sent en les lisant que l'amour de la vertu et le zèle de la vérité font l'inimitable éloquence. Vous dites que ces livres qui m'émeuvent ainsi le cœur sont les jeux d'un scélérat qui ne pensoit qui ne sentoit rien de ce qu'il disoit avec tant d'ardeur et de véhémence, et qui cachoit sous cet air de probité le venin dont il vouloit infecter ses lecteurs: Vous me forcez même de croire que ces écrits à la fois si fiers si touchans si modestes, ont été composés parmi les pots et les pintes chez les filles de joye où l'auteur passoit sa vie, et vous me transformez cet orgueil irascible et diabolique en l'abjection d'un cœur insensible et vil qui se rassasie sans peine de l'ignominie dont l'abreuve à plaisir la charité du public.

Vous m'avez figuré vos Messieurs qui disposent à leur gré de sa réputation de sa personne et de toute sa destinée comme des modèles de vertu des prodiges de générosité, des anges pour lui de douceur et de bienfaisance; et vous m'avez appris en même tems que le but de tous leurs tendres soins



avois été de le rendre l'horreur de l'univers le plus déprisé des êtres, de le traîner d'opprobre en opprobre et de misère en misère, et de lui faire sentir à loisir dans les calamités de la plus malheureuse vie tous les déchirements que peut éprouver un âme fière en se voyant le jouet et le rebuts du genre humain. Vous m'avez appris que par pitié, par grâce, tous ces hommes vertueux avoient bien voulu lui ôter tout moyen d'être instruit des raisons de tant d'outrages, s'abaisser en sa faveur au rôle de cajoleurs et de traîtres, faire adroitement le plongeon à chaque éclaircissement qu'il cherchoit, l'environner de souterrains et de pièges tellement tendus que chacun de ses pas fut nécessairement une chute, enfin le circonvenir avec tant d'adresse qu'en butte aux insultes de tout le monde il ne put jamais savoir la raison de rien apprendre un seul mot de vérité, repousser aucun outrage, obtenir aucune explication, trouver saisir aucun agresseur, et qu'à chaque instant atteints des plus cruelles morsures, il sentit dans tous ceux qui l'entourent la flexibilité des serpens aussi bien que leur venin.

Vous avez fondé le système qu'on suit à son égard sur des devoirs — dont je n'ai nulle idée, sur des vertus qui me font horreur, sur des principes qui renversent dans mon esprit tous ceux de la justice et de la morale. Figurez-vous des gens qui commencent par se mettre chacun un bon masque bien attaché, qui s'arment de fer jusqu'aux dents, qui surprenant en suite leur ennemi le saisissent par derrière, le mettent nu, lui lient le corps les bras les mains les pieds la tête de façon qu'il ne puisse remuer, lui mettent un baillon dans la bouche, lui crévent les yeux, l'étendent à terre, et passent enfin leur noble vie à le massacrer doucement, de peur que, mourant de ses blessures, il ne cesse trop tôt de les sentir. Voilà les gens que vous voulez que j'admire. Ah rappelez de grâce votre équité, votre droiture, et cherchez en votre conscience quelle sorte d'admiration je puis avoir pour eux? Vous m'avez prouvé, j'en conviens, autant que cela se pouvoit par la méthode que vous avez suivie, que l'homme ainsi terrassé est un monstre abominable: Mais quand cela seroit aussi vrai que difficile à croire, — l'Auteur et les Directeurs du projet qui s'exécute à son égard, seroient à mes yeux, je le déclare, encor plus abominables que lui.

Certainement vos preuves sont d'une grande force; mais il en faut que cette force aille pour moi jusqu'à l'évidence, puis qu'en fait de délits et de crimes cette évidence dépend essentiellement d'une épreuve qu'on écarte ici avec trop de soin pour qu'il n'y ait pas à cette omission quelque puissant motif qu'on nous cache et qu'il importerait de savoir. J'avoue pourtant, et je ne puis trop le répéter, que ces preuves m'étonnent et m'ébranleroient peu être encore, si je ne leur trouvois d'autres défauts non moins dirimans, selon moi.

Le premier en dans leur force même, et dans leur grand nombre de les paraitre, dont elles viennent. Tout cela me paraitroit fort bien dans des procédures juridiques faites par le ministère public: Mais pour que des



particuliers et qui plus en des amis aient pris tant de peine, aient fait tant de dépense aient mis tant de tems à faire tant d'informations, à rassembler tant de preuves et leur donner tant de force sans y être obligés par aucun devoir, il faut qu'ils aient été animés pour cela par quelque passion bien vive, qui, tant qu'ils s'obstinèrent à la cacher, me rendra suspect tout ce qu'elle aura produit.

Un autre défaut que je trouve à ces mêmes preuves est qu'elles prouvent trop, c'est qu'elles prouvent des choses qui naturellement ne sauroient exister; autant vaudroit me prouver des miracles, et vous savez que je n'y crois pas. Il y a dans tout cela des multitudes d'absurdités auxquelles, avec toutes leurs preuves il ne dépend pas de mon esprit d'acquiescer. Les explications qu'on leur donne et que tout le monde, à ce que vous m'assurez, trouve si claires, ne sont à mes yeux guères moins absurdes, et ont le ridicule de plus. Vos Messieurs semblent avoir chargé J. J. de crimes comme vos Théologiens ont chargé leur doctrine d'articles de foi: <sup>l'avantage de persuader en affirmant,</sup> la facilité de faire tout croire les ont séduits; aveuglés par leur passion ils ont entassé faits sur faits crimes sur crimes, sans précaution sans mesure, et quand enfin ils ont aperçue l'incompatibilité de tout cela, ils n'ont plus été à tems d'y remédier, le grand soin qu'ils avoient pris de tout prouver également les forçant de tout admettre sous peine de tout rejeter. Il a donc fallu chercher mille subtilités pour tâcher d'accorder tant de contradictions, et tout ce travail a produit sous le nom de J. J. l'être le plus chimérique et le plus extravagant que le délire de la fièvre puisse faire imaginer.

Un troisième défaut de ces invincibles preuves est dans la manière de les administrer avec tant de réserve de mystère et de précautions. Pourquoi tout cela? La vérité ne cherche pas ainsi les ténèbres, et ne marche pas si timidement. C'en est une maxime en jurisprudence (\*) qu'on presume le dol dans celui qui suit au lieu de la droite route des voyes obliques et clandestines: C'en est une autre (†) que celui qui décline un jugement régulier et cache ses preuves en presume soutenir une mauvaise cause. Ces deux maximes conviennent si bien au système de vos Messieurs qu'on les croiroit faites exprès pour eux, si ce qu'on prouve d'un accusé en son absence n'en jamais régulièrement prouvé, ce qu'on en prouve en se cachant si soigneusement de lui prouve contre l'accusateur beaucoup plus que contre l'accusé, et par là seul l'accusation revêtue de toutes les preuves clandestines doit être réputée une imposture.

Enfin le grand vice de tout ce système est que, fondé sur le mensonge ou sur la vérité, le succès n'en seroit pas moins assuré d'une façon que de l'autre. Supposez au lieu de votre J. J. un véritable honnête homme isolé,

(\*) *Dolus praesumitur in eo qui recta via non incedit, sed per anfractus et diverticula.* Menoch: in praesumpt.

(†) *Judicium subterfugiens et probationes occultans malam causam fovere praesumitur.* Id. ibid.



trahi trompé, seul sur la terre entouré d'ennemis puissans, rusés, masqués, implacables, qui, sans obstacle de la part de personne dressent à loisir leurs machines autour de lui, et vous verrez que tout ce qui lui arrive méchant et coupable ne lui arriveroit pas moins innocent et vertueux. Tant par le fond que par la forme des preuves tout cela ne prouve donc rien — précisément parce qu'il prouve trop.

Monsieur, quand les Geometres marchant de démonstration en démonstration parviennent à quelque absurdité, au lieu de l'admettre quoique démontrée, ils reviennent sur leurs pas, et sûrs qu'ils s'en glissent dans leurs principes ou dans leurs raisonnemens quelque paralogisme qu'ils n'ont pas aperçue, ils ne s'arrêtent pas qu'ils ne le trouvent et, s'ils ne peuvent le découvrir, laissant là leur démonstration prétendue, ils prennent une autre route pour trouver la vérité qu'ils cherchent, sûrs qu'elle n'admet point d'absurdité.

**Le Fr.** / N'appercevez-vous point que pour éviter de prétendues absurdités, vous tombez dans une autre, sinon plus forte, au moins plus choquante? Vous justifiez un seul homme dont la condamnation vous déplaît, aux dépens de toute une nation, que dis-je, de toute une génération dont vous faites une génération de fourbes: Car enfin tout en d'accord, tout le public tout le monde sans exception a donné son assentiment au plan qui vous paroît si — répréhensible, tout se prête avec zèle à son exécution. Personne ne l'a désapprouvé, personne n'a commis la moindre indiscretion qui pût le faire échouer, personne n'a donné le moindre indice la moindre lumière à l'accusé qui pût lui fournir le moyen de se défendre, il n'a pu tirer d'aucune bouche le moindre éclaircissement sur les charges atroces dont on l'accable à l'envi, tout s'empresse à renforcer les ténèbres dont on l'environne, et l'on ne sait à quoi chacun se livre avec plus d'ardeur ou de le persiffler présent ou de le diffamer absent. Il faudroit donc conclurre de vos raisonnemens qu'il ne se trouve pas dans la génération présente un seul honnête homme, pas un seul ami de la justice et de la vérité. Admettez-vous cette conséquence?

**R.** / A Dieu ne plaise! Si j'étois tenté de l'admettre, ce ne seroit sûrement pas au près de vous, dont je connois la droiture invariable et la sincère équité: Mais je connois aussi ce que peuvent sur les meilleurs coeurs les préjugés et les passions, et combien leurs illusions sont quelque fois — inevitables. Votre objection me paroît solide et forte. Elle s'en présente à mon esprit longtems avant que vous me la fissiez, elle me paroît plus facile à rétorquer qu'à résoudre et vous doit embarrasser du moins autant que moi. Car enfin si le public n'en pas tout composé de méchant et de fourbes tous d'accord pour trahir un seul homme, il en est encore moins composé sans aucune exception d'hommes bienfaisans généreux, francs de jalousie d'envie de haine de malignité. Les vices sont-ils donc tellement éteints sur la terre qu'il n'en reste pas le moindre germe dans le coeur



71  
d'aucun individu ? C'en pourrât ce qu'il faudroit admettre si ce système de secret et de ténèbres qu'on suit si fidèlement envers J. J. n'étoit qu'une œuvre de bienfaisance et de charité. Laissons à part vos Messieurs qui sont des âmes divines et dont vous admirez la tendre bienveillance pour lui. Il a dans tous les états, vous me l'avez dit vous-même, un grand nombre d'ennemis très ardens, qui ne cherchent assurément pas à lui rendre la vie agréable et douce. Concevez-vous que dans cette multitude de gens, tous d'accord pour épargner de l'inquiétude à un scélérat qu'ils détestent et de la honte à un hypocrite qu'ils abhorrent, il ne s'en trouve pas un seul qui, pour jouir au moins de sa confusion, soit tenté de lui dire tout ce qu'on sait de lui ? Tous s'accorde avec une patience plus qu'angelique à l'entendre provoquer au milieu de Paris ses persécuteurs, donner des noms assez durs à ceux qui l'obsèdent, leur dire insolemment; parlez haut, traîtres que vous êtes; me voilà; qu'avez-vous à dire ? A ces stimulantes apostrophes la plus incroyable patience n'abandonne pas un instant un seul homme dans toute cette multitude; tous, insensibles à ses reproches, les endurent uniquement pour son bien, et de peur de lui faire la moindre peine, ils se laissent traiter par lui avec un mépris que leur silence autorise de plus en plus. Qu'une douceur si grande, qu'une si sublime vertu anime généralement tous ses ennemis sans qu'un seul démente un moment cette universelle mansuétude, convenez que dans une génération qui naturellement n'en pas trop aimante, ce concours de patience et de générosité en du moins aussi étonnant que celui de malignité dont vous rejetez la supposition.

La solution de ces difficultés doit se trouver selon moi, dans quelque intermédiaire qui ne suppose dans toute une génération ni des vertus angeliques ni la noirceur des démons, mais quelque disposition naturelle au cœur humain qui produise un effet uniforme par des moyens disposés à cette fin. Mais en attendant que mes propres observations me fournissent là-dessus quelque explication raisonnable, permettez-moi de vous faire une question qui s'y rapporte. Supposant un moment qu'après d'attentives et impartiales recherches J. J. au lieu d'être l'âme infernale et le monstre que vous voyez en lui, se trouvât au contraire un homme simple sensible et bon, que son innocence universellement reconnue par ceux mêmes qui l'ont traité avec tant d'indignité vous forçât de lui rendre votre estime et de vous rapprocher les durs jugemens que vous avez portés de lui: rentrez au fond de votre âme et dites-moi sincèrement comment vous seriez affecté de ce changement.

*Le Fr.* Cruellement, soyez en sûr. Je sens qu'en l'estimant et lui rendant justice, je le haïrois alors <sup>plus</sup> pour mes torts que je ne le haïs maintenant pour ses crimes. Je ne lui pardonnerois jamais mon injustice envers lui. Je me reproche cette disposition, j'en rougis, mais je la sens dans mon cœur malgré moi.

*R.* Homme véridique et franc, je n'en veux pas davantage, et je prends



victé de cet aveu pour vous le rappeler en tems et lieu. Il me suffit pour ce moment de vous y laisser réfléchir. Au reste, consolez-vous de cette disposition, qui n'en est qu'un effet des plus naturels de l'amour propre. Elle vous est commune avec tous les juges de J. J. à cette différence près, que vous serez le seul peut-être qui aie le courage et la franchise d'en convenir.

Quant à moi, pour lever tant de difficultés et déterminer mon propre jugement, j'ai besoin d'éclaircissements et d'observations faites par moi-même. Alors seulement je pourrai vous proposer ma pensée avec confiance. Il faut avant tout commencer par voir J. J., et c'en est à quoi je suis tout déterminé.

**Le Fr.** / Ah ah ! vous voilà donc enfin revenu à ma proposition que vous avez si dédaigneusement rejetée ! Vous voilà donc disposé à vous rapprocher de cet homme entre lequel et vous le diamètre de la terre étoit encore une distance trop courte à votre gré.

**R.** / M'en rapprocher ! non, jamais de l'homme que vous m'avez peints ; mais bien de l'homme que j'imagine à sa place. Que j'aille chercher un scélérat détestable pour le hanter l'épier le tromper ; c'en est une infamie qui ne peut approcher de mon cœur : mais que dans le doute si ce prétendu scélérat n'en soit peut-être un honnête homme infortuné victime du plus noir complot, j'aille examiner par moi-même ce qu'il faut que j'en pense ; c'en est un des plus beaux devoirs que je puisse imposer un cœur juste, et je me livre à cette noble recherche avec autant d'estime et de contentement de moi-même que j'aurois de regret et de honte à m'y livrer avec un motif opposé.

**Le Fr.** / Fort bien ; mais avec le doute qu'il vous plait de conserver au milieu de tant de preuves, comment vous y prendrez-vous pour apprivoiser ces ours presque inabordable ? Il faudra bien que vous commenciez par ces cajoleries que vous avez en si grande aversion. Encore sera-ce un bonheur si elles vous réussissent mieux qu'à beaucoup de gens qui les lui prodiguent sans mesure et sans scrupule, et à qui elles n'attirent de sa part que des brusqueries et des mépris.

**R.** / Est-ce à tort ? parlons franchement. Si cet homme étoit facile à prendre de cette manière il seroit par cela seul à demi-jugé. Après tout ce que vous m'avez appris du système qu'on suit avec lui, je suis peu surpris qu'il repousse avec dédain la plus part de ceux qui l'abordent, et qui pour cela l'accusent bien à tort d'être défiant ; car la défiance suppose du doute, et il n'en sauroit avoir à leur égard ; et que peut-il penser de ces patelins flagorneurs dont, vu l'œil dont il en regarda dans le monde, et qui ne peut échapper au sien, il doit pénétrer aisément les motifs dans l'empressement qu'ils lui marquent ? Il doit voir clairement que leur dessein n'en est ni de <sup>liés avec lui de bonne foi, ni même</sup> de l'étudier et de le connaître, mais seulement de le circonvenir. Pour moi, qui n'ai ni besoin ni dessein de le tromper, je ne veux point prendre avec lui les allures cauteleuses de ceux qui l'abordent dans cette intention. Je ne lui cacherai point la mienne ; s'il en étoit fâché, ma recherche seroit finie, et je n'aurois plus rien à faire au près de lui.

**Le Fr.** / Il vous sera moins aisé peut-être que vous ne pensez de vous faire distinguer de ceux qui l'abordent à mauvaise intention. Vous n'avez point la ressource de lui parler à cœur ouvert et de lui déclarer vos vrais motifs.



Si vous me gardez la foi que vous m'avez donnée, il doit ignorer à jamais ce que vous savez de ses oeuvres criminelles et de son caractère atroce. C'en est un secret inviolable qui près de lui doit rester à jamais caché dans votre coeur. Il appréciera votre réserve; il l'imitera, et sur cela seul se tenant en garde contre vous il ne se laissera voir que comme il veut qu'on le voie et non comme il en est en effet.

R. / Et pourquoi voulez-vous me supposer seul aveugle parmi tous ceux qui l'abordent journellement et qui sans lui inspirer plus de confiance l'ont vu tous et si clairement, à ce qu'ils vous disent, tel que vous me l'avez peint? S'il en est si facile à pénétrer et à connaître malgré la défiance et son hypocrisie, malgré tous ses efforts pour se cacher, pourquoi plein du désir de l'apprécier ferai-je le seul à n'y pouvoir parvenir; surtout avec une disposition si favorable à la vérité, et n'ayant d'autre intérêt que de la connaître? En est-il d'étonnant que l'ayant si décidément jugé d'avance, et n'apportant aucun doute à cet examen ils l'aient vu tel qu'ils le vouloient voir. Mes doutes ne me rendront pas moins attentif et me rendront plus circonspect. Je ne cherche point à le voir tel que je me le figure: je cherche à le voir tel qu'il est.

Le Fr. / Bon! n'avez-vous pas aussi vos idées? Vous le desirez innocent, j'en suis très sûr: vous ferez comme eux dans le sens contraire. Vous verrez en lui ce que vous y cherchez.

R. / Le cas en est fort différent. Oui, je le desire innocent et de tout mon coeur. Sans doute je serois heureux de trouver en lui ce que j'y cherche: mais ce seroit pour moi le plus grand des malheurs d'y trouver ce qui n'y seroit pas, de le croire honnête homme et de me tromper. Vos Messieurs ne sont pas dans une disposition si favorable à la vérité. Je vois que leur projet est une ancienne et grande entreprise qu'à quelque prix que ce soit ils ne veulent pas abandonner, et qu'ils n'abandonneront pas impunément. L'ignominie dont ils l'ont couvert rejailliroit sur eux toute entière, et ils ne seroient pas même à l'abri de la vindicte publique. Ainsi, soit pour la sûreté de leurs personnes soit pour celle de leurs consciences, il leur importe trop de ne voir en lui qu'un scélérat pour qu'eux et les leurs y voyent jamais autre chose.

Le Fr. / Mais enfin, pouvez-vous concevoir imaginer quelque solide réponse aux preuves dont vous avez été frappé? Tout ce que vous verrez ou croirez voir pourra-t-il jamais les détruire? Supposez que vous trouviez un honnête homme ou la raison le bon sens et tout le monde vous montrant un scélérat, que s'ensuivra-t-il? Que vos yeux vous trompent, ou que le genre humain tout entier excepté vous seul en est pourvu de sens commun? Laquelle de ces deux suppositions vous paroît la plus naturelle, et à laquelle enfin vous en tiendrez-vous?

R. / A aucune des deux, et cette alternative ne me paroît pas si nécessaire qu'à vous. Il en est une autre explication plus naturelle qui lève bien des difficultés. C'est de supposer une ligue dont l'objet est la diffamation de J. J. qu'elle a



pris soin d'isoler pour un effet. Et que dis-je, supprimer? Par quelque motif que cette ligue se soit formée, elle existe. Sur votre propre rapport elle sembleroit universelle, elle en du moins grande puissante, nombreuse; elle agit de concert et dans le plus profond secret pour tout ce qui n'y entre pas et surtout pour l'infortuné qui en est l'objet. Pour s'en défendre il n'a ni secours ni ami ni appui ni conseil ni lumières; tout n'en autour de lui que pièges mensonges trahisons ténébres. Il est absolument seul et n'a que lui seul pour ressource, il ne doit attendre ni aide ni assistance de qui que ce soit sur la terre. Une position si singulière est unique depuis l'existence du genre humain. Pour juger sainement de celui qui s'y trouve et de tout ce qui se rapporte à lui, les formes ordinaires sur lesquelles s'établissent les jugemens humains ne peuvent plus suffire. Il me faudroit, quand même l'accusé pourroit parler et se défendre, des sûretés extraordinaires pour croire qu'en lui rendant cette liberté, on lui a donné les connoissances les instrumens les moyens nécessaires pour se justifier s'il est innocent. Car enfin, si quoique fautive ment accusé, il ignore toutes les trames dont il est enlacé, tous les pièges dont on l'entoure; si les seuls défenseurs qu'il pourra trouver et qui seindront pour lui du zèle sont choisis pour le trahir; si les témoins qui pourroient déposer pour lui se taisent, si ceux qui parlent sont gagnés pour le charger, si l'on fabrique de fausses pièces pour le noircir, si l'on supprime celles qui le justifient, il aura beau dire non contre ces faux témoignages à qui l'on fera dire oui, la négation sera sans effet contre tant d'affirmations unanimes, et il n'en sera pas moins convaincu aux yeux des hommes de délit qu'il n'aura pas commis. Dans l'ordre ordinaire des choses cette objection n'a pas la même force, parce qu'on laisse à l'accusé tous les moyens possibles de se défendre de confondre les faux témoins, de manifester l'imposture et qu'on ne présume pas cette ligue odieuse de plusieurs hommes pour en perdre un: mais ici cette ligue existe; rien n'en plus constant; vous me l'avez appris vous-même, et par là, non seulement tous les avantages qu'on les accusés pour leur défense sont ôtés à celui-ci: mais les accusateurs en les lui ôtant les tournent tous contre lui. Il est pleinement à leur discrétion; maîtres absolus d'établir les faits comme il leur plaît sans avoir aucune contradiction à craindre, ils sont seuls juges de la validité de leurs propres pièces, leurs témoins certains de n'être ni confrontés ni confondus ni punis ne craignent rien de leurs mensonges; ils sont sûrs en le chargeant de la faveur publique, de l'appui des Médecins, de l'approbation des gens de lettres, de la protection des Grands; ils sont sûrs en le défendant d'être perdus. Voilà, Monsieur, pourquoi tous les témoignages portés contre lui sous les chefs de la ligue, c'en à dire, depuis qu'elle s'en formée n'ont aucune autorité sur moi, et s'il en est d'antérieurs, de quoi je doute, je ne les admettrai qu'après avoir bien examiné s'il n'y a ni



fraude ni antidote, et surtout après avoir entendu les réponses de l'accusé.

Par exemple, pour juger de sa conduite à Venise, je n'irai pas consulter sotement ce qu'on en dit, et si vous voulez, ce qu'on en prouve aujourd'hui, et m'en tenir là: Mais bien ce qui a été dit prouvé et reconnu à Venise, à la Cour, chez les Ministres du Roy, et parmi tous ceux qui ont eu connoissance de cette affaire avant le Ministère du Duc de Choiseul, avant l'ambassade de l'Abbé de Bernis à Venise, et avant le voyage du Consul Le Blond à Paris. Plus ce qu'on en a pensé depuis en différem de ce qu'on en pensoit alors, et mieux je rechercherai les causes secrètes d'un changement si tardif et si extraordinaire. De même, pour me décider sur les pillages en musique, ce ne sera ni à M. d'Alemberc ni à ses Suppôts, ni à tous vos Messieurs que je m'adresserai, mais je ferai recherche sur les lieux par des personnes non suspectes, c'en à dire, qui ne soient pas de leur connoissance, s'il y a des preuves bien sûres que ces ouvrages ont existé avant que J.J. les ait donnés pour être de lui.

Voilà la marche que la raison m'oblige de suivre pour vérifier les délits les pillages et les imputations de toute espèce dont on n'a cessé de le charger depuis la formation du complot, et dont je n'apperois pas auparavant le moindre vestige. Tant que cette vérification ne me sera pas possible, rien ne sera si aisé que de me fournir tant de preuves qu'on voudra auxquelles je n'aurai rien à répondre, mais qui n'opéreront sur mon esprit aucune persuasion.

Pour savoir exactement quelle foi je puis donner à votre prétendue évidence, il faudroit que je connusse bien tout ce que qu'une génération entière liguée contre un seul homme totalement isolé peut faire pour se prouver à elle-même de cet homme-là tout ce qu'il lui plaît, et par surcroît de précaution en se cachant de lui très soigneusement. A force de tems d'intrigue et d'argent de quoi la puissance et la ruse ne viennent-elles point à bout? A quel point ne pourroit-on point tromper le public, si tous ceux qui le dirigent soit par la force soit par l'autorité soit par l'opinion s'accordoient pour l'abuser par de sourdes menées dont il seroit hors d'état de pénétrer le secret? Les magiciens de Pharaon, tous puissans parmi le peuple n'avoient peut-être nulle autre magie pour opérer leurs prodiges: ils faisoient si bien par leurs emissaires que tout le monde voyoit ce qui n'étoit pas. Si tous s'accordoient pour attester un fait faux qui pourroit refuser de le croire? Qui en-ce qui a déterminé jusqu'où des conjurés puissans nombreux et bien unis, comme ils le sont toujours pour le crime, peuvent fasciner les yeux, quand des gens qu'on ne croit pas se connoître se concerteront bien entre eux; quand aux deux bouts de l'Europe des imposteurs d'intelligence et dirigés par quelque adroit et puissant intrigant se conduiront sur le



même plan, tiendront le même langage, présenteront sous le même aspect un homme à qui l'on a ôté les yeux la voix les mains, et qu'on livre pieds et poings liés à la merci de ses ennemis. Que vos Messieurs, au lieu d'être tels soient ses amis, comme ils le crient à tous le monde, qu'étouffant leur protégé dans la fange, ils n'agissent ainsi que par bonté par générosité par compassion pour lui, soit; je n'entends point disputer ici sur ces nouvelles vertus; mais il résulte toujours de vos propres récits qu'il y a une ligue, et de mon raisonnement que sitôt qu'une ligue existe, on ne doit pas pour juger des preuves qu'elle apporte s'en tenir aux règles ordinaires, mais en établir de plus rigoureuses pour s'assurer que cette ligue n'abuse point de l'avantage immense de se concerter, et par là d'en imposer, comme elle peut certainement le faire. Ici je vois au contraire que tout se passe entre gens qui se prouvent entre eux sans résistance et sans contradiction ce qu'ils sont bien aises de croire, que donnant ensuite leur unanimité pour nouvelle preuve à ceux qu'ils desireraient amener à leur sentiment, loind'admettre au moins l'épreuve indispensable des réponses de l'accusé, on lui dérobe avec le plus grand soin la connaissance de l'accusation, de l'accusateur, des preuves, et même de la ligue; C'en faire cent fois pis qu'à l'inquisition: car si l'on y force le prevenu de s'accuser lui-même, du moins on ne refuse pas de l'entendre, on ne l'empêche pas de parler, on ne lui cache pas qu'il est accusé, et on ne le juge qu'après l'avoir entendu. L'Inquisition veut bien que l'accusé se défende s'il peut; mais ici l'on ne veut pas qu'il le puisse.

Cette explication qui dérive des faits que vous m'avez exposés vous-même doit vous faire sentir comment le public sans être dépourvu de sens commun mais séduit par mille prestiges, peut tomber dans une erreur involontaire et presque excusable, à l'égard d'un homme auquel il prend dans le fond très peu d'intérêt, dont la singularité révolte son amour-propre, et qu'il desirerait généralement de trouver coupable plutôt qu'innocent; et comment aussi avec un intérêt plus sincère à ce même homme et plus de soin à l'étudier soi-même on pourroit le voir autrement que ne fait tout le monde, sans être obligé d'en conclure que le public est dans le délire, ou qu'on en trompe par ses propres yeux. Quand le pauvre Lazarille de Tormes attaché dans le fond d'une cuve, la tête seule hors de l'eau couronnée de roseaux et d'algues, étoit promené de ville en ville comme un monstre marin, les Spectateurs extravaguoient-ils de le prendre pour tel, ignorant qu'on l'empêchoit de parler, et que, s'il vouloit crier qu'il n'étoit pas un monstre marin une corde tirée en cachette le forçoit de faire à l'instant le plongeon? Supposons qu'un d'entre eux plus attentif appercevant cette manœuvre et par là devinant le reste, leur eût crié: l'on vous trompe; ce prétendu monstre est un homme; n'y eût-il pas eu plus que de l'humeur à s'offenser de cette exclamation, comme d'un reproche qu'ils étoient tous



des insensés. Le public, qui ne voit des choses que l'apparence, trompé par elle est excusable; mais ceux qui se disent plus sages que lui en adoptant son erreur ne le sont pas.

Quoiqu'il en soit des raisons que je vous expose, je me sens digne, même indépendamment d'elles, de douter de ce qui n'a paru douteux à personne. J'ai dans le cœur des témoignages plus forts que toutes vos preuves que l'homme que vous m'avez peint n'existe point, ou n'en est pas du moins où vous le voyez. La seule patrie de J. J. qui en la mienne suffiroit pour m'assurer qu'il n'en point cet homme-là: Jamais elle n'a produit des êtres de cette espèce. Ce n'en ni dans les Républiques ni chez les Protestans qu'ils sont connus. Les crimes dont il est accusé sont des crimes d'esclaves qui jamais n'approchèrent des âmes libres: dans nos contrées on n'en connoît point de pareils, et il me faudroit plus de preuves encore que celles que vous m'avez fournies, pour me persuader seulement que Genève a pu produire un empoisonneur.

Après vous avoir dit pourquoi vos preuves tout évidentes qu'elles vous paroissent ne sauroient être convaincantes pour moi qui n'ai ni ne puis avoir les instructions nécessaires pour juger jusqu'à quel point ces preuves peuvent être illusives et m'en imposer par une fautive apparence de vérité; je vous avoue pourtant de rechef que sans me convaincre elles m'inquiètent m'ébranlent, et que j'ai quelquefois peine à leur résister. Je desirerois sans doute et de tout mon cœur qu'elles fussent fausses, et que l'homme dont elles me font un monstre n'en fut pas un: mais je desire beaucoup davantage encore de ne pas m'égarer dans cette recherche, et de ne pas me laisser séduire par mon penchant. Que puis-je faire dans une pareille situation\* pour parvenir s'il en est possible, à démêler la vérité? C'est de rejeter dans cette affaire toute autorité humaine, toute preuve qui dépend du témoignage d'autrui, et de me déterminer uniquement sur ce que je puis voir de mes yeux et connoître par moi-même. Si J. J. en tel que vous me l'avez peint, et s'il a été si aisément reconnu tel par tous ceux qui l'ont approché, je ne serai pas plus malheureux qu'eux; car je ne porterai pas à cet examen moins d'attention de zèle et de bonne foi, et un être aussi difforme aussi méchant aussi depravé doit être en effet très facile à pénétrer pour peu que l'on y regarde. Je m'en tiens donc à la résolution de l'examiner par moi-même et de le juger en tout ce que je verrai de lui, non par les secrets desirs de mon cœur, encore moins par les interprétations d'autrui, mais par la mesure de bon sens et de jugement que je puis avoir recue sans m'en rapporter sur ce point à l'autorité de personne. Je pourrai me tromper sans doute parce que je suis homme; mais après avoir fait tous mes efforts pour éviter ce malheur, je me rendrai si neanmoins il m'arrive le consolant témoignage que mes passions ni ma volonté ne sont point complices de mon erreur, et qu'il n'a pas dépendu de moi de m'en garantir. Voilà ma résolution. Donnez-moi maintenant les

\* Pour justifier le public autant qu'il se peut, je suppose par tout son erreur presque invincible. Mais moi qui suis dans ma conscience qu'aucun crime jamais n'a approché du cœur de J. J., je suis sûr que tout homme vraiment attentif vraiment juste découvrira l'imposture à travers tout l'art du complot, parce qu'enfin je ne crois possible que jamais le mensonge usurpe et s'approprie tous les caractères de la vérité.



moyens de l'accomplir et d'arriver à notre homme; car à ce que vous m'avez fait entendre son accès n'en pas aisé.

*Le Fr.* / Surtout pour vous qui d'édaignez les seuls qui pourroient vous l'ouvrir. Ces moyens sont, je le répète, de s'insinuer à force d'adresse de patelinage d'opiniâtreté importunité, de le cajoler sans cesse, de lui parler avec transport de ses livres, de ses talens, même de ses vertus; <sup>à car il le m'insouge et la fausseté son des ouvrages ples.</sup> de mot d'admiration surtout d'un effet admirable auprès de lui, exprime assez bien dans un autre sens l'idée des sentimens que l'aspect d'un pareil monstre inspire, et ces doubles ententes jésuitiques, si recherchées de nos Messieurs, leur rendent l'usage de ce mot très familier avec J. J. et très comode en lui parlant. \* Si tout cela ne réussit pas, on ne se rebute point de son froid accueil, on compte pour rien ses rebuffades. Passant tout de suite à l'autre extrémité, on le tance on le gourmande, et prenant le <sup>ton le</sup> plus arrogant qu'il en est possible, on tâche de le subjuguier de haute lutte. S'il vous fait des grossièretés, on les endure comme venant d'un misérable dont on s'embarrasse fort peu d'être méprisé. S'il vous chasse de chez lui on y revient; s'il vous ferme sa porte on y reste, jusqu'à ce qu'elle se rouvre et qu'on tâche de s'y fourrer. Une fois entrée dans son repaire on s'y établit on s'y maintient bon gré malgré. S'il oseroit vous en chasser de force, tant mieux; c'en précisément ce qu'on demande. On feroit beau bruit, et l'on irait crier par toute la terre qu'il assassine les gens qui lui font l'honneur de l'aller voir. Il n'y a point, à ce qu'on assure, d'autre voye pour s'insinuer auprès de lui; êtes-vous homme à prendre celle-là?

*R.* / Mais vous-même, pourquoi ne l'avez-vous jamais voulu prendre?

*Le Fr.* / Oh moi, je n'avois pas besoin de le voir pour le connoître. Je le connois par ses oeuvres; c'en est assez, et même trop.

*R.* / Que pensez-vous de ceux qui tout aussi décidés que vous sur son compte ne laissent pas de le fréquenter de l'obséder, de vouloir s'introduire à toute force dans sa plus intime familiarité?

*Le Fr.* / Je vois que vous n'êtes pas content de la réponse que j'ai déjà faite à cette question.

*R.* / N'est-ce pas, je le vois aussi. J'ai donc mes raisons pour y revenir. Presque tout ce que vous m'avez dit dans cet entretien me prouve que vous n'y parliez pas de vous-même. Après avoir appris de vous les sentimens d'autrui, n'apprendrai-je jamais les vôtres? Je le sens, vous feignez d'établir des principes que vous seriez au désespoir d'adopter. Parlez-moi donc enfin plus franchement.

*Le Fr.* / Ecoutez. Je n'aime pas J. J. Mais je hais encore plus l'injustice, encore plus la trahison. Vous m'avez dit des choses qui me frappent et auxquelles je veux réfléchir. Vous refusiez de voir cet infortuné; vous vous y déterminiez maintenant. J'ai refusé de lire ses livres; je me ravise ainsi que vous, et pour cause. Voyez l'homme; je lirai les livres. Ensuite nous nous reverrons.

---

\* En m'écrivant ce sont encore les mêmes tournures équivoques. J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens qui vous sont dus; avec les sentimens les plus distingués; avec une considération toute particulière; avec autant d'estime que de respect etc. Les Messieurs sont-ils donc avec ces amphibologies, <sup>moins mentent</sup> que ceux qui mentent sans finesse et sans art? Non, ils sont seulement plus faux et plus doubles; ils mentent seulement plus traitreusement.



## Rousseau Juge de Jean Jacques

### Dialogue Second.

*Le François.* / Hé bien, Monsieur, vous l'avez vu ?

*Rousseau.* / Hé bien, Monsieur, vous l'avez lu ?

*Le Fr.* / Allons par ordre, je vous prie, et commençons par vous qui fûtes le plus pressé. Je vous ai laissé tout le tems de bien étudier notre homme. Je sais que vous l'avez vu par vous-même et tout à votre aise. Ainsi vous êtes maintenant en état de le juger ou vous n'y ferez jamais. Dites-moi donc enfin ce qu'il faut penser de cet étrange personnage ?

*R.* / Non ; dire ce qu'il en faut penser n'en pas de ma compétence : mais vous dire quant à moi ce que j'en pense, c'en est ce que je ferai volontiers, si cela vous suffit.

*Le Fr.* / Je ne vous en demande pas davantage. Voyons donc.

*R.* / Pour vous parler selon ma croyance, je vous dirai donc tout franchement que selon moi ce n'est pas un homme vertueux.

*Le Fr.* / Ah vous voilà donc enfin pensant comme tout le monde !

*R.* / Pas tout à fait peut-être : car, toujours selon moi, c'en est beaucoup moins encore un detestable scelerat.

*Le Fr.* / Mais enfin qu'en est-ce donc ? Car vous êtes desolés avec vos éternelles énigmes.

*R.* / Il n'y a point là d'énigme que celle que vous y mettez vous-même. C'est un homme sans malice plutôt que bon, une âme faible mais saine, qui adore la vertu sans la pratiquer, qui aime ardemment le bien et qui n'en fait guères. Pour le crime, je suis persuadé comme de mon existence qu'il n'a approché jamais de son cœur, <sup>non plus que la pitié</sup> Voilà le sommaire de mes observations sur son caractère moral. Le reste ne peut se dire en abrégé. Car ce homme ne ressemble à nul autre que je connoisse, et demande une analyse à part et faite uniquement pour lui.

*Le Fr.* / Oh faites la moi donc, je vous conjure cette unique analyse, et montrez-moi comment vous vous y êtes pris pour trouver cet homme sans malice, cet être si nouveau pour tout le reste du monde et que personne avant vous n'a su voir en lui.

*R.* / Vous vous trompez ; c'en est au contraire votre J. J. ou plutôt celui de vos Messieurs qui en est l'homme nouveau. Le mien en l'ancien, celui que je m'étois figuré avant que vous m'eussiez parlé de lui, celui que tout le monde voyoit en lui avant qu'il eût fait des livres, c'en est à dire jusqu'à l'âge de quarante ans. Jusques là tous ceux qui l'ont connu, sans en excepter vos Messieurs eux-mêmes l'ont vu tel que je le vois maintenant. C'en est, si vous voulez, un homme que je ressuscite, mais que je ne crée assurément pas.



*Le Fr.* / Craignez de vous abuser encore en cela et de ressusciter seulement une erreur trop tard décelée. Cet homme, comme je vous l'ai déjà dit, a pu tromper longtemps ceux qui l'ont jugé sur les apparences, et la preuve qu'il les trompait en qu'eux-mêmes, quand on le leur a fait mieux connaître, ont abjuré leur ancienne erreur. En revenant sur ce qu'ils avoient vu jadis, ils en ont jugé tout différemment.

*R.* / Le changement d'opinion me parait très naturel, sans fournir la preuve que vous en tirez. Ils le voyoient alors par leurs propres yeux, ils l'ont vu depuis par ceux des autres. Vous pensez qu'ils se trompoient autrefois; moi je crois que c'en est aujourd'hui qu'ils se trompent. Je ne vois point à votre opinion de raison solide, et j'en vois à la mienne une d'un très-grand poids; c'en est qu'alors il n'y avoit point de ligue, et qu'il en existe une aujourd'hui; c'en est qu'alors personne n'avoit intérêt à déguiser la vérité et à voir ce qui n'étoit pas, qu'aujourd'hui quiconque oseroit dire hautement de J. J. le bien qu'il en pourroit savoir seroit un homme perdu, que pour faire sa cour et parvenir il n'y a point de moyen plus sûr et plus prompt que de rencherir sur les charges dont on l'accable à l'envi, et qu'enfin tous ceux qui l'ont vu dans sa jeunesse sont fiers de s'avancer eux ou les leurs en tenant sur son compte le langage qui convient à vos Messieurs. D'où je conclus que qui cherche en sincérité de cœur la vérité doit remonter pour la connaître aux temps où personne n'avoit intérêt à la déguiser. Voilà pourquoi les jugemens qu'on portoit jadis sur cet homme font autorité pour moi et pourquoi ceux qu'on en porte aujourd'hui n'en font plus. Si vous avez à cela quelque bonne réponse vous m'obligerez de m'en faire part; car je n'entreprends point de soutenir ici mon sentiment ni de vous le faire adopter, et je serai toujours prêt à l'abandonner quoi qu'à regret, quand je croirai voir la vérité dans le sentiment contraire. Quoiqu'il en soit, il ne s'agit point ici de ce que d'autres ont vu, mais de ce que j'ai vu moi-même ou cru voir. C'en est ce que vous demandez, et c'en est tout ce que j'ai à vous dire. Sauf à vous d'admettre ou rejeter mon opinion, quand vous saurez sur quoi je la fonde.

Commençons par le premier abord. Je crus, sur les difficultés auxquelles vous m'avez préparé devoir premièrement lui écrire. Voici ma lettre, et voici sa réponse.

*Le Fr.* / Comment! il vous a répondu?

*R.* / Dans l'instant-même.

*Le Fr.* / Voilà qui est particulier! Voyons donc cette lettre qui lui a fait faire un si grand effort.

*R.* / Elle n'est pas bien recherchée, comme vous allez voir. *Il lit.* "J'ai besoin de vous voir, de vous connaître, et ce besoin est ~~raisonnable~~ fondé sur l'amour de la justice et de la vérité. On dit que vous rebutez les nouveaux visages. Je ne dirai pas si vous avez tort ou raison: Mais si vous êtes l'homme de vos livres ouvrez-moi votre porte avec confiance: je vous en



"conjure pour moi, je vous le conseille pour vous. Si vous ne l'êtes pas, vous pouvez encore m'admettre sans crainte; je ne vous importunerai pas longtemps."

**Réponse.** "Vous êtes le premier que le motif qui vous amène ait conduit ici: car de tant de gens qui ont la curiosité de me voir pas un n'a celle de me connaître; tous croient me connaître assez. Venez donc, pour la rareté du fait. Mais que me voulez-vous, et pourquoi me parler de mes livres? si les ayant lus ils ont pu vous laisser en doute sur les vrais sentiments de l'auteur ne venez pas. En ce cas je ne suis pas votre homme; car vous ne sauriez être le mien."

La conformité de cette réponse avec mes idées ne ralentit pas mon zèle. Je vole à lui, je le vois... Je vous l'avoue; avant même que je l'abordasse, en le voyant j'augurais bien de mon projet.

Sur ces portraits de lui si vantés qu'on étale de toutes parts et qu'on prônait comme des chefs d'œuvres de ressemblance avant qu'il revint à Paris, je m'attendois à voir la figure d'un Cyclope affreux comme celui d'Angleterre, ou d'un petit Crispin grimacier comme celui de Diquet, et croyant trouver sur son visage les traits du caractère que tout le monde lui donne, je m'avertissois de me tenir en garde contre une première impression, toujours si puissante sur moi, et de suspendre, malgré ma répugnance, le préjugé qu'elle alloit m'inspirer.

Je n'ai pas eu cette peine. Au lieu du féroce ou douloureux aspect auquel je m'étois attendu, je n'ai vu qu'une physionomie ouverte et simple qui promettoit et inspirait de la confiance et de la sensibilité.

**Le Fr.** Il faut donc qu'il n'ait cette physionomie que pour vous: car généralement tous ceux qui l'abordent se plaignent de son air froid et de son accueil repoussant, donc heureusement ils ne s'embarrassent guères.

**R.** Il est vrai que personne au monde ne cache moins que lui l'éloignement et le dédain pour ceux qui lui en inspirent. Mais ce n'est point là son abord naturel, quoiqu'aujourd'hui très fréquent; et cet accueil dédaigneux que vous lui reprochez en pour moi la preuve qu'il ne se contrefait pas comme ceux qui l'abordent, et qu'il n'y a point de fausseté sur son visage, non plus qu'au fond de son cœur.

J. J. n'en assurément pas un bel homme; il est petit, et s'appetisse encore en baissant la tête. Il a la vue courte, de petits yeux enfoncés, des dents horribles, ses traits altérés par l'âge n'ont rien de fort régulier; mais tout d'un coup en lui l'idée que vous m'en aviez donnée: ni le regard ni le son de voix, ni l'accent ni le maintien ne sont du monstre que vous m'avez peint.

**Le Fr.** Bon! n'allez-vous pas bientôt le dépouiller de ses traits, comme de ses livres?

**R.** Mais, tout cela va très bien ensemble et me paraitroit assez appartenir au même homme. Je lui trouve aujourd'hui les traits du Mentor d'Emile, peut-être dans la jeunesse lui aurois-je trouvé ceux de St. Preux. Enfin je pense que si sous la physionomie la nature a caché l'âme d'un scélérat, elle ne pouvoit en effet la mieux cacher.

**Le Fr.** J'entens; vous voilà livré en sa faveur au même préjugé contre lequel vous vous étiez si bien armé s'il lui eût été contraire.



*R.* Non; le seul préjugé auquel je me livre ici parce qu'il me paroît raisonnable en bien moins pour lui que contre ses bruyans protecteurs. Ils ont eux-mêmes fait faire ces portraits avec beaucoup de dépense et de soin, ils les ont annoncés avec pompe dans les journaux dans les gazettes, ils les ont prônés par tout; Mais s'ils n'en peignent pas mieux l'original au moral qu'au physique, on le connoitra sûrement fort mal d'après eux. Voici un Quatrain que J. J. mit au dessous d'un de ces portraits.

Hommes savans dans l'art de feindre,  
Qui me prêtez des traits si doux;  
Vous aurez beau vouloir me peindre,  
Vous ne peindrez jamais que vous.

*Le Pr.* Il faut que ce Quatrain soit tout nouveau, car il en a assez joli, et je n'en avois point oui parler.

*R.* Il y a plus de six ans qu'il en fait, et l'auteur l'a donné ou recité à plus de cinquante personnes, qui toutes lui en ont très fidèlement gardé le secret qu'il ne leur demandoit pas, et je ne crois pas que vous vous attendiez à trouver ce Quatrain dans le Mercure.

J'ai cru voir dans toute cette histoire de portraits des singularités qui m'ont porté à la suivre, et j'y ai trouvé, surtout pour celui d'Angleterre des circonstances bien extraordinaires. David Hume, étroitement lié à Paris avec vos Messieurs, sans oublier les Dames, devient on ne sait comment le Patron, le zélé protecteur le bienfaiteur à toute ouïe de J. J.; et fait tant de concert avec eux, qu'il parvient enfin, malgré toute la répugnance de celui-ci, à l'emmener en Angleterre. Là, le premier et le plus important de ses soins est de faire faire par Ramsay son ami particulier le portrait de son ami public J. J. Il desiroit aussi ardemment ce portrait qu'un amant bien épris desireroit celui de sa maîtresse. A force de prières et d'importunités il arrache le consentement de J. J. On lui fait mettre un bonnet bien noir, un vêtement bien brun, on le place dans un lieu bien sombre, et là, pour le peindre assis on le fait tenir debout, courbé, appuyé d'une de ses mains sur une table bien basse, dans une attitude où ses muscles fortement tendus altèrent les traits de son visage. De toutes ces précautions devoit résulter un portrait très peu flatté quand il eût été fidèle. Vous avez vu ce terrible portrait; vous jugerez de la ressemblance si jamais vous voyez l'original. Pendant le séjour de J. J. en Angleterre ce portrait y a été gravé publié vendu par tout, sans qu'il lui ait été possible de voir cette gravure. Il revient en France, et là il apprend que son Portrait d'Angleterre est annoncé célébré vanté comme un chef-d'œuvre de peinture de gravure <sup>sur cuivre</sup> et de ressemblance: il parvient enfin, non sans peine à le voir; il frémit et dit ce qu'il en pense. Tout le monde se moque de lui. Tout le détail qu'il fait paroît la chose la plus naturelle, et loin d'y rien voir qui puisse faire suspecter la droiture du généreux David Hume, on n'apperceoit que les soins de l'amitié la plus tendre dans ceux qu'il a pris pour donner à son ami J. J. la figure d'un Cyclope affreux. Pensez-vous comme le public à cet égard?



*Le Fr.* / Le moyen ? Sur un pareil exposé. J'avoue au contraire que ce fait seul bien avéré me paraitroit de celer bien des choses : Mais qui m'assurera qu'il en vrai ?

*R.* / La figure du portrait. Sur la question présente, cette figure ne mentira pas.

*Le Fr.* / Mais ne donnez-vous point aussi trop d'importance à des bagatelles ? Qu'un portrait soit difforme ou peu ressemblant, c'en la chose du monde la moins extraordinaire. Tous les jours on grave on contrefait on défigure les hommes célèbres, sans que de ces grossières gravures on tire aucune conséquence pareille à la vôtre.

*R.* / J'en conviens ; mais ces copies défigurées sont l'ouvrage de mauvais-ouvriers avides, et non les productions d'artistes distingués, ni les fruits du zèle et de l'amitié : On ne les prône pas avec bruit dans toute l'Europe, on ne les annonce pas dans les papiers publics, on ne les voit pas dans les appartemens ornés de cadres et de glaces ; on les laisse pourrir sur les quais, ou parer les chambres des cabarets et les boutiques des barbiers.

Je ne prétends pas vous donner pour des réalités toutes les idées inquiétantes que fournit à J. J. l'obscurité profonde dont on s'applique à l'entourer. Les mystères qu'on lui fait de tout ont un aspect si noir qu'il n'en pas surprenant qu'ils affectent de la même teinte son imagination effarouchée : mais parmi les idées outrées et fantastiques que cela peut lui donner, il en est qui, vu la manière extraordinaire dont on procède avec lui, méritent un examen sérieux avant d'être rejetées. Il croit, par exemple, que tous les désastres de sa destinée depuis sa funeste célébrité sont les fruits d'un complot formé de longue main dans un grand secret entre peu de personnages qui ont trouvé le moyen d'y faire entrer successivement toutes celles dont ils avoient besoin pour son exécution : les Grands, les Auteurs, les Médecins (cela n'étoit pas difficile) tous les hommes puissans, toutes les femmes galantes, tous les corps accrédités, tous ceux qui disposent de l'administration, tous ceux qui gouvernent les opinions publiques. Il prétend que tous les événemens relatifs à lui qui paroissent accidentels ou fortuits, ne sont que de successifs développemens concertés d'avance et tellement ordonnés que tout ce qui lui doit arriver dans la suite a déjà sa place dans le tableau, et ne doit avoir son effet qu'au moment marqué. Tout cela se rapporte assez à ce que vous m'avez dit vous-même et à ce que j'ai cru voir, sous d'autres noms. Selon vous, c'est un système de bienfaisance envers un scélérat ; selon lui c'est un complot d'imposture contre un innocent ; selon moi, c'est une ligue dont je ne détermine pas l'objet, mais dont vous ne pouvez nier l'existence, puisque vous-même y êtes entré.

Il pense que du moment qu'on entreprit l'œuvre complète de sa diffamation, pour faciliter le succès de cette entreprise alors difficile, on résolut de la graduer, de commencer par le rendre odieux et noir, et de finir par le rendre abject et méprisable. Vos Messieurs, qui n'oublient rien, n'oublieront pas la figure, et après l'avoir éloigné de Paris, travailleront à lui en donner une aux yeux du public, conforme au caractère dans ils vouloient le gratifier.



Il fallut d'abord détruire et changer la gravure qui avoit été faite sur le portrait de La Tour. Cela fut bientôt fait. Après son départ pour l'Angleterre, sur un modèle en terre qu'on avoit fait faire par Le Moine, on fit faire une gravure telle qu'on la desiroit : Mais la figure en étoit hideuse à tel point que pour ne pas se découvrir trop ou trop tôt, on fut contraint de supprimer la gravure. On fit faire à Londres par les bons offices de l'ami Hume le portrait dont je viens de parler, et n'e pargnant aucun soin de l'art pour en faire valoir la gravure, on le rendit moins difforme que la précédente, mais plus terrible et plus noire mille fois. Le portrait a fait longtemps, à l'aide de vos Messieurs, l'admiration de Paris et de Londres, jusqu'à ce qu'ayant gagné pleinement le premier point et rendu aux yeux du public l'original aussi noir que la gravure, on en vint au second article, et dégradant habilement ces affreux coloris, de l'homme terrible et vigoureux qu'on avoit d'abord peint, on fit peu à peu un petit fourbe un petit menteur un petit escroc, un coureur de tavernes et de mauvais lieux. C'en alors que parut le portrait grimacier de Fiquet qu'on avoit tenu longtemps en réserve jusqu'à ce que le moment de le publier fut venu, afin que la mine basse et visible de la figure répondit à l'idée qu'on donnoit de l'original. C'en encore alors que parut un petit médaillon en plâtre sur le costume de la gravure anglaise, mais dont on avoit eu soin de changer l'air terrible et fier en un souris traitée et sardonique, comme celui de Panurge achetant les moutons de Dindenaute, ou comme celui que form en voyant J. J. ceux qui le rencontrent dans les rues, et il en est certain que depuis lors vos Messieurs se sont moins attachés à faire de lui un objet d'horreur qu'un objet de dérision, ce qui ne paroît pas aller à la fin qu'ils disent avoir de mettre tout le monde en garde contre lui; car on se tient en garde contre les gens qu'on redoute, mais non pas contre ceux qu'on méprise.

Voilà l'idée que l'histoire de ces différens portraits a fait naître à J. J. Mais toutes ces graduations préparées de si loin ont bien l'air de conjectures chimeriques, fruits assez naturels d'une imagination frappée par tant de mystères et de malheurs. Sans donc adopter ni rejeter quant à présent ces idées, laissons tous ces étranges portraits, et revenons à l'original.

J'avois percé jusqu'à lui; mais que de difficultés me restèrent à vaincre dans la manière dont je me proposois de l'examiner! Après avoir étudié l'homme toute ma vie, j'avois cru connoître les hommes; je m'étois trompé. Je ne parvins jamais à en connoître un seul; non qu'en effet ils soient difficiles à connoître; mais je m'y prenois mal, et toujours interprétant d'après mon cœur ce que je voyois faire aux autres, je leur prêtois les motifs qui m'auroient fait agir à leur place, et je m'abusois toujours. Donnant trop d'attention à leurs discours et pas assez à leurs oeuvres, je les écoutois parler plutôt que je ne les regardois agir, ce qui, dans ce siècle de philosophie et de beaux discours me les faisoit prendre pour autant de sages, et juger de leurs vertus par leurs sentences. Que si quelquefois leurs actions attiroient mes regards, c'étoit celles qu'ils destinoient à cette fin, lorsqu'ils montoient sur le théâtre pour y faire quelque oeuvre d'éclat qui s'y fit admirer;



sans songer dans ma bêtise que souvent ils mettoient en avant cette œuvre brillante pour masquer dans le cours de leur vie un tissu de bassesses et d'iniquités. Je voyois presque tous ceux qui se piquent de finesse et de pénétration s'abuser en sens contraire par le même principe de juger du cœur d'autrui par le sien. Je les voyois saisir avidement en l'air un trait un geste un mot inconsideré, et l'interprétant à leur mode s'applaudir de leur sagacité, en prêtant à chaque mouvement fortuit d'un homme un sens subtil qui n'existoit <sup>souvent</sup> que dans leur esprit. Eh quel est l'homme d'esprit qui ne dir jamais de sottise! Quel est l'honnête homme auquel jamais il n'échappe un propos répréhensible que son cœur n'a point dicté? Si l'on tenoit un registre exact de toutes les fautes que l'homme le plus parfait a commises, de tous les mots inconsiderés qu'il a pu dire, et qu'on supprimât soigneusement tout le reste, quelle opinion donneroit-on de cet homme-là? Et que dis-je, les fautes! non, les actions les plus innocentes, les gestes les plus indifférents, les discours les plus sensés, tout dans un observateur prévenu qui se passionne augmente et nourrit le préjugé dans lequel il se complait, quand il détache chaque mot ou chaque fait de sa place, pour le mettre dans le jour qui lui convient.

Je voulois m'y prendre autrement pour juger à part-moi un homme si cruellement si légèrement si universellement jugé. Sans m'arrêter à de vains discours qui peuvent tromper, ou à des signes passagers plus incertains encore, mais si commodes à la paresse et à la malignité, je résolus de l'étudier par ses inclinations ses mœurs ses goûts ses penchans ses habitudes, de suivre les détails de sa vie, le cours de son humeur, la pente de ses affections, de le voir agir en l'entendant parler, de le pénétrer s'il étoit possible en dedans de lui-même; en un mot de l'observer moins par des signes équivoques et rapides, que par la constante manière d'être; seule règle infailible pour bien juger du vrai caractère d'un homme et des passions qu'il peut cacher au fond de son cœur. Mon embarras étoit d'applanir les obstacles que, prévenu par vous je prévoyois dans l'exécution de ce projet.

Je savois qu'irrité des perfides empressemens de ceux qui l'abordaient il ne cherchoit qu'à repousser tous les nouveaux venus; je savois qu'il jugeoit, et ce me semble avec assez de raison de l'intention des gens par l'air ouvert ou réservé qu'ils prenoient avec lui; et mes engagements m'étant le pouvoir de lui rien dire, je devois m'attendre que ces mystères ne le disposeroient pas à la familiarité dont j'avois besoin pour mon dessein. Je ne vis de remède à cela que de lui laisser voir mon projet, autant que cela pouvoit s'accorder avec le silence qui m'étoit imposé, et cela même pouvoit me fournir un premier préjugé légitime pour ou contre lui: car si, bien convaincue par ma conduite et par mon langage de la droiture de mes intentions, il s'allarmoit néanmoins de mon dessein, s'inquiétoit de mes regards, cherchoit à donner le change à ma curiosité, et commençoit par se mettre en garde, c'étoit dans mon esprit un homme à demi-jugé. Loin de rien voir ici de semblable, je fus aussi touché que surpris, non de l'accueil que cette idée m'attira de sa part, car il n'y mit aucun empressement ostensible, mais de la joie qu'elle



me parut exciter dans son cœur. Ses regards attendris m'en dirent plus que n'auroient fait des caresses. Je le vis à son aise avec moi; c'étoit le meilleur moyen de m'y mettre avec lui. A la manière dont il me distingua dès le premier abord de tous ceux qui l'obsédoient, je compris qu'il n'avoit pas un instant pris le change sur mes motifs. Car, quoique cherchant tous également à l'observer, ce dessein commun d'en donner à tous une allure assez semblable, nos recherches étoient trop différentes par leur objet pour que la distinction n'en fut pas facile à faire. Il vit que tous les autres, ne cherchant que le mal ne vouloient voir que cela, que j'étois le seul qui cherchant le bien ne vouloit voir que la vérité, et ce motif qu'il décela sans peine m'attira sa confiance.

Entre tous les exemples qu'il m'a donnés de l'intention de ceux qui l'approchent je ne vous en citerai qu'un. L'un d'eux s'étoit tellement distingué des autres par de plus affectueuses démonstrations et par un attendrissement souvent poussé jusqu'aux larmes, qu'il crut pouvoir s'ouvrir à lui sans réserve et lui lire ses confessions. Il lui permit même de l'arrêter dans sa lecture pour prendre note de tout ce qu'il voudroit retenir par préférence, et il remarqua durant cette longue lecture que sans l'arrêter dans nul endroit honorable et favorable, il ne manqua point d'écrire avec soin dans tous ceux où la vérité le forçoit à s'accuser et se charger lui-même. Voilà comment se font les remarques de ces Messieurs: et moi aussi, j'ai fait celles-là; mais je n'ai pas comme eux omis les autres et le tout m'a donné des résultats bien différents des leurs.

Par l'heureux effet de ma franchise j'avois l'occasion la plus rare et la plus sûre de bien connoître un homme, qui en de l'étudier à loisir dans sa vie privée, et vivant pour ainsi dire avec lui-même: car il se livra sans réserve, et me rendit aussi maître chez lui que chez moi: je n'avois presque d'autre habitation que la sienne.

Le Fr. / Comment! vous y mangiez aussi!

R. / Tous les jours.

Le Fr. / Quelles précautions avez-vous donc prises pour que ce fut impunément?

R. / Une seule qui vous paroitra plus bizarre qu'utile, mais dont il a fait une condition nécessaire pour être admis à sa table. C'étoit de renoncer à celle de vos Messieurs, et surtout de ne jamais dîner avec ni chez aucun Médecin — après avoir, eux le sachant, dîné chez lui la veille.

Le Fr. / Voilà, sans mentir une étrange précaution. Que signifie-t-elle, et quel peut en être le but? Pour justifier un monstre prétendriez vous en faire un?

R. / Ah! je ne prétends rien, je vous le proteste! Je n'entens accuser ici ni justifier personne. Dieu seul sait la vérité. Pour moi je me tais et gémis. Tout ce que je sais en général est que ces Messieurs sont bien de leur siècle, et que, grâce au Ciel mon J. J. à moi n'en pas du sien. \*

Le Fr. / Mais en vérité, Monsieur Rousseau, vous n'y pensez pas! Si peut-être il y a chez quelques Médecins un peu de rancune <sup>cachée</sup> contre J. J.; Vous

Je soupçonne, et de bien bon cœur, que, faire le mal soi-même pour en charger aux autres, fut une manœuvre étrange au siècle où j'ai eu le malheur de vivre.



n'ignorez pas en revanche combien leur corps se distingue de tous les autres par la grande probité.

R. / Pardonnez-moi, Monsieur; je sais qu'il se distingue: mais j'ignorais que ce fut par là.

Le Fr. / C'est pis, Monsieur, il faut l'apprendre. Mais quelque opinion que vous puissiez avoir d'eux et de leurs principes, soyez sûr que dès qu'il s'agira de J. J. ils ne seront point accusés de prévarication. \*

R. / Oh cela doit être! Leur impartialité à son égard en si bien établie! Mais revenons. Mon premier soin fut de m'informer des raisons de cette manière de vivre solitaire qu'il avoit choisie. Je savois qu'il avoit toujours fui le grand monde et aimé la retraite; mais je savois aussi que dans des sociétés peu nombreuses il avoit jadis joui des douceurs de l'intimité en homme dont le cœur étoit fait pour elle. Je voulus apprendre pourquoi maintenant détaché de tout, il s'étoit tellement concentré dans la solitude que ce n'étoit plus que par force qu'on <sup>peut</sup> venoit à ~~bien~~ l'aborder.

Le Fr. / Cela n'en est-il pas tout clair? Il se gênoit autrefois parce qu'on ne le connoissoit pas encore. Aujourd'hui que bien connu de tous il ne gagneroit plus rien à se contraindre, il se livre tout à fait à son horrible misanthropie. Il fuit les hommes parce qu'il les déteste. Il vit en loup-garou parce qu'il n'y a rien d'humain dans son cœur.

R. / Non, cela ne me paroît pas aussi clair qu'à vous, et ce discours que j'entends tenir à tout le monde me prouve bien que les hommes le haïssent, mais non pas que c'en lui qui les hait.

Le Fr. / Quoi! ne l'avez-vous pas vu, ne le voyez-vous pas tous les jours recherché de beaucoup de gens se refuser durement à leurs avances? Comment donc expliquez-vous cela?

R. / Beaucoup plus naturellement que vous: car la fuite en est un effet bien plus naturel de la crainte que de la haine. Il ne fuit point les hommes parce qu'il les hait, mais parce qu'il en a peur. Il ne les fuit pas pour leur faire du mal, mais pour tâcher d'échapper à celui qu'ils lui veulent. Eux au contraire ne le recherchent pas par amitié mais par haine: ils le cherchent et il les fuit, comme dans les sables d'Afrique où sont peu d'hommes et beaucoup de Tigres, les hommes fuient les Tigres et les Tigres cherchent les hommes. S'ensuit-il de là que les hommes sont méchants et sauvages, et que les Tigres sont sociables et humains? Même, quelque opinion que doive avoir J. J. de ceux qui, malgré celle qu'on a de lui, ne laissent pas de le rechercher, il ne ferme point la porte à tout le monde; il reçoit honnêtement ses anciennes connoissances, quelquefois même les nouveaux venus quand ils ne montrent ni patelinage ni arrogance. Je ne l'ai jamais vu se refuser durement qu'à des avances tyranniques insolentes et malhonnêtes, qui dévoient clairement

\* J'en connois un que j'en crois incapable. Je me fais un devoir et un plaisir de cette déclaration. Homme de bien et aimant la vertu, il peut être trompé comme le public, mais non séduit ni corrompu. Cependant pour ne pas l'exposer aux batteries de ces Messieurs, je me garderai de le nommer. Le Signé, J. J.



l'intention de ceux qui les faisaient. Cette manière ouverte et généreuse de raporter la perfidie et la trahison ne fut jamais l'allure des méchants. S'il ressembloit à ceux qui le recherchent, au lieu de se dérober à leurs avances il y répondroit pour tâcher de les payer en même monnaie, et leur rendant fourberie pour fourberie et trahison pour trahison, il se serviroit de leurs propres armes pour se défendre et se venger d'eux. Mais loin qu'on l'ait jamais accusé d'avoir tracassé dans les sociétés où il a vécu ni brouillé ses amis entre eux, ni deservi personne avec qui il fut en liaison, le seul reproche que lui aient fait ses soi-disant amis a été de les avoir quittés ouvertement, comme il a dû faire sitôt que les trouvant faux et perfides il a cessé de les estimer.

Non, Monsieur; le vrai misanthrope, si un être aussi contradictoire pouvoit exister\*, ne fueroit point dans la solitude, quel mal peut-il vouloir faire aux hommes celui qui vit seul? Celui qui les hait veut leur nuire, et pour leur nuire il ne faut pas les fuir. Les méchants ne sont point dans les déserts, ils sont dans le monde. C'est là qu'ils intriguent et travaillent pour satisfaire leurs passions et tourmenter les objets de leur haine. De quel motif que soit animé celui qui veut s'engager dans la foule et s'y faire jour, il doit s'armer de vigueur pour repousser ceux qui le poussent, pour écarter ceux qui sont devant lui, pour fendre la presse et faire son chemin. L'homme débonnaire et doux, l'homme timide et faible qui n'a point ce courage et qui tâche de se tirer à l'écart de peur d'être abbatu et foulé aux pieds est donc un méchant, à votre compte; les autres plus forts plus durs plus ardents à percer sont les bons? J'ai vu pour la première fois cette nouvelle doctrine dans un discours public par le philosophe Diderot, précisément dans le temps que son ami J. J. s'étoit retiré dans la solitude. Il n'y a que le méchant, dit-il, qui soit seul. Jusqu'alors on avoit regardé l'amour de la retraite comme un des signes les moins équivoques d'une âme paisible et saine, exempte d'ambition d'envie et de toutes les ardentes passions filles de l'amour-propre, qui naissent et fermentent dans la société. Au lieu de cela, voici par un coup de plume inattendu, ce gourd paisible et doux, jadis si universellement admiré, transformé tout d'un coup en une rage infernale; voilà tant de sages respectés et Descartes lui-même, changés dans un instant en autant de misanthropes affreux et de scélérats. Le philosophe Diderot étoit seul peut-être en écrivant cette sentence, mais je doute qu'il eût été seul à la méditer, et il prit grand soin de la faire circuler dans le monde. Eh plus-à-Dieu que le méchant fut toujours seul! Il ne se feroit guères de mal.

Je crois bien que des solitaires qui le sont par force peuvant, rongés de dépit et de regrets dans la retraite où ils sont détenus, devenir inhumains féroces et prendre en haine avec leur chaîne tout ce qui n'en est pas chargé comme eux. Mais les solitaires par goût et par choix sont naturellement humains hospitaliers et caressants. Ce n'est pas parce qu'ils haïssent les hommes, mais parce qu'ils

\* Simon n'étoit point naturellement misanthrope. Il y avoit dans son fait plus de dépit et d'enfantillage que de véritable méchanceté. C'étoit un fou mécontent qui bouddoit contre le genre humain.



aiment le repos et la paix, qu'ils fuient le tumulte et le bruit. La longue privation de la société la leur rend même agréable et douce, quand elle s'offre à eux sans contrainte. Ils en jouissent alors délicieusement, et cela se voit. Elle est pour eux ce qu'est la commerce des femmes pour les hommes qui ne passent pas leur vie avec elles, mais qui dans les courts momens qu'ils y passent y trouvent des charmes ignorés des galants de profession.

Je ne comprends pas comment un homme de bon sens peut adopter un seul momens la sentence du philosophe Diderot; elle a beau être hautaine et tranchante, elle n'en est pas moins absurde et fautive. Eh qui ne voit au contraire qu'il n'en est pas possible que le méchant aime à vivre seul et vis-à-vis de lui-même? Il s'y sentiroit en trop mauvaise compagnie, il y seroit trop mal à son aise; il ne s'y supporteroit pas longtems, ou bien sa passion dominante y restant toujours oisive, il faudroit qu'elle s'éteignît et qu'il y redevinât bon. L'amour-propre, principe et source de toute méchanceté s'active et s'exalte dans la société qui l'a fait naître, et où l'on est à chaque instans forcé de se comparer; il languit et meurt faute d'aliment dans la solitude. Quiconque se suffit à lui-même ne veut nuire à qui que ce soit. Cette maxime en moins éclatante et moins arrogante, mais plus sensée et plus juste que celle du philosophe Diderot, <sup>et préférable au moins en ce qu'elle ne tend à nuire à personne.</sup> Ne nous laissons pas éblouir par l'éclat sententieux dont souvent le mensonge et l'erreur se couvrent. Ce n'est pas la foule qui fait la société, et c'en est en vain que les corps se rapprochent lorsque les cœurs se repoussent. L'homme vraiment sociable en plus difficile en liaisons qu'un autre; celles qui ne consistent qu'en fausses apparences ne sauroient lui convenir: Il aime mieux vivre loin des méchans sans penser à eux, que de les voir et les haïr; il aime mieux fuir son ennemi que de le rechercher pour lui nuire. Celui qui ne connoît d'autre société que celle des cœurs n'ira pas chercher la sienne dans vos cercles. Voilà comment J. J. a dû penser et se conduire avant la ligue dont il est l'objet: jugez si maintenant qu'elle existe et qu'elle tend de toutes parts ses pièges autour de lui, il doit trouver du plaisir à vivre avec ses persecuteurs, à se voir l'objet de leur dérision, le jouet de leur haine, la dupe de leurs perfides caresses, à travers lesquelles ils font malignement percer l'air insultant et moqueur qui doit les lui rendre odieuses. Le mépris l'indignation la colère ne sauroient le quitter au milieu de tous ces gens-là. Il les fuir pour s'épargner des sentimens si pénibles; il les fuir parce qu'ils méritent sa haine, et qu'il étoit fait pour les aimer.

*Le Fr.* Je ne puis apprécier vos préjugés en sa faveur avant d'avoir appris sur quoi vous les fondez. Quant à ce que vous dites à l'avantage des solitaires, cela peut être vrai de quelques hommes singuliers qui s'étoient fait de fausses idées de la sagesse: mais au moins ils donnoient des signes non équivoques du louable emploi de leur tems. Les méditations profondes et les immortels ouvrages dont les philosophes que vous citez ont illustré leur solitude prouvent assez qu'ils s'y occupoient d'une manière utile et glorieuse, et qu'ils n'y passoient pas uniquement leur tems comme votre homme à traquer des crimes et des noirceurs.

*R.* C'est à quoi, ce me semble, il n'y para pas non plus uniquement le sien.



La lettre à M. d'Alembert sur les Spectacles, Heloise, Emile, le Contrat Social, les essais sur la paix perpétuelle et sur l'imitation théâtrale et d'autres écrits non moins estimables qui n'ont point paru sont des fruits de la retraite de J.J. Je doute qu'aucun philosophe ait médité plus profondément plus utilement peut-être, et plus écrit en si peu de temps. Appelez-vous tout cela des noirceurs et des crimes?

*Le Fr.* / Je connois des gens aux yeux de qui c'en pourroient bien être. Vous savez à quel point, ou du moins ce que disent nos Meilleurs de ces livres. Mais avez-vous oublié qu'ils ne sont pas de lui, et que c'en vous-même qui me l'avez persuadé?

*R.* / Je vous ai dit ce que j'imaginai pour expliquer des contradictions que je voyois alors et que je ne vois plus: mais si nous continuons à passer ainsi d'un sujet à l'autre, nous perdrons notre objet de vue, et nous ne l'atteindrons jamais. Reprenons avec un peu plus de suite le fil de mes observations avant de passer aux conclusions que j'en ai tirées.

Ma première attention après m'être introduit dans la familiarité de J.J. fut d'examiner si nos liaisons ne lui avoient rien fait changer dans sa manière de vivre, et j'eus bientôt toute la certitude possible que non seulement il n'y changeoit rien pour moi, mais que de tous temps elle avoit été la même et parfaitement uniforme, quand, maître de la choisir, il avoit pu suivre en liberté son penchant. Il y avoit cinq ans que de retour à Paris il avoit recommencé d'y vivre. D'abord, ne voulant se cacher en aucune manière il avoit fréquenté quelques maisons, dans l'intention d'y reprendre ses anciennes liaisons, et même d'en former de nouvelles. Mais au bout d'un an il cessa de faire des visites, et reprenant dans la capitale la vie solitaire qu'il menoit depuis tant d'années à la campagne, il partagea son temps entre l'occupation journalière dont il s'étoit fait une ressource, et les promenades champêtres dont il faisoit son unique amusement. Je lui demandai la raison de cette conduite. Il me dit qu'ayant vu toute la génération présente concourir à l'oeuvre de ténèbres dont il étoit l'objet, il avoit d'abord mis tous ses soins à trouver quelqu'un qui ne partageât pas l'iniquité publique; qu'après de vaines recherches dans les provinces il étoit venu les continuer à Paris, espérant qu'au moins parmi les anciennes connoissances il se trouveroit quelqu'un moins dissimulé, moins faux, qui lui donneroit les lumières dont il avoit besoin pour percer cette obscurité. Qu'après bien des soins inutiles il n'avoit trouvé, même parmi les plus honnêtes gens que trahison, duplicité, mensonge, et que tous, en s'empressant à le recevoir à le prévenir à l'attirer, paroissent si contents de sa diffamation, y contribuoient de si bon cœur, lui faisoient des caresses si fardées, le louoient d'un ton si peu sensible à son cœur, lui prodiguoient l'admiration la plus outrée avec si peu d'estime et de considération, qu'ennuyé de ces démonstrations moqueuses et mensongères, et indigné d'être ainsi le jouet de ses prétendus amis, il cessa de les voir, se retira sans leur cacher son dédain, et après avoir si longtemps cherché sans succès un homme, éteignit sa lanterne et se renferma tout à fait au dedans de lui.

C'est dans cet état de retraite absolue que je le trouvai et que j'entrepris de le connoître. Attentif à tout ce qui pouvoit manifester à mes yeux son intérieur, en garde contre tout jugement précipité, résolu de le juger, non sur quelques mots éparés, ni sur quelques circonstances particulières,



Mais sur le concours de ses discours de ses actions de ses habitudes, et sur cette constante manière d'être qui seule dévoile infailliblement un caractère; mais qui demande pour être aperçue plus de suite plus de persévérance, et moins de confiance au premier coup d'oeil que le tiède amour de la justice dépouillé de tout autre intérêt, et combattu par les tranchantes décisions de l'amour-propre n'en inspire au commun des hommes. Il fallut par conséquent commencer par tout voir tout entendre par tenir note de tout avant de prononcer sur rien, jusqu'à ce que j'eusse rassemblé des matériaux suffisants pour fonder un jugement solide, qui ne fut l'ouvrage ni de la passion ni du préjugé.

Je ne fus pas surpris de le voir tranquille, vous m'aviez prevenu qu'il l'étoit; mais vous attribuez cette tranquillité à bassesse d'ame; elle pouvoit venir d'une cause toute contraire; j'avois à déterminer la véritable. Cela n'étoit pas pas difficile; car, à moins que cette tranquillité ne fut toujours inaltérable, il ne falloit pour en découvrir la cause que remarquer ce qui pouvoit la troubler: si c'étoit la crainte, vous aviez raison; si c'étoit l'indignation, vous aviez tort. Cette vérification ne fut pas longue, et je fus bientôt à quoi s'en tenir.

Je le trouvais s'occupant à copier de la musique à toute la page. Cette occupation m'avoit paru comme à vous ridicule et affectée. Je m'appliquai d'abord à connoître s'il s'y livroit sérieusement ou par jeu, et puis à savoir au juste quel motif lui avoit fait reprendre, et ceci demandoit plus de recherche et de soin. Il falloit connoître exactement ses ressources et l'état de sa fortune, vérifier ce que vous m'aviez dit de son aisance, examiner sa manière de vivre, entrer dans le détail de son petit ménage, comparer sa dépense et son revenu; en un mot, connoître sa situation présente autrement que par son dire et le dire contradictoire de vos espérances: c'en à quoi je donnai la plus grande attention. Je crus m'apercevoir que cette occupation lui plaisoit, quoiqu'il n'y réussit pas trop bien. Je cherchai la cause de ce bizarre plaisir, et je trouvais qu'elle tenoit au fond de son naturel et de son humeur dont je n'avois encore aucune idée, et qu'à cette occasion je commençai de pénétrer. Il associoit ce travail à un amusement dans lequel je le suivis avec une égale attention. Ses longs séjours à la campagne lui avoient donné du goût pour l'étude des plantes. Il continuoit à se livrer à cette étude avec plus d'ardeur que de succès, soit que sa mémoire défaillante commençât à lui refuser tout service, soit, comme je crus le remarquer, qu'il se fit plutôt de cette occupation un jeu d'enfant qu'une étude véritable. Il s'attachoit plus à faire de jolis herbiers qu'à classer et caractériser les genres et les espèces. Il employoit un temps et des soins incroyables à dessécher et à platir des rameaux, à étendre et déployer de petits feuillages, à conserver aux fleurs leurs couleurs naturelles; de sorte que, collant avec soin ces fragments sur des papiers qu'il ornoit de petits cadres, à toute la vérité de la nature il joignoit l'éclat de la miniature, et le charme de l'imitation.

Je l'ai vu s'attacher enfin sur ces amusements devenu trop fatigant pour son âge, trop coûteux pour sa bourse, et qui lui prenoit un temps nécessaire - dont il ne le dédomageoit pas. Peut-être nos liaisons ont-elles contribué à l'en détacher. On voit que la contemplation de la nature a toujours un grand attrait pour son cœur: Il y trouvoit un supplément aux attachements



donc il avoit besoin; mais il en laissa le supplément pour la chose, s'il en avoit eu le choix, et il ne se réduisit à converser avec les plantes qu'après de vains efforts pour converser avec les humains. Je quitterai volontiers, m'a-t-il dit, la société des végétaux pour celle des hommes, au premier espoir d'en retrouver.

Mes premières recherches m'ayant jeté dans les détails de la vie domestique, je m'y suis particulièrement attaché, persuadé que j'en tirerois pour mon objet des lumières plus sûres que de tout ce qu'il pouvoit avoir dit ou fait en public, <sup>et que d'affaires je n'avois pas vu par moi-même.</sup> et en dans la familiarité d'un commerce intime, dans la continuité de la vie privée qu'un homme à la longue se laisse voir tel qu'il est; quand le ressort de l'attention sur soi se relâche et qu'oubliant le reste du monde on se livre à l'impulsion du moment. Cette méthode est sûre, mais longue et pénible; elle demande une <sup>que pour soutenir le seul projet de la justice et de la vérité,</sup> patience et une assidue, dont on se dispense aisément en substituant quelque remarque fortuite et rapide aux observations lentes mais solides que donne un examen égal et suivi.

J'ai donc regardé s'il régnoit chez lui du désordre ou de la règle, de la gêne ou de la liberté, s'il étoit sobre ou dissolu, sensuel ou grossier, si ses goûts sont dépravés ou sains, s'il est sombre ou gai dans ses repas, dominé par l'habitude ou sujet aux fantaisies, chiche ou prodigue dans son ménage, entier — impérieux tiran dans sa petite sphère d'autorité, ou trop doux, peut-être, et trop mou, craignant plus les dissensions qu'il n'aime l'ordre, et souffrant pour la paix les choses du monde les plus contraires à son goût et à sa volonté: comment il supporte l'adversité, le mépris, et la haine publique: quelles sortes d'affections lui sont habituelles, quels genres de peine ou de plaisir altèrent le plus son humeur. Je l'ai suivi dans sa plus constante manière d'être, et dans ces petites inégalités non moins inévitables, non moins utiles, peut-être, dans le calme de la vie privée que de légères variations de l'air et du vent dans celui des plus beaux jours. J'ai voulu voir comment il se fâche et comment il s'appaise, s'il exhale ou contient sa colère, s'il est rancunier ou emporté, facile ou difficile à appaiser, s'il aggrave ou répare ses torts, s'il sait endurer et pardonner ceux des autres, s'il est doux et facile à vivre ou dur et fâcheux dans le commerce familial. S'il aime à s'épancher au dehors ou à se concentrer en lui-même, si son cœur s'ouvre aisément ou se ferme aux caresses, s'il en toujours prêt à circonspect maître de lui-même, ou si se laissant dominer par ses mouvements il montre indiscrettement chaque sentiment dont il est ému. Je l'ai pris dans les situations d'esprit les plus diverses les plus contraires qu'il m'a été possible de saisir: tantôt calme et tantôt agité, dans un transport de colère et dans une effusion d'attendrissement: dans la tristesse et l'abattement de cœur; dans ces courts mais doux moments de joie que la nature lui fournit encore, et que les hommes n'ont pu lui ôter: dans la gaieté d'un repas un peu prolongé; dans ces circonstances imprévues où un homme ardent n'a pas le temps de se déguiser, et où le premier mouvement de la nature prévient toute réflexion. En suivant tous les détails de sa vie je n'ai point négligé ses discours ses opinions ses maximes; je n'ai rien omis pour bien connaître ses vrais sentimens sur les matières qu'il traite dans ses écrits. Je l'ai fondé sur la nature de l'âme, sur l'existence de Dieu, sur la moralité de la vie humaine, sur le vrai



bonheur, sur ce qu'il pense de la doctrine à la mode et de ses auteurs, enfin sur tout ce qui peut faire connoître avec les vrais sentimens d'un homme sur l'usage de cette vie et sur la destination des vrais principes de conduite. J'ai soigneusement comparé tout ce qu'il m'a dit avec ce que j'ai vu de lui dans la pratique, n'admettant jamais pour vrai que ce que cette épreuve a confirmé.

Je l'ai particulièrement étudié par les côtés qui tiennent à l'amour-propre, bien sur qu'un orgueil irascible au point d'en avoir fait un monstre doit avoir de fortes et fréquentes explosions difficiles à contenir et impossibles à déguiser aux yeux d'un homme attentif à l'examiner par ce côté-là; surtout dans la position cruelle où je le trouvois.

Par les idées dont un homme pétri d'amour-propre s'occupe le plus souvent, par les sujets favoris de ses entretiens, par l'effet inopiné des nouvelles imprévues, par la manière de s'affecter des propos qu'on lui tient, par les impressions qu'il reçoit de la contenance et du ton des gens qui l'approchent, par l'air dont il entend louer ou decrier ses ennemis ou ses rivaux, par la façon dont il en parle lui-même, par le degré de joie ou de tristesse dont l'affectent leurs prospérités ou leurs revers, on peut à la longue le pénétrer et lire dans son âme, surtout lorsqu'un tempérament ardent lui ôte le pouvoir de réprimer ses premiers mouvemens, (si tant en néanmoins qu'un tempérament ardent et un violent amour-propre puissent compatir dans un même cœur.) Mais c'en surtout en parlant des talens et des livres que les auteurs se contiennent le moins et se décèlent le mieux: c'en aussi par là que je n'ai pas manqué d'examiner celui-ci. Je l'ai mis souvent et vu mettre par d'autres sur ce chapitre en divers tems et à diverses occasions. J'ai sondé ce qu'il pensoit de la gloire littéraire, quel prix il donnoit à sa jouissance, et ce qu'il estimoit le plus en fait de réputation de celle qui brille par les talens, ou de celle moins éclatante que donne un caractère estimable. J'ai voulu voir s'il étoit curieux de l'histoire des réputations naissantes ou déclinantes, s'il épluchoit malignement celles qui faisoient le plus de bruit, comment il s'affectoit des succès ou des chutes des livres et des auteurs, et comment il supportoit pour sa part les dures censures des critiques, les malignes louanges des rivaux, et le mépris affecté des brillans écrivains de ce siècle. Enfin je l'ai examiné par tous les sens où mes regards ont pu pénétrer, et sans chercher à rien interpréter selon mon desir, mais éclairant mes observations les unes par les autres pour découvrir la vérité, je n'ai pas un instant oublié dans mes recherches qu'il y alloit du destin de ma vie à ne pas me tromper dans ma conclusion.

**Le Fr.** Je vois que vous avez regardé à beaucoup de choses; apprendrai-je en fin ce que vous avez vu?

**R.** Ce que j'ai vu en meilleur à voir qu'à dire; ce que j'ai vu me suffit à moi qui l'ai vu pour déterminer mon jugement, mais non pas à vous pour déterminer le votre sur mon rapport; car il a besoin d'être vu pour être cru, et après la façon dont vous m'avez prevenu, je ne l'aurois pas cru moi-même sur le rapport d'autrui. Ce que j'ai vu ne sont que des choses bien communes en apparence, mais très rares en effet. Ce sont des récits qui <sup>d'ailleurs</sup> conviendroient



mal dans ma bouche, et pour les faire avec bienséance, il faudroit être un autre que moi.

*Le Fr. /* Commencez, Monsieur, espérez-vous me donner ainsi le change, remplissez-vous ainsi vos engagements, et ne tirerez-vous aucun fruit du conseil que je vous ai donné? Les lumières qu'il vous a procurées ne doivent-elles pas nous être communes, et après avoir ébranlé la persuasion où j'étois, vous croyez-vous permis de me laisser les doutes que vous avez fait naître, si vous avez de quoi m'en tirer?

*R. /* Il vous en aisé d'en sortir à mon exemple en prenant pour vous-même ce conseil que vous dites m'avoir donné. Il en malheureux pour J. J. que Rousseau ne puisse dire tout ce qu'il sait de lui. Les déclarations sont désormais impossibles parce qu'elles seroient inutiles, et que le courage de les faire ne m'attireroit que l'humiliation de n'être pas cru.

Voulez-vous, par exemple, avoir une idée sommaire de mes observations? Prenez directement et en tout, tant en bien, qu'en mal le contrepied du J. J. de vos Messieurs, vous aurez très exactement celui que j'ai trouvé. Le leur est cruel, féroce et dur jusqu'à la dépravation, le mien est doux et compatissant jusqu'à la faiblesse; le leur est intraitable inflexible et toujours repoussant, le mien est facile et mou, ne pouvant résister aux caresses qu'il croit sincères, et se laissant subjugué, quand on sait s'y prendre par les gens mêmes qu'il n'estime pas: le leur misanthrope farouche déteste les hommes, le mien humain jusqu'à l'excès et trop sensible à leurs peines s'affecte autant ~~de leurs maux~~ des maux qu'ils se font entre eux que de ceux qu'il lui font à lui-même: le leur ne songe qu'à faire du bruit dans le monde aux dépens du repos d'autrui et du sien, le mien préfère le repos à tout, et voudroit être ignoré de toute la terre pourvu qu'on le laissât en paix dans son coin: le leur, dévoré d'orgueil et du plus intolérant amour-propre en tourmente de l'existence de ses semblables et voudroit voir tout le genre humain s'anéantir devant lui, le mien s'aimant sans se comparer n'en pas plus susceptible de vanité que de modestie; content de sentir ce qu'il est il ne cherche point quelle en sa place parmi les hommes, et je suis sûr que de sa vie il ne lui entra dans l'esprit de se mesurer avec un autre pour savoir lequel étoit le plus grand ou le plus petit: le leur plein de ruse et d'art pour en imposer voile ses vices avec la plus grande adresse et cache sa méchanceté sous une candeur apparente; le mien emporté, violent même dans ses premiers moments plus rapides que l'éclair, passe sa vie à faire de grandes et courtes fautes, et à les expier par de vifs et longs repentirs; au surplus, sans prudence sans présence d'esprit et d'une balourdise, incroyable, il offense quand il veut plaire, et dans sa naïveté plutôt étourdie que franche dit également ce qui lui sert et ce qui lui nuit, sans même en sentir la différence: Enfin le leur en un esprit diabolique aigu pénétrant, le mien ne pensant qu'avec <sup>beaucoup de lenteur</sup> et d'effort en craignant la fatigue, et souvent n'entendant les choses les plus communes qu'en y rêvant à son aise et seul, peut à peine passer pour un homme d'esprit.

N'en-il pas vrai que si je multipliois ces oppositions, comme je le pourrois faire, vous les prendriez pour des jeux d'imagination qui n'auroient aucune réalité? Et cependant je ne vous dirois rien qui ne me fut, non comme à vous affirmé par d'autres, mais attesté par ma propre conscience. Cette manière simple mais peu croyable de démentir les assertions bruyantes des gens passionnés par les observations paisibles mais sûres d'un homme impartial seroit donc inutile et ne produiroit aucun effet. D'ailleurs la situation de J. J. à certains



égards est même trop incroyable pour pouvoir être bien dévoilée: cependant pour le bien connoître il faudroit la connoître à fond, il faudroit connoître et ce qu'il endure et ce qui le lui fait supporter: or tout cela ne peut bien se dire; pour le croire il faut l'avoir vu.

Mais essayons s'il n'y auroit point quelque autre route aussi droite et moins traversée pour arriver à peu près au même but; s'il n'y auroit point quelque moyen de vous faire sentir tout d'un coup par une impression simple et immédiate, ce que dans les opinions où vous êtes je ne saurois vous persuader en procédant graduellement, sans attaquer sans cesse par des négations dures les tranchantes assertions de vos illustres. Je voudrois tâcher pour cela de vous esquisser ici le portrait de mon J. J. tel qu'après un long examen de l'original l'idée s'en est empreinte dans mon esprit. D'abord vous pourrez comparer ce portrait à celui qu'ils en ont tracé, juger lequel des deux en le plus lié dans ses parties et paroit former le mieux un seul tout, lequel explique le plus naturellement et le plus clairement la conduite de celui qu'il représente, ses goûts, ses habitudes, tout ce qu'on connoit de lui, non seulement depuis qu'il a fait des livres, mais dès son enfance et de tous les temps: après quoi, il ne tiendra qu'à vous de vérifier par vous-même si j'ai bien ou mal vu.

**Le Fr.** Rien de mieux que tout cela. Parlez donc; je vous écoute.

**R.** De tous les hommes que j'ai connus, celui dont le caractère dérive le plus pleinement de son seul tempérament est J. J. Il en est que l'a fait la nature; l'éducation ne l'a que bien peu modifié. Si dès sa naissance ses facultés et ses forces s'étoient tout à coup développées, dès lors on l'eût trouvé tel à peu près qu'il fut dans son âge mûr, et maintenant, après soixante ans de peines et de misères, le temps l'adversité les hommes l'ont en core très peu changé. Tandis que son corps vieillit et se casse, son cœur reste jeune toujours, il garde encore les mêmes goûts les mêmes passions de son jeune âge, et jusqu'à la fin de la vie il ne cessera d'être un vieux enfant.

Mais ce tempérament qui lui a donné la forme morale a des singularités qui pour être décelées demandent une attention plus suivie que le coup d'oeil suffisant qu'on jette sur un homme qu'on croit connoître, et qu'on a déjà jugé. Je puis même dire que c'est par son extérieur vulgaire et par ce qu'il a de plus commun qu'en y regardant mieux je l'ai trouvé le plus singulier. Ce paradoxe s'expliquera mieux à mesure que vous m'écouteriez.

Si, comme je vous l'ai dit, je fus surpris au premier abord de le trouver si différent de ce que je me l'étois figuré par vos récits, je le fus bien davantage du peu d'éclat pour ne pas dire de la bêtise de son entretien: moi qui ayam eu à vivre avec des gens de lettres, les ai toujours trouvés brillants élanés sententieux comme des oracles, subjuguant tout par leur docte faconde et par la hauteur de leurs décisions. Celui-ci, ne disant guères que des choses communes et les disant sans précision sans esprit et sans force, paroît toujours fatigué soit de parler, même en parlant peu, soit de la peine d'entendre; souvent même n'entendant point. Si on lui dit des choses un peu fines, et n'y répondant jamais à propos. Que s'il lui vient par hazard quelque mot heureusement trouvé, il en est si aise, que pour avoir quelque chose à dire il le répète éternellement. On le prendroit dans la conversation, non pour un penseur plein d'idées vives et neuves,



pensant avec force et s'exprimant avec justesse, mais pour un écolier embarrassé du choix de ses termes et subjugué par la suffisance des gens qui en savent plus que lui. Je n'avois jamais vu ce maintien timide et gêné dans nos moindres barbouilleurs de brochures; comment le concevoir dans un homme qui foulant aux pieds les opinions de son siècle sembloit en toute chose plus disposé à faire la loi qu'à la recevoir. S'il n'eût fait que dire des choses triviales et plates, j'aurois pu croire qu'il faisoit l'imbécile pour dépayser les espions dont il se sent entouré; mais quels que soient les gens qui l'écoutent, loin d'user avec eux de la moindre précaution, il lâche étourdiment des propos inconsidérés qui donnent sur lui de grandes prises; non qu'au fond ces propos soient répréhensibles, mais parce qu'il est possible de leur donner un mauvais sens qui sans lui être venu dans l'esprit, ne manque pas de se présenter par préférence à celui des gens qui l'écoutent, et qui ne cherchent que cela. En un mot je l'ai presque toujours trouvé pesant à penser, maladroit à dire, se fatigant sans cesse à chercher le mot propre qui ne lui venoit jamais, et embrouillant des idées déjà peu claires par une mauvaise façon de les exprimer. J'ajoute en passant \*

Une pareille ineptie étoit déjà fort étonnante dans un homme assez adroit pour avoir trompé quarante ans par de fausses apparences tous ceux qui l'ont approché; mais ce n'en pas tout. Le même homme dont l'oeil terne et la physionomie effacée semble dans les entretiens indifférens n'annoncer que de la stupidité, change tout à coup d'air et de maintien, sitôt qu'une matière intéressante pour lui le tire de sa léthargie. On voit sa physionomie éteinte s'animer se vivifier, devenir parlante expressive et prometteuse de l'esprit. A juger par l'éclat qu'on voit alors les yeux à son âge, dans sa jeunesse ils ont dû lancer des éclairs. A son geste impétueux à sa contenance agitée on voit que son sang bouillonne, on croiroit que des traits de feu vont partir de sa bouche, et poindre du tour; toute cette effervescence ne produit que des propos communs confus mal ordonnés, qui sans être plus expressifs qu'à l'ordinaire sont seulement plus considérés. Il élève beaucoup la voix, mais ce qu'il dit alors devient plus bruyant sans être plus vigoureux. Quelque fois cependant je lui ai trouvé de l'énergie dans l'expression; mais ce n'étoit jamais au moment d'une explosion subite; c'étoit seulement lorsque cette explosion ayant précédé avoit déjà produit son premier effet. Alors cette émotion prolongée agissant avec plus de règle sembloit agir avec plus de force, et lui suggéroit des expressions vigoureuses pleines du sentiment dont il étoit encore agité. J'ai compris par là comment ce homme pouvoit, quand son cœur s'échauffoit son cœur, écrire avec force quoiqu'il parlât faiblement, et comment sa plume devoit mieux que sa langue parler le langage des passions.

**Le Fr.** Tout cela n'en pas si contraire que vous pensez aux idées qu'on m'a données de son caractère. Ces embarras d'abord cette honte et cette timidité de parler que vous lui attribuez sont maintenant reconnus dans le monde pour être les plus sûres enseignes de l'amour propre et de l'orgueil.

**R.** D'où il suit que nos petits pâtres et nos pauvres villageois regorgent d'amour-propre, et que nos brillants académiciens, nos jeunes abbés, et nos Dames du grand air sont des prodiges d'humilité? Oh malheureuse nation où toutes les idées de l'aimable et du bon sont renversées, et où l'arrogance

\* que si dans nos premiers entretiens j'avois pu deviner ces embarras de parler, j'en aurois tiré plus de profit; car si, selon vous, l'homme si mal parleur n'auroit pu si bien écrire.



amour-propre des gens du monde transforme en orgueil et en vices les vertus qu'ils foulent aux pieds.

*Le M.* Ne vous échauffez pas. Laissons ce paradoxe sur lequel on peut disputer, et revenons à la sensibilité de notre homme dont vous convenez vous même et qui se déduit de vos observations. D'une profonde indifférence sur tout ce qui ne touche pas son petit individu il ne s'anime jamais que pour son propre intérêt : mais toutes les fois qu'il s'agit de lui, la violente intensité de son amour-propre doit en effet l'agiter jusqu'au transport ; ce n'en que quand cette agitation se modère qu'il commence d'exhaler sa bile et sa rage, qui dans les premiers momens se concentre avec force autour de son cœur.

*R.* Mes observations dont vous tirez ce résultat m'en fournissent un tout contraire. Il est certain qu'il ne s'affecte pas généralement comme tous nos auteurs de toutes les questions un peu fines qui se présentent et qu'il ne suffit pas pour qu'une discussion l'intéresse que l'esprit puisse y briller. J'ai toujours vu, j'en conviens, que pour vaincre la paresse à parler, et l'émouvoir dans la conversation, il falloit un autre intérêt que celui de la vanité du babil, mais je n'ai guères vu que cet intérêt capable de l'animer fut son intérêt propre, celui de son individu. Au contraire quand il s'agit de lui, soit qu'on le cajole par des flatteries, soit qu'on cherche à l'outrager à mots couverts, je lui ai toujours trouvé un air nonchalant et dédaigneux qui ne montrait pas qu'il fit un grand cas de tous ces discours ni de ceux qui les lui tenoient ni de leurs opinions sur son compte : mais l'intérêt plus grand, plus noble qui l'anime et le passionne en celui de la justice et de la vérité, et je ne l'ai jamais vu écouter de sang froid toute doctrine qu'il crut nuisible au bien public. Son embarras de parler peut souvent l'empêcher de se commettre lui et la bonne cause vis à vis ces brillans peroreurs qui savent habiller en termes séduisans et magnifiques leur cruelle philosophie : mais il est aisé de voir alors l'effort qu'il fait pour se taire et combien son cœur souffre à laisser propager des erreurs qu'il croit funestes au genre humain. Défenseur indiscret du faible et de l'opprimé qu'il ne connoît même pas, je l'ai vu souvent rompre impétueusement en visière au puissant oppresseur qui, sans paroître offensé de son audace, s'approprioit sous l'air de la modération à lui faire payer cher un jour cette incartade ; de sorte que tandis qu'au zèle emporté de l'un on le prend pour un furieux, l'autre en méditant en secret des noirceurs paroît un sage qui se possède, et voilà comment jugeant toujours sur les apparences, les hommes le plus souvent prennent le contrepied de la vérité.

Je l'ai vu se passionner de même, et souvent jusqu'aux larmes, pour les choses bonnes et belles dont il étoit frappé dans les merveilles de la nature, dans les ouvrages des hommes, dans les vertus dans les talens dans les beaux arts, et généralement dans tout ce qui porte un caractère de force et de vérité digne d'émouvoir une âme sensible ; mais sur tout, ce que je n'ai vu qu'en lui seul au monde, c'en un égal attachement pour les productions de ses plus cruels ennemis, et même pour celles qui dépoisoient contre ses propres idées, lorsqu'il



Y trouvois les beautés faites pour toucher son cœur, les goûtant avec le même plaisir, les louant avec le même zèle que si son amour-propre n'en eût point reçu d'atteinte, que si l'auteur en étoit son meilleur ami, et s'indignant avec le même feu des cabales faites pour leur ôter avec les suffrages du public le prix qui leur étoit dû. son grand malheur est que tout cela n'en jamais réglé par la prudence, et qu'il se livre impétueusement au mouvement dont il est agité, sans en prévoir l'effet et les suites, ou sans s'en soucier. S'animant modérément n'est pas une chose en sa puissance : il faut qu'il soit de flamme ou de glace; quand il en tiède il est nul.

Enfin j'ai remarqué que l'activité de son âme durait peu, qu'elle étoit courte à proportion qu'elle étoit vive, que l'ardeur de ses passions les consumoit les dévorait elles-mêmes, et qu'après de fortes et rapides explosions elles s'éteignaient aussi-tôt, et le laissoient retomber dans ce premier engourdissement que le livre au seul empire de l'habitude et me paroit son état permanent et naturel.

Voilà le précis des observations d'où j'ai tiré la connoissance de sa constitution physique, et par des conséquences nécessaires confirmées par sa conduite en toute chose celle de son vrai caractère. Les observations et les autres qui s'y rapportent offrent pour résultat un tempérament mixte, formé d'éléments qui paroissent contraires : un cœur sensible ardent ou très inflammable; un cerveau compacte et lourd dont les parties solides et massives ne peuvent être ébranlées que par une agitation du sang vive et prolongée. Je ne cherche point à lever en physicien ces apparentes contradictions, et que m'importe? ce qui m'importoit étoit de m'assurer de leur réalité, et c'en est aussi tout ce que j'ai fait : mais ce résultat pour paroître à vos yeux dans tout son jour a besoin des explications que je vais tâcher d'y joindre.

J'ai souvent ouï reprocher à J. J. comme vous venez de faire un excès de sensibilité, et tirer de là l'évidente conséquence qu'il étoit un monstre. C'en fut tout le but d'un nouveau livre Anglois intitulé, recherches sur l'âme dans lequel à la faveur de je ne sais combien de beaux détails anatomiques et tous à fait concluans, on prouve qu'il n'y a point d'âme, puisque l'auteur n'en a point vu à l'origine des nerfs, et l'on établit en principe que la sensibilité dans l'homme, surtout dans J. J. (ce qu'il faut toujours sous-entendre) est la seule cause de ses vices et de ses crimes, et qu'il est méchant en raison de cette sensibilité, quoique par une exception à la règle ordinaire l'auteur accorde que cette même sensibilité peut quelquefois engendrer des vertus. Sans disputer sur la doctrine impartiale du philosophe chirurgien, tâchons de commencer par bien entendre ce mot de sensibilité, auquel faute de notions exactes on applique à chaque instant des idées si vagues et souvent si contradictoires.

La sensibilité est le principe de toute action. Un être, quoiqu'animé, qui ne sentiroit rien n'agiroit point : car où seroit pour lui le motif d'agir? Dieu lui-même est sensible, puisqu'il agit. Tous les hommes sont donc sensibles, et peut-être au même degré, mais non pas de la même manière. Il y a une sensibilité physique et organique qui, purement passive, paroît n'avoir pour fin que la conservation de notre corps et de notre espèce par les avertissements du plaisir et de la douleur. Il y a une autre sensibilité, que j'appelle active et morale, qui n'est autre chose que la faculté d'attacher nos affections à des êtres qui nous sont étrangers. Celle-ci, dont l'étude des paires de nerfs ne donne pas la



connaissance semble offrir dans les âmes une assez claire analogie avec les facultés attractives des corps. La force en en raison des rapports que nous sentons entre nous et les autres êtres; et, selon la nature de ces rapports, elle agit tantôt positivement par attraction tantôt négativement par répulsion, comme une aimant par ses pôles. L'action positive ou attirante est l'œuvre simple de la nature qui cherche à étendre le sentiment de notre être, la négative ou repoussante qui comprime et rétrécit celui d'autrui en une combinaison que la réflexion produit. De la première naissent toutes les passions aimantes et douces; de la seconde toutes les passions haineuses et cruelles. Veuillez, Monsieur, vous rappeler ici, avec les distinctions faites dans nos premiers entretiens entre l'amour de soi-même et l'amour-propre, la manière dont l'un et l'autre agissent sur le cœur humain. La sensibilité positive dérive immédiatement de l'amour de soi. Il est très naturel que celui qui s'aime cherche à étendre son être et ses jouissances, et à s'approprier par l'attachement ce qu'il sent devoir être un bien pour lui. Ceci est une pure affaire de sentiment où la réflexion n'entre pour rien. Mais sitôt que cet amour dégénère en amour-propre et comparatif, il produit la sensibilité négative; par ce qu'aussi-tôt qu'on prend l'habitude de se mesurer avec d'autres et de se transporter hors de soi pour s'assigner la première et meilleure place, il est impossible de ne pas prendre en aversion tout ce qui nous surpasse, tout ce qui nous rabaisse, tout ce qui nous comprime, tout ce qui étant quelque chose nous empêche d'être tout. L'amour-propre est toujours irrité ou mécontent, parce qu'il voudrait que chacun nous préférât à tout et à lui-même, ce qui ne se peut: il s'irrite des préférences qu'il sent que d'autres méritent, quand même ils ne les obtiendroient pas: il s'irrite des avantages qu'un autre a sur nous, sans s'apaiser par ceux dont il se sent dédommagé. Le sentiment de l'infériorité à un seul égard empoisonne alors celui de la supériorité à mille autres, et l'on oublie ce qu'on a de plus pour s'occuper uniquement de ce qu'on a de moins. Vous sentez qu'il n'y a pas là de quoi disposer l'âme à la bienveillance.

Si vous me demandez d'où naît cette disposition à se comparer qui change une passion naturelle et bonne en une autre passion factice et mauvaise, je vous répondrai qu'elle vient des relations sociales, du progrès des idées, de la culture de l'esprit. Tant qu'occupé des seuls besoins absolus on se borne à rechercher ce qui nous est vraiment utile, on ne jette guères sur d'autres un regard oisif; mais à mesure que la société se resserre par le lien des besoins mutuels, à mesure que l'esprit s'étend s'exerce et s'éclaire, il prend plus d'activité, embrasse plus d'objets, saisit plus de rapports, examine, compare: Dans ces fréquentes comparaisons il n'oublie ni lui-même ni ses semblables, ni la place à laquelle il prétend parmi eux. Dès qu'on a commencé de se mesurer ainsi l'on ne cesse plus, et le cœur ne sait plus s'occuper désormais qu'à mettre tout le monde au dessous de nous. Aussi remarque-t-on généralement, en confirmation de cette théorie, que les gens d'esprit et surtout les gens de lettres, sont de tous les hommes ceux qui ont une plus grande intensité d'amour-propre et de sensibilité négative, les moins portés à aimer, les plus portés à haïr.



Vous me direz, peut-être que rien n'est plus commun que des sots pétris d'amour propre. Cela n'en est vrai qu'en distinguant. Très souvent les sots sont vains, mais rarement ils sont jaloux; parce que se croyant bonnement à la première place, ils sont toujours très contents de leur lot. Un homme d'esprit n'a guères le même bonheur; il sent parfaitement, et ce qui lui manque, et l'avantage qu'en fait de mérite et de talens un autre peut avoir sur lui: il n'avoue cela qu'à lui-même, mais il le sent en dépit de lui; et voilà ce que l'amour-propre ne pardonne point.

Ces éclaircissemens m'ont paru nécessaires pour jeter du jour sur les imputations de sensibilité, tournées par les uns en éloges et par les autres en reproches, sans que les uns ni les autres sachent trop ce qu'ils veulent dire par là, faute d'avoir conçu qu'il est des genres de sensibilité de natures différentes et même contraires, qui ne sauroient s'allier ensemble dans un même individu. Passons maintenant à l'application.

J. J. m'a paru doué de la sensibilité physique à un assez haut degré. Il dépend beaucoup de ses sens, et il en dépendroit bien davantage si la sensibilité morale n'y faisoit souvent diversion, et c'en même encor souvent par celle-ci que l'autre l'affecte si vivement. De beaux sons un beau ciel un beau paysage un beau lac, des fleurs des parfums, de beaux yeux un doux regard; tout cela ne réagit si fort sur ses sens qu'après avoir pénétré par quelque côté jusqu'à son cœur. Je l'ai vu faire deux lieues par jour durant presque tout un printemps pour aller écouter à Bercy le Rossignol à son aise. Il falloit l'eau la verdure la solitude et les bois pour rendre le chant de cet oiseau touchant à son oreille, et la campagne elle-même auroit bien moins de charme à ses yeux s'il n'y voyoit les soins de la mère commune qui se plaît à parer le séjour de ses enfans. Ce qu'il y a de mixte dans la plus partie de ses sensations les tempère, et ôtant à celles qui sont purement matérielles l'attrait séducteur des premières, fait que toutes agissent sur lui plus modérément. Ainsi la sensualité quoique vive n'en est jamais fougueuse, et sentant moins les privations que les jouissances il pourroit se dire en un sens plutôt tempérant que sobre. Cependant l'abstinence totale peut lui coûter quand l'imagination le tourmente, au lieu que la modération ne lui coûte rien dans ce qu'il possède, parce qu'alors l'imagination n'agit plus. S'il aime à jouir c'est seulement après avoir désiré, et il n'attend pas pour assés que le désir cesse, il suffit qu'il soit assés. Ses goûts sont sains, délicats même, mais non pas raffinés. Le bon vin les bons mets lui plaisent fort, mais il aime par préférence ceux qui sont simples communs sans apprêt, mais choisis dans leur espèce, et ne fait cas en aucune chose du prix que donne uniquement la rareté. Il hait les mets fins et la chère trop recherchée: il entre bien rarement chez lui du gibier et il n'y en entreroit jamais s'il y étoit mieux le maître. Ses repas ses festins sont d'un plaisir unique et toujours le même jusqu'à ce qu'il soit achevé. En un mot il est sensuel plus qu'il ne faudroit peut-être, mais pas assez pour n'être que cela. On dit du mal de ceux qui le sont. Cependant



ils suivent dans toute la simplicité l'instinct naturel qui nous porte à rechercher ce qui nous flatte et à fuir ce qui nous repugne; je ne vois pas quel mal produise un pareil penchant. L'homme sensuel en l'homme de la nature, l'homme réfléchi en celui de l'opinion: c'en est celui-ci qui est dangereux. L'autre ne peut jamais l'être, quand même il tomberoit dans l'excès. Il est vrai qu'il faut borner ce mor de sensualité à l'acception que je lui donne, et ne pas l'étendre à ces voluptueux de parade qui se font une vanité de l'être, ou qui pour vouloir passer les limites du plaisir tombent dans la dépravation, ou qui dans les raffinements du luxe cherchent moins les charmes de la jouissance que ceux de l'exclusion, d'édaignent les plaisirs dont tout homme a le choix et se bornent à ceux qui font envie au peuple.

J. J. esclave de ses sens ne s'affecte pas néanmoins de toutes les sensations, et pour qu'un objet lui fasse impression il faut qu'à la simple sensation se joigne un sentiment distinct de plaisir ou de peine qui l'attire ou qui le repousse. Il en est de même des idées qui peuvent frapper son cerveau. Si l'impression n'en pénètre jusqu'à son cœur, elle est nulle. Rien d'indifférent pour lui ne peut rester dans sa mémoire, et à peine peut-on dire qu'il apperçoive ce qu'il ne fait qu'appréhender. Tout cela fait qu'il n'y eut jamais sur la terre d'homme moins curieux des affaires d'autrui et de ce qui ne le touche en aucune sorte, ni de plus mauvais observateur quoiqu'il ait cru longtemps en être un très bon, parce qu'il croyoit toujours bien voir lorsqu'il ne faisoit que sentir vivement. Mais celui qui ne sait voir que les objets qui le touchent en détermine mal les rapports, et quelque délicat que soit le toucher d'un aveugle il ne lui tiendra jamais lieu de deux bons yeux. En un mot, tout ce qui n'est que de pure curiosité soit dans les arts soit dans le monde soit même dans la nature ne tente ni ne flatte J. J. en aucune sorte, et jamais on ne le verra s'occuper volontairement un seul moment. Tout cela tient encore à cette paresse de penser qui, déjà trop contrariée pour son propre compte, l'empêche d'être affecté des objets indifférents: c'en est aussi par là qu'il faut expliquer ces distractions continuelles qui dans les conversations ordinaires l'empêchent d'entendre presque rien de ce qu'on dit et vont quelquefois jusqu'à la stupidité. Ces distractions ne viennent pas de ce qu'il pense à autre chose, mais de ce qu'il ne pense à rien, et qu'il ne peut supporter la fatigue d'écouter ce qu'il lui importe peu de savoir. Il paroît distrait sans l'être et n'est exactement qu'engourdi.

De là les imprudences et les balourdises qui lui échappent à tout moment, et qui lui ont fait plus de mal que ne lui en auroient fait les vices les plus odieux; car ces vices l'auroient forcé d'être attentif sur lui-même pour les déguiser aux yeux d'autrui. Les gens adroits faux malfaisants sont toujours en garde et ne donnent aucune prise sur eux par leurs discours. On est bien moins soigneux de cacher le mal quand on se sent le bien qui le rachette, et qu'on ne risque rien à se montrer tel qu'on est. Quel est l'honnête homme qui n'ait ni vice ni défaut et qui se mette toujours tout à découvert ne dise et ne fasse jamais de choses répréhensibles? L'homme rusé, qui ne se montre que tel qu'il veut qu'on le voie, n'en paroît point faire et n'en dit jamais, du moins en public.



mais de fions nous des gens parfaits. Même indépendamment des imposteurs qui le défigurent. J. J. eut toujours difficilement paru ce qu'il vaut, parce qu'il ne sait pas mettre son prix en montre et que sa maladeuse y met incessamment ses défauts. Tels sont en lui les effets bons et mauvais de la sensibilité physique.

Quant à la sensibilité morale je n'ai connu aucun homme qui en fut autant subjugué; mais c'en ici qu'il faut s'entendre; car je n'ai trouvé en lui que celle qui agit positivement, qui vient de la nature et que j'ai ci-devant décrite. Le besoin d'attacher son cœur satisfait avec plus d'empressement que de choix a causé tous les malheurs de sa vie; mais quoiqu'il s'anime assez fréquemment et souvent très vivement, je ne lui ai jamais vu de ces démonstrations affectées et convulsives, de ces singeries à la mode dont on nous fait des maladies de nerfs. Ses émotions s'apperçoivent quoiqu'il ne s'agite pas; elles sont naturelles et simples comme son caractère. Il est parmi tous ces énergumènes de sensibilité comme une belle femme sans rouge, qui n'ayant que les couleurs de la nature, paroît pâle au milieu des visages fardés.

Pour la sensibilité répulsive qui s'exalte dans la société, (et dont je distingue l'impression machinale du premier moment qui produit la colère et non pas la haine) je ne lui en ai trouvé des vestiges que par le côté qui tient à l'instinct moral, c'en à dire que la haine de l'injustice et de la méchanceté peut bien lui rendre odieux l'homme injuste et le méchant, mais sans qu'il se mêle à cette aversion rien de personnel qui tienne à l'amour-propre. Rien de celui d'auteur et d'homme à talents ne se fait sentir en lui. Jamais sentiment de jalousie ou de haine ne prit racine au fond de son cœur. Jamais on ne l'ouït déprimer et rabbaïsser les hommes célèbres pour nuire à leur réputation. De sa vie il n'a tenté, même durant ses courts succès, de se faire ni parti ni prosélites ni de primer nulle part. Dans toutes les sociétés où il a vécu, il a toujours laissé donner le ton par d'autres, s'attachant lui-même à leur char parce qu'il leur trouvoit du mérite et que leur esprit épargnoit de la peine au sien; tellement que dans aucune de ces sociétés on ne s'en jamais douté de ces talents prodigieux dont le public le gratifie aujourdhui pour en faire les instrumens de ses crimes; et maintenant encore s'il vivoit parmi des gens non prévenus qui ne fussent point qu'il a fait des livres, je suis sûr que loin de l'en croire capable tous s'accorderoient à ne lui trouver ni goût ni vocation pour ce métier.

Ce même naturel ardent et doux se fait constamment sentir dans ses écrits comme dans ses discours. Il s'affecte avec transport de tout ce qui lui paroît vraiment aimable et digne d'estime, même dans les personnes où qu'il ne connoît pas ou qu'il ne doit pas aimer. Il ne cherche ni n'évite de parler de ses ennemis. Quand il en parle c'en avec une fierté sans dédain, avec une plaisanterie sans fiel, avec des plaintes sans amertume, avec une franchise sans malignité; et de même il ne parle de ses rivaux de gloire qu'avec des éloges mérités sous lesquels aucun venin ne se cache; ce qu'on ne dira sûrement pas de ceux qu'ils font quelquefois de lui. En fin ce que je trouve en lui de plus rare dans un auteur et même dans tout homme sensible, c'en la tolérance la plus parfaite en fait de sentimens et



d'opinions, et l'éloignement de tout esprit de parti, même en sa faveur. Voulant dire en liberté son avis et ses raisons quand la chose le demande, et même quand son cœur s'échauffe y mettant de la passion; mais ne blâmant pas plus qu'on n'adopte pas son sentiment qu'il ne souffre qu'on le lui veuille ôter, et laissant à chacun la même liberté de penser qu'il reclame pour lui-même. J'entends tout le monde parler de tolérance mais je n'ai trouvé de vrai tolérant que lui seul.

Enfin l'espèce de sensibilité que j'ai trouvée en lui peu rendre peu sages et très malheureux aux qu'elle gouverne, mais elle n'en fait ni des cerveaux brûlés ni des monstres; elle en fait seulement des hommes inconséquents et souvent en contradiction avec eux-mêmes, quand, unissant comme celui-ci un cœur vif et un esprit lent, ils commencent par ne suivre que leurs penchans, et finissent par vouloir rétrograder mais trop tard, quand leur raison plus tardive les avertit enfin qu'ils s'égarent.

Cette opposition entre les premiers élémens de sa constitution se fait sentir dans la plus part des qualités qui en dérivent et dans toute sa conduite. Il y a peu de suite dans ses actions parce que ses mouvemens naturels et ses projets réfléchis ne le menant pas sur la même ligne, les premiers le détournent à chaque instans de la route qu'il s'en trace, et qu'en agissant beaucoup il n'avance point. Il n'y a rien de grand de beau de généreux dont par élans il ne soit capable; mais il se lasse bien vite et retombe aussitôt dans son inertie. C'en est en vain que les actions nobles et belles font quelques instans dans son courage, la paresse et la timidité qui succèdent aussitôt le retiennent l'anéantissent, et voilà comment avec des sentimens quelquefois élevés et grands il fut toujours petit et nul par sa conduite.

Voulez-vous donc connaître à fond sa conduite et ses mœurs? Étudiez bien ses inclinations et ses goûts; cette connoissance vous donnera l'autre parfaitement: car jamais homme ne se conduisit moins sur des principes et des règles, et ne suivit plus aveuglément ses penchans. Prudence, raison, précaution, prévoyance; tout cela ne font pour lui que des mots sans effet. Quand il en tente il succombe; quand il ne l'en pas il reste dans la langueur. Vous voyez par là que sa conduite doit être inégale et sautillante, quelques instans impétueuse et presque toujours molle ou nulle. Il ne marche pas, il fait des bonds, et retombe à la même place. Il se tourmenterait toute sa vie pour suivre un projet qu'avec toute cette fatigue il n'exécuterait rien. Ce qu'il fait aussi de mieux en de plus volontiers est de rester en place; son activité même ne tend que là; si rien ne le pousse il resterait éternellement immobile, et son plus grand motif quand il se met hors d'haleine est l'espoir de se reposer. <sup>Enfin</sup> Jamais il n'exista d'être plus sensible à l'émotion et moins formé pour l'action.

J. J. n'a pas toujours fui les hommes mais il a toujours aimé la solitude. Il se plaisait avec les amis qu'il croyait avoir, mais il se plaisait encore plus avec lui-même. Il cherissait leur société, mais il avait quelquefois besoin de se recueillir, et



pour être eu - il mieux encore aimé vivre toujours seul que toujours avec eux. Son affection pour le roman de Robinson Crusoë m'a fait juger qu'il ne se fut pas cru si malheureux que lui, confiné dans son Ile déserte. Pour un homme sensible sans ambition et sans vanité, il est moins cruel et moins difficile de vivre seul dans un désert, que de vivre seul parmi ses semblables: du reste, quoique cette inclination pour la vie retirée et solitaire n'ait certainement rien de méchant et de misanthrope, elle est néanmoins si singulière que je ne l'ai jamais trouvée à ce point qu'en lui seul et qu'il en falloit absolument démêler la cause précise, ou renoncer à bien connoître l'homme dans lequel je la remarquais.

J'ai bien vu d'abord que la mesure des sociétés ordinaires où règne une familiarité apparente et une réserve réelle ne pouvoit lui convenir. L'impossibilité de flater son langage et de cacher les mouvements de son cœur ~~mettoit~~ ~~de son cœur~~ mettoit de son côté un désavantage énorme vis-à-vis du reste des hommes, qui, sachant cacher ce qu'ils sentent et ce qu'ils sont, se montrent uniquement comme il leur convient qu'on les voye. Il n'y avoit qu'une intimité parfaite qui put entre eux et lui rétablir l'égalité. Mais quand il l'y a mise, ils n'en ont mis eux que l'apparence; elle étoit de sa part une imprudence et de la leur une embuche, et cette tromperie dont il fut la victime, une fois sentie a dû pour jamais le tenir éloigné d'eux.

Mais enfin, perdant les douceurs de la société humaine qu'a-t-il mis à la place qui put l'en dédomager et lui faire préférer ce nouvel état à l'autre malgré ses inconvénients? Je sais que le bruit du monde effarouche les cœurs aimans et tendres, qu'ils se resserrent et se compriment dans la foule, qu'ils se dilatent et s'épanchent entre eux, qu'il n'y a de véritables effusions que dans le tête à tête, qu'enfin cette intimité délicieuse qui fait la véritable jouissance de l'amitié ne peut se former et se nourrir que dans la retraite. Mais je sais aussi qu'une solitude absolue en un état triste et contraire à la nature: les sentimens affectueux nourrissent l'âme, la communication des idées avive l'esprit. Notre plus douce existence est relative et collective, et notre vrai moi n'est pas tout entier en nous. Enfin telle est la constitution de l'homme en cette vie qu'on n'y parvient jamais à bien jouir de soi sans le concours d'autrui. Le solitaire J. J. devoit donc être sombre taciturne, et vivre toujours mécontent. C'en est en effet ainsi qu'il paroît dans les portraits et c'en est ainsi qu'on me l'a toujours dépeint depuis ses malheurs; et même on lui fait dire dans une lettre imprimée sous son nom qu'il n'a ri dans toute sa vie que deux fois qu'il cite, et toutes deux d'un rire de méchanceté. Mais on me parloit de lui jadis tout autrement, et je l'ai vu tout autre lui-même sitôt qu'il s'en mis à son aise avec moi. J'ai surtout été frappé de ne lui trouver jamais l'esprit si gai si libre que quand on l'avoit laissé seul et tranquille, ou au retour d'une promenade solitaire, pourvu que ce ne fut pas un importun qui l'accostât. La conversation étoit alors en cor plus ouverte et douce qu'à l'ordinaire, comme seroit celle d'un homme qui soit d'avoir du plaisir. De quoi s'occupoit-il donc



ainsi seul, lui qui, devenue la risée et l'horreur de ses contemporains, ne voit dans sa triste destinée que des sujets de douleur de larmes et de desespoir?

O providence! O nature! trésor du pauvre, ressource de l'infortuné; celui qui sent que l'on ne voit pas ses saintes lois et s'y confie, celui dont le cœur est en paix et dont le corps ne souffre pas, grâce à vous n'en point tout entier en proie à l'adversité; malgré tous les complots des hommes tous les succès des méchants, il ne peut être absolument misérable. Dépouillé par des mains cruelles de tous les biens de cette vie, l'espérance l'en dédomage dans l'avenir, l'imagination les lui rend dans l'instant même: d'heureuses fictions lui tiennent lieu d'un bonheur réel; et que dis-je? lui seul est solidement heureux, puis que les biens terrestres peuvent à chaque instant échapper en mille manières à celui qui croit les tenir; mais rien ne peut ôter ceux de l'imagination à qui conque fait en jouir. Il les possède sans risquer et sans crainte; la fortune et les hommes ne sauroient l'en dépouiller.

Foible ressource, allez-vous dire, que des visions contre une grande adversité! Eh, Monsieur, ces visions ont plus de réalité peut-être que tous ces biens apparens: dont les hommes font tant de cas, et qui ne portent jamais dans l'âme un vrai sentiment de bonheur; puisque ceux qui les possèdent sont également forcés de se jeter dans l'avenir, faute de trouver dans le présent des jouissances qui les satisfont.

Si l'on vous disoit qu'un mortel, d'ailleurs très infortuné, passe régulièrement cinq ou six heures par jour dans des sociétés délicieuses composées d'hommes justes vrais gais aimables, simples avec de grandes lumières, doux avec de grandes vertus; de femmes charmantes et sages, pleines de sentimens et de grâces, modestes sans grimace, badines sans étourderie, n'usant de l'ascendant de leur sexe et de l'empire de leurs charmes que pour nourrir entre les hommes l'émulation des grandes choses et le zèle de la vertu; que ce mortel connu estimé chéri dans ces sociétés d'élite, y vit avec tout ce qui les compose dans un commerce de confiance d'attachement de familiarité; qu'il y trouve à son choix des amis sûrs, des maîtresses fidèles, de tendres et solides amies, qui valent peut-être encore mieux; pensez-vous que la moitié de chaque jour ainsi passée ne rachetteroit pas bien les peines de l'autre moitié? Le souvenir toujours présent d'une si douce vie et l'espoir assuré de son prochain retour n'adouciroit-il pas bien encore l'amertume du reste du tems, et croyez-vous qu'à tout prendre l'homme le plus heureux de la terre compte dans le même espace plus de momens aussi doux? Pour moi je pense, et vous penserez, je m'assure, que cet homme pourroit se flatter malgré ses peines, de passer de cette manière une vie aussi pleine de bonheur et de jouissance que tel autre mortel que ce soit. He bien, Monsieur, tel est l'état de J. J. au milieu de ses afflictions et de ses fictions; de ce J. J. si cruellement si constamment si indignement noirci flétri diffamé, et qu'avec des soucis des soins des frais énormes ses adversaires et puissans persécuteurs travaillent depuis si longtems sans relâche à rendre le plus malheureux des êtres. Au milieu de tous leurs succès il leur échappe, et se réfugiant dans les régions éthérées il y vit heureux en dépit d'eux. Jamais avec toutes leurs machines ils ne le pourruiroient jusqu'à là.

Les hommes livrés à l'amour-propre et à son triste cortège ne connoissent plus le charme et l'effet de l'imagination. Ils pervertissent l'usage de cette faculté consolatrice, et au lieu de s'en servir pour adoucir le sentiment de leurs



maux ils ne s'en servent que pour l'irriter. Plus occupés des objets qui les blessent que de ceux qui les flattent, ils voyent par tout quelque sujet de peine, ils gardent toujours quelque souvenir attristant, et quand ensuite ils méditent dans la solitude sur ce qui les a le plus affectés, leur cœur ulcéré remplit leur imagination de mille objets funestes. Les concurrences, les préférences, les jalousies, les rivalités, les offenses, les vengeances, les mécontentemens de toute espèce, l'ambition les desirs les projets les moyens les obstacles remplissent de pensées inquiétantes les heures de leurs courts loisirs, et si quelque image agréable ose y paroître avec l'espérance, elle est effacée ou obscurcie par ces images pénibles que le doute du succès vient bientôt y substituer.

Mais celui qui franchissant l'étroite prison de l'intérêt personnel et des petites passions terrestres, s'élève sur les ailes de l'imagination au dessus des vapeurs de notre atmosphère, celui qui peut s'élaner dans les régions éthérées, y planer et s'y soutenir par de sublimes contemplations, pour de là braver les coups du sort et les insensés jugemens des hommes; il en est au dessus de leurs atteintes, il n'a pas besoin de leurs suffrages pour être sage ni de leur faveur pour être heureux. Enfin réfléchissez bien sur l'empire de l'imagination et sur ses influences, vous trouverez qu'elle est en nous la principale source non seulement des vices et des vertus, mais des biens et des maux de la vie, et que c'est en elle par son usage qui rend les hommes bons ou méchants, heureux ou malheureux — à la bas.

Un cœur actif et un naturel paresseux doivent inspirer le goût de la rêverie. Le goût passe et devient une passion très vive pour peu qu'il soit secondé par l'imagination. C'est ce qui arrive très fréquemment aux orientaux, c'est ce qui en arrive à J. J. qui leur ressemble à bien des égards. Trop soumis à ses sens pour pouvoir dans les jeux de la fiente en secouer le joug, il ne s'élèveroit pas sans peine à des méditations purement abstraites, et ne s'y soutiendroient pas longtemps. Mais cette faiblesse d'entendement lui en peut être plus avantageuse que ne seroit une tête plus philosophique. Le concours des objets sensibles rend ses méditations moins sèches plus douces plus — illusives, plus appropriées à lui tout entier. La nature s'habille pour lui des formes les plus charmantes, se peint à ses yeux des couleurs les plus vives, se peuple pour son usage d'êtres selon son cœur; et lequel est plus consolant dans l'infortune, de profondes conceptions qui fatiguent, ou de riantes fictions qui ravissent, et transportent celui qui s'y livre au sein de la félicité? il raisonne moins, il en est vrai, mais il jouit davantage; il ne perd pas un moment pour la jouissance, et s'il en sent il en est heureux.

La rêverie quelque douce qu'elle soit épuise et fatigue à la longue; elle a besoin de relâchement. On la trouve en laissant reposer sa tête, en livrant uniquement les sens à l'impression des objets extérieurs. Le plus indifférent spectacle a sa douceur alors par le relâche qu'il nous procure, et pour peu que l'impression n'en soit pas tout à fait nulle, le mouvement léger dont elle nous agite suffit pour nous préserver d'un engourdissement léthargique, et nourrir en nous le plaisir d'exister sans donner de l'exercice à nos facultés. Le contemplatif J. J. en tout autre tems si peu attentif aux objets qui l'entourent a souvent



grand besoin de ce repos et le goûte alors avec une sensualité d'enfant dont nos sages ne se doutent guère. Il n'appercevoit rien si non quelque mouvement à son oreille ou devant ses yeux, mais c'en est assez pour lui. Non seulement une parade de foire une revue un exercice une procession l'amuse; mais le jeu d'une machine quelconque, le cabestan, le moulin, la grue, un bateau qui passe, un moulin qui tourne un bœuvier qui laboure, des joueurs de boules ou de battoir, la rivière qui coule, l'oiseau qui vole attirent ses regards; il s'arrêtera même à des objets sans mouvement pour peu que la variété y supplée. Des colifichets étalés, des bouquins ouverts sur les quais et dont il ne lit que les titres, des images contre les murs qu'il parcourt d'un oeil stupide, tout l'arrête et l'amuse quand sa tête fatiguée de rêver a besoin de repos: Mais nos modernes sages qui le suivent et l'épièvent dans tout ce badaudage en tirent des conséquences à leur mode sur les motifs de son attention, et toujours dans l'aimable caractère dont ils l'ont obligé et même gratifié. Je le vis un jour assez long-temps arrêté devant une gravure; de jeunes gens, inquiets de savoir ce qui l'occupoit si fort, mais assez polis, contre l'ordinaire, pour ne pas s'aller interposer entre l'objet et lui, attendirent avec une risible impatience. Sitôt qu'il partit, ils coururent à la gravure et trouvèrent que c'étoit le plan des attaques du fort de Kell. Je les vis ensuite long-temps et vivement occupés d'un entretien fort animé, dans lequel je compris qu'ils fatiguoient leur Minerve à chercher quel crime on pouvoit méditer en regardant le plan des attaques du fort de Kell.

Voilà, Monsieur, une grande découverte et dont je me fais beaucoup féliciter; car je la regarde comme la clef des autres singularités de ces hommes. De cette pente aux douces rêveries j'ai vu dériver tous les goûts tous les penchans toutes les habitudes de J. J. ses vices mêmes et les vertus qu'il peut avoir. Il n'a guère assez de suite dans ses idées pour former de vrais projets; mais enflammé par la longue contemplation d'un objet, il fait par fois dans sa chambre de fortes et promptes résolutions qu'il oublie ou qu'il abandonne avant d'être arrivé dans la rue. Toute la vigueur de sa volonté s'épuise à résoudre; il n'en a plus pour exécuter. Tout suit en lui d'une première inconsequence: la même opposition qu'offrent les élémens de sa constitution se retrouve dans ses inclinations dans ses mœurs et dans toute sa conduite. Il est actif ardent laborieux infatigable; il est indolent paresseux sans vigueur; il est fier audacieux téméraire, il est craintif timide embarrassé; il est froid dédaigneux rebutant jusqu'à la dureté, il est doux caressant facile jusqu'à la faiblesse, et ne fait pas la défense de faire ou souffrir ce qui lui plaît le moins. En un mot il passe d'une extrémité à l'autre avec une incroyable rapidité sans même remarquer le passage ni se souvenir de ce qu'il étoit l'instant d'auparavant; et pour rapporter ces effets divers à leurs causes primitives, il est lâche et mou tant que la seule raison l'excite, il devient tout de feu sitôt qu'il est animé par quelque passion. Vous me direz que c'en est comme cela que sont tous les hommes; je pense tout le contraire et vous ne penseriez pas ainsi vous-même si j'avois mis le mot intéressé à la place du mot raison qui dans le fond signifie ici la même chose; car qu'est-ce que la raison pratique, si ce n'est le



sacrifices d'un bien présent et passager aux moyens de s'en procurer un jour de plus grand et de plus solides, et qu'est-ce que l'intérêt si ce n'est l'extension et l'augmentation continuelle de ces mêmes moyens? L'homme intéressé songe moins à jouir qu'à multiplier pour lui l'instrument des jouissances. Il n'a point proprement de passion non plus que l'avare, ou il les surmonte et travaille uniquement par un excès de prévoyance à se mettre en état de satisfaire à son aise celles qui pourront lui venir un jour. Les véritables passions, plus rares qu'on ne pense parmi les hommes, le deviennent de jour en jour davantage; l'intérêt les élime les atténue les engloût toutes, et la vanité, qui n'en qu'une bêtise de l'amour propre, aide encore à les étouffer. La devise du Baron de Beneste se lit en gros caractères sur toutes les actions des hommes de nos jours. C'est pour paroître. Ces dispositions habituelles ne sont gueres propres à laisser agir les vrais-mouvements du cœur.

Pour J. J. incapable d'une prévoyance un peu suivie et tout entier à chaque sentiment qui l'agite, il ne concevoit pas même pendant sa durée qu'il puisse jamais cesser d'en être affecté. Il ne pense à son intérêt, d'un à l'autre, à l'avenir que dans un calme absolu; mais il tombe alors dans un tel engourdissement qu'autant vaudroit qu'il n'y pensât point du tout. Il peut bien dire au contraire de ces gens de l'Evangile et de ceux de nos jours qu'ou en son cœur là est aussi son trésor. En un mot, son ame en forte ou foible à l'excès selon les rapports sous lesquels on l'envisage. Sa force n'en pas dans l'action mais dans la résistance; toutes les puissances de l'univers ne feroient pas fléchir un instant les directions de sa volonté; l'amitié seule eut eu le pouvoir de l'égarer, il en eut l'épreuve de tout le reste. Sa faiblesse ne consiste pas à se laisser détourner de son but, mais à manquer de vigueur pour l'atteindre, et à se laisser arrêter tout court par le premier obstacle qu'elle rencontre, quoique facile à surmonter. Jugez si ces dispositions le rendoient propre à faire son chemin dans le monde, où l'on ne marche que par Zig-Zag?

Tout a concouru dès les premières années à détacher son cœur des lieux qu'habitait son corps pour l'élever et la fixer dans ces régions éthérées dont je vous parlois ci-devant. Les hommes illustres de Plutarque furent sa première lecture dans un âge où rarement les enfans savent lire. Les traits de ces hommes antiques firent en lui des impressions qui jamais n'ont pu s'effacer. A ces lectures succéda celle de Cassandre et des vieux romans qui, tempérant sa fierté romaine ouvrirent le cœur naissant à tous les sentimens expansifs et tendres auxquels il n'étoit déjà que trop disposé. Dès lors il se fit des hommes et de la société des idées romanesques et fausses, dont tant d'expériences n'ont jamais bien pu le guérir. Ne trouvant rien autour de lui qui réalisât ses idées, il quitta sa patrie encore jeune adolescent, et se lança dans le monde avec confiance, y cherchant les Aristides les Lycurgues et les Astées dont il le croyoit rempli. Il passa sa vie à jeter son cœur dans tous ceux qu'il crut s'ouvrir pour le recevoir, à croire avoir trouvé ce qu'il cherchoit, et à se l'abuser. Durant sa jeunesse il trouva des ames bonnes et simples,



mais sans chaleur et sans énergie. Dans son âge mur il trouva des esprits vifs éclairés et fins, mais faux doubles et méchants, qui parurent l'aimer tant qu'ils eurent la première place, mais qui, dès qu'ils s'en crurent offensés n'usèrent de la confiance que pour l'accabler d'opprobres et de malheurs. Enfin le voyant devenu la risée et le jouet de son siècle sans savoir comment ni pourquoi, il comprit que, vieillissant dans la haine publique, il n'avait plus rien à espérer des hommes, et se détachant trop tard des illusions qui l'avoient égaré si longtemps, il se livra tout entier à celles qu'il pouvoit réaliser tous les jours, et finit par nourrir de ses seules chimères son cœur que le besoin d'aimer avoit toujours dévoré. Tous les goûts toutes les passions ont ainsi leurs objets dans une autre sphère. Cet homme tient moins à elle-ci qu'à aucun autre mortel qui me soit connu. Ce n'est pas de quoi se faire aimer de ceux qui l'habitent, et qui se sentant dépendre de tout le monde veulent aussi que tout le monde dépende d'eux.

Les causes tirées des événements de sa vie auroient suffi seules pour lui faire fuir la foule et rechercher la solitude. Les causes naturelles tirées de sa constitution auroient pu seules produire aussi le même effet. Jugez s'il pouvoit échapper au concours de ces différentes causes pour le rendre, ce qu'il en aujourd'hui ! Pour mieux sentir cette nécessité, écartons un moment tous les faits, ne supposons connu que le tempérament que je vous ai décrit et voyons ce qui devoit naturellement en résulter dans un être fictif dont nous n'aurions aucune autre idée.

Donné d'un cœur très sensible et d'une imagination très vive, mais lent à penser, arrangeant difficilement ses pensées et plus difficilement ses paroles, il fuira les situations qui lui sont pénibles et recherchera celles qui lui sont commodes, il se complaira dans le sentiment de ses avantages, il en jouira tout à son aise dans des rêveries délicieuses ; mais il aura la plus forte répugnance à étaler sa gaucherie dans les assemblées, et l'inutile effort d'être toujours attentif à ce qui se dit et d'avoir toujours l'esprit présent et tendu pour y répondre lui vaudra les sociétés indifférentes aussi fatigantes que déplaisantes. La mémoire et la réflexion renforceront encore cette répugnance en lui faisant entendre après coup des multitudes de choses qu'il n'a pu d'abord entendre, et auxquelles forcé de répondre à l'instant il a répondu de travers faute d'avoir le temps d'y penser. Mais né pour de vrais attachements, la société des cœurs et l'intimité lui seront très précieuses, et il se sentira d'autant plus à son aise avec ses amis que, bien connu d'eux ou croyant l'être, il n'aura pas peur qu'ils le jugent sur les sottises qui peuvent lui échapper dans le bavardage rapide de la conversation. Aussi le plaisir de vivre avec eux exclusivement se marquera-t-il sensiblement dans ses yeux et dans ses manières ; mais l'arrivée d'un survenant fera disparaître à l'instant sa confiance et sa gaieté.

Sentant ce qu'il vaud en dedans, le sentiment de son invincible ineptie au dehors pourra lui donner souvent du dépit contre lui-même, et



quelquefois contre ceux qui le forceront à la montrer. Il devra prendre en aversion tous ce flux de complimens qui ne sont qu'un art de s'en attirer à soi-même et de provoquer une escrime en paroles. Art surtout employé par les femmes et chéri d'elles, sures de l'avantage qui leur en doit revenir. Par conséquent, quelque penchant qu'ait notre homme à la tendresse, quelque goût qu'il ait naturellement pour les femmes, il n'en pourra souffrir le commerce ordinaire, où il faut fournir un perpétuel tribut de gentilleses qu'il se sent hors d'état de payer. Il parlera peut-être aussi bien <sup>qu'un autre</sup> le langage de l'amour dans le tête-à-tête, mais plus mal que qui que ce soit celui de la galanterie dans un cercle.

Les hommes qui ne peuvent juger d'autrui que par ce qu'ils en apprennent, ne trouvant rien en lui que de médiocre et de commun tout au plus, l'estimeront au dessous de son prix. Ses yeux animés par intervalles promettoient en vain ce qu'il feroit hors d'état de tenir. Ils brilleroient en vain quelquefois d'un feu bien différent de celui de l'esprit; ceux qui ne connoissent que celui-ci ne le trouvant point en lui n'iroient pas plus loin, et le jugeant sur cette apparence ils diroient; c'en est un homme d'esprit en peinture, c'en est un sot en original. Ses amis mêmes pourroient se tromper sur la mesure, et si quelque événement imprévu les forçoit enfin de reconnoître en lui plus de talent et d'esprit qu'ils ne lui en avoient accordé, leur amour-propre ne lui pardonneroit pas leur première erreur sur son compte, et ils pourroient le haïr toute leur vie, uniquement pour n'avoir pas su d'abord l'apprécier.

Cet homme, enivré par ses contemplations des charmes de la nature, l'imagination pleine de types de vertus, de beautés de perfections de toute espèce, chercheroit longtems dans le monde des sujets où il trouvât tout cela. A force de désirer, il croiroit souvent trouver ce qu'il cherche; les moindres apparences lui paroïtroient des qualités réelles, les moindres protestations lui tiendroient lieu de preuves, dans tous ses attachemens il croiroit trouver ce qu'il y porteroit lui-même; toujours trompé dans son attente, et toujours caressant son erreur, il passeroit sa jeunesse à croire avoir réalisé ses fictions; à peine l'âge mûr et l'expérience les lui montreroient-ils enfin pour ce qu'elles sont, et malgré les erreurs les fautes et les expiations d'une longue vie, il n'y auroit peut-être que le concours des plus cruels malheurs qui pût détruire son illusion chérie, et lui faire sentir que ce qu'il cherche ne se trouve point sur la terre, ou ne s'y trouve que dans un ordre de choses bien différent de celui où il l'a cherché.

La vie contemplative dégoûte de l'action. Il n'y a point d'attrait plus séducteur que celui des fictions d'un cœur aimant et tendre, qui dans l'univers qu'il se crée à son gré, se dilate s'étend à son aise, délivré des dures entraves qui le compriment dans celui-ci. La réflexion, la prévoyance même des soucis et des peines, n'approchent guères d'une âme enivrée des charmes de la contemplation: tous les soins fatigans de la



vie active lui deviennent insupportables et lui semblent superflus; et pourquoi se donner tant de peines dans l'espoir éloigné d'un succès si pauvre si incertain, tandis qu'on peut dès l'instant même dans une délicieuse rêverie jouir à son aise de toute la félicité dont on sem en soi la puissance et le besoin? Il deviendrait donc indolent paresseux par goût, par raison même, quand il ne le seroit pas par tempérament. Que si par intervalles quelque projet de gloire ou d'ambition pouvoit l'ébranler, il le suivroit d'abord avec ardeur avec impétuosité, mais la moindre difficulté le moindre obstacle l'arrêteroit le rebuteroit et le rejetteroît dans l'inaction. La seule incertitude du succès le détacheroit de toutes entreprises douteuses: sa nonchalance lui montreroit de la folie à compter sur quelque chose ici bas, à se tourmenter pour un avenir si précaire, et de la sagesse à renoncer à la prévoyance pour s'attacher uniquement au présent qui seul est en notre pouvoir.

Ainsi livré par système à la douce oisiveté, il rempliroit ses loisirs de jouissances à sa mode, et négligeroit les foules de prétendus devoirs que la sagesse humaine prescrit comme indispensables, il passeroit pour fouler aux pieds les bienséances, parce qu'il négligeroit les simagrées. Enfin loin de cultiver sa raison pour apprendre à se conduire prudemment parmi les hommes, il ne chercheroit en effet que de nouveaux motifs de vivre éloigné d'eux et de se livrer tout entier à ses fictions.

Cette humeur indolente et voluptueuse se fixant toujours sur des objets vains, le détourneroit, par conséquent, des idées pénibles et déplaisantes; les souvenirs douloureux s'effaceroient très promptement de son esprit: les auteurs de ses maux n'y tiendroient pas plus de place que ces maux-mêmes, et tout cela, parfaitement oublié dans très peu de temps, seroit bientôt pour lui comme nul, à moins que le mal ou l'ennemi qu'il auroit encore à craindre ne lui rappelât ainsi ce qu'il en auroit déjà souffert. Alors il pourroit être extrêmement effarouché des maux à venir, moins précisément à cause de ces maux, que par le trouble du repos, la privation du loisir, la nécessité d'agir de manière ou d'autre qui s'ensuivroient inévitablement, et qui alarmeroient plus sa paresse que la crainte du mal n'épouvanteroit son courage; mais tout cet effroi subit et momentané seroit sans suite et stérile en effets: il craindrait moins la souffrance que l'action; il aimeroit mieux voir augmenter ses maux, et rester tranquille, que de se tourmenter pour les adoucir; disposition qui donneroit beau jeu aux ennemis qu'il pourroit avoir.

J'ai dit que J. J. n'étoit pas vertueux: notre homme ne le seroit pas non plus; et comment, faible et subjugué par ses penchans, pourroit-il l'être, n'ayant toujours pour guide que son propre cœur, jamais son devoir ni sa raison? Comment la vertu qui n'en que travail et combat, régneroit-elle au sein de la mollesse et des doux loisirs? Il seroit bon, parce que la nature l'auroit fait tel; il feroit du bien, parce qu'il lui seroit doux d'en faire: mais s'il s'agissoit de combattre ses plus chers desirs et de déchirer son cœur



pour remplir son devoir, le ferait-il aussi? J'en doute. La loi de la nature, sa voix du moins ne s'étend pas jusque-là. Il en faut une autre alors qui commande, et que la nature se taise.

Mais se mettroit-il aussi dans les situations violentes d'où naissent des devoirs si cruels? J'en doute encore plus. Du tumulte des sociétés naissent des multitudes de rapports nouveaux et souvent opposés entre eux qui tiraillent en sens contraires ceux qui marchent avec ardeur dans la route sociale. A peine ont-ils alors d'autre bonne règle de justice que de résister à tous leurs penchans et de faire toujours le contraire de ce qu'ils desireroient par cela seul qu'ils le desireroient. Mais celui qui se tient à l'écart, et fuit ces dangereux combats n'a pas besoin d'adopter cette morale cruelle; n'étant point entraîné par le torrent ni forcé de céder à sa fougue impétueuse ou de se raidir pour y résister, il se trouve naturellement soumis à ce grand précepte de morale mais destructif de tout l'ordre social, de ne se mettre jamais en situation à pouvoir trouver son avantage dans le mal d'autrui. Celui qui veut suivre ce précepte à la rigueur n'a point d'autre moyen pour cela que de se retirer tout à fait de la société, et celui qui en vit séparé suit par cela seul ce précepte sans avoir besoin d'y songer.

Notre homme ne sera donc pas vertueux parce qu'il n'aura pas besoin de l'être, et par la même raison il ne sera ni vicieux ni méchant. Car l'indolence et l'oïveté qui dans la société sont un si grand vice n'en sont plus un dans qui conque a su renoncer à ses avantages pour n'en pas supporter les travaux. Le méchant n'en est tel qu'à cause du besoin qu'il a des autres que ceux-ci lui font obstacle, que ceux-là ne le favorisent pas assez, et qu'il ne peut ni les employer ni les écarter à son gré. Le solitaire n'a besoin que de sa subsistance qu'il aime mieux se procurer par son travail dans la retraite que par les intrigues dans le monde, qui seroient un bien plus grand travail pour lui. Du reste il n'a besoin d'autrui que parce que son cœur a besoin d'attachement: il se donne des amis imaginaires pour n'en avoir pu trouver de réels; il ne fuit les hommes qu'après avoir vainement cherché parmi eux ce qu'il doit aimer.

Notre homme ne sera pas vertueux, parce qu'il sera faible, et que la vertu n'appartient qu'aux âmes fortes. Mais cette vertu à laquelle il ne peut atteindre, qui en ce qui l'admira la chérira l'adorera plus que lui? Qui en ce qui avec une imagination plus vive s'en peindra mieux le divin simulacre? Qui en ce qui avec un cœur plus tendre s'enivra plus d'amour pour elle? Ordonne harmonie beauté perfection, sont les objets de ses plus douces méditations. Idolâtre du beau dans tous les genres resteroit-il froid uniquement pour la suprême beauté? Non, elle ornée de ses charmes immortels toutes ces images chéries qui remplissent son âme qui se paissent son cœur. Tous ses premiers mouvemens seront vifs et purs: Les seconds auront sur lui peu d'empire. Il voudra toujours ce qui est bien, il le fera quelquefois, et si souvent il laisse éteindre sa volonté par la faiblesse et sera pour retomber dans sa langueur; Il cessera de bien faire, il ne commencera pas même lorsque la grandeur de l'effort épouvantera sa paresse: mais jamais il ne fera



volontairement ce qui est mal. En un mot, s'il agit rarement comme il doit, plus rarement encore il agira comme il ne doit pas, et toutes ses fautes, même les plus graves, seront des péchés d'omission. Mais c'en par là précisément qu'il sera le plus en scandale aux hommes, qui, ayant mis toute la morale en petites formules, comptent pour rien le mal dont on s'abstient, pour tout l'étiquette des petits procédés, et sont bien plus soigneux à remarquer les devoirs auxquels on manque qu'à tenir compte de ceux qu'on remplit.

Tel sera l'homme doué du tempérament dont j'ai parlé; tel j'ai trouvé celui que je viens d'étudier. Son âme, forte en ce qu'elle ne se laisse point détourner de son objet, mais faible pour surmonter les obstacles, ne prend guères de mauvaises directions mais suit lâchement la bonne. Quand il en quelque chose il est bon, mais plus souvent il est nul, et c'est pour cela même que sans être persévérant il est ferme, que les traits de l'adversité ont moins de prise sur lui qu'ils n'auraient sur tout autre homme, et que malgré tous ses malheurs ses sentimens sont encore plus affectueux que douloureux. Son cœur, avide de bonheur et de joie ne peut garder nulle impression pénible. La douleur peut le déchirer un moment sans pouvoir y prendre racine. Jamais idée affligeante n'a pu longtems l'occuper. Je l'ai vu dans les plus grandes calamités de sa malheureuse vie passer rapidement de la plus profonde affliction à la plus pure joie, et cela, sans qu'il restât pour le moment dans son âme aucune trace des douleurs qui venoient de le déchirer, qui l'alloient déchirer encore, et qui constituoient pour lors son état habituel.

Les affections auxquelles il a le plus de pente se distinguent même par des signes physiques. Pour peu qu'il soit ému ses yeux se mouillent à l'instant. Cependant jamais la seule douleur ne lui fit verser une larme, mais tout sentiment tendre et doux ou grand et noble dont la vérité passe à son cœur lui en arrache infailliblement. Il ne s'aurait pleurer que d'attendrissement ou d'admiration: la tendresse et la générosité sont les seules cordes sensibles par lesquelles on peut vraiment l'affecter. Il peut voir ses malheurs d'un oeil sec, mais il pleure en pensant à son innocence, et au prix qu'il avoit mérité son cœur.

Il en est des malheurs auxquels il n'en pas même permis à un honnête homme d'être préparé. Tels sont ceux qu'on lui destinoit. En le prenant au dépourvu ils ont commencé par l'abbatue; cela devoit être, mais ils n'ont pu le changer. Il a pu quelques instans se laisser dégrader jusqu'à la bassesse, jusqu'à la lâcheté; jamais jusqu'à l'injustice jusqu'à la fausseté, jusqu'à la trahison. Revenu de cette première surprise, il s'en relevé, et vraisemblablement ne se laissera plus abattre, parce que son naturel a repris le dessus, que connoissant enfin les gens auxquels il a à faire, il est préparé à tout, et qu'après avoir épuisé sur lui tous les traits de leur rage, ils se sont mis hors d'état de lui faire pis.

Je l'ai vu dans une position unique et presque incroyable, plus seul au milieu de Paris que Robinson dans son île, et sequestre du commerce des hommes par la foule même, en pressée à l'entourer pour empêcher qu'il ne se lie avec



personne. Je l'ai vu concourir volontairement avec ses persecuteurs à se rendre sans cesse plus isolé, et tandis qu'ils travailloient sans relâche à le tenir séparé des autres hommes, s'éloigner des autres et d'eux-mêmes de plus en plus. Ils veulent rester pour lui servir de barrière, pour veiller à tous ceux qui pourroient l'approcher, pour les tromper les gagner ou les écarter, pour observer ses discours sa contenance, pour jouir à longs traits du doux aspect de sa misère, pour chercher d'un oeil curieux s'il reste quelque place en son cœur déchiré où ils puissent porter encoir quelque atteinte. De son côté il voudroit les éloigner, ou plutôt s'éloigner d'eux, parce que leur malignité leur duplicité leurs vues cruelles bleissent ses yeux de toutes parts, et que le spectacle de la haine l'afflige et le déchire encoir plus que ses effets. Ses sens le subjuguem alors, et sitôt qu'ils sont frappés d'un objet de peine il n'en plus maître de lui. La présence d'un malveillant le trouble au point de ne pouvoir déguiser son angoisse. S'il voit un traître le cajoler pour le surprendre l'indignation le saisit perue de toutes parts dans son assem dans son regard dans son geste. Que le traître disparoisse, à l'instant il en oublie, et l'idée des noirceurs que l'un va brasser ne sauroit occuper l'autre une minute à chercher les moyens de s'en défendre. C'en pour écarter de lui ces objets de peine qui le tourmentent qu'il voudroit être seul. Il voudroit être seul pour vivre à son aise avec les amis qu'il s'en crée. Mais tout cela n'en qu'une raison de plus à ceux qui en prennent le titre pour l'oseder plus étroitement: Ils ne voudroient pas même, s'il étoit possible, lui laisser dans cette vie la ressource des fictions.

Je l'ai vu, serré dans leurs lais, se débattre très peu pour en sortir, entouré par eux de mensonges et de ténèbres attendre sans murmure la lumière et la vérité, enfermé vif dans un cercueil s'y tenir assez tranquille sans même invoquer la mort. Je l'ai vu, pauvre passam pour riche, vieux passam pour jeune, doux passam pour feroce, complaisam et foible passam pour inflexible et dur, gai passam pour sombre, simple enfin jusqu'à la bêtise passam pour rusé jusqu'à la noirceur. Je l'ai vu, livré par vos Meilleurs à la derision publique persifflé flagorne moqué des honnêtes gens, servir de jouet à la canaille, le voir le sentir en gémir, de pleurer la misère humaine, et supporter patiemment son état.

Dans cet état devoit-il se manquer à lui-même au point d'aller chercher dans la société les indignités peu déguisées dont on se plaisoit à l'y charger? Devoit-il s'aller donner en spectacle à ces barbares qui se faisant de ses peines un objet d'amusement ne cherchoient qu'à lui serrer le cœur par toutes les étreintes de la détresse et de la douleur qui pouvoient lui être les plus sensibles? Voilà ce qui lui rendit indispensable la manière de vivre à laquelle il s'en réduisit, ou pour mieux dire, à laquelle on l'a réduit; car c'en à quoi l'on en vouloit venir et l'on s'en singulièrement attaché à lui rendre si cruelle et si déchirante la fréquentation des hommes qu'il fut forcé d'y renoncer tout à fait.



Vous me demandez, disoit-il, pourquoi je fuis les hommes? Demandez-le à eux-mêmes; ils le savent encore mieux que moi. Mais une ame expansive change-t-elle de nature et se détache-t-elle ainsi de tout? Tous les malheurs ne vinrent que de ce besoin d'aimer qui dévora son cœur dès son enfance, et qui l'inquiète et le trouble <sup>encore</sup> au point que, resté seul sur la terre, il attend le moment d'en sortir pour voir réaliser enfin ses visions favorites, et retrouver dans un meilleur ordre de choses une patrie et des amis.

Il atteignit et passa l'âge mur sans songer à faire des livres, et sans sentir un instant le besoin de cette célébrité fatale qui n'étoit pas faite pour lui, dont il n'a goûté que les amertumes, et qu'on lui a fait payer si cher. Ses visions chéries lui tenoient lieu de tout, et dans le feu de la jeunesse sa vive imagination, surchargée, accablée d'objets charmans qui venoient incessamment la remplir, tenoit son cœur dans une ivresse continuelle qui ne lui laissoit ni le pouvoir d'arranger ses idées ni celui de les fixer ni le temps de les écrire ni le désir de les communiquer. Ce ne fut que quand ces grands-mouvements commencerent à s'appaiser, quand ses idées prenant une marche plus réglée et plus lente, il en put suivre assez la trace pour la marquer; ce fut dis-je alors seulement que l'usage de la plume lui devint possible, et qu'à l'exemple et à l'instigation des gens de lettres avec lesquels il vivoit alors, il lui vint en fantaisie de communiquer au public ses mêmes idées dont il s'étoit si long-temps nourri lui-même, et qu'il crut être utiles au genre humain. Ce fut même en quelque façon par surprise et sans en avoir formé le projet qu'il se trouva jeté dans cette funeste carrière où dès lors peut-être on creusait déjà sous ses pas ces gouffres de malheurs dans lesquels on l'a précipité.

Dès sa ~~jeunesse~~ jeunesse il s'étoit souvent demandé pourquoi il ne trouvoit pas tous les hommes bons sages heureux comme ils lui sembloient faits pour l'être? Il cherchoit dans son cœur l'obstacle qui les en empêchoit et ne le trouvoit pas. Si tous les hommes se disoit-il, me ressembloient il régneroit sans doute une extrême langueur dans leur industrie; ils auroient peu d'activité et n'en auroient que par brusques et rares secousses: mais ils vivroient entre eux dans une très douce société; pourquoi n'y vivent-ils pas ainsi? Pourquoi toujours accusant le Ciel de leurs misères travaillent-ils sans cesse à les augmenter. En admirant les progrès de l'esprit humain il s'étonnoit de voir croître en même proportion les calamités publiques. Il entrevoyoit une secrète opposition entre la constitution de l'homme et celle de nos sociétés; mais c'étoit plutôt une notion confuse un sentiment sourd qu'un jugement clair et développé. L'opinion publique l'avoit trop subjugué lui-même pour qu'il osât réclamer contre de si unanimes décisions.

Une malheureuse question d'Académie qu'il lut dans un Mercure vint tout-à-coup dessiller ses yeux, débrouiller ce cahos dans sa tête, lui montrer un autre univers, un véritable âge d'or, des sociétés d'hommes simples sages heureux, et réaliser en espérance toutes ses visions par la



Destruction des préjugés qui l'avoient subjugué lui-même, mais dont il crut en ce moment voir découler les vices et les misères du genre humain. De la vive effervescence qui se fit alors dans son âme. Sortirent ces étincelles de génie qu'on a vu briller dans ses écrits durant dix ans de délire et de fièvre, mais dont aucun vestige n'avoit paru jusqu'alors, et qui vraisemblablement n'auroient plus brillé dans la suite, si ces accès passés il eût voulu continuer d'écrire. Enflammé par la contemplation de ces grands objets il les avoit toujours présents à sa pensée, et les comparant à l'état réel des choses, il les voyoit chaque jour sous des rapports tous nouveaux pour lui. Bercé du ridicule espoir de faire enfin triompher des préjugés, du mensonge, la raison la vérité, et de rendre les hommes sages en leur montrant leur véritable intérêt, son cœur, échauffé par l'idée du bonheur futur du genre humain et par l'honneur d'y contribuer, lui dictoit un langage digne d'une si grande entreprise. Certain par là de s'occuper fortement et longtemps du même sujet, il a sujeté sa tête à la fatigue de la réflexion, il apprit à méditer profondément, et pour un moment il étonna l'Europe par des productions dans lesquelles les âmes vulgaires ne virent que de l'éloquence et de l'esprit, mais où celles qui habitent nos régions éthérées reconnurent avec joie une des leurs.

*Le Fr.* / Je vous ai laissé parler sans vous interrompre; mais permettez qu'ici je vous arrête un moment....

*R.* / Je devine.... une contradiction, n'en-est-ce pas?

*Le Fr.* / Non; j'en ai vu l'apparence. On dit que cette apparence est un piège que J. J. s'amuse à tendre aux lecteurs étourdis.

*R.* / Si cela est, il en est bien puni par les lecteurs de mauvaise foi qui font semblant de s'y prendre pour l'accuser de ne savoir ce qu'il dit.

*Le Fr.* / Je ne suis point de cette dernière classe, et je tâche de ne pas être de l'autre. Ce n'est donc point une contradiction que je vous reproche; mais c'en est un éclaircissement que je vous demande. Vous étiez ci-devant persuadé que les livres qui portent son nom n'étoient pas plus de lui que cette traduction du *Tasse*, si fidèle et si constante qu'on ne peut pas partout sous son nom. Maintenant vous paroissez croire le contraire. Si vous avez changé d'opinion, veuillez m'apprendre sur quoi ce changement est fondé.

*R.* / Cette recherche fut le premier objet de mes soins. Certain que l'auteur de ces livres et le monstre que vous m'avez peints ne pouvoient être le même homme, je me bornois pour lever mes doutes à résoudre cette question. Cependant je suis sans y songer parvenue à la résoudre par la méthode contraire. Je voulois premièrement connoître l'auteur pour me décider sur l'homme, et c'en par la connoissance de l'homme que je me suis décidé sur l'auteur.

Pour vous faire sentir comment une de ces deux recherches m'a dispensé de l'autre, il faut reprendre les détails dans lesquels je suis entré pour ces efforts. Vous deduirez de vous-même, et très aisément, les conséquences que j'en ai tirées.



Je vous ai dit que je l'avois trouvé copiant de la musique à dix sous la page; occupation peu sortable à la dignité d'auteur, et qui ne ressembloit guères à celles qui lui ont acquis tant de célébrité tant en bien qu'en mal. Le premier Article m'offroit déjà deux recherches à faire: l'une, s'il se livroit à ce travail tout de bon, ou seulement pour donner le change au public sur ses véritables occupations: l'autre, s'il avoit réellement besoin de ce métier pour vivre, ou si c'étoit une affectation de simplicité ou de pauvreté pour faire l'Epictète ou le Diogène, comme l'assurent vos Messieurs.

J'ai commencé par examiner son ouvrage, bien sûr que s'il n'y vaquoit que par manière d'acquis, j'y verrois des traces de l'ennui qu'il doit lui donner depuis si longtemps. Sa note, mal formée, m'a paru faite pesamment, lentement, sans facilité sans grace, mais avec exactitude: On voit qu'il tâche de suppléer aux dispositions qui lui manquent à force de travail et de soins. Mais ceux qu'il y met ne s'appercevant que par l'examen et n'ayant leur effet que dans l'exécution, sur quoi les musiciens, qui ne l'aiment pas, ne sont pas tous jours sincères, ne compensent pas aux yeux du public les défauts, qui d'abord sautoient à la vue.

N'ayant l'esprit présent à rien il ne l'a pas non plus à son travail, surtout forcé par l'affluence des survenans de l'associer avec le babil. Il fait beaucoup de fautes, et il les corrige ensuite en grattant son papier avec une perte de temps et des peines incroyables. J'ai vu des pages presque entières qu'il avoit mieux aimé gratter ainsi que de recommencer la feuille, ce qui eût été bien plutôt fait: mais il entre dans son tour d'esprit laborieusement paresseux de ne pouvoir se résoudre à refaire à neuf ce qu'il a fait une fois, quoique mal. Il met à le corriger une opiniâtreté qu'il ne peut satisfaire qu'à force de peine et de temps. Du reste le plus long le plus ennuyeux travail ne sauroit lasser sa patience, et souvent, faisant faute sur faute, je l'ai vu gratter et regratter jusqu'à percer le papier, sur lequel ensuite il colle des pièces sans jamais se rebutter. Rien ne m'a fait juger que ce travail l'ennuyât, et il paroît au bout de six ans s'y livrer avec le même goût et le même zèle que s'il ne faisoit que de commencer.

J'ai su qu'il tenoit registre de son travail; j'ai désiré de voir ce registre, il me l'a communiqué: J'y ai vu que dans ces six ans il avoit écrit en simple copie plus de six mille pages de musique, dont une partie musique de harpe et de Clavecin, ou Solo et Concerto de Violon très chargés et en plus grand papier demande une grande attention et prend un temps très considérable. Il a inventé, outre sa note par chiffres, une nouvelle manière de copier la musique ordinaire qui la rend plus commode à lire, et pour prévenir et résoudre toutes les difficultés, il a écrit de cette manière une grande quantité de Pièces de toute espèce tant en partitions qu'en parties séparées.

Outre ce travail, son Opera de Daphnis et Cloé dont un Acte entier est fait et une partie du reste bien avancée, et le Devin du Village sur lequel il a refait une seconde musique presque en entier, il a dans le même



intervalle composé plus de cent morceaux de musique en divers genres, la plus part vocale avec des accompagnemens tant pour obliger les personnes qui lui ont fourni des paroles, que pour son propre amusement. Il a fait et donné des copies de cette musique tant en partition qu'en parties séparées et sur les originaux qu'il a gardés. Qu'il ait composé ou pillé toute cette musique, ce n'en pas de quoi il s'agit ici; s'il ne l'a pas composée toujours en-il certain qu'il l'a notée et transcrit plusieurs fois de sa main. S'il ne l'a pas composée, que de tems ne lui a-t-il pas fallu pour chercher pour choisir dans des musiques déjà faites celle qui convenoit aux paroles qu'on lui fournissoit ou pour l'y ajuster si bien qu'elle parût faite pour elles, mérite qu'a particulièrement toute la musique qu'il donne pour Sienna. Dans un pareil pillage il y a moins d'invention sans doute; mais il y a plus d'art, de travail, plus surtout de consommation de tems, et c'étoit là pour lors l'unique objet de ma recherche.

Tout le travail qu'il a mis sous mes yeux soit en nature soit par articles exactement détaillés forme ensemble plus de huit mille pages de musique toutes écrites de sa main depuis son retour à Paris. \*

Ces occupations ne l'ont pas empêché de se livrer à l'amusement de la botanique à laquelle il a donné pendant plusieurs années la meilleure partie de son tems. Dans de grandes et fréquentes herborisations il a fait une immense collection de plantes; il les a desséchées avec des soins infinis; il les a collées avec une grande propreté sur des papiers qu'il ornoit de cadres rouges. Il s'en appliqué à conserver la figure et la couleur des fleurs et des feuilles au point de faire de ces herbiers à l'uni préparés des recueils de miniatures. Il en a donné <sup>pour lui</sup> envoyé à diverses personnes, et à qui lui reste <sup>il</sup> suffiroit pour persuader à ceux qui savent combien ce travail exige de tems et de patience qu'il en a fait son unique occupation.

**Le Pr.** Ajoutez le tems qu'il lui a fallu pour étudier à fond les propriétés de toutes ces plantes, pour les piler les extraire les distiller, pour les préparer de manière à en tirer les usages auxquels il les destine; car enfin, quelque prévenu <sup>pour lui</sup> que vous puissiez être, vous comprenez bien qu'on n'étudie pas la botanique pour rien.

**R.** Sans doute: je comprends que le charme de l'étude de la nature en quelque chose pour toute ame sensible et beaucoup pour un solitaire. Quant aux préparations dont vous parlez et qui n'ont nul rapport à la botanique, je n'en ai pas vu chez lui le moindre vestige. Je ne me suis point aperçu qu'il eût fait aucune étude des vertus des plantes, ni même qu'il y crût beaucoup. Je connois, m'a-t-il dit, l'organisation végétale et la structure des plantes sur le rapport de mes yeux; sur la foi de la nature qui me la montre et qui ne me ment point; mais je ne connois leurs vertus que sur la foi des hommes, qui sont ignorans et menteurs; leur autorité a généralement sur moi trop peu d'empire pour que je lui en donne beaucoup en cela. D'ailleurs cette étude, vraie ou fautive, ne se fait pas en plein champ comme celle de la botanique,

\* Comme je faisois une partie de ce calcul d'avance et par règle de proportion, je m'étois tout fait au rabais. Maintenant que mon registre en plus avancé, je suis certain d'avoir écrit en cinq ans et demi plus de neuf mille pages de musique.

† Le reste a été donné presque en entier à M. Haller qui a acheté mes livres de botanique.



mais dans des laboratoires et chez les malades; elle demande une vie appliquée et sédentaire qui ne me plaît ni ne me convient. En effet je n'ai rien vu chez lui qui montrât le goût de pharmacie. J'y ai vu seulement des cartons remplis des rameaux de plantes dont je viens de vous parler et des graines distribuées dans de petites boîtes classées, comme les plantes qui les fournissent, selon le système de Linnæus.

**Le Fr.** Ah! de petites boîtes! He bien, Monsieur, ces petites boîtes! à quoi servent-elles? Au'en dites vous?

**R.** Belle demande! A empoisonner les gens, à qui il faut avaler en bol toutes les graines. Par exemple; vous avalerez par mégarde une once ou deux de graine de pavot, qui vous endormira pour toujours, et du reste comme cela. C'en est encore la même chose à peu près dans les plantes: il vous les fait brouter comme du foin, ou bien il vous en fait boire le jus dans des sauces.

**Le Fr.** Eh non Monsieur, on fait bien que ce n'en pas de la sorte que la chose peut se faire, et nos Médecins qui l'ont voulu décider ainsi se sont fait tort chez les gens instruits. Une écuelle de jus de ciguë ne suffit pas à Socrate; il en fallut une seconde. Il faudroit donc que J. J. fût boire à son monde des bassins de jus d'herbes ou manger des litrons de graines? Oh que ce n'en pas ainsi qu'il s'y prend. Il sait à force d'opérations de manipulations concentrer tellement les poisons des plantes qu'ils agissent plus fortement que ceux mêmes des minéraux: il les escamote et vous les fait avaler sans qu'on s'en aperçoive; il les fait même agir de loin comme la poudre de Sympathie, et comme le basilic il sait empoisonner les gens en les regardant. Il a suivi jadis un cours de Chymie, rien n'en plus certain. Or vous comprenez bien ce que c'en, ce que ce peut être qu'un homme qui n'en ni médecin ni apothicaire, et qui néanmoins suit des cours de chymie et cultive la botanique! Vous dites cependant n'avoir vu chez lui nuls vestiges de préparations chymiques. Quoi! point d'alambics, de fourneaux, de chapiteaux, de cornues? Rien qui ait rapport à un laboratoire?

**R.** Pardonnez-moi, vraiment; j'ai vu dans sa petite cuisine un réchaud, des cafetières, des plats, des pots, des écuelles de terre.

**Le Fr.** Des plats! des pots! des écuelles! et mais vraiment, voilà l'affaire: Il n'en faut pas davantage pour empoisonner tout le genre humain!

**R.** C'est moi Mignot et ses Successeurs.

**Le Fr.** Vous me direz que les poisons qu'on prépare dans des écuelles doivent se manger à la cressonnière, et que les potages ne s'escamotent pas.....

**R.** Oh non! je ne vous dirai point tout cela, je vous jure, ni rien de semblable. Je me contenterai d'admirer. O la savante la méthodique marche d'apprendre la botanique pour se faire empoisonneur! C'en à peu près comme si l'on apprenait la Géométrie pour se faire assassin.

**Le Fr.** Je vous vois sourire bien dédaigneusement. Vous passionnerez-vous toujours pour cet homme-là?

**R.** Me passionner, moi? rendez-moi plus de justice, et soyez même assuré que jamais Rousseau ne défendra Jean Jacques, accusé d'être un empoisonneur.



*Le Fr.* / Laissons donc tous ces persifflages, et reprenons vos récits. J'y prête une oreille attentive; ils m'intéressent de plus en plus.

*R.* / Ne vous intéresseront davantage encore, j'en suis très sûr, si il m'étoit possible ~~de vous en dire plus~~ ou ~~de vous en dire plus~~ permis ~~ici~~ de tout dire. Ce seroit abuser de votre attention que de l'occuper à tous les soins que j'ai pris pour m'assurer du véritable emploi de son tems, de la nature de ses occupations et de l'esprit dans lequel il s'y livre. Il vaut mieux me borner à des résultats, et vous laisser le soin de tous vérifier par vous même, si ces recherches vous intéressent assez pour cela.

Je dois pourtant ajouter aux détails dans lesquels je viens d'entrer que J. J. au milieu de tous ce travail manuel a encore employé six mois dans le même intervalle <sup>tant</sup> à l'examen de la constitution d'une nation malheureuse qu'à proposer ses idées sur les corrections à faire à cette constitution, et cela sur les instances reiterées jusqu'à l'obstination d'un des premiers patriotes de cette nation qui lui faisoit un devoir d'humanité des soins qu'il lui imposoit, et qui, pour toute gratitude du zèle et du tems qu'il a mis à ce travail lui a marqué dans la suite qu'il ne vouloit lui avoir aucune obligation, et puis a voulu lui envoyer du vin\*. Mais ceci n'en qu'un échantillon de cette destinée qui, pour avoir consacré sa vie à bien mériter des hommes, la lui a fait passer à en être mal voulu.

Enfin, malgré la résolution qu'il avoit prise en arrivant à Paris de ne plus s'occuper de ses malheurs ni reprendre la plume à ce sujet, les indignités continuelles qu'il y a souffertes, les harcellemens sans relâche que la crainte qu'il n'écrivait lui a fait essuyer, l'impudence avec laquelle on lui attribuoit incessamment de nouveaux livres, et la stupide ou maligne crédulité du public à cet égard ayant lassé sa patience, et lui faisant sentir qu'il ne gaignoit rien pour son repos à se taire, il a fait encore un effort, et s'occupant derechef malgré lui de sa destinée et de ses persecuteurs, il a écrit en forme de dialogue une espèce de jugement d'eux et de lui assez semblable à celui qui pourra résulter de nos entretiens. Il m'a souvent protesté que ce écrit étoit de tous ceux qu'il a faits en sa vie celui qu'il avoit entrepris avec le plus de répugnance et exécuté avec le plus d'ennui; il l'eut cent fois abandonné si les outrages augmentant sans cesse et poussés enfin aux derniers excès, ne l'avoient forcé malgré lui de le poursuivre; mais, loin qu'il ait jamais pu s'en occuper longtems de suite, il n'en eut pas même enduré l'angoisse si son travail journalier ne fut venu l'interrompre et la lui faire oublier; de sorte qu'il y a rarement donné plus d'un quart d'heure par jour, et cette manière d'écrire coupée et interrompue en une des principales causes du peu de suite et des répétitions continuelles qui règnent dans ce écrit.

Après m'être assuré que cette copie de musique n'étoit point un jeu, il me restoit à savoir si en effet elle étoit nécessaire à sa subsistance, et pourquoi, ayant d'autres talens qu'il pouvoit employer plus utilement pour lui-même

\* Il faut que je passe pour un grand amateur de vin. Car M. le Duc de Grammont a voulu aussi m'en envoyer pour divers morceaux de Musique qu'à sa prière j'avois composés pour lui. Mais cette dernière offre étoit beaucoup plus convenable, et même auroit pu s'accepter.



et pour le public, il s'étoit attaché de préférence à celui-là. Pour abréger ces recherches sans manquer à mes engagements envers vous, je lui marquai naturellement ma curiosité, et sans lui dire tout ce que vous m'aviez appris de son opulence, je me contentai de lui répéter ce que j'avois ouï dire mille fois, que du seul produit de ses livres, et sans avoir rançonné ses libraires, il devoit être assez riche pour vivre à son aise de son revenu.

Vous avez raison, me dit-il, si vous ne voulez dire en cela que ce qui pouvoit être; mais si vous prétendez en conclure que la chose en réellement ainsi, vous avez tort tout au moins; car un sophisme bien cruel pourroit se cacher sous cette erreur.

Alors il entra dans le détail articulé de ce qu'il avoit reçu de ses libraires pour chacun de ses livres, de toutes les ressources qu'il avoit pu avoir d'ailleurs, des dépenses auxquelles il avoit été forcé pendant huit ans qu'on s'en amusa à le faire voyager à grands frais, lui et sa compagne aujourda<sup>in</sup> sa femme; et de tout cela, bien calculé et bien prouvé, il resulta qu'avec quelque argent comptant provenant, tant de son accord avec l'Opéra que de la vente de ses livres de botanique et du reste d'un fond de mille écus qu'il avoit à Lyon et qu'il retira pour s'établir à Paris, toute sa fortune présente consiste en huit cent francs de rente viagère incertaine et dont il n'a aucun titre, et trois cents francs de rente aussi viagère mais assurée, du moins autant que la personne qui doit la payer sera solvable. Voilà très fidèlement, me dit-il, à quoi se borne toute mon opulence. Si quelqu'un da me savoir aucun autre fond ou revenu de quelque espèce que ce puisse être, je dis qu'il ment et je me montre; et si quelqu'un da en avoir à moi, qu'il m'en donne le quart et je lui fais quittance du tout.

"Vous pourriez", continua-t-il, "dire comme font tant d'autres que pour un philosophe austère onze cents francs de rente devoient, au moins tandis que je les ai, suffire à ma subsistance, sans avoir besoin d'y joindre un travail auquel je suis peu propre et que je fais avec plus d'ostentation que de nécessité. A cela je réponds, premièrement, que je ne suis ni philosophe ni austère, et que cette vie dure dont il plait à vos Meilleurs de me faire un si indispensable devoir n'a jamais été ni de mon goût ni dans mes principes, tant que par des moyens justes et honnêtes j'ai pu éviter de m'y réduire. Je réponds qu'en me faisant copiste de musique je n'ai point prétendu prendre un état austère et de mortification, mais choisir au contraire une occupation de mon goût qui ne fatigât pas mon esprit paresseux, et qui put me fournir les commodités de la vie que le mince revenu que j'ai ne pouvoit me procurer sans ce supplément. En renonçant et de grand cœur à tout ce qui est de luxe et de vanité je n'ai point renoncé aux plaisirs réels, et c'en même pour les goûter dans toute leur pureté que j'en ai détaché tout ce qui ne tient qu'à l'opinion: les dissolutions ni les excès n'ont jamais été de mon goût; mais sans avoir <sup>jamais</sup> été riche j'ai toujours vécu commodément, et il m'en est de toute impossibilité de vivre commodément dans mon petit ménage.



" avec onze cent francs de rente viagère, quand même ils seroient assurés; bien  
 " moins encore avec trois cents auxquels d'un jour à l'autre je puis être réduit.  
 " Mais écartons cette prévoyance. Pourquoi voulez vous que sur mes vieux jours  
 " je fasse sans nécessité le dur apprentissage d'une vie plus que frugale à laquelle  
 " mon corps n'en point accoutumé, tandis qu'un travail qui n'en pour moi qu'un  
 " plaisir me procure la continuation de ces mêmes commodités dont l'habitude m'a  
 " fait un besoin, et qui de toute autre manière seroient moins à ma portée ou  
 " me coûteroient beaucoup plus cher. Vos Messieurs, qui n'ont pas pris pour eux  
 " cette austérité qu'ils me prescrivent font bien d'intriguer ou emprunter  
 " plutôt que de s'assujétir à un travail manuel qui leur paroît ignoble  
 " usurier insupportable, et ne procure pas tout d'un coup des raffles de  
 " cinquante mille francs. Mais moi qui ne pense pas comme eux sur la  
 " véritable dignité; moi qui trouve une jouissance très douce dans le passage  
 " alternatif du travail à la récréation, par une occupation de mon genre  
 " que je mesure à ma volonté j'ajoute ce qui manque à ma petite fortune  
 " pour me procurer une subsistance aisée, et je jouis des douceurs d'une vie  
 " égale et simple, autam qu'il dépend de moi. Un desoouvrement absolu  
 " m'assujétiroit à l'encre, me forceroit peut être à chercher des amusemens  
 " toujours coûteux, souvent pénibles, rarement innocens; au lieu qu'à près le  
 " travail le simple repos a son charme et suffit avec la promenade pour  
 " l'amusement dont j'ai besoin. Enfin c'en peut être un soin que je me dois dans  
 " une situation aussi triste d'y jeter du moins tous les agrémens qui restent à ma  
 " portée pour tâcher d'en adoucir l'amertume, de peur que le sentiment de mes  
 " peines aigri par une vie austère ne fermentât dans mon ame et n'y produisît  
 " des dispositions haineuses et vindicatives propres à me rendre méchant et plus  
 " malheureux. Je me suis toujours bien trouvé d'armer mon coeur contre la  
 " haine par toutes les jouissances que j'ai pu me procurer. Le succès de cette  
 " méthode me la rendra toujours chère, et plus ma destinée est déplorable  
 " plus je m'efforce à la parsemer de douceurs pour me maintenir toujours  
 " bon.

" Mais, disent-ils, parmi tant d'occupations dont il a le choix, pourquoi  
 " choisir par préférence celle à laquelle il paroît le moins propre et qui doit  
 " lui rendre le moins? Pourquoi copier de la musique au lieu de faire des livres?  
 " Il y gagneroit davantage et ne se dégraderoit pas. Je répondrais volontiers à  
 " cette question en la renversant. Pourquoi faire des livres au lieu de copier  
 " de la musique, puisque ce travail me plaît me convient plus que tout autre  
 " et que son produit est un gain juste honnête, et qui me suffit? Penser en  
 " un travail pour moi très pénible, qui me fatigue me tourmente et me déplaît;  
 " travailler de la main et laisser ma tête en repos me récrée et m'amuse. Si  
 " j'aime quelquefois à penser, c'est librement et sans gêne, en laissant aller à  
 " leur gré mes idées sans les assujétir à rien. Mais penser à ceci ou à cela  
 " par devoir, par métier, mettre à mes productions de la méthode, de la  
 " correction est pour moi le travail d'un galerien, et penser pour vivre me  
 " paroît la plus pénible ainsi que la plus ridicule de toutes les occupations.



" Que d'autres usent de leurs talens comme il leur plaît; je ne les en blâme  
 " pas; mais pour moi je n'ai jamais voulu prostituer les miens tels quels, en  
 " les mettant à prix, sûr que cette vénalité même les auroit anéantis. Je  
 " vend le travail de mes mains, mais les productions de mon ame ne font  
 " point à vendre. C'est leur desintéressement qui peut leur donner de la force  
 " et de l'elevation. Celles que je ferois pour de l'argent n'en vaudroient gueres  
 " et bientôt m'en rendroient encor moins.

" Pourquoi vouloir que je fasse encor des livres quand j'ai dit tout ce que  
 " j'avois à dire, et qu'il ne me resteroit que la ressource de retourner et répéter  
 " les mêmes idées? A quoi bon redire une seconde fois et mal ce que j'ai dit  
 " une fois de mon mieux? Ceux qui ont la démangeaison de parler trouvent  
 " toujours quelque chose à dire; cela est aisé pour qui ne veut qu'agencer des  
 " mots; mais je n'ai jamais senti cette démangeaison que pour des choses grandes  
 " neuves et nécessaires, et non pas pour rabâcher. J'ai fait des livres, il en  
 " vrai; mais jamais je ne fus un livrier. Pourquoi faire semblant de  
 " vouloir que je fasse des livres, quand en effet on a si grand peur que je n'en  
 " fasse et qu'on me tienne tant de vigilance à m'en ôter tous les moyens? On me  
 " cache avec le plus grand soin la demeure et l'adresse de tous le monde, on  
 " me ferme l'abord de toutes les maisons hors celles des auteurs du complot,  
 " les Suisses et les portiers ont tous pour moi des ordres secrets, autres que ceux  
 " de leurs maîtres; on ne me laisse plus de communication avec les hommes, même  
 " pour parler, me permettrois-on d'écrire? On me laisseroit peut-être  
 " exprimer ma pensée, afin de la savoir, mais très certainement on m'empêche-  
 " roit bien de la dire au public.

" Dans la position où je suis si j'avois à faire des livres, je n'en devrois et n'en  
 " voudrois faire que pour la défense de mon honneur, pour confondre et démasquer  
 " les imposteurs qui le diffament. Il ne m'en plus permis, sans me manquer à moi-  
 " même de traiter aucun autre sujet. Quand j'aurois les lumières nécessaires pour  
 " percer cet abyme ténébreux où l'on m'a plongé et pour éclairer toutes ces ténèbres  
 " souterraines, y a-t-il du bon sens à supposer qu'on me laisseroit faire, et que les  
 " gens qui disposent de moi souffriroient que j'instruisse le public de leurs manoeu-  
 " vres et de mon sort? A qui m'adresserois-je pour me faire imprimer qui ne fut  
 " un de leurs emissaires ou qui ne le devint aussi-tôt? M'ont-ils laissé quelqu'un  
 " à qui je puisse me confier? Ne fait-on pas tous les jours à toute heure à qui  
 " j'ai parlé, ce que j'ai dit, et doutez-vous que depuis nos entrevues vous-même  
 " ne soyez aussi surveillé que moi? Quelqu'un peut-il ne pas voir qu'investi  
 " de toutes parts, gardé à vue comme je le suis, il m'en est impossible de faire entendre  
 " de nulle part la voix de la justice et de la vérité? Si on paroissoit m'en laisser  
 " le moyen, ce seroit un piège. Quand j'aurois dit blanc on me feroit dire noir  
 " sans même que j'en susse rien, et puis qu'on falsifie tout ouvertement mes  
 " anciens écrits qui sont dans les mains de tout le monde, manqueroit-on de  
 " falsifier ceux qui n'auroient point encore paru et dont rien ne pourroit  
 " constater la falsification, puisque mes protestations sont comptées pour rien?  
 " Eh Monsieur! pouvez-vous ne pas voir le grand le seul crime qu'ils redoutent  
 " de moi et qu'ils veulent empêcher à tout prix? Crime affreux dont l'effroi  
 " les tient dans des transes continuelles; et ce crime, unique objet de tant

\* Comme on fera certainement du contenu de ce écrit, si son existence est connue du public, et  
 qu'il tombe entre les mains de ces Messieurs, ce qui me paroît inévitable.



\* De terreurs, de tant de travaux et d'alarmes, n'en autre que ma justification.  
 " Faire des livres pour subsister eût été me mettre dans la dépendance du public; il eût  
 " été dès lors question, non d'instruire et de corriger, mais de plaire et de réussir. Cela  
 " ne pouvoit plus se faire en suivant la route que j'avois prise. Les tems étoient trop  
 " changés, et le public avoit trop changé pour moi. Quand je publiai mes premiers  
 " écrits, encor livré à lui-même il n'avoit point adopté de secte et pouvoit en total  
 " écouter la voix de la vérité et de la raison. Mais aujourd'hui, subjugué tout entier,  
 " il ne pense plus, il ne raisonne plus, il n'en plus rien par lui-même et ne suit  
 " plus que les impressions qu'on lui donne. L'unique doctrine qu'il peut goûter est  
 " celle qui met ses passions à leur aise et couvree d'un vernis de sagesse la  
 " dérèglement de ses mœurs. Il ne reste plus qu'une route pour quiconque aspire  
 " à lui plaire. C'est de suivre à la piste les brillans auteurs de ce siècle, et de  
 " prêcher comme eux dans une morale hypocrite l'amour des vertus et la  
 " haine du vice <sup>mais</sup> après avoir commencé par prononcer comme eux que tout cela sont  
 " des mots vides de sens et faits pour amuser le peuple, qu'il n'y a ni vice ni  
 " vertu dans le cœur de l'homme, puisqu'il n'y a ni liberté dans sa volonté ni  
 " moralité dans ses actions; que tout jusqu'à cette volonté même est l'ouvrage  
 " d'une aveugle nécessité; qu'enfin la conscience et les remords ne sont que  
 " des préjugés, des chimères, ~~qu'il faut mépriser et combattre~~  
 " ~~puisqu'on ne peut~~ <sup>ni</sup> s'applaudir d'une bonne action qu'on a  
 " été forcé de faire, ni se reprocher un crime dont on n'a pas eu le pouvoir  
 " de s'abstenir. \* Et quelle chaleur quelle véhémence quel ton de persuasion  
 " et de vérité pourrais-je mettre quand je le voudrais dans ces cruelles doctrines  
 " qui, flattant les heureux et les riches, accablent les infortunés et les pauvres,  
 " en ôtant aux uns tout frein toute crainte toute retenue, aux autres toute  
 " espérance toute consolation; et comme enfin les accorderois-je avec mes  
 " propres écrits pleins de la réfutation de tous ces sophismes? Non, j'ai dit ce  
 " que je savois, ce que je croyois du moins être vrai bon consolant utile. J'en ai  
 " dit assez pour qui voudra m'écouter en sincérité de cœur, et beaucoup trop  
 " pour le siècle où j'ai eu le malheur de vivre: ce que je dirois de plus ne feroit  
 " aucun effet, et je le dirois mal n'étant animé ni par l'espérance du succès comme  
 " les auteurs à la mode, ni comme autrefois par cette hauteur de courage qui  
 " met au dessus, et qu'inspire le seul amour de la vérité sans mélange d'aucun  
 " intérêt personnel.

Voyant l'indignation dont il s'enflammoit à ces idées, je me gardai de  
 lui parler de tous ces fatras de livres et de brochures qu'on lui fait barbouiller  
 et publier tous les jours avec autant de secret que de bon sens. Par quelle  
 inconcevable bêtise pourroit-il espérer, surveillé comme il l'est, de pouvoir  
 garder un seul moment l'anonyme, et lui à qui l'on se proche tant de se  
 défier à tout de tout le monde, comment auroit-il une confiance aussi  
 stupide en celui qu'il chargerait de la publication de ses manuscrits, et s'il  
 avoit en quelqu'un cette inepte confiance, est-il croyable qu'il ne s'en serviroit  
 \* Voilà ce qu'ils ont ouvertement enseigné et publié jusqu'ici. A présent c'est à J. J. qu'ils  
 font dire tout cela. Eux se taisent ou crient à l'impie, et le public avec eux. Risum  
teneatis amici!

\* Sans qu'on ait songé à les décrier pour cette doctrine; cette peine étoit réservée  
 au système impie de la Religion naturelle.



terrible.  
 dans la position où il en est pour publier d'arides traductions ou de frivoles brochures? ¶ Enfin peut-on penser que se voyant ainsi journellement découvert, il ne laissât pas d'aller toujours son train avec le même mystère, avec le même secret si bien gardé, soit en continuant de se confier aux mêmes traitres, soit en choisissant chaque fois de nouveaux confidens tout aussi fidèles.

J'entends insister. Pourquoi, sans reprendre ce métier d'auteur qui lui déplait tant, ne pas choisir au moins quelque talent plus honorable ou plus lucratif? Au lieu de copier de la musique, s'il étoit vrai qu'il la fût, que n'en faisoit-il, ou que ne l'enseignoit-il? S'il ne la savoit pas, il avoit ou passoit pour avoir d'autres connoissances dont il pouvoit donner leçon. L'Italien la Géographie; l'arithmétique, que sais-je moi? Tout; puisqu'on a tant de facilités à Paris pour enseigner ce qu'on ne sait pas soi-même. Les plus médiocres talents valent mieux à cultiver pour s'aider à vivre que le moindre de tous qu'il possède mal, et dont il tiroit si peu de profit, même en taxant si haut son ouvrage. Il ne se fut point mis comme il a fait dans la dépendance de quiconque vient, armé d'un chiffon de musique lui débiter son amphigouri. Tous ces profits mesquins sont méprisés des grandes âmes. L'illustre Diderot qui ne souille point ses mains d'un travail mercenaire et dédaigne les petits gains ouvriers, est aux yeux de l'Europe entière un sage aussi vertueux que désintéressé, et le copiste J. J. prenant dix sols par page de son travail pour s'aider à vivre en un Juif que son avidité fait universellement mépriser; mais en dépit de son âpreté la fortune paroit avoir ici tout remis dans l'ordre, et je ne vois point que les œuvres du Juif J. J. l'aient rendu fort riche, ni que le désintéressement du philosophe Diderot l'ait appauvri.

Eh! comment peut-on ne pas sentir que si J. J. eut pris cette occupation de copier de la musique, ou pour donner le change au public, ou par affectation, il n'auroit pas manqué, pour ôter cette arme à ses ennemis et se faire un mérite de son métier, de le faire au prix des autres, ou même au dessous?

Le Fr. / L'avidité ne raisonne pas toujours bien.

R. / L'animosité raisonne souvent plus mal encore. Cela se sent à merveille quand on examine les allures de vos Messieurs, et leurs singuliers raisonnemens, qui les déceleroient bien vite aux yeux de quiconque y voudroit regarder et ne partageroit pas leur passion.

Toutes ces objections m'étoient présentes quand j'ai commencé d'observer notre homme. Mais en le voyant familièrement j'ai bientôt senti, et je sens mieux chaque jour que les vrais motifs qui le déterminent dans toute sa conduite se trouvent rarement dans son plus grand intérêt, et jamais dans les opinions de la multitude. Il les faut chercher plus près de lui, si l'on ne veut s'abuser sans cesse.

D'abord comment ne sent-on pas que pour tirer parti de tous ces petits talents dont on parle, il en faudroit un qui lui manque, savoir celui de les faire valoir. Il faudroit intriguer, courir à son aise de maison en maison, faire sa cour aux Grands aux riches aux femmes aux artistes à tous ceux dont il auroit besoin et dont on le laisseroit approcher; car on mettroit le même choix aux gens dont on lui

¶ Aujourd'hui ce sont des livres en forme: mais il y a dans l'œuvre qui me regarde un progrès qu'il n'étoit pas aisé de prévoir.

et ni des vults insolens qui viennent dans leur arrogance maintenir les sentimens cachés des maîtres. Il n'en a point perdu si souvent le salaire de son travail, ne se fut point fait mépriser du peuple et traître de Juif par le philosophe Diderot pour ce travail même.



permettrois l'accès, qu'on met à ceux à qui l'on permet le sien, et parmi lesquels je ne serois pas sans vous. Il a fait à Lyon une publique et mémorable expérience de la façon dont l'accommoderoient les musiciens s'il se mettoit à leur merci pour l'exécution de ses ouvrages comme il y seroit forcé pour en pouvoir tirer parti. Il a jointe que quand même à force de manège il pourroit réussir, il devroit toujours trouver trop chers des succès achetées à ce prix. Pour moi, du moins, pensant autrement que le public sur le véritable honneur, j'en trouve beaucoup plus à copier chez soi de la musique à tant la page, qu'à courir de porte en porte pour y souffrir les rebuffades des valets les caprices des maîtres, et faire par tout le métier de cajolier et de complaisant. Voilà ce que tout esprit judicieux devroit sentir de lui-même, mais l'étude particulière de l'homme ajoute un autre poids à tout cela.

J. J. est indolem ~~et~~ paresseux comme tous les contemplatifs; mais cette paresse n'est que dans la tête. Il ne pense qu'avec effort, il se fatigue à penser; il s'effraie de tout ce qui l'y force, à quelque faible degré que ce soit, et s'il faut qu'il responde à un bon jour dit avec quelque tourment, il en sera tourmenté. Cependant il est vif et laborieux à sa manière. Il ne peut souffrir une oisiveté absolue; il faut que ses pieds que ses mains que ses doigts agissent, que son corps soit en exercice, et que sa tête reste en repos. Voilà d'où vient la passion pour la promenade; il y est en mouvement sans être obligé de penser. Dans la rêverie on n'est point actif: les images se traient dans le cerveau, <sup>comme dans le sommeil</sup> s'y combinent sans le concours de la volonté; on laisse à tout cela suivre sa marche, et l'on jouit sans agir: mais quand on veut arrêter fixer les objets, les ordonner, les arranger, c'en est autre chose; on y met du sien. Sitôt que le raisonnement et la réflexion s'en mêlent, la méditation n'est plus un repos; elle est une action très pénible, et voilà la peine qui fait l'effroi de J. J. et dont la seule idée l'accable et le rend paresseux. Je ne l'ai jamais trouvé tel que dans toute oeuvre où il faut que l'esprit agisse, quelque peu que ce puisse être. Il n'en avarie ni de son temps ni de sa peine, il ne peut rester oisif sans souffrir. Il passeroit volontiers sa vie à bêcher dans un jardin pour y rêver à son aise: Mais ce seroit pour lui le plus cruel supplice de la passer dans un fauteuil en fatiguant sa cervelle à chercher des riens pour amuser les femmes.

De plus il déteste la gêne autant qu'il aime l'occupation. Le travail ne lui coûte rien pourvu qu'il le fasse à son heure et non pas à celle d'autrui. Il porte sans peine le joug de la nécessité des choses, mais non celui de la volonté des hommes. Il aimera mieux faire une tâche double en prenant son temps qu'une simple au moment prescrit. A-t-il une affaire une visite en voyage à faire, il ira sur le champ si rien ne le presse; s'il faut aller à l'instant, il regimbera. Le moment où, renonçant à tout projet de fortune pour vivre au jour la journée, il se défia de sa montre, fut un des plus doux de sa vie. Grâce au Ciel, s'écria-t-il dans un transport de joie, je n'aurai plus besoin de savoir l'heure qu'il est!

S'il se plie avec peine aux fantaisies des autres, ce n'est pas qu'il en ait beaucoup de son chef. Jamais homme ne fut moins imitateur et ce pendant moins capricieux. Ce n'est pas la raison qui l'empêche de l'être, c'est la paresse: car les caprices sont des secousses de la volonté dont il craindroit la fatigue. Rebelle à toute autre volonté il ne sait pas même obéir à la sienne, ou plutôt il trouve si fatigant même de vouloir, qu'il aime mieux dans le courant de la vie



Suivre une impulsion purement machinale qui l'entraîne sans qu'il ait la peine de la diriger. Jamais homme ne porta plus pleinement et dès sa jeunesse le joug propre des âmes faibles et des vieillards, savoir celui de l'habitude. C'en par elle qu'il aime à faire encore aujourd'hui ce qu'il fit hier, sans autre motif si ce n'en qu'il le fit hier. La route étant déjà frayée, il a moins de peine à la suivre qu'à l'effort d'une nouvelle direction. Il en est incroyable à quel point cette paresse de vouloir le subjugue. Cela se voit jusques dans ses promenades; il répétera toujours la même jusqu'à ce que quelque motif le force à la fin d'en changer: ses pieds le reportent d'eux-mêmes où ils l'ont déjà porté. Il aime à marcher toujours devant lui, parce que cela se fait sans avoir besoin d'y penser. Il irait de cette façon toujours rêvant jusqu'à la fin sans s'en apercevoir et sans s'en ennuyer. Voilà pourquoi les longues promenades lui plaisent; mais il n'aime pas les jardins où à chaque bout d'allée une petite direction expresse est nécessaire pour tourner et revenir sur ses pas, et en compagnie il se met machinalement à la suite des autres pour n'avoir pas besoin de penser à son chemin: aussi n'en a-t-il retenu jamais aucun qu'il ne l'eût fait seul.

Tous les hommes sont naturellement <sup>leur intention même ne les anime pas et</sup> paresseux; les plus puissants besoins ne les font agir que par secousses; mais à mesure que l'amour-propre s'éveille, il les excite, les pousse, les tient sans cesse en haleine, parce qu'il en est la seule passion qui leur parle toujours: c'en est ainsi qu'on les voit tous dans le monde. L'homme en qui l'amour-propre ne domine pas et qui ne va point chercher son bonheur loin de lui en le seul qui connaisse l'incertitude et les doux loisirs, est J. J. en ce homme-là, autant que je puis m'y connaître. Rien n'en plus uniforme que sa manière de vivre; il se lève se couche mange travaille dort et rentre aux mêmes heures sans le vouloir et sans le savoir. Tous ses jours sont jetés au même moule; c'en est le même jour toujours répété; sa routine lui tient lieu de toute autre règle; il la suit très exactement sans y songer et sans y manquer. Cette molle inertie n'influe pas seulement sur ses actions indifférentes, mais sur toute sa conduite, sur les affections mêmes de son cœur, et lors qu'il cherchoit si passionnément des liaisons qui lui convinsent, il n'en forma réellement jamais d'autres que celles que le hasard lui présentait. L'indolence et le besoin d'aimer ont donné sur lui un ascendant aveugle à tout ce qui l'approchoit. Une rencontre fortuite, l'occasion, la commodité, le besoin du moment, l'habitude trop rapidement prise, ont déterminé tous ses attachements et par eux toute sa destinée: en vain son cœur lui demandoit un choix, son humeur trop facile ne lui en laissa jamais faire. Il en peut être le seul homme au monde des liaisons duquel on ne peut rien conclure, parce que son propre goût n'en forma jamais aucune, et qu'il se trouva toujours subjugué avant d'avoir eu le temps de choisir. Du reste l'habitude ne finit point en lui par l'ennui. Il vivrait éternellement du même mets, répéterait sans cesse le même air, relirait toujours le même livre, ne verrait toujours que la même personne; en fin je ne l'ai jamais vu se dégoûter d'aucune chose qui une fois lui eût fait plaisir.

C'en par ces observations et d'autres qui s'y rapportent, c'en par l'étude attentive du naturel et des goûts de l'individu qu'on apprend à expliquer les singularités de sa conduite, et non par des fureurs d'amour propre qui rongent les cœurs de ceux qui le jugent sans avoir jamais approché du sien. C'en



par paresse par nonchalance, par aversion de la dépendance et de la gêne que J. J. copie de la musique. Il fait sa tâche quand et comme il lui plaît; il ne doit compte de sa journée de son temps de son loisir à personne; il n'a besoin de rien arranger de rien prévoir, de prendre aucun souci de rien; il n'a nulle dépense d'esprit à faire; il est à lui tous les jours tout le jour, et le soir quand il se délasse et se promène, son âme ne sort du calme que pour se livrer à des émotions délicieuses, sans qu'il ait à payer de sa personne et à soutenir le faix de la célébrité par de brillantes ou savantes conversations qui feroient le tourment de sa vie sans flatter sa vanité.

Il travaille lentement, pesamment, fait beaucoup de fautes, efface ou recommence sans cesse; cela l'a forcé de taxer haut son ouvrage, quoiqu'il en sente mieux que personne l'imperfection. Il n'épargne cependant ni frais ni soins pour lui faire valoir son prix, et il y met des attentions qui ne sont pas sans effet et qu'on attendroit en vain des autres copistes. Le prix même, quelque fort qu'il soit, seroit peut-être au dessous du loyer, si l'on en déduisoit ce qu'on s'amuse à lui faire perdre, soit en ne retirant ou ne payant point l'ouvrage qu'on lui fait faire, soit en le détournant de son travail en mille manières dont les autres copistes sont exempts. S'il abuse en cela de sa célébrité, il le sent et s'en afflige; mais c'en est un bien petit avantage contre tant de maux qu'elle lui attire, et il ne sauroit faire autrement sans s'exposer à des inconvénients qu'il n'a pas le courage de supporter; au lieu qu'avec ce modique supplément acheté par son travail sa situation présente en du côté de l'aisance telle précisément qu'il la faut à son humeur. Libre des chaînes de la fortune il jouit avec modération de tous les biens réels qu'elle donne; il a retranché ceux de l'opinion qui ne sont qu'apparens et qui sont les plus coûteux. Plus pauvre, il sentiroit des privations des souffrances; plus riche il auroit des embarras des soucis des affaires; il faudroit renoncer à l'inuivie, pour lui la plus douce des voluptés; en possédant davantage, il jouiroit beaucoup moins.

Il est vrai qu'avancé déjà dans la vieillesse, il ne peut espérer de vaguer longtemps encore à son travail; sa main déjà tremblottante lui refuse un service aisé, sa note se déforme, son activité diminue; il fait moins d'ouvrage et moins bien dans plus de temps; un moment viendra, s'il vieillit beaucoup, qui, lui ôtant les ressources qu'il s'en ménageoit, le forcera de faire enfin un dur et tardif apprentissage d'une frugalité bien austère. Il ne doute pas même que vos Messieurs n'aient déjà pour ce temps qui s'approche et qu'ils sauront peut-être accélérer, un nouveau plan de bienfaisance c'en à dire, de nouveaux moyens de lui faire manger le pain d'amertume et boire la coupe d'humiliation. Il sent et prévoit très bien tout cela, mais si près du terme de la vie il n'y voit plus un fort grand inconvénient. D'ailleurs comme ce inconvénient est inévitable, c'en est folie de s'en tourmenter, et ce seroit s'y précipiter d'avance que de chercher à le prévenir. Il pourroit

\* Un autre inconvénient très grave me forcera d'abandonner enfin un travail que d'ailleurs la mauvaise volonté du public me rend plus onéreux qu'utile. C'en est l'abus fréquent de quidams étrangers ou inconnus, qui s'introduisent chez moi sous ce prétexte et qui sachant ensuite s'y cramponner malgré moi, sans que je puisse pénétrer leur dessein.



au présent en ce qui dépend de lui et laisse le soin de l'avenir à la providence.

129

J'ai donc vu J. J. livré tout entier aux occupations que je viens de vous décrire, se promenant tous jours seul, pensant peu, rêvant beaucoup, travaillant presque machinalement, sans cesse occupé des mêmes choses — sans s'en rebuter jamais : Enfin plus gai plus content se portant mieux en menant cette vie presque automate, qu'il ne fit tous le temps qu'il consacra si cruellement pour lui et si peu utilement pour les autres au triste métier d'auteur.

Mais n'apprécions pas cette conduite au dessus de sa valeur. Dès que cette vie simple et laborieuse n'en pas jouée, elle seroit sublime dans un célèbre écrivain qui pourroit s'y redonner. Dans J. J. elle n'est que naturelle, parce qu'elle n'est l'ouvrage d'aucun effort ni même celui de la raison, mais une simple impulsion du tempérament déterminé par la nécessité. Le seul mérite de celui qui s'y livre est d'avoir cédé sans résistance au penchant de la nature, et de ne s'être pas laissé détourner par une mauvaise honte ni par une fêlée vanité. Plus j'examine cet homme dans l'emploi de ses journées, dans l'uniformité de cette vie machinale, dans le goût qu'il paroît y prendre, dans le contentement qu'il y trouve, dans l'avantage qu'il en tire pour son humeur et pour sa santé; plus je vois que cette manière de vivre étoit celle pour laquelle il étoit né. Les hommes se figurent toujours à leur mode, en ont fait tantôt un profond génie, tantôt un petit charlatan, d'abord un prodige de vertu puis un monstre de scélératesse, toujours l'être du monde le plus étrange et le plus bizarre. La nature n'en a fait qu'un bon artisan, sensible il est vrai jusqu'au transport, idolâtre du beau, passionné pour la justice, dans de courts moments d'effervescence capable de vigueur et d'élevation, mais dont l'état habituel fut et sera toujours l'inertie d'esprit et l'activité machinale, et pour tout dire en un mot qui n'est rare que parce qu'il est simple. Une des choses dont il se félicite en de se retrouver dans sa vieillesse au même état à peu près où il en né, sans avoir beaucoup ni monté ni descendu dans le cours de sa vie. Le sort l'a remis où l'avoit placé la nature; il s'applaudit chaque jour de ce concours.

Ces solutions si simples et pour moi si claires de mes premiers doutes m'ont fait sentir de plus en plus que j'avois pris la seule bonne route pour aller à la source des singularités de cet homme tant jugé et si peu connu. Le grand tort de ceux qui le jugent n'est pas de n'avoir point deviné les vrais motifs de sa conduite : Des gens si fins ne s'en doutent jamais; mais c'est de n'avoir pas voulu les apprendre, d'avoir concouru de tout leur cœur aux moyens pris pour empêcher, lui de les dire, et eux de les savoir. Les gens même les plus équitables sont portés à chercher des causes bizarres à une conduite extraordinaire, et au contraire c'est à force d'être naturelle que celle de J. J. est peu commune : mais c'est ce qu'on ne peut sentir qu'après avoir fait une étude attentive de son tempérament, de son humeur, de ses goûts de toute sa constitution. Les hommes n'y font pas tant de façon pour se juger entre eux. Ils s'attribuent réciproquement les motifs qui pourroient faire agir le jugeant comme fait le jugé, et souvent ils se rencontrent juste, parce qu'ils sont tous conduits par l'opinion par les préjugés par l'amour-propre, par toutes les passions factices qui en sont le cortège, et surtout par ce vif intérêt prévoyant et pourvoyant qui les jette tous jours loin du présent, et qui n'est rien pour l'homme de la nature.

en note. \* Je ne connois pas deux François qui pussent parvenir à me connoître, quand même ils le désireroient de tout leur cœur. Je ne dis pas qu'il n'y en a point; je dis seulement que je n'en connois pas deux.

note à substituer à la précédente. \* Les gens fins, totalement transformés par l'amour-propre, n'ont plus la moindre idée des vrais mouvements de la nature, et ne connoissent jamais rien aux âmes honnêtes, parce qu'ils ne voient jamais que le mal, excepté dans ceux qu'ils ont intérêt de flatter. Trop vains pour croire jamais avoir pu se tromper, ils ne voient jamais dans autrui que ce qu'ils ont cru d'avance et ce qu'ils y veulent voir. Aussi les observations des gens fins ne s'accordent avec la vérité que par hazard et non point autorité chez les gens sages.



Mais ils sont si loin de remonter aux pures impulsions de cette nature et de les connoître, que s'ils parvenaient à comprendre enfin que ce n'est point par ostentation que J. J. se conduit si différemment qu'ils ne font, le plus grand nombre en conclurroit aussi-tôt que c'en est donc par bassesse d'âme, quelques uns peut-être que c'en est par une héroïque vertu, et tous se tromperoient également. Il y a de la bassesse à choisir volontairement un emploi digne de mépris, ou à recevoir par aumône ce qu'on peut gagner par son travail; mais il n'y en a point à vivre d'un travail honnête plutôt que d'aumônes ou plutôt que d'intriguer pour parvenir: Il y a de la vertu à vaincre ses penchans pour faire son devoir, mais il n'y en a point à les suivre pour se livrer à des occupations de son goût, quoiqu'ignobles aux yeux des hommes.

La cause des faux jugemens portés sur J. J. est qu'on suppose toujours qu'il lui a fallu de grands efforts pour être autrement que les autres hommes, au lieu que, constitué comme il est, il lui en eût fallu de très grands pour être comme eux. Une de mes observations les plus certaines, et dont assurément le public se doute le moins est qu'impatient emporté sujet aux plus vives colères, il ne connoît pas néanmoins la haine, et que jamais desir de vengeance n'entra dans son cœur. Si quelqu'un pouvoit démentir un fait si contraire aux idées qu'on a de l'homme, on lui donneroit aussi-tôt pour cause un effort sublime, la pénible victoire sur l'amour-propre, la grande mais difficile vertu du pardon des ennemis, et c'en feroient simplement un effet naturel et nécessaire du tempérament que je vous ai décrit. Toujours occupé de lui-même ou pour lui-même, et trop avide de son propre bien pour avoir le tems de songer au mal d'un autre, il ne s'avise point de ces jalouses comparaisons d'amour-propre dont j'ai parlé. J'ose même dire qu'il n'y a point de constitution plus éloignée que la sienne de la méchanceté; car son vice dominant est de s'occuper de lui plus que des autres, et celui des méchans au contraire est de s'occuper plus des autres que d'eux, et c'en est précisément pour cela qu'à prendre le mot d'égoïsme dans son vrai sens, ils sont tous égoïstes et qu'il ne l'est point, parce qu'il ne se met ni à côté ni au dessus ni au dessous de personne, et que le déplacement de personne n'est nécessaire à son bonheur. Toutes ses méditations sont douces parce qu'il aime à jouir. Dans les situations pénibles il n'y pense que quand elles l'y forcent; tous les momens qu'il leur peut dérober sont donnés à ses rêveries: il fait se soustraire aux idées déplorables et se transporter ailleurs qu'où il est mal. Occupé si peu de ses peines, comment le seroit-il beaucoup de ceux qui les lui font souffrir? Il s'en venge en n'y pensant point, non par esprit de vengeance, mais pour se délivrer d'un tourment. Daresseux et voluptueux comment seroit-il haineux et vindicatif? Voudroit-il changer en supplices ses consolations ses jouissances, et les seuls plaisirs qu'on lui laisse ici bas. Les hommes bilieux et méchans ne cherchent la retraite que quand ils sont tristes, et la retraite les attriste encore plus. Le levain de la vengeance fermente dans la solitude par le plaisir qu'on prend à s'y livrer; mais ce triste et cruel plaisir dévore et consume celui qui s'y livre; il le rend inquiet actif intrigant: La solitude qu'il cherchoit fait bientôt le supplice de son cœur haineux et tourmenté; il n'y goûte point cette aimable inuétude, cette douce nonchalance qui fait le charme des vrais solitaires, la passion animée par ses chagrins réflexions cherche à se satisfaire; et bientôt, quittant sa sombre retraite, il court attirer



dans le monde le feu dont il veut consumer son ennemi. S'il sort des écrits de la main d'un tel solitaire, ils ne ressembleront sûrement ni à l'Emile ni à l'Héloïse; ils porteront, quelque air qu'emploie l'auteur à se déguiser, la teinte de la bile amère qui les dicta. Pour J. J. les fruits de sa solitude attestent les sentimens dont il s'y nourrit; il eut de l'humeur tant qu'il vécut dans le monde, il n'en eut plus aussitôt qu'il vécut seul.

Cette répugnance à se nourrir d'idées noires et déplorables se fait sentir dans ses écrits comme dans sa conversation, et surtout dans ceux de longue haleine où l'auteur avoit plus le tems d'être lui et où son cœur s'en pour ainsi dire mis plus à son aise. Dans ses premiers ouvrages, entraîné par son sujet, indigné par le spectacle des mœurs publiques, excité par les gens qui vivoient avec lui, et qui dès lors sans doute avoient déjà leurs vices, il s'en permit quelquefois de peindre les méchans et les vices en traits vifs et poignans mais toujours courts et rapides, et l'on voit qu'il ne se complaisoit que dans les images riantes dont il aima de tous tems à s'occuper. Il se félicite à la fin de l'Héloïse d'en avoir soutenu l'intérêt durant six volumes sans le concours d'aucun personnage méchant ni d'aucune mauvaise action. C'en là, ce me semble, le témoignage le moins équivoque des véritables goûts d'un auteur.

**Le Fr.** / Eh comme vous vous abusez! Les bons peignent les méchans sans crainte; ils n'ont pas peur d'être reconnus dans leurs portraits; mais un méchant n'ose peindre son semblable; il redoute l'application.

**R.** / Monsieur, cette interprétation si naturelle en-elle de votre façon?

**Le Fr.** / Non, elle en de nos Messieurs. Oh moi je n'aurois jamais eu l'esprit de la trouver.

**R.** / Du moins l'admettez-vous sérieusement pour bonne?

**Le Fr.** / Mais..... je vous avoue que je n'aime point à vivre avec les méchans; et je ne crois pas qu'il s'ensuive de là que je sois un méchant moi-même.

**R.** / Il s'ensuit tout le contraire, et non seulement les méchans aiment à vivre entre eux, mais leurs écrits comme leurs discours sont remplis de peintures effroyables de toutes sortes de méchancetés. Quelquefois les bons s'attachent de même à les peindre, mais seulement pour les rendre odieuses; au lieu que les méchans ne se servent des mêmes peintures que pour rendre odieux, moins les vices que les personnages qu'ils ont en vue: ces différences se font bien sentir à la lecture, et les censures vives mais générales des uns s'y distinguent facilement des satyres personnelles des autres. Rien n'en plus naturel à un auteur que de s'occuper par préférence des matières qui sont le plus de son goût. Celui de J. J. en s'attachant à la solitude atteste par les productions dont il s'y en occupe quelle espèce de charme a pu l'y attirer et l'y retenir. Dans sa jeunesse et durant ses courtes prospérités, n'ayant encore à se plaindre de personne, il n'aime pas moins la retraite qu'il l'aime dans la misère. Il se partageoit alors avec délice entre les amis qu'il croyoit avoir et la douceur du recueillement. Maintenant si cruellement désabusé il se livre à son goût dominant sans partage. Le goût ne le tourmente ni ne le ronge: il ne le rend ni triste ni sombre; jamais il ne fut plus satisfait de lui-même, moins soucieux des affaires d'autrui, moins occupé de ses persécuteurs, plus content ni plus heureux, autant qu'on peut l'être de son propre fait, vivant dans l'adversité.



S'il étoit tel qu'on nous le représente, la prospérité de ses ennemis, l'opprobre dont ils l'accablent, l'impuissance de s'en venger l'auroient déjà fait périr de rage. Il n'eût trouvé dans la solitude qu'il cherche que le désespoir et la mort. Il y trouve le repos d'esprit la douceur d'âme la santé la vie. Tous les mystérieux arguments de vos Messieurs n'ébranleront jamais la certitude qu'opère celui-là dans son esprit.

Mais y a-t-il quelque vertu dans cette douceur? Aucune. Il n'y a que la pente d'un naturel aimant et tendre qui, nourri de visions délicieuses ne peut s'en détacher pour s'occuper d'idées funestes et de sentiments déchirants. Pourquoi s'affliger quand on peut jouir? pourquoi noyer son cœur de fiel et de bile quand on peut l'abreuver de bienveillance et d'amour? Ce choix si raisonnable n'est pourtant fait ni par la raison ni par la volonté; il est l'ouvrage d'un pur instinct. Il n'a pas le mérite de la vertu, sans doute; mais il n'en a pas, non plus, l'instabilité. Celui qui durera soixante ans s'en livre aux seules impulsions de la nature en bien sûr de n'y résister jamais.

Si ces impulsions ne le mènent pas toujours dans la bonne route, rarement elles le mènent dans la mauvaise. Le peu de vertus qu'il a n'ont jamais fait de grands biens aux autres, mais ses vices, bien plus nombreux, ne font du mal qu'à lui seul. Sa morale est moins une morale d'action que d'abstinence: la paresse la lui a donnée et la raison l'y a souvent confirmé. Ne jamais faire de mal, lui paroît une maxime plus utile plus sublime et beaucoup plus difficile que celle même de faire du bien: car souvent le bien qu'on fait sous un rapport devient un mal sous mille autres: mais dans l'ordre de la nature il n'y a de vrai mal que le mal positif. Souvent il n'y a d'autre moyen de s'abstenir de nuire que de s'abstenir tout à fait d'agir, et selon lui le meilleur régime tant moral que physique est un régime purement négatif. Mais ce n'est pas celui qui convient à un philosophe ostentatoire qui ne veut que des œuvres d'éclat, et n'apprend rien tant à ses sectateurs qu'à beaucoup se montrer. Cette maxime de ne point faire de mal tiens de bien près à une autre qu'il doit encore à la paresse, mais qui se change en vertu pour qui conque s'en fait un devoir: c'est de ne se mettre jamais dans une situation qui lui fasse trouver son avantage dans le préjudice d'autrui. Nul homme ne redoute une situation pareille: ils sont tous trop forts trop vertueux pour craindre jamais que leur intérêt ne les tente contre leur devoir, et dans leur fière confiance ils provoquent sans crainte les tentations, auxquelles ils se sentent si supérieurs. Félicitons-les de leur force, mais ne blâmons pas le faible J. J. de n'oser se fier à la sienne, et d'aimer mieux fuir les tentations que d'avoir à les vaincre, trop peu sûr du succès d'un pareil combat.

Cette seule indolence l'eût perdu dans la société, quand il n'y eût pas apporté d'autres vices. Les petits devoirs à remplir la lui ont rendue insupportable, et ces petits devoirs négligés lui ont fait cent fois plus de tort que des actions injustes ne lui en auroient pu faire. La morale du monde a été mise comme celle des dévots en menues pratiques, en petites formules, en étiquettes de procédés qui dispensent du reste. Qui conque s'attache avec scrupule à tous ces petits détails peut, au surplus, être noir faux fourbe traître et méchant, peu importe: pourvu qu'il soit exact aux règles des procédés, il est toujours assez honnête homme.



L' amour propre de ceux qu'on néglige en pareil cas leur peina cette omission comme un cruel outrage ou comme une monstrueuse ingratitude, et tel qui donnerait pour un autre sa bourse et son sang n'en sera jamais pardonné pour avoir omis dans quelque rencontre une attention de civilité. J. J. en dédaignait tout ce qui est de pure formule et que font également bons et mauvais, amis et indifférents, pour ne s'attacher qu'aux solides devoirs, qui n'ont rien de l'usage ordinaire et font peu de sensation, à fournir les prétextes que vos Messieurs ont si habilement employés. Il eut pu remplir sans bruit de grands devoirs dont jamais personne n'aurait rien; mais la négligence des petits soins inutiles a causé sa perte. Les petits soins sont aussi quelquefois des devoirs qu'il n'en pas permis d'enfreindre, et je ne prétends pas en cela l'excuser. Je dis seulement que ce mal même, qui n'en est pas un dans la source et qui n'en retombe que sur lui, vient encore de cette indolence de caractère qui ne lui fait pas moins négliger ses intérêts que ses devoirs.

J. J. parait n'avoir jamais convoité fort ardemment les biens de la fortune, non par une modération dont on puisse lui faire honneur, mais parce que ces biens, loin de procurer ceux dont il est avide en ôtant la jouissance et le goût. Les pertes réelles ni les espérances frustrées ne l'ont jamais fort affecté. Il a trop désiré le bonheur pour désirer beaucoup la richesse, et s'il eut quelques moments d'ambition, ses desirs ainsi que ses efforts ont été vifs et courts. Au premier obstacle qu'il n'a pu vaincre du premier choc, il s'est rebuté, et retombant aussitôt dans la langueur, il a oublié ce qu'il ne pouvoit atteindre. Il fut toujours si peu agissant si peu propre au manège nécessaire pour réussir en toute entre prise, que les choses les plus faciles pour d'autres devenant toujours difficiles pour lui, sa paresse les lui montrait impossibles pour lui épargner les efforts indispensables pour les obtenir. Un autre oreiller de paresse dans toute affaire un peu longue quoiqu'aisée étoit pour lui l'incertitude que le temps jeté sur les succès qui dans l'avenir semblent les plus assurés, mille empêchemens imprévus pouvant à chaque instant faire avorter les desseins les mieux concertés. La seule instabilité de la vie réduit pour nous tous les événements futurs à de simples probabilités; la peine qu'il faut prendre en certaine, le prix en est toujours douteux, et les projets éloignés ne peuvent paraître que des leurre de dupes à quiconque a plus d'indolence que d'ambition. Tel en est toujours J. J.; ardent et vif par tempérament il n'a pu dans sa jeunesse être exempt de toute espèce de convoitise, et c'en beaucoup s'il l'en a toujours, même encore au jourd'hui. Mais quelque désir qu'il ait pu former et quel qu'en ait pu être l'objet, si du premier effort il n'a pu l'atteindre il fut toujours incapable d'une longue persévérance à y aspirer.

Maintenant il parait ne plus rien désirer. Indifférent sur le reste de sa carrière, il en voit avec plaisir approcher le terme; mais sans l'accélérer, même par ses souhaits. Je doute que jamais mortel ait mieux et plus sincèrement dit à Dieu; Que ta volonté soit faite: et ce n'en pas, sans doute, une résignation fort méritoire à qui ne voit plus rien sur la terre qui puisse flatter son cœur. Mais dans sa jeunesse ou le feu de l'âge et du tempérament du feu enflamment ses desirs, il en put former d'assez vifs, mais jamais d'assez durables pour vaincre les obstacles quelque fois très surmontables qui l'arrêtoient. En désirant beaucoup, il dut obtenir fort peu, parce que ce ne sont pas les seuls élans du cœur qui font atteindre à l'objet, et qu'il y faut d'autres moyens qu'il n'a jamais su mettre en œuvre. La plus incroyable timidité, la plus



~~innombrables et inépuisables~~ excessive indolence auroient cédé quelquefois à la force du désir, s'il n'eût trouvé dans cette force même l'art d'é luder les soins qu'elle sembloit exiger, et c'est encore ici des clefs de son caractère celle qui en découvre le mieux les ressorts. A force de s'occuper de l'objet qu'il convoite, à force d'y tendre par ses desirs, sa bienfaisante imagination arrive au terme en sautant par dessus les obstacles qui l'arrêtent ou l'effarouchent. Elle fait plus; écartant de l'objet tout ce qu'il a d'étranger à sa convoitise, elle ne le lui présente qu'approprié de tout point à son désir. Par là ses fictions lui deviennent plus douces que les réalités mêmes; elles en écartent les défauts avec les difficultés; elles les lui livrent préparées tout exprès pour lui, et sont que désirer et jouir ne sont pour lui qu'une même chose. Est-il étonnant qu'un homme ainsi constitué soit sans goût pour la vie active? Pour lui pourchasser au loin quelques jouissances imparfaites et douteuses, elles lui ôteroient celles qui valent cent fois mieux et sont toujours en son pouvoir. Il est plus heureux et plus riche par la possession des biens imaginaires qu'il crée, qu'il ne le seroit par celle des biens plus vrais, si l'on veut, mais moins désirables qui existent réellement.

Mais cette même imagination si riche en tableaux riants et remplis de charmes, rejette obstinément les objets de douleur et de peine, ou du moins elle ne les lui peint jamais si vivement que sa volonté ne les puisse effacer. L'incertitude de l'avenir et l'expérience de tant de malheurs peuvent l'effaroucher à l'excs des maux qu'il prévoit, en occupant son esprit des moyens de les éviter. Mais ces maux sont-ils arrivés? Il les sent vivement un moment et puis les oublie. En mettant tout au pis dans l'avenir, il se soulage et se tranquillise. Quand une fois le malheur est arrivé, il faut le souffrir sans doute, mais on n'en plus force d'y penser pour s'en garantir; c'en est un grand tourment de moins dans son ame. En comptant d'avance sur le mal qu'il craint il en ôte la plus grande amertume; ce mal arrivant le trouve tout prêt à le supporter; et s'il n'arrive pas, c'en est un bien qu'il goûte avec d'autant plus de joie qu'il n'y comptoit point du tout. Comme il aime mieux jouir que souffrir il se refuse aux souvenirs tristes et déplaisans, qui sont inutiles, pour se livrer tout entier à ceux qui le flattent. Quand sa destinée s'en trouve telle qu'il n'y voyoit plus rien d'agréable à se rappeler, il en a perdu toute la mémoire, et rétrogradant vers les heureux temps de son enfance et de sa jeunesse, il les a souvent recommencés dans ses souvenirs. Quelquefois s'élançant dans l'avenir qu'il espère, et qu'il sent lui être dû, il tâche de s'en figurer les douceurs en les proportionnant aux maux qu'on lui fait souffrir injustement dans ce monde. Plus souvent laissant concourir ses sens à ses fictions, il se forme des êtres selon son cœur, et vit avec eux dans une société dont il se sent digne, il plane dans l'empyrée au milieu des objets charmans et presque angéliques dont il s'en entoure. Concevez-vous que dans une ame tendue ainsi disposée les levains haineux fermentent facilement? Non, non, Monsieur; comptez que celui qui put sentir un moment les délices habituelles de J. J. ne méditera jamais des noirceurs.

La plus sublime des vertus, celle qui demande le plus de force d'ame et de grandeur de courage en le pardon des injures et l'amour de ses ennemis. Le faible J. J. qui n'atteint pas même aux vertus médiocres irait-il jusqu'à celle-là? Je suis aussi loin de le croire que de l'affirmer. Mais qu'importe, si



Son naturel aimant et paisible le mène où l'eux mène la vertu. Qu'eux pu faire en lui la haine s'il l'avoit connue? Je l'ignore, il l'ignore lui-même. - Comment sauroit-il où l'eux conduit un sentiment qui jamais n'approcha de son cœur? Il n'a point eu là-dessus de combat à rendre parce qu'il n'a point eu de tentation. Celle d'ôter ses facultés à ses jouissances pour les lier aux passions irascibles et déchirantes n'en est pas même une pour lui. C'en est le tourment des cœurs dévorés d'amour-propre et qui ne connoissent point d'autre amour. Ils n'ont pas cette passion par choix; elle les tyrannise, et n'en laisse point d'autre en leur pouvoir.

Lorsqu'il entreprit ses confessions, cette oeuvre unique parmi les hommes, dont il a profané la lecture en la prodigant aux oreilles les moins faites pour l'entendre, il avoit déjà passé la maturité de l'âge, et ignoroit encore l'adversité. Il a dignement exécuté ce projet jusqu'au tems des malheurs de sa vie: dès lors il s'en vit forcé d'y renoncer. Accoutumé à ses douces rêveries il ne trouva ni courage ni force pour soutenir la méditation de tant d'honneurs; il n'auroit même pu s'en rappeler l'effroyable tissu quand il s'y seroit obstiné. Sa mémoire a refusé de se souiller de ces affreux souvenirs; il ne peut se rappeler l'image que des tems qu'il verroit renaître avec plaisir. Ceux où il fut la proie des méchans en seroient pour jamais effacés avec les cruels qui les ont rendus si funestes, si les maux qu'ils continuent à lui faire ne réveillent quelquefois malgré lui l'idée de ceux qu'ils lui ont déjà fait souffrir. En un mot, un naturel aimant et tendre, une langueur d'âme qui le porte aux plus douces voluptés, lui faisant rejeter tout sentiment douloureux, écarte de son souvenir tout objet désagréable. Il n'a pas le mérite de pardonner les offenses parce qu'il les oublie; il n'aime pas ses ennemis, mais il ne pense point à eux. Cela met tout l'avantage de leur côté en ce que, ne le perdant jamais de vue, sans cesse occupés de lui pour l'enlancer de plus en plus dans leurs pièges, et ne le trouvant ni assez attentif pour les voir ni assez actif pour s'en défendre, ils sont toujours sûrs de le prendre au dépourvu quand et comme il leur plaît sans crainte de représailles. Tandis qu'il s'occupe avec lui-même, eux s'occupent aussi de lui. Il s'aime et ils le haïssent; voilà l'occupation des uns et des autres. Il est tout pour lui-même, il est aussi tout pour eux: car quand à eux ils ne sont rien ni pour lui ni pour eux-mêmes, et pourvu que J. J. soit misérable, ils n'ont pas besoin d'autre bonheur. Ainsi ils ont eux et lui chacun de leur côté deux grandes expériences à faire; eux, de toutes les peines qu'il est possible aux hommes d'accumuler dans l'âme d'un innocent, et lui de toutes les ressources que l'innocence peut tirer d'elle-même pour les supporter. Ce qu'il y a d'impayable en tout cela est d'entendre vos benins Messieurs se lamenter tristement au milieu de leurs trames du mal que fait la haine à celui qui s'y livre; et plaindre tendrement l'infortuné J. J. d'être la proie d'un sentiment aussi tourmentant.

Il faudroit qu'il fut stupide ou insensible pour ne pas voir et sentir son état; mais il s'occupe trop peu de ses peines pour s'en affecter beaucoup. Il se console avec lui-même des injustices des hommes; en rentrant dans son cœur il y trouve des dédomagemens bien doux. Tant qu'il en sent il en est heureux, et quand le spectacle de la haine le navre, ou quand le mépris et la dérision l'indignent, c'en est un mouvement passager, qui cesse aussi-tôt que l'objet



qui l'exalte a disparu. Ses émotions sont promptes et vives, mais rapides et peu durables, et cela se voit : son cœur transparent comme le cristal ne peut rien cacher de ce qui s'y passe ; chaque mouvement qu'il éprouve se transmet à ses yeux et sur son visage. On voit quand et comment il s'agite ou se calme, quand et comment il s'irrite ou s'attendrit, et sitôt que ce qu'il voit ou ce qu'il entend l'affecte, il lui est impossible d'en retenir ou d'effacer un moment l'impression. J'ignore comment il put s'y prendre pour tromper quarante ans tout le monde sur son caractère ; mais pour peu qu'on le tire de sa chère inertie, ce qui par malheur n'en est que trop aisé, je le défie de cacher à personne ce qui se passe au fond de son cœur ; et c'en est néanmoins de ce même naturel aussi ardent qu'indiscipliné qu'on a tiré par un prestige admirable le plus habile hypocrite et le plus rusé fourbe qui puisse exister.

Cette remarque étoit importante, et j'y ai porté la plus grande attention. Le premier art de tous les méchants en la prudence, c'est à dire, la dissimulation. Ayant tant de dessein et de sentiments à cacher, ils savent composer leur extérieur, gouverner leurs regards leur air leur maintien, se rendre maîtres des apparences. Ils savent prendre leurs avantages et couvrir d'un vernis de sagesse les noires passions dont ils sont rongés. Les cœurs vifs sont bouillans emportés, mais tout s'évapore au dehors ; les méchants sont froids posés, le venin se dépose et se cache au fond de leurs cœurs pour n'agir qu'en temps et lieu ; jusqu'alors rien ne s'exhale, et pour rendre l'effet plus grand et plus sûr ils le retardent à leur volonté. Ces différences ne viennent pas seulement des tempéramens, mais aussi de la nature des passions : celles des cœurs ardens et sensibles étant l'ouvrage de la nature se montrent en dépit de celui qui les a ; leur première explosion purement machinale, est indépendante de sa volonté. Tout ce qu'il peut faire à force de résistance est d'en arrêter le cours avant qu'elle ait produit son effet, mais non pas avant qu'elle se soit manifestée ou dans ses yeux ou par sa rougeur ou par sa voix ou par son maintien ou par quelque autre signe sensible.

Mais l'amour-propre et les mouvemens qui en dérivent n'étant que des passions secondaires produites par la réflexion, n'agissent pas si sensiblement sur la machine. Voilà pourquoi ceux que ces sortes de passions gouvernent sont plus maîtres des apparences que ceux qui se livrent aux impulsions directes de la nature. En général si les naturels ardens et vifs sont plus aimans, ils sont aussi plus emportés moins endurans plus colères ; mais ces emportemens bruyans sont sans conséquence, et sitôt que le signe de la colère s'efface sur le visage, elle est éteinte aussi dans le cœur. Au contraire les gens flegmatiques et froids si doux si patients si modérés à l'extérieur, en dedans sont haineux vindicatifs implacables ; ils savent conserver déguiser nourrir leur rancune jusqu'à ce que le moment de l'assouvir se présente. En général les premiers aiment plus qu'ils ne haïssent, les seconds haïssent beaucoup plus qu'ils n'aiment, si tant est qu'ils sachent aimer. Les âmes d'une haute trempe sont néanmoins très souvent de celle-ci comme supérieures aux passions. Les vrais sages sont des hommes froids, je n'en doute pas ; mais dans la classe des hommes vulgaires, sans le contre-poids de la sensibilité l'amour-propre emportera toujours la balance, et s'ils ne restent nuls, il les rendra méchants.

Vous me direz qu'il y a des hommes vifs et sensibles qui ne laissent pas d'être méchants et rancuniers. Je n'en crois rien ; mais il faut s'entendre. Il y a deux sortes de vivacité ; celle des sentimens et celle des idées. Les âmes sensibles s'affectent



fortement et rapidement. Le sang enflammé par une agitation subite porte à l'oeil à la voix au visage ces mouvements impétueux qui marquent la passion. Il en est au contraire des esprits très vifs qui s'associent avec des coeurs glacés et qui ne tirent que du cerveau l'agitation qui paroît aussi dans les yeux dans le geste et accompagne la parole, mais par des signes tout différens, pantomimes et comédiens plutôt qu'animés et passionnés. Ceux-ci riches d'idées les produisent avec une facilité extrême, ils ont la parole à commandement, leur esprit toujours présent et pénétrant leur fournit sans cesse des pensées neuves des faillies des réponses heureuses; quelque force ou quelque finesse qu'on mette à ce qu'on peut leur dire ils étonnent par la promptitude et le sel de leurs réponses et ne restent jamais court. Dans les choses mêmes de sentiment ils ont un petit babil si bien agencé qu'on les croiroit émus jusqu'au fond du coeur, si cette justesse même d'expression n'attestoit que c'en leur esprit seul qui travaille. Les autres tout occupés de ce qu'ils sentent soignent trop peu leurs paroles pour les arranger avec tant d'art. La pesante succession du discours leur est insupportable; ils se dépitent contre la lenteur de sa marche; il leur semble dans la rapidité des mouvements qu'ils éprouvent que ce qu'ils sentent devoit se faire jour et pénétrer d'un coeur à l'autre sans le froid ministère de la parole. Les idées se présentent d'ordinaire aux gens d'esprit en phrases tout arrangées; il n'en est pas ainsi des sentimens; il faut chercher combiner choisir un langage propre à rendre ce qu'on éprouve, et quel est l'homme sensible qui aura la patience de suspendre le cours des affections qui l'agitent pour s'occuper à chaque instant de ce trépas. Une violente émotion peut suggérer quelquefois des expressions énergiques et vigoureuses; mais ce sont de heureux hasards que les mêmes situations ne fournissent pas toujours. D'ailleurs un homme vivement ému en est-il en état de prêter une attention minutieuse à tout ce qu'on peut lui dire, à tout ce qui se passe autour de lui pour y bien approprier sa réponse ou son propos? Je ne dis pas que tous seront aussi distraits aussi étourdis aussi stupides que J. J. mais je doute que quiconque a reçu du Ciel un naturel vraiment ardent et sensible et tendre soit jamais un homme bien presto à la riposte.

N'allons donc pas prendre comme on fait dans le monde pour des coeurs sensibles, des cerveaux brûlés dont le seul desir de briller anime les discours les actions les écrits, et qui pour être applaudis des jeunes gens et des femmes jouent de leur mieux la sensibilité qu'ils n'ont point. Tout entier à leur unique objet, c'est à dire à la célébrité, ils ne s'échauffent sur rien au monde, ne prennent un véritable intérêt à rien; leurs têtes agitées d'idées rapides laissent leurs coeurs vides de tout sentiment excepté celui de l'amour-propre qui, leur étant habituel, ne leur donne aucun mouvement sensible et remarquable au dehors. Ainsi tranquilles et de sang-froid en toute chose ils ne songent qu'aux avantages relatifs de leur petit individu, et ne laissent jamais échapper aucune occasion, s'occupent sans cesse avec un succès qui n'a rien d'étonnant à rabbaïner leurs rivaux, à écarter leurs concurrens, à briller dans le monde, à primer dans les lettres, et à déprimer tout ce qui n'en pas attaché à leur char. Que de tels hommes soient méchans et malfaisans, ce n'est pas une merveille; mais qu'ils éprouvent d'autres passions que l'égoïsme qui les domine, qu'ils aient aucune véritable sensibilité, qu'ils soient capables d'attachement, même d'amour,



c'est ce que je nie. Ils ne savent pas seulement s'aimer eux-mêmes; ils ne savent que haïr ce qui n'en pas eux.

Celui qui sait régner sur son propre cœur, tenir toutes ses passions sous le joug, sur qui l'intérêt personnel et les desirs sensuels n'ont aucune puissance, et qui, soit en public soit tout seul et sans témoin, ne fait en toute occasion que ce qui est juste et honnête, sans égard aux vœux secrets de son cœur, celui-là seul est homme vertueux. S'il existe, je m'en réjouis pour l'honneur de l'espèce humaine. Je sais que des foules d'hommes vertueux ont jadis existé sur la terre; Je sais que Fenelon <sup>quelques autres moins connus</sup> Catina<sup>t</sup> ont honoré les siècles modernes, et parmi nous j'ai vu George Keith suivre en son cœur leurs sublimes vestiges. A cela près je n'ai vu dans les apparentes vertus des hommes que forfanterie hypocrisie et vanité. Mais ce qui se rapproche un peu plus de nous, ce qui en du moins beaucoup plus dans l'ordre de la nature, c'est un mortel bien né qui n'a reçu du Ciel que des passions expansives et douces, des penchans aimans et aimables, qu'un cœur ardent à désirer, mais sensible affectueux dans ses desirs, qui n'a que faire de gloire ni de trésors, mais de jouissances réelles, de véritables attachemens, et qui comptant pour rien l'apparence des choses et pour peu l'opinion des hommes, cherche son bonheur en dedans sans égard aux usages suivis et aux préjugés reçus. Cet homme ne sera pas vertueux puisqu'il ne vaincra pas ses penchans, mais en les suivant il ne fera rien de contraire à ce que feroit en surmontant les siens celui qui n'écoute que la vertu. La bonté la commisération la générosité, ces premières inclinations de la nature, qui ne sont que des émanations de l'amour de soi ne s'érigeront point dans sa tête en d'austères devoirs, mais elles seront des besoins de son cœur qu'il satisfera plus pour son propre bonheur que par un principe d'humanité qu'il ne songera guère à réduire en règles. L'instinct de la nature est moins pur peut-être mais certainement plus sûr que la loi de la vertu: car on se met souvent en contradiction avec son devoir, jamais avec son penchant pour mal faire.

L'homme de la nature éclairé par la raison a des appetits plus délicats mais non moins simples que dans sa première grossièreté. Les fantaisies d'autorité de célébrité de prééminence ne sont rien pour lui, il ne veut être connu que pour être aimé; il ne veut être loué que de ce qui est vraiment louable et qu'il possède en effet. L'esprit les talens ne sont pour lui que des ornemens du mérite et ne le constituent pas. Ils sont des développemens nécessaires dans le progrès des choses et qui ont leurs avantages pour les agrémens de la vie, mais subordonnés aux facultés plus précieuses qui rendent l'homme vraiment sociable et bon et qui lui font priser l'ordre la justice la droiture et l'innocence au dessus de tous les autres biens. L'homme de la nature apprend à porter en toute chose le joug de la nécessité, à s'y soumettre, à ne murmurer jamais contre la providence, qui commence par le combler de dons précieux, qui promet à son cœur des biens plus précieux encore; mais qui pour repaier les injustices de la fortune et des hommes choisit son heure et non pas la nôtre, et domine les vices sont trop au dessus de nous pour qu'elle nous doive compte de ses moyens. L'homme de la nature est assujéti par elle et pour sa propre conservation à des transports irascibles et momentanés, à la colère à l'emportement à l'indignation, jamais à des sentimens haineux et durables, nuisibles à celui qui en



la proie et à celui qui en est l'objet, et qui ne mènent qu'au mal et à la destruction sans servir au bien ni à la conservation de personne. Enfin, l'homme de la nature, sans épuiser ses débiles forces à se construire ici bas des tabernacles des machines énormes de bonheur ou de plaisir, jouit de lui-même et de son existence sans grand souci de ce qu'en pensent les hommes et sans grand soin de l'avenir.

Tel j'ai vu l'indolent J. J. sans affectation sans apprès, livré par goût à ses douces rêveries, pensant profondément quelquefois, mais toujours avec plus de fatigue que de plaisir, et aimant mieux se laisser gouverner par une imagination riante que de gouverner avec effort sa tête par la raison. Je l'ai vu mener par goût une vie égale simple et routinière sans s'en rebuter jamais. L'uniformité de cette vie et la douceur qu'il y trouve montrent que son âme est en paix. S'il étoit mal avec lui-même il se laisseroit enfin d'y vivre; il lui faudroit des diversions que je ne lui vois point chercher, et si, par un tour d'esprit difficile à concevoir il s'obstinoit à s'imposer ce genre de supplice, on verroit à la longue l'effet de cette contrainte sur son humeur sur son teint et sur sa santé. Il jauniroit, il languiroit, il deviendrait triste et sombre, il dépérirait. Au contraire, il se porte mieux qu'il ne fut jamais\*. Il n'a plus ces souffrances habituelles, cette maigreur, ce teint pâle, cet air mourant qu'il eut constamment pendant tout le temps qu'il se mêla d'écrire, métier au vrai funeste à sa constitution que contraire à son goût, et qui l'eut enfin mis au tombeau s'il l'eut continué plus longtemps. Depuis qu'il a repris les doux loisirs de sa jeunesse il en a repris la sérénité. Il occupe son corps et repose sa tête; il s'en trouve bien à tous égards. En un mot, comme j'ai trouvé dans ses livres l'homme de la nature, j'ai retrouvé dans lui l'homme de ses livres, sans avoir eu besoin de chercher expressément s'il étoit vrai qu'il en fut l'auteur.

Je n'ai eu qu'une seule curiosité que j'ai voulu satisfaire; c'en au sujet du Devin du Village. Ce que vous m'avez dit là-dessus m'avoit tellement frappé que je n'aurois pas été tranquille si je ne m'en fusse particulièrement éclairci. On ne conçoit guères comment un homme doué de quelque génie et de talents par lesquels il pourroit aspirer à une gloire méritée, pour se parer effrontément d'un talent qu'il n'auroit pas iroit se fourrer sans nécessité dans toutes les occasions de montrer là-dessus son ineptie. Mais qu'au milieu de Paris et des artistes les moins disposés pour lui à l'indulgence, un tel homme se donne sans façon pour l'auteur d'un ouvrage qu'il est incapable de faire; qu'un homme aussi timide aussi peu suffisant, s'érige parmi les maîtres en précepteur d'un art auquel il n'entend rien et qu'il les accuse de ne pas entendre, c'en assurément une chose des plus incroyables que l'on puisse avancer. D'ailleurs il y a tant de bassesse à se parer ainsi des dépouilles d'autrui, cette manoeuvre suppose tant de pauvreté d'esprit, une vanité si puerile, un jugement si borné, que qui conque peu s'y résoudra ne fera jamais rien de grand d'élevé de beau dans aucun genre, et que, malgré toutes mes observations il seroit toujours resté impossible à mes yeux que J. J. se donnât faussement pour l'auteur du Devin du Village ou fait aucun des autres écrits qu'il attribue et qui certainement ont trop de force et d'élévation pour avoir pu sortir de la petite tête d'un petit pillard impudent. Tout cela me sembloit

\* tout à son terme ici bas. Si ma santé décline et succombe enfin à tant d'afflictions sans relâche, il restera toujours étonnant qu'elle ait résisté si longtemps.



tellement incompatible que j'en revenois toujours à ma première conséquence de tout ou rien.

Une chose encore animoit le zèle de mes recherches. L'Auteur du Devin du Village n'en pas, quel qu'il soit, un Auteur ordinaire, non plus que celui des autres ouvrages qui portent le même nom. Il y a dans cette pièce une douceur un charme une simplicité surtout qui la distinguent sensiblement de toute autre production du même genre. Il n'y a dans les paroles ni situations vives ni belles sentences ni pompeuse morale. Il n'y a dans la musique ni traits savans, ni chants tournés ni harmonie parhétiquue. Le sujet en est plus comique qu'attendrissant, et cependant la pièce touche remue attendrit jusqu'aux larmes; on se sent ému sans savoir pourquoi. D'où ce charme secret qui coule ainsi dans les coeurs tire-t-il sa source. Cette source unique où nul autre n'a puisé n'en pas celle de l'hypocrisie; elle vient d'ailleurs. L'Auteur doit être aussi singulier que la pièce est originale. Si connoissant déjà J. J. j'avois vu pour la première fois le Devin du Village sans qu'on m'en nommât l'Auteur, j'aurois dû sans balancer, c'en est celui de la nouvelle Héloïse, c'en est J. J.; et ce ne peut être que lui. Cette intrigue et touche comme Julie, sans magie de situations, sans apprêt d'événemens romanesques; même naturel même douceur, même accent; Elles sont sœurs ou je serois bien trompé. Voilà ce que j'aurois dit ou pensé. Maintenant on m'assure au contraire, que J. J. se donne fausement pour l'Auteur de cette pièce et qu'elle est d'un autre: Qu'on me le montre donc cet autre-là, que je voye comment il en fait? Si ce n'en pas J. J. il doit du moins lui ressembler beaucoup, puisque leurs productions si originales si caractérisées se ressemblent si fort. Il est vrai que je ne puis avoir vu des productions de J. J. en musique, puisqu'il n'en sait pas faire; mais je suis sûr que s'il en savoit faire, elles auroient un caractère très approchant de celui-là. Et m'en rapporter à mon propre jugement cette musique est de lui; par les preuves que l'on me donne, elle n'en est pas; que dois-je croire? Je résolus de m'éclaircir si bien par moi-même sur cet article qu'il ne me put rester là dessus aucun doute, et je m'y suis pris de la façon la plus courte et la plus sûre pour y parvenir.

**Le Fr.** Rien n'en plus simple; vous avez fait comme tout le monde; vous lui avez présenté de la musique à lire, et voyant qu'il ne faisoit que barbouiller, vous avez tiré la conséquence, et vous vous en êtes tenu là.

**R.** Ce n'en point là ce que j'ai fait, et ce n'étoit point de cela non plus qu'il s'agissoit: car il ne s'en pas donné que je sache pour un croquesol, ni pour un chanteur de cathédrale. Mais en donnant de la musique pour être de lui il s'est donné pour en savoir faire. Voilà ce que j'avois à vérifier. Je lui ai donc proposé de la musique, non à lire, mais à faire. C'étoit ce me semble aller au tri direct: tellement qu'il étoit possible au vrai point de la question. Je l'ai prié de composer cette musique en ma présence sur des paroles qui lui étoient inconnues et que je lui ai fournies sur le champ.

**Le Fr.** Vous aviez bien de la bonté; car enfin vous assurer qu'il ne savoit pas lire la musique n'étoit-ce pas vous assurer de reste qu'il n'en savoit pas composer?

**R.** Je n'en fais rien: je ne vois nulle impossibilité qu'un homme trop plein de ses propres idées ne sache ni saisir ni rendre celles des autres. Mais ce que je sais bien, c'en que si de l'acte du possible la conséquence est valable, lui voir et puis que ce n'en pas faute d'esprit qu'il s'en si mal parler, ce peut aussi n'être pas par ignorance qu'il lui si mal la musique.



sous mes yeux composer de la musique étoit m'assurer qu'il en savoit composer.

*Le Fr.* D'honneur voici qui est curieux. Hé bien, Monsieur, quel détour vous donna-t-il ? Il fit le fier sans doute, et rejeta la proposition avec hauteur ?

*R.* Non, il voyoit trop bien mon motif pour pouvoir s'en offenser, et me parut même plus reconnaissant qu'humilié de ma proposition : Mais il me pria de comparer les situations et les âges. Considérez, me dit-il, quelle différence vingt-cinq ans d'intervalle, de longs serremens de cœur, les ennuis le découragement la vieillesse doivent mettre dans les productions du même homme. Ajoutez à cela la contrainte que vous m'imposez, et qui me plaît, parce que j'en vois la raison ; mais qui n'en met pas moins des entraves aux idées d'un homme qui n'a jamais su les assuettir, ni rien produire qu'à son heure à son aise et à sa volonté.

*Le Fr.* Somme toute, avec de belles paroles, il refusa l'épreuve proposée ?

*R.* Au contraire, après ce petit préambule il s'y soumit de tout son cœur et s'extira mieux qu'il n'avoit espéré lui-même ; il me fit avec un peu de lenteur, mais moi toujours présent, de la musique aussi fraîche aussi chantante, aussi bien traitée que celle du Devin, et dont le style, assez semblable à celui de cette pièce, mais moins nouveau qu'il n'étoit alors en tout aussi naturel tout aussi expressif et tout aussi agréable. Il fut surpris lui-même de son succès. Le désir, me dit-il, que je vous ai vu de me voir réussir m'a fait réussir davantage. La défiance m'étoit d'abord, m'appesantit et me resserre le cerveau comme le cœur. La confiance m'anime m'épanouit et me fait planer sur des ailes. Le ciel m'avoit fait pour l'amitié ; elle en donne un nouveau prix à mes facultés, et j'aurois double de prix par elle.

Voilà, Monsieur, ce que j'ai voulu vérifier par moi-même. Si cette expérience ne suffit pas pour prouver qu'il a fait le Devin du village, elle suffit au moins pour détruire celle des preuves qu'il ne l'a pas fait à laquelle vous vous en êtes tenu. Vous savez pourquoi toutes les autres ne font point autorité pour moi : Mais voici une autre observation qui achève de détruire mes doutes et me ramène au me confirme dans mon ancienne persuasion.

Après cette épreuve j'ai examiné toute la musique qu'il a composée depuis son retour à Paris et qui ne laisse pas de faire un recueil considérable ; et j'y ai trouvé une uniformité de style et de faire qui tomberoit quelquefois dans la monotonie si elle n'étoit autorisée ou excusée par le grand rapport des paroles dont il a fait choix le plus souvent. J. J. avec un cœur trop porté à la tendresse eut toujours un goût vif pour la vie champêtre. Toute sa musique, quelque variée selon les sujets porte une empreinte de ce goût. On croit entendre l'accent pastoral des pipeaux, et cet accent se fait partout sentir le même que dans le Devin du village. Un connaisseur ne peut pas plus s'y tromper qu'on ne se trompe au faire des peintures. Toute cette musique a d'ailleurs une simplicité, j'ose dire une vérité que n'a parmi nous nulle autre musique moderne. Non seulement elle n'a besoin ni de trills ni de petites notes ni d'agrémens ou de fleurtis d'aucune espèce, mais elle ne peut même rien supporter de tout cela. Toute son expression est dans les seules nuances du fort et du doux, vrai caractère d'une bonne mélodie ; cette mélodie y est toujours une et bien marquée, les accompagnemens l'animent sans l'offusquer ni la couvrir : on n'a pas besoin de crier sans cesse aux accom-



La musique est de chercher à s'en débarrasser pour l'écouter, mais de s'écarter, sur toute chose que ce  
recueil ne tombe qu'entre des mains fidèles et sûres, qui ne le laissent ni déformer, ni dénigrer; car quand la passion s'élève de décrier les jugements qui le  
regardent, le recueil fourmille, ce me semble une forte preuve que toute la musique qui le compose en d'un seul et même auteur. *note*

= pagnateurs jouez doux. Tout cela ne conviendrait enior qu'au seul Devin du Village. S'il n'a pas fait cette pièce, il faut donc qu'il en ait l'Auteur toujours à ses ordres pour lui composer de nouvelle musique toutes les fois qu'il lui plait d'en produire sous son nom; car il n'y a que lui seul qui en fasse comme celle-là. Je ne dis pas qu'en épluchant bien toute cette musique on n'y trouvera ni reminiscences ni ressemblances ni traits pris ou imités d'autres auteurs. Cela n'en vrait d'aucune musique que je connoisse. Mais soit que ces imitations soient des rencontres fortuites ou de vrais pillages, je dis que la manière dont l'Auteur les emploie les lui approprie; je dis que l'abondance des idées dont il est plein et qu'il associe à celles-là ne peut laisser supposer que ce soit par stérilité de son propre fond qu'il se les attribue. C'en parait la précipitation, mais ce n'en pas pauvreté. Il lui est trop aisé de produire pour avoir jamais besoin de piller. *Je lui ai conseillé de rassembler toute*

Tout ce qui est sorti de la plume de J. J. durant son effervescence porte une empreinte impossible à méconnoître et plus impossible à imiter. Sa Musique sa prose ses vers, tous dans ces dix ans en d'un coloris d'une teinte que nul autre ne trouvera jamais. Oui, je le repète, si j'ignorois quel est l'Auteur du Devin du Village, je le sentirois à cette conformité. Mon doute levé sur cette pièce achève de lever ceux qui pouvoient me rester sur son Auteur. La force des preuves qu'on a qu'elle n'en pas de lui ne sert plus qu'à détruire dans mon esprit celles des crimes dont on l'accuse, et tout cela ne me laisse qu'une surprise, c'en comme tant de mensonges peuvent être si bien prouvés.

J. J. étoit né pour la Musique. Non pour y payer de sa personne dans l'exécution, mais pour en hâter les progrès et y faire des découvertes. Ses idées dans l'art et sur l'art sont <sup>fécondes</sup> intarissables. Il a trouvé des méthodes plus simples, plus claires, plus commodes, qui facilitent les unes la composition les autres l'exécution, et auxquelles il ne manque pour être admises que d'être proposées par un autre que lui. Il a fait dans l'harmonie une découverte qu'il ne daigne pas même annoncer, sûr d'avance qu'elle seroit rebutée ou ne lui attireroit comme le Devin du Village que l'accusation de s'emparer du bien d'autrui. Il fera dix airs sur les mêmes paroles, sans que cette abondance lui coûte ou l'épuise. Je l'ai vu lire au tri fort bien la Musique, mieux que plusieurs de ceux qui la professent. Il aura même en cet art l'impromptu de l'exécution, qui

\* Il y a trois morceaux dans le Devin du Village qui ne sont pas uniquement de moi, comme je l'ai dit sans cesse à tout le monde, et tous trois dans le divertissement. 1°. Les paroles de la chanson qui sont en partie, du moins l'idée et le refrain, de M. Collé. 2°. Les paroles de l'ariette qui sont de M. Lakanal, lequel m'engagea de faire après coup cette ariette pour complaire à Mlle. F. qui se plaignoit qu'il n'y avoit rien de brillant pour sa voix dans son rôle. 3°. Et l'entrée des bergères que aux vives instances de M. D'Holbach j'arrangeai sur une pièce de Clavier d'un recueil qu'il me présenta. Je ne dirai pas quel étoit le motif de M. D'Holbach, mais il me pressa si fort d'employer quelque chose de ce recueil que je ne pus dans cette bagatelle résister obstinément à son desir. Pour la romance, qu'on m'a fait tirer tantôt de Suisse, tantôt de Languedoc, tantôt de nos Provençaux, et tantôt de je ne sais où; je ne l'ai tirée que de ma tête, non plus que toute la pièce. Je la composai revenu depuis peu d'Italie, passionné pour la musique que j'y avois entendue et dont on n'avoit enior aucune connoissance à Paris. Quand cette connoissance commença de s'y répandre on auroit bientôt découvert mes pillages si j'avois fait comme font et doivent faire les compositeurs françois, parce qu'ils sont pauvres d'idées, qu'ils ne connoissent point le vrai chant, et que leurs accompagnements ne sont que du barbouillage. On a eu l'impudence de mettre en grande pompe dans le recueil de mes écrits la romance de M. Verne pour faire croire au public que je me l'attribuois. Toute ma réponse a été de signer à cette romance deux autres airs meilleurs que celui-là. Mon argument est simple; celui qui a

*note*

\* J'ai mis fidèlement dans ce recueil toute la musique de toute copie que j'ai composée depuis mon retour à Paris, et dont j'aurois beaucoup retouché si je n'y avois laissé que ce qui me paroit bon. Mais j'ai voulu ne rien omettre de ce que j'ai réellement fait, afin qu'on en pût discerner tout ce qu'on m'a attribué aussi fausement qu'impudemment dans le public dans les journaux et jusques dans les recueils de mes propres écrits. Pourvu que les paroles soient grossières et malhonnêtes, pourvu que les airs soient maussades et plats, on m'accordera volontiers le talent de composer de cette musique-là. On affectera même de m'attribuer des airs d'un bon chant faits par d'autres, pour faire croire que je me les attribue moi-même, et que je m'approprie les ouvrages d'autrui. M'ôter mes productions et m'attribuer les leurs a été de puis vingt ans la manœuvre la plus constante de ces Messieurs, et la plus sûre pour me décrier.



lui manque en toute autre chose, quand rien ne l'intimidera, quand rien ne troublera cette présence d'esprit qu'il a si rarement, qu'il perd si aisément, et qu'il ne peut plus rappeler quand il l'a perdue. Il y a trente ans qu'on l'a vu dans Paris chanter tout à livre ouvert. Pourquoi ne le peut-il plus aujourd'hui? C'en qu'alors personne ne doutait du talent qu'à présent tout le monde lui refuse, et qu'un seul spectateur malveillant suffit pour troubler sa tête et ses yeux. Qu'un homme auquel il aura confiance lui présente de la musique qu'il ne connait point. Je parie, à moins qu'elle ne soit baroque ou ne dise rien qu'il la déchiffre encore à la première vue et la chante passablement. Mais si, lisant dans le cœur de cet homme il le voit malintentionné, il n'en dira pas une note; et voilà parmi les spectateurs la conclusion tirée sans autre examen. J. J. en fait la musique et fait les choses qu'il fait le mieux comme il était jadis aux échecs; jouait-il avec un plus fort que lui qu'il croyait plus faible? Il le battait le plus souvent; avec un plus faible qu'il croyait plus fort il était battu. La suffisance des autres l'intimide et le démonte infailliblement. En ceci l'opinion l'a toujours subjugué, ou plutôt, en toute chose, comme il le dit lui-même, c'en au degré de la confiance que se monte celui de ses facultés. Le plus grand mal est ici que, sentant en lui sa rapacité, pour desabuser ceux qui en doutent, il se livre sans crainte aux occasions de la montrer, comptant toujours pour cette fois rester maître de lui-même, et toujours intimidé quoiqu'il fasse il ne montre que son ineptie. L'expérience là-dessus a eu beau l'instruire; elle ne l'a jamais corrigé.

Les dispositions d'ordinaire annoncent l'inclination et réciproquement. Cela est encore vrai chez J. J. Je n'ai vu nul homme aussi passionné que lui pour la musique, mais seulement pour celle qui parle à son cœur; c'en pour quoi il aime mieux en faire qu'en entendre, et surtout à Paris, parce qu'il n'y en a point d'aussi bien appropriée à lui que la sienne. Il la chante avec une voix faible et cassée, mais encore animée et douce. Il l'accompagne non sans peine, avec des doigts tremblants, moins par l'effet des ans que d'une invincible timidité. Il se livre à ce amusement depuis quelques années avec plus d'ardeur que jamais, et il en aise de voir qu'il s'en fait une aimable diversion à ses peines. Quand des sentimens douloureux affligent son cœur il cherche sur son clavier les consolations que les hommes lui refusent. Sa douleur prend ainsi sa sécheresse et lui fournit à la fois des chants et des larmes. Dans les rues il se distrait des regards insultans des passans en cherchant des airs dans sa tête, et plusieurs romances de sa façon d'un charme triste et languissant mais tendre et doux n'ont point eu d'autre origine. Tout ce qui porte le même caractère lui plaît et le charme. Il est passionné pour le chant du rossignol, il aime les gémissemens de la Courtevelle et les a parfaitement imités dans l'accompagnement d'un de ses airs; les regrets qui tiennent à l'attachement l'intéressent. Sa passion la plus vive et la plus vaine était d'être aimé; il se croyait sentir faire pour l'être. Il satisfaisait du moins cette fantaisie avec les animaux. Toujours il prodige son temps et ses soins à les attirer à les caresser; il était l'ami presque l'esclave de son chien de sa chatte de ses serins. Il avait des



pigeons qui le suivoient par tout, qui lui voloient sur les bras sur la tête jusqu'à l'importunité. Il apprivoisoit les oiseaux les poissons avec une patience incroyable, et il en parvenoit à Monquin à faire nicher des hyrondelles dans sa chambre avec tant de confiance qu'elles s'y laissoient même enfermer sans s'effaroucher. En un mot ses amusemens ses plaisirs sont innocens et doux comme ses travaux comme ses penchans. Il n'y a pas dans son ame un goule qui soit hors de la nature ni couteux ou criminel à satisfaire, et pour être heureux autant qu'il en est possible ici bas, la fortune lui eût été inutile, encor plus la célébrité. Il ne lui falloit que la santé le nécessaire le repos et l'amitié.

Je vous ai décrit les principaux traits de l'homme que j'ai vu, et je me suis borné dans mes descriptions, non seulement à ce qui peut de même être vu de tout autre s'il porte à cet examen un oeil attentif et non prévenu mais à ce qui n'étant ni bien ni mal en soi ne peut être affecté longtemps par hypocrisie. Quant à ce qui, quoique vrai, n'en pas vraisemblable, tout ce qui n'en est connu que de lui et de moi mais en pu mériter de l'être des hommes, ou ce qui, même connu d'autrui ne peut être dit de soi-même avec bienséance, n'espérez pas que je vous en parle non plus que ceux dont il en est connu, si tout son prix est dans le suffrage des hommes, c'en est à jamais autant de perdu. Je ne vous parlerai pas non plus de ses vices; non qu'il n'en ait de très grands, mais parce qu'ils n'ont jamais fait de mal qu'à lui et qu'il n'en doit aucun compte aux autres. Le mal qui ne nuit point à autrui peut se taire quand on s'abstient de dire le bien qui le rachette. Il n'a pas été si discret dans ses confessions, et peut-être n'en a-t-il pas mieux fait. A cela près, tous les détails que je pourrois ajouter aux précédens n'en sont que des conséquences qu'en raisonnant bien chacun peut aisément suppléer. Ils suffisent pour connoître à fond le naturel de l'homme et son caractère. Je ne saurois aller plus loin sans manquer aux engagements par lesquels vous m'avez lié. Tant qu'ils dureront tout ce que je puis exiger et attendre de J. J. en qu'il me donne, comme il a fait, une explication raisonnable de sa conduite en toute occasion: car il seroit injuste et absurde d'exiger qu'il répondît aux charges qu'il ignore et qu'on ne permet pas de lui déclarer, et tout ce que je puis ajouter du mien à cela est de m'assurer que cette explication qu'il me donne s'accorde avec tout ce que j'ai vu de lui par moi-même en y donnant toute mon attention. Voilà ce que j'ai fait. Ainsi je m'arrête. Ou faites-moi sentir en quoi je m'abuse; ou montrez-moi comment mon J. J. peut s'accorder avec celui de vos Mémoires; ou convenez enfin que deux êtres si différens ne furent jamais le même homme.

**Le Pr.** Je vous ai écouté avec une attention dont vous devez être content. Au lieu de vous croiser par mes idées je vous ai suivi dans les vôtres, et si quelquefois je vous ai machinalement interrompu, c'étoit lorsqu'étant moi-même de votre avis, je voulois avoir votre réponse à des objections souvent rebattues que je craignois d'oublier. Maintenant je vous demande en retour peu peu de l'attention que je vous ai donnée. J'éviterai d'être diffus; évitez, si



vous pouvez, d'être impatient.

Je commence par vous accorder pleinement votre conséquence et je conviens que votre J. J. et celui de nos Messieurs ne sauroient être le même homme. L'un j'en conviens encore semble avoir été fait à plaisir pour le mettre en opposition avec l'autre. Je vois même entre eux des incompatibilités qui me frappent et qui ne frapperont peut-être que moi. L'empire de l'habitude et le goût du travail manuel sont par exemple à mes yeux des choses inaliénables avec les noires et fougueuses passions des méchants, et je réponds que jamais un déterminé feclera ne fera de jolis herbiers en miniature et n'écrira dans six ans huit mille pages de musique. Ainsi dès la première esquisse nos Messieurs et vous ne vous accordez en rien. Il y a certainement erreur ou mensonge d'une des deux parts. Le mensonge n'en pas de la votre, j'en suis sûr, mais l'erreur y peut-être. Qui m'assurera qu'elle n'y en pas en effet? Vous accusez nos Messieurs d'être prévenus quand ils le décrivent, n'en ce point vous qui l'êtes quand vous l'honorez? Votre penchant pour lui rend ce doute très raisonnable. Il faudroit, pour démêler soigneusement la vérité des observations impartiales, et quelques précautions que vous ayez prises les vôtres ne le sont pas plus que les leurs. Tout le monde, quoique vous en puissiez dire, n'en pas entré dans le complot. Je connois d'honnêtes gens qui ne haïssent point J. J. c'en à dire qui ne professent point pour lui cette bienveillance traîtresse qui selon vous n'est qu'une haine plus meurtrière. Ils estiment ses talents sans aimer ni haïr sa personne, et n'ont pas une grande confiance en toute cette générosité si bruyante qu'on admire dans nos Messieurs. Cependant sur bien des points ces personnes équitables s'accordent à penser comme le public à son égard. Ce qu'elles ont vu par elles-mêmes, ce qu'elles ont appris les unes des autres donne une idée peu favorable de ses mœurs de sa droiture de sa douceur de son humanité de son désintéressement de toutes les vertus qu'il étaloit avec tant de faste. Il faut lui passer des défauts, même des vices, puisqu'il est homme; mais il en est de trop bas pour pouvoir germer dans un cœur honnête. Je ne cherche point un homme parfait, mais je méprise un homme abject, et ne croirai jamais que les heureux penchans que vous trouvez dans J. J. puissent compatir avec des vices tels que ceux dont il est chargé. Vous voyez que je n'insiste pas sur des faits aussi prouvés qu'il y en ait au monde, mais donne l'omission affectée d'une seule formalité énerve selon vous toutes les preuves. Je ne dis rien des créatures qu'il s'amuse à violer quoique rien ne soit moins nécessaire, des écus qu'il escroque aux passans dans les tavernes et qu'il ne craint d'avoir empruntés, des copies qu'il fait payer deux fois, de celles où il fait de faux comptes, de l'argent qu'il escamote dans les payemens qu'on lui fait ou qu'il fait, et de mille autres imputations pareilles. Je veux que tous ces faits, quoique prouvés, soient sujets à chicanne comme les autres; mais ce

\* Ayant fait une partie de ce calcul d'avance et seulement par comparaison, j'ai mis tout trop au rabais, et c'en est ce que je dévoue bien sensiblement à mesure que j'avance dans mon registre, puisqu'au bout de cinq ans et demi seulement j'ai déjà plus de neuf mille pages bien articulés et sur lesquelles on ne peut contester.



qui est généralement vu par tout le monde ne sauroit l'être. Cet homme en qui vous trouvez une modestie une timidité de vierge en si bien connue pour un satyre plein d'impudence, que dans les maisons mêmes où l'on tâchoit de l'attirer à son arrivée à Paris, on faisoit dès qu'il paroissoit retirer la fille de la maison pour ne pas l'exposer à la brutalité de ses propos et de ses manières. Cet homme qui vous paroît si doux si sociable fuir tout le monde sans distinction d'édai ne toutes les caresses, rebute toutes les avances, et vit seul comme un loup-garou. Il se nourrit de visions, selon vous, et s'extasie avec des chimères; mais s'il méprise et repousse les humains, si son cœur se ferme à leur société que leur importe celle que vous lui prêtez avec des êtres imaginaires? Depuis qu'on s'en avise de l'éplucher avec plus de soin, on l'a trouvé, non seulement différent de ce qu'on le croyoit, mais contraire à tout ce qu'il prétendoit être. Il se disoit honnête et modeste, on l'a trouvé cynique et débauché; il se vantoit de bonnes mœurs et il en pourrit de vérole; il se disoit désintéressé, et il en de la plus âpre avidité; Il se disoit humain compatissant, il rejette durement tout ce qui lui demande assistance; il se disoit pitoyable et doux, il en cruel et sanguinaire; il se disoit charitable et il ne donne rien à personne; il se disoit liant facile à subjuguier, et il rejette arrogamment toutes les honnêtetés dont on le comble. Plus on le recherche et plus on en en dédaigné. On a beau prendre en l'accostant un air béat, un ton d'olene patelin lamentable; on a beau lui écrire des lettres à faire pleurer; lui signifier net qu'on va se tuer à l'instant si l'on n'en admet, il n'en ému de rien: il seroit homme à laisser faire ceux qui seroient assez fols pour cela, et les plaignans qui affluent à sa porte s'en retournent tous sans consolation. Dans une situation pareille à la sienne, se voyant observé de si près ne devroit-il pas s'attacher à rendre contents de lui tous ceux qui l'abordent, à leur faire perdre à force de douceur et de bonnes manières, les noires impressions qu'ils ont sur son compte, à substituer dans leurs âmes la bienveillance à l'estime qu'il a perdue, et à les forcer au moins de le plaindre ne pouvant plus l'honorer. Au lieu de cela il concourt par son humeur sauvage et par ses rudes manières à nourrir comme à plaisir la mauvaise opinion qu'ils ont de lui. En le trouvant si dur si repoussant si peu traitable, ils reconnoissent aisément l'homme féroce qu'on leur a peint, et ils s'en retournent convaincus par eux-mêmes qu'on n'a point exagéré son caractère et qu'il en aussi noir que son portrait.

Vous me répéterez, sans doute, que ce n'en point là l'homme que vous avez vu: mais c'en l'homme qu'a vu tout le monde excepté vous seul. Vous ne parlez, dites-vous que d'après vos propres observations. La plus part de ceux que vous démentez ne parlent non plus que d'après les leurs. Ils ont vu noir où vous voyez blanc; mais ils sont tous d'accord sur cette couleur noire, la blanche ne frappe nuls autres yeux que les vôtres; vous êtes seul contre tous; la vraisemblance en-elle pour vous? La raison permet-elle de donner plus de force à votre unique suffrage, qu'aux suffrages unanimes de tout le public? Tous en d'accord sur le compte de cet homme que vous vous obstinez seul à croire innocent, malgré tant de preuves auxquelles vous-même ne trouvez rien à répondre: si ces preuves sont autant d'impostures et de sophismes, que



faut-il donc penser de tout le genre humain? Quoi! toute une génération s'accorde à calomnier un innocent à le couvrir de fange, à le suffoquer pour ainsi dire dans le bouillier de la diffamation? Tandis qu'il ne faut, selon vous, qu'ouvrir les yeux sur lui pour se convaincre de son innocence et de la noirceur de ses ennemis. Prenez garde, M. Rousseau, c'en vous-mêmes qui prouvez trop. Si J. J. étoit tel que vous l'avez vu, seroit-il possible que vous fussiez le premier et le seul à l'avoir vu sous cet aspect? Ne reste-t-il que vous seul d'homme juste et sensé sur la terre? S'il en reste un autre qui ne pense pas comme vous, toutes vos observations sont anéanties, et vous restez seul chargé de l'accusation que vous intérez à tout le monde, d'avoir vu ce que vous desiriez de voir, et non ce qui étoit en effet. Répondez à cette seule objection, mais répondez juste, et je me rends sur tout le reste.

**R.** Pour vous rendre ici franchise pour franchise, je commence par vous déclarer que cette seule objection à laquelle vous me sommer de répondre, en à mes yeux un abîme de ténèbres où mon entendement se perd. J. J. lui-même n'y comprend rien non plus que moi; il s'avoue incapable d'expliquer d'entendre la conduite publique à son égard. Le concert avec lequel toute une génération s'empresse d'adopter un plan si execrable la lui rend incompréhensible; il n'y voit ni des bons ni des méchants ni des hommes. Il y voit des êtres dont il n'a nulle idée; il ne les honore, ni ne les méprise, ni ne les conçoit, il ne sait pas ce que c'en. Son ame incapable de haine aime mieux se reposer dans cette entière ignorance que de se livrer par des interprétations cruelles à des sentimens toujours pénibles à celui qui les éprouve, quand ils ont pour objet des êtres qu'il ne peut estimer. J'approuve cette disposition, et je l'adopte autant que je puis, pour m'épargner un sentiment de mépris pour mes contemporains. Mais au fond je me surprends souvent à les juger malgré moi; ma raison fait son office en dépit de ma volonté, et je prend le ciel à témoin que ce n'en pas ma faute si ce jugement leur est si désavantageux.

Si donc vous faites dépendre votre assentiment au résultat de mes recherches de la solution de votre objection, il y a grande apparence que me laissant dans mon opinion, vous resterez dans la vôtre; car j'avoue que cette solution m'en est impossible, sans néanmoins que cette impossibilité puisse détruire en moi la persuasion commencée par la marche clandestine et tortueuse de vos objections, et confirmée ensuite par la connoissance immédiate de l'homme. Toutes vos preuves contraires tirées de plus loin se brisent contre cet axiome qui m'entraîne irrésistiblement, que la même chose ne sauroit être et n'être pas, et tout ce que disent avoir vu vos Messieurs en de votre propre aveu entièrement incompatible avec ce que je suis certain d'avoir vu moi-même.

J'en use dans mon jugement sur cet homme comme dans ma croyance en matière de foi. Je cède à la conviction directe sans m'arrêter aux objections que je ne puis résoudre; tant parce que ces objections sont fondées sur des principes moins clairs moins solides dans mon esprit que ceux qui opèrent ma persuasion, que parce qu'en cédam à ces objections je tomberois dans d'autres encore plus insurmontables. Je perdrois donc à ce changement la force de l'évidence sans éviter l'embarras des difficultés. Vous dites que ma raison choisit le sentiment que mon cœur préfère, et je ne m'en défends pas. C'en est qui arrive dans toute délibération où le jugement n'a pas assez de lumières pour se déterminer sans le concours de la volonté. Croyez-vous qu'en prenant



avec tant d'ardeur le parti contraire, vos Messieurs soient déterminés par un motif plus impartial?

Ne cherchant pas à vous surprendre, je vous devois d'abord cette déclaration. Et puis en jettant un coup d'oeil sur vos difficultés, si ce n'en pour les résoudre, au moins pour y chercher s'il en possible, quelque sorte d'explication.

La principale et qui fait la base de toutes les autres en celle que vous m'avez ci-devant proposée sur le concours unanime de toute la génération présente à un complot d'imposture et d'iniquité, contre lequel il seroit, ou trop injurieux au genre humain de supposer qu'aucun mortel ne réclame s'il en voyoit l'injustice, ou, cette injustice étant aussi évidente qu'elle me paroit, trop orgueilleux à moi trop humilié pour le sens commun de croire qu'elle n'en apperçût par personne autre.

Faisons pour un moment cette supposition triviale, que tous les hommes ont la jaunisse, et que vous seul ne l'avez pas..... Je prévient l'interruption que vous me préparez..... Quelle plate comparaison! Qu'en-ce que c'en que cette jaunisse? Comment tous les hommes l'ont-ils gagnée excepté vous seul? C'en poser la même question en d'autres termes; mais ce n'en pas la résoudre, ce n'en pas même l'éclaircir. Voulez-vous dire autre chose en m'interrompant?

*Le Fr.* Non; poursuivez.

*R.* Je réponds donc. Je crois l'éclaircir, quoique vous en puissiez dire, lorsque je fais entendre qu'il en pour ainsi dire, des épidémies d'esprit, qui gagnent les hommes de proche en proche comme une espèce de contagion; parce que l'esprit humain, naturellement paresseux, aime à s'épargner de la peine en pensant d'après les autres, surtout en ce qui flatte ses propres penchans. Cette pente à se laisser entraîner ainsi s'étend encore aux inclinations aux goûts aux passions des hommes. L'engouement général, maladie si commune dans votre nation n'a point d'autre source, et vous ne m'en dedirez pas quand je vous citerai pour exemple à vous même. Rappelez-vous l'aveu que vous m'avez fait ci-devant dans la supposition de l'innocence de J. J. que vous ne lui pardonnez rien votre injustice envers lui. Ainsi par la peine que vous donneroit son souvenir vous aimeriez mieux l'aggraver que la réparer. Ce sentiment, naturel aux coeurs dévorés d'amour, propre peu-il l'être au vôtre où règne l'amour de la justice et de la raison? Si vous eussiez réfléchi là-dessus pour chercher en vous-même la cause d'un sentiment si injuste et qui vous est si étranger, vous auriez bientôt trouvé que vous haïssiez dans J. J. non seulement le scélérat qu'on vous avoit peints, mais J. J. lui-même; que cette haine, excitée d'abord par ses vices, en étoit devenue indépendante, s'étoit attachée à la personne, et qu'innocent ou coupable, il étoit devenu, sans que vous vous en apperçussiez vous-même, l'objet de votre aversion. Aujourd'hui que vous me prêtez une attention plus impartiale, si je vous rappellois vos raisonnemens dans notre premier entretien, vous sentiriez qu'ils n'étoient point en vous l'ouvrage du jugement, mais d'une passion fougueuse qui vous dominoit à votre insçu. Voilà, Monsieur, cette cause étrangère qui séduisoit votre coeur si juste et fascinoit votre jugement si sain dans leur état naturel. Vous trouviez une mauvaise face à tout ce qui venoit de cet infortuné, et une bonne à tout ce qui tendoit à le diffamer; les perfidies les trahisons les mensonges perdoient à vos yeux toute leur noirceur lors qu'il en étoit l'objet, et pourvu que vous n'y trempassiez



pas vous-même, vous vous êtes accoutumé à les voir sans horreur dans  
autrui. Mais ce qui n'étoit en vous qu'un égarement passager en devenu pour  
le public un délire habituel, un principe constant de conduite une jaunisse  
universelle fruit d'une bile acre et répandue, qui n'altère pas seulement  
le sens de la vue, mais corrompt toutes les humeurs, et tue enfin tout à fait  
l'homme moral qui seroit demeuré bien constitué sans elle. Si J. J. n'eut  
point existé, peut-être la plus part d'entre eux n'auroient ils rien à se reprocher,  
Otez ce seul objet d'une passion qui les transporte, à tout autre égard ils sont  
honnêtes gens comme tout le monde.

Cette animosité, plus vive plus agissante que la simple aversion me paroît  
être envers J. J. la disposition générale de toute la génération présente. L'air  
seul dont il en regardé passant dans les rues montre évidemment cette disposition  
qui se gêne et se contraind quelquefois dans ceux qui le rencontrent, mais qui  
perce et se laisse appercevoir malgré eux. A l'empressement grossier et  
badaud de s'arrêter de se retourner de le fixer de le suivre, du chuchotement  
ricaneux qui dirige sur lui le concours de leurs regards, on les prendroit moins  
pour d'honnêtes gens qui ont le malheur de rencontrer un monstre effrayant,  
que pour des tas de bandits tout joyeux de tenir leur proie, et qui se font  
un amusement digne d'eux d'insulter à son malheur. Voyez-le entouré au  
spectacle entouré dans l'instant d'une étroite enceinte de bras tendus et  
de cannes dans laquelle vous pouvez penser comme il est à son aise! A-  
quoi sont cependant cette barrière? S'il veut la forcer, résistera-t-elle? Non,  
sans doute: à quoi sert-elle donc? Uniquement à se donner l'amusement de  
le voir enfermé dans cette cage, et à lui bien faire sentir que tous ceux qui  
l'entourent se font un plaisir d'être à son égard autant d'argousins et  
d'archers. Tous les signes de haine, de mépris, de fureur même, qu'on peut  
tacitement donner à un homme sans y joindre une insulte ouverte et directe  
lui sont prodigués de toutes parts, et tous en l'accablant des plus fades compli-  
=ment, en lui prodiguant les petits soins mielleux qu'on rend aux jolies femmes,  
S'il avoit besoin d'une assistance réelle on le verroit périr avec joie sans lui  
donner le moindre secours. Je l'ai vu dans la rue S.<sup>t</sup> Honoré faire presque  
sous un carrosse une chute très périlleuse. On court à lui, mais sitôt qu'on  
reconnoît J. J. tout se disperse, les passans reprennent leur chemin, les marchands  
rentrent dans leurs boutiques, et il seroit resté seul dans cet état si un pauvre  
mercier rustre et mal instruit ne l'eut fait asseoir sur son petit banc, et si  
une servante tout aussi peu philosophe ne lui eut apporté un verre  
d'eau. Tel est en réalité l'intérêt si vif et si tendre dont l'heureux J. J. est l'objet.

Une animosité de cette espèce ne suit pas, quand elle est forte et durable, la  
route la plus courte mais la plus sûre pour s'assouvir. Or cette route se trouve  
déjà toute tracée dans le plan de vos Messieurs, le public qu'ils ont mis avec  
eux dans leur confiance, n'a plus eu qu'à suivre cette même route et tous avec la  
même secret entre eux ont concouru de concert à l'exécution de ce plan. C'en là  
ce qui s'en fait, mais comment cela s'en-il pu faire? Voilà votre difficulté qui  
revient toujours. Que cette animosité une fois excitée ait altéré les facultés de  
ceux qui s'y sont livrés jusqu'à leur faire voir la bonté la générosité la clémence  
dans toutes les manœuvres de la plus noire méchanceté, rien n'en plus facile à  
concevoir. Chacun sait trop que les passions véhémentes commencent



toujours par égarer la raison, peuvent rendre l'homme injuste et méchant dans le fait et pour ainsi dire à l'insu de lui-même, sans avoir cessé d'être juste et bon dans l'âme, ou du moins d'aimer la justice et la vertu.

Mais cette haine envenimée comment est-on venu à bout de l'allumer? Comment a-t-on pu rendre odieux à ce point l'homme le moins fait pour la haine, qui n'eut jamais ni intérêt ni désir de nuire à autrui, qui ne fit ne voulut ne rendit jamais de mal à personne, qui sans jalousie, sans concurrence n'aspirant à rien et marchant toujours seul dans sa route, ne fut en obstacle à nul autre, et qui au lieu des avantages attachés à la célébrité n'a trouvé dans la sienne qu'outrages insultes misères et diffamation? J'entrevois bien dans tout cela la cause secrète qui a mis en fureur les auteurs du complot. La route que J. J. avoit prise étoit trop contraire à la leur, pour qu'ils lui pardonnassent de donner un exemple qu'ils ne vouloient pas suivre et d'occasionner des comparaisons qu'il ne leur convenoit pas de souffrir. Outre ces causes générales et celles que vous-même avez assignées, cette haine primitive et radicale de vos Dames et de vos Messieurs en a d'autres particulières et relatives à chaque individu qu'il n'en ni facile de croire ni convenable de dire et dont je m'abstiendrai de parler, mais que la force de leurs effets rend trop sensibles pour qu'on puisse douter de leur réalité, et l'on peut juger de la violence de cette même haine par l'art qu'on employa à la cacher en l'absolvant. Mais plus cette haine individuelle se décelé, moins on comprend comment on en parvint à y faire participer tout le monde, et ceux-mêmes sur qui nul des motifs qui l'ont fait naître ne pouvoit agir. Malgré l'adresse des chefs du complot la passion qui les dirigeoit étoit trop visible pour ne pas mettre à cet égard le public en garde contre tout ce qui venoit de leur part. Comment, écartant des soupçons si légitimes, l'ont-ils fait entrer si aisément si pleinement dans toutes leurs vues, jusqu'à le rendre aussi ardent qu'eux-mêmes à les remplir? Voilà ce qui n'est pas facile à comprendre et à expliquer.

Leurs marches souterraines sont trop ténébreuses pour qu'il soit possible de les y suivre. Je crois seulement apercevoir d'espace en espace au dessus de ces gouffres quelques soupiraux qui peuvent en indiquer les détours. Vous m'avez décrit dans notre premier entretien plusieurs de ces manoeuvres que vous supposiez légitimes, comme ayant pour objet de démasquer un méchant; — destinées au contraire à faire paroître tel un homme qui n'en rien moins, elles auront également leur effet. Il sera nécessairement haï, soit qu'il mérite ou non de l'être, parce qu'on aura pris des mesures certaines pour le rendre odieux. Jusques-là, ceci se comprend encore; mais ici l'effet va plus loin. Il ne s'agit pas seulement de haine, il s'agit d'animosité; il s'agit d'un concours très actif de tous à l'exécution du projet concerté par un petit nombre, qui seul doit y prendre assez d'intérêt pour agir aussi vivement.

L'idée de la méchanceté en effrayante par elle-même. L'impression naturelle qu'on reçoit d'un méchant dont on n'a pas personnellement à se plaindre en de le craindre et de le fuir. Contem de n'être pas la victime — personne ne s'avise de vouloir être son bourreau. Un méchant en place, qui peut et veut faire beaucoup de mal peut exciter l'animosité par la crainte, et le mal qu'on en redoute peut inspirer des efforts pour le prévenir: mais — l'impuissance jointe à la méchanceté ne peut produire que le mépris et l'éloignement. Un méchant sans pouvoir peut donner de l'horreur, mais point



d'animosité. On frémit à sa vue, loin de le poursuivre on le fuit, et rien n'en plus éloigné de l'effet que produit sa rencontre qu'un sourire insultant et moqueur. Laissons au ministère public le soin des châtimens qu'il mérite, un honnête homme ne s'avilit pas jusqu'à vouloir y concourir. Quand il n'y auroit même dans ce châtimement d'autre peine afflictive que l'ignominie et d'être exposé à la risée publique, quel est l'homme d'honneur qui voudroit prêter la main à cette oeuvre de justice et attacher le coupable au carcan? Il est si vrai qu'on n'a point généralement d'animosité contre les malfaiteurs, que si l'on en voit un poursuivi par la justice et près d'être pris, le plus grand nombre loin de le livrer le fera sauver s'il peut; son péril faisant oublier qu'il est criminel, pour se souvenir qu'il est homme.

Voilà tout ce qu'opère la haine que les bons ont pour les méchants. C'en est une haine de répugnance et d'éloignement, d'horreur même et d'effroi, mais non pas d'animosité. Elle fuit son objet en détourne les yeux, s'effraie de s'en occuper. Mais la haine contre J. J. est active ardente infatigable; loin de fuir son objet elle le cherche avec empressement pour en faire à son plaisir. Le tissu de ses malheurs, l'oeuvre combinée de sa diffamation montre une ligue très-étroite et très-agissante où tout le monde s'empresse d'entrer. Chacun concourt avec la plus vive émulation à le circonvenir, à l'environner de pièges et de trahisons, à empêcher qu'aucun avis utile ne lui parvienne, à lui ôter tout moyen de justification, toute possibilité de repousser les atteintes qu'on lui porte, de défendre son honneur et sa réputation, à lui cacher tous ses ennemis tous ses accusateurs tous leurs complices. On tremble qu'il n'écrive pour sa défense; on s'inquiète de tout ce qu'il dit de tout ce qu'il fait de tout ce qu'il peut faire; chacun paroît agité de l'effroi de voir paroître de lui quelque apologie. On l'observe on l'épie avec le plus grand soin pour tâcher d'éviter un si grand-malheur. On veille exactement à tout ce qui l'entoure à tout ce qui l'approche à quiconque lui dit un seul mot. Sa santé sa vie sont de nouveaux sujets d'inquiétude pour le public: on craint qu'une vieillesse aussi fraîche ne démente l'idée des maux honteux dont on se flattoit de le voir périr; on craint qu'à la longue les précautions qu'on entasse ne suffisent plus pour l'empêcher de parler. Si la voix de l'innocence alloit enfin se faire entendre à travers les huées, quel malheur affreux ne seroit-ce point pour le corps des gens de lettres, pour celui des médecins, pour les magistrats, pour les grands, pour tout le monde? Oui, si forcé les contemporains à le reconnoître honnête homme il parvenoit à confondre enfin ses accusateurs, la pleine justification seroit la désolation publique.

Tout cela prouve invinciblement que la haine qu'on porte à J. J. n'en point la haine du vice et de la méchanceté, mais celle de l'individu. Méchant ou bon, il n'importe; consacré à la haine publique il ne lui peut plus échapper, et pour peu qu'on connoisse les routes du coeur humain, l'on voit que son innocence reconnue ne serviroit qu'à le rendre plus odieux encore et à transformer en rage l'animosité dont il est l'objet. On ne lui pardonne pas maintenant de secouer le pesant joug dont chacun voudroit l'accabler, on lui pardonneroit bien moins les torts qu'on se reprocheroit envers lui, et puisque vous-même avez un moment éprouvé un sentiment si injuste, ces gens si pénétrés d'amour-propre supporteroient-ils sans aigreur l'idée de leur propre bassesse comparée à sa patience et à sa douceur. Eh soyez certain que si c'étoit en effet un monstre, on le fuirait davantage; mais on le haïroit beaucoup moins.



Quam à moi, pour expliquer de pareilles dispositions je ne puis présumer autre chose sinon qu'on s'en servi pour exciter dans le public cette violente animosité de moûts semblables à ceux qui l'avoient fait naître dans l'ame des auteurs du complot. Ils avoient vu ce homme adoptant des principes tout contraires aux leurs, n'avoir, ne vouloir ne suivre ni parti ni secte, ne dire que ce qui lui sembloit vrai bon utile aux hommes sans consulter en cela son propre avantage ni celui de personne en particulier. Cette marche et la ~~supériorité~~ supériorité qu'elle lui donnoit sur eux fut la grande source de leur haine. Ils ne purent lui pardonner de ne pas plier comme eux sa morale à son profit, de tenir si peu à son intérêt et au leur, et de montrer tout franchement l'abus des lettres et la forfanterie du métier d'auteur, sans se soucier de l'application qu'on ne manqueroit pas de lui faire à lui-même des principes qu'il établissoit, ni de la haine qu'il alloit inspirer à ceux qui se vantaient d'être les arbitres de la renommée, de la gloire et de la réputation des hommes, mais qui ne se vantaient pas, — que je sache, d'en faire la distribution avec justice et désintéressement.

Abhorram la satire autant qu'il aimoit la vérité: on le vit toujours distinguer honorablement les particuliers et les combler de sincères éloges — lorsqu'il avançoit des vérités générales dont ils auroient pu s'offenser. Il faisoit sentir que le mal tenoit à la nature des choses et le bien aux vertus des individus. Il faisoit et pour ses amis et pour les auteurs qu'il jugeoit — estimables les mêmes exceptions qu'il croyoit mériter, et l'on sent en lisant ses ouvrages le plaisir que prenoit son cœur à ces honorables exceptions: mais ceux qui s'en sentoient moins dignes qu'il ne les avoit crus, et dont la conscience repoussoit en secret ses éloges, s'en irritant à mesure qu'ils les méritoient moins, ne lui pardonnerent jamais d'avoir si bien dévoilé les secrets d'un métier qu'ils tâchoient de faire admirer au vulgaire, ni d'avoir par sa conduite, déprisé tacitement quoiqu'involontairement la leur. La haine envenimée que ces réflexions firent naître et fermenter dans leurs cœurs leur suggéra le moyen d'en exciter une semblable dans les cœurs des autres hommes.

Ils commencèrent par dénaturer tous ses principes, par travestir un républicain sévère en un brouillon séditieux, son amour pour la liberté légale en une licence effrénée, et son respect pour les loix en aversion pour les Princes. Ils l'accusèrent de vouloir renverser tout l'ordre de la société — parce qu'il s'indignoit qu'on consacrer sous ce nom les plus funestes désordres, on insultât aux misères du genre humain en donnant les plus criminels abus pour les loix dont ils font la ruine. Sa colère contre les brigandages publics, sa haine contre les puissans fripons qui les soutiennent, son intrépide audace à dire des vérités dures à tous les états furent autant de moyens employés à les irriter contre lui. Pour le rendre odieux à ceux qui les remplissent on l'accusa de les mépriser personnellement. Les reproches durs mais généraux qu'il faisoit à tous furent tournés en satyres particulières dont on fit avec eux les plus — malignes applications.

Rien n'inspire tant de courage que le témoignage d'un cœur droit qui tire de la pureté de ses intentions l'audace de prononcer hautement et sans crainte des jugemens dictés par le seul amour de la justice et de la vertu: mais rien n'expose en même tems à tant de dangers et de risques de la part d'ennemis adroits, que cette même audace, qui précipite un homme ardent dans tous



les pièges qu'ils lui tendent et le livrent à une impétuosité sans règle, lui fait faire contre la prudence mille fautes où ne tombe qu'une âme franche et généreuse, mais qu'ils savent transformer en autant de crimes affreux. Les hommes vulgaires, incapables de sentiments élevés et nobles, n'en supposent jamais que d'intéressés dans ceux qui se passionnent, et ne pouvant croire que l'amour de la justice et du bien public puisse exciter un pareil zèle, ils leur continuent toujours des motifs personnels semblables à ceux qu'ils cachent eux-mêmes sous des noms pompeux, et sans lesquels on ne les verroit jamais s'échauffer sur rien.

La chose qui se pardonne le moins, est un mépris mérité. Celui que J. J. avoit marqué pour tout ce ordre prétendu qui couvrait en effet les plus cruels désordres tomboit bien plus sur la constitution des différens états que sur les sujets qui les remplissent et qui par cette constitution même sont nécessairement à être ce qu'ils sont. Il avoit toujours fait une distinction très judicieuse entre les personnes et les conditions, estimant souvent les premières quoique livrées à l'esprit de leur état, lorsque le naturel reprenoit de temps à autre quelque ascendant sur leur intérêt, comme il arrive assez fréquemment à ceux qui sont bien nés. L'un de vos Messieurs fut de présenter les choses sous un tout autre jour, et de montrer en lui comme haine des hommes celle que pour l'amour d'eux il porte aux maux qu'ils se font. Il paroît qu'ils ne s'en sont pas tenus à ces imputations générales, mais que lui prêtant des discours des écrits des œuvres conformes à leurs vues ils n'ont épargné ni fictions ni mensonges pour irriter contre lui l'amour-propre dans tous les états et chez tous les individus. J. J. a même une opinion qui, si elle est juste peut aider à expliquer cette animosité générale. Il est persuadé que dans les écrits qu'on fait passer sous son nom l'on a pris un soin particulier de lui faire insultier brutalement tous les états de la société, et de changer en odieuses personnalités les reproches francs et forts qu'il leur fait quelquefois. Ce soupçon lui en vient\* sur ce que dans plusieurs lettres anonymes et autres on lui rappelle des choses comme étant de ses écrits qu'il n'a jamais songé à y mettre. Dans l'une il a, dit-on, mis fort plaisamment en question si les marins étoient des hommes. Dans un autre un officier lui avoue modestement que selon l'expression de lui J. J. lui militaire radote de bonne foi comme la plus paise de ses camarades. Tous les jours il reçoit ainsi des citations de passages qu'on lui attribue fausement avec la plus grande confiance et qui sont toujours outrageants pour quelqu'un. Il apprit il y a peu de temps qu'un homme de lettres de sa plus ancienne connoissance, et pour lequel il avoit conservé de l'estime, ayant trop marqué peut-être un reste d'affection pour lui, on l'en guérît en lui persuadant que J. J. travailloit à une critique amère de ses écrits.

Tels sont à peu près les ressorts qu'on a pu mettre en <sup>jeu</sup> pour allumer et fomenter cette animosité si vive et si générale dont il est l'objet, et qui s'attache particulièrement à sa diffamation, couverte d'un faux intérêt pour sa personne le soin de l'avilir encore par cet air de faveur et de commisération. Pour moi, je

\* c'en est qu'il m'en est impossible de vérifier, parce que ces Messieurs ne laissent passer jusqu'à moi aucun exemplaire des écrits qu'ils font fabriquer sous mon nom.

(fabriquer ou)



n'imagines que ce moyen d'expliquer les différens degrés de <sup>la</sup> haine qu'on lui porte, à proportion que ceux qui s'y livrent sont plus dans le cas de s'appliquer les reproches qu'il fait à son siècle et à ses contemporains. Les fripons publics les brigands les ambitieux dont il dévoile les manœuvres, les passionnés destructeurs de toute religion de toute conscience de toute liberté de toute morale atteints ples au vif par ses censures doivent le haïr et le haïssent en effet en core plus que ne le haïssent les honnêtes gens trompés. En l'entendant seulement nommer les premiers ont peine à se contenir, et la modération qu'ils tâchent d'affecter se dément bien vite s'ils n'ont pas besoin de son masque pour assouvir leur passion. Si la haine de l'homme n'étoit que celle du vice la proportion se renverseroit, la haine des gens de bien seroit plus marquée, les méchans seroient plus indifférens. L'observation contraire en generale frappante incontestable, et pourroit fournir bien des conséquences: contentons-nous ici de la confirmation que j'en tire de la justesse de mon explication.

Cette aversion une fois inspirée s'étend se communique de proche en proche dans les familles dans les sociétés et devient en quelque sorte un sentiment inné qui s'affermie dans les enfans par l'éducation, et dans les jeunes gens par l'opinion publique. C'en est encore une remarque à faire qu'excepté la confédération secrète de vos Dames et de vos Messieurs, ce qui reste de la génération dans laquelle il a vécu n'a pas pour lui une haine aussi envenimée que celle qui se propage dans la génération qui suit. Toute la jeunesse en nourrie dans ce sentiment par un soin particulier de vos Messieurs, dont les plus adroits se sont chargés de ce département. C'en d'eux que tous les apprentifs philosophes prennent l'attache, c'en de leur main que sont placés les gouverneurs des enfans les secrétaires des peres, les confidens des mères; rien dans l'intérieur des maisons ne se fait que par leur direction sans qu'ils paroissent se mêler de rien: ils ont trouvé l'art de faire circuler leur doctrine et leur animosité dans les seminaires dans les collèges, et toute la génération naissante leur est dévouée dès le berceau. Grands imitateurs de la marche des Jésuites, ils firent leurs plus ardens ennemis, sans doute par jalousie de métier, et maintenant gouvernant les esprits avec le même empire avec la même dextérité que les autres gouvernoient les consciences, plus fins qu'eux en ce qu'ils savent mieux se cacher en agissant, et substituant peu à peu l'intolérance philosophique à l'autre, ils deviennent sans qu'on s'en apperçoive aussi dangereux que leurs prédécesseurs. C'en par eux que cette génération nouvelle, qui doit certainement à J.J. d'être moins tourmentée dans son enfance, plus saine et mieux constituée dans tous les ages, loin de lui en savoir gré en nourrie dans les plus odieux préjugés et dans les plus cruels sentimens à son égard. Le venin d'animosité qu'elle a sucé presque avec le lait lui fait chercher à l'avilir et le déprimer avec plus de zèle encore que ceux même qui l'ont élevée dans ces dispositions haineuses. Voyez dans les rues et aux promenades l'infortuné J.J. entouré de gens qui, moins par curiosité que par dévotion, puisque la plus pure l'ont déjà vu cent fois se détourner s'arrêter pour le fixer d'un oeil qui n'a rien assurément de l'urbanité françoise; Vous



Trouverez toujours que les plus insultans les plus moqueurs les plus acharnés sont de jeunes gens qui d'un air ironiquement poli s'amusent à lui donner tous les signes d'outrage et de haine qui peuvent l'affliger sans les lui rendre.

Tout cela eût été moins facile à faire dans tout autre siècle. Mais celui-ci en particulierement un siècle haineux et malveillant par caractère. Ce esprit cruel et méchant se fait sentir dans toutes les sociétés, dans tous les écrivains, dans toutes les affaires publiques; il suffit seul pour mettre à la mode et faire briller dans le monde ceux qui se distinguent par la... l'orgueilleux despotisme de la philosophie moderne a porté l'égoïsme de l'amour-propre à son dernier terme. Le goût qu'a pris toute la jeunesse pour une doctrine si comode la lui a fait adopter avec fureur et prêcher avec la plus vive intolérance. Ils se sont accoutumés à porter dans la société ce même ton de maîtrise sur lequel ils prononcent les oracles de leur secte et à traiter avec un mépris apparent qui n'en est qu'une haine plus insolente tout ce qui ose hésiter à se soumettre à leurs décisions. Le goût de domination n'a pu manquer d'animer toutes les passions irascibles qui tiennent à l'amour-propre. Le même fiel qui coule avec l'encre dans les écrits des maîtres abreuve les cœurs des disciples. Devenus esclaves pour être tyrans, ils ont fini par prescrire en leur propre nom les lois que ceux-là leur avoient dictées et à voir dans toute résistance la plus coupable rébellion. Une génération de despotes ne peut être ni forte douce ni forte paisible, et une doctrine si hautaine qui d'ailleurs n'admet ni vice ni vertu dans le cœur de l'homme n'en pas propre à contenir par une morale indulgente pour les autres et réprimante pour soi l'orgueil de ses sectateurs. De là les inclinations haineuses qui distinguent cette génération. Il n'y a plus ni modération dans les ames ni vérité dans les attachemens. Chacun hait tout ce qui n'est pas lui plutôt qu'il ne s'aime lui-même. On s'occupe trop d'autrui pour savoir s'occuper de soi, et l'on ne tient point à son propre parti par attachement, encore moins par estime, mais uniquement par haine du parti contraire. Voilà les dispositions générales dans lesquelles vos Messieurs ont trouvés ou mis leurs contemporains, et qu'ils n'ont eu qu'à tourner ensuite contre J. J. \*, qui, tout aussi peu propre à recevoir la loi qu'à la faire, ne pouvoit par cela seul, manquer dans ce nouveau système d'être l'objet de la haine des chefs et du dépit des disciples. La foule empressée à suivre une route qui l'égare, ne voit pas de bon oeil ceux qui prennent une route contraire, semblent par là lui reprocher son erreur.

Qui connoitroit bien toutes les causes concourantes tous les différens ressorts mis en oeuvre pour exciter dans tous les états ces engouemens haineux seroit moins surpris de le voir de proche en proche devenir une contagion générale. Quand une fois le branle en donne, chacun suivant le torrent en augmente.

\* Dans cette génération nourrie de philosophie et de fiel, rien n'est si aisé aux intrigans que de faire tomber sur qui il leur plaît cet appétit général de haine. Leurs succès prodigieux en ce point prouvent encore moins leur talent que la disposition du public, dont les apparens témoignages d'estime et d'attachement pour les uns ne sont en effet que des actes de haine pour d'autres.

\* Freyrou vient de mourir. On demandoit qui feroit son épitaphe. Le premier qui cracha sur sa tombe, répondit à l'instant M. de Marmonet. Quand on ne m'accroie pas nomme l'auteur de ce mot, j'avois deviné qu'il partoit d'une bouche philosophe, et qu'il étoit de ce siècle-ci.

\* L'auteur de ce mot a pu être inspiré sur la ruse, l'astuce de nos persécutionnaires, qui en de s'attacher à mes défauts, à mes passions haineuses, de faire le mal par leurs satelles et de faire en sorte qu'il ne soit imputé. C'en est ainsi qu'ils m'ont succédé si souvent attribué le système de la nature, les philosophes de la nature, la note du roman de M. de Marmonet. C'en est ainsi qu'ils tâchent de faire croire au peuple que c'est moi qui ai mérité les censures qu'ils ont données à leur folle loi de la haine.



l'impulsion. Comment se défier de son sentiment quand on le voit être celui de tout le monde? Comment douter que l'objet d'une haine aussi universelle ne soit réellement un homme odieux? Alors plus les choses qu'on lui attribue sont absurdes et incroyables, plus on est prêt à les admettre. Tout fait qui le rend odieux ou ridicule est par cela seul assez prouvé. S'il s'agissoit d'une bonne action qu'il eût faite, nul n'en croiroit à ses propres yeux, ou bien quelque interprétation subtile la changeroit du blanc au noir. Les méchants ne croient ni à la vertu ni même à la bonté. Il faut être déjà bon soi-même pour croire d'autres hommes meilleurs que soi, et il est presque impossible qu'un homme réellement bon le demeure ou soit reconnu tel dans une génération de méchants.

Les cœurs ainsi disposés tout le reste devoit facile. Dès lors vos Messieurs auroient pu sans aucun détour persécuter ouvertement J. J. avec l'approbation publique; mais ils n'auroient assouvi qu'à demi leur vengeance, et se compromettre vis-à-vis de lui étoit risquer d'être découverts. Le système qu'ils ont adopté remplit mieux toutes leurs vues en prévenant tous les inconvénients, et le chef d'œuvre de leur art a été de transformer en ménagements pour leur victime les précautions qu'ils ont prises pour leur sûreté. Un vernis d'humanité couvrant la noirceur du complot acheva de séduire le public, et chacun s'empressa de concourir à cette bonne œuvre. Il en fit deux d'assouvir saintement une passion, et de joindre au venin de l'animosité le mérite de la vertu! Chacun se glorifiait en lui-même de trahir un infortuné se disoit avec complaisance; ah que je suis généreux! C'en pour son bien que je le diffame, c'en pour le protéger que je l'avilis, et l'ingrat loin de sentir mon bienfait s'en offense; mais cela ne m'empêchera pas d'aller mon train, et de le servir de la sorte en dépit de lui. Voilà comment sous le prétexte de pourvoir à sa sûreté tous en s'admirant eux-mêmes se font contre lui les satellites de vos Messieurs, et comme écrivoit J. J. à M. Dufaulx son si fier d'être des traîtres. \* Concevez-vous qu'avec une pareille disposition d'esprit on puisse être équitable et voir les choses comme elles sont? On verroit Socrate Aristide ou verroit un ange, on verroit Dieu-même avec des yeux ainsi fascinés qu'on croiroit toujours voir un monstre infernal.

Mais quelque facile que soit cette pente, il en est toujours bien étonnant, dites-vous qu'elle soit universelle, que tous la suivent sans exception, que pas un seul n'y résiste et ne proteste; que la même passion entraîne en aveugle une génération toute entière et que le consentement soit unanime dans un tel renversement du droit de la nature et des gens.

Je conviens que le fait est très extraordinaire, mais en le supposant très certain, je le trouverois bien plus extraordinaire encore s'il avoit la vertu

\* Il y a entre M. Dufaulx et moi une vive et courte correspondance, digne peut-être de quelque curiosité. Par un propos que m'a tenu l'un de ces Messieurs, j'ai lieu de penser qu'en mon absence et à mon insu ils arrangent cette correspondance comme tout le reste. Il y auroit peu-être un peu plus d'embarras moi-même; mais c'en est un inconvénient dont ils feroient se garantir.



pour principe. Car il faudroit que toute la génération présente se fût élevée par cette unique vertu à une sublimité qu'elle ne montre assurément en nulle autre chose, et que parmi tant d'ennemis de J. J. il ne s'en trouvât pas un seul qui eût la maligne franchise de gâter la merveilleuse oeuvre de tous les autres. Dans mon explication un petit nombre de gens adroits puissans intrigans, — concertés de longue main abusant les uns par de fausses apparences, et animant les autres par des passions auxquelles ils n'ont déjà que trop de pente, font tous concourir contre un innocent qu'on a pris soin de charger de crimes en lui ôtant tout moyen de s'en laver. Dans l'autre explication il faut que de toutes les générations la plus haineuse se transforme tout d'un coup toute entière et sans aucune exception en autant d'anges célestes en faveur du dernier des Sclerats qu'on s'obstine à protéger et à laisser libre, malgré les attentats qu'il continue de commettre tous à son aise, sans que personne au monde ose, tant on craint de lui déplaire, songer à l'en empêcher ni même à les lui reprocher. Dites-moi de grace laquelle de ces deux suppositions vous paroît la plus naturelle et la plus admissible ?

Au reste cette objection du concours unanime de tout le monde à l'exécution d'un complot abominable a peu être plus d'apparence que de réalité. Premièrement l'un des moteurs de toute la trame a été de ne la pas dévoiler également à tous les yeux. Ils en ont gardé le principal secret entre un petit nombre de conjurés; ils n'ont laissé voir au reste des hommes que ce qu'il falloir pour les y faire concourir. Chacun n'a vu l'objet que par le côté qui pouvoit l'ébranler et n'a été initié dans le complot qu'autant que l'exigeoit la partie de l'exécution qui lui étoit confiée. Il n'y a peut-être pas dix personnes qui sachent à quoi tiennent le fond de la trame, et de ces dix il n'y en a peut-être pas trois qui connoissent assez leur victime pour être sûrs qu'ils noircissent un innocent. Le secret du premier complot est concentré entre deux hommes qui n'iront pas le révéler. Tous le reste des complices, plus ou moins coupables, se font illusion sur des manoeuvres qui selon eux tendent moins à persécuter l'innocence qu'à s'assurer d'un méchant. On a pris chacun par son caractère particulier, par sa passion favorite. S'il étoit possible que cette multitude de coopérateurs se rassemblât et s'éclairât par des confidences réciproques, ils seroient frappés eux-mêmes des contradictions absurdes qu'ils trouveroient dans les faits qu'on a prouvés à chacun d'eux, et des motifs non seulement différens mais souvent contraires par lesquels on les a fait concourir tous à l'oeuvre commune sans qu'aucun d'eux en vît le vrai but. J. J. lui-même sait bien distinguer d'avec la canaille à laquelle on l'a livré à Mottier, à Cray, à Monquin, des personnes d'un vrai mérite qui trompées plutôt que séduites et, sans être exemptes de blâme, à plaindre dans leur erreur, n'ont pas lâché malgré l'opinion qu'elles avoient de lui de le rechercher avec le même empressement et avec aussi peu de franchise que les autres, quoique dans de moins cruelles intentions. Les trois quarts, peut-être, de ceux qu'on a fait entrer dans le complot n'y restent que parce qu'ils n'en ont pas vu toute la noirceur. Il y a même



plus de bassesse que de malice dans les indignités dont le grand nombre l'accable, et l'on voit à leur air à leur ton dans leurs manières qu'ils l'ont moins en horreur comme objet de haine qu'en dérision comme infortuné.

De plus, quoique personne ne combatte ouvertement l'opinion générale, ce qui seroit se compromettre à pure perte, pensez-vous que tout le monde y acquiesce réellement? Combien de particuliers peu-êtres, voyant tant de manoeuvres et de mines souterraines s'en indignent, refusent d'y concourir, et gémissent en secret sur l'innocence opprimée! Combien d'autres ne sachant à quoi s'en tenir sur le compte d'un homme enlacé dans tant de pièges, refusent de le juger sans l'avoir entendu, et jugent seulement ses adversaires persécuteurs, pensent que des gens à qui la ruse la fausseté la trahison coûtent si peu, pourroient bien n'être pas plus scrupuleux sur l'imposture. Suspendus entre la force des preuves qu'on leur allègue et celles de la malignité des accusateurs, ils ne peuvent accorder tant de zèle pour la vérité avec tant d'aversion pour la justice, ni tant de générosité pour celui qu'ils accusent avec tant d'art à gauchir devant lui et se soustraire à ses défenses. On peut s'abstenir de l'iniquité sans avoir le courage de la combattre. On peut refuser d'être complice d'une trahison sans oser démasquer les traîtres. Un homme juste mais faible se retire alors de la foule, reste dans son coin, et n'osant s'exposer plaindre tout bas l'opprimé, craint l'oppresser, et se tait. Qui peut savoir combien d'honnêtes gens sont dans ce cas? Ils ne se font ni voir ni sentir. Ils laissent le champ libre à vos Messieurs, jusqu'à ce que le moment de parler sans danger arrive. Fondé sur l'opinion que j'eus toujours de la droiture naturelle du coeur humain je crois que cela doit être; sur quel fondement raisonnable peut-on soutenir que cela n'en pas? Voilà Monsieur, tout ce que je puis répondre à l'unique objection à laquelle vous vous réduisez, et qu'au reste je ne me charge pas de résoudre à votre gré, quoiqu'elle ne puisse ébranler la persuasion directe qu'ont produite en moi mes recherches.

Je vous ai vu prêt à m'interrompre, et j'ai compris que c'étoit pour me reprocher le soin superflu de vous établir un fait dont vous convenez si bien que vous le tournez vous-même en argument contre moi, savoir qu'il n'en pas vrai que tout le monde soit entré dans le complot: mais remarquez qu'en paroissant nous accorder sur ce point, nous sommes néanmoins de sentiments tout contraires, en ce que selon vous ceux qui ne sont pas du complot pensent sur J. J. tout comme ceux qui en sont, et que selon moi ils doivent penser tout autrement. Ainsi votre exception que je n'admets pas, et la mienne que vous n'admettez pas non plus, tombant sur des personnes différentes s'excluent mutuellement ou du moins ne s'accordent pas. Je viens de vous dire sur quoi je fonde la mienne. Examinons la vôtre à présent.

D'honnêtes gens que vous dites ne pas entrer dans le complot et ne pas haïr J. J. voyez cependant en lui tout ce que disent y voir ses plus mortels ennemis; comme s'il en avoit qui convinssent de l'être et ne se vantaient pas de l'aimer! En me faisant cette objection vous ne vous êtes pas rappelé celle-ci qui la prévient et la détruit: s'il y a complot, tout par son effet devient facile à prouver à ceux-mêmes qui ne sont pas du complot, et quand ils croient voir



par leurs yeux, ils voyent sans s'en douter par ceux d'autrui. Si ces personnes dont vous parlez ne sont pas de mauvaise foi, du moins elles sont certainement prévenues comme tout le public, et doivent par cela seul voir et juger comme lui. Et comment vos Messieurs ayant une fois la facilité de faire tout croire, auroient-ils négligé de porter cet avantage aussi loin qu'il pouvoit aller? Ceux qui dans cette persuasion générale ont écarté la plus sûre épreuve pour distinguer le vrai du faux ont beau n'être pas à vos yeux du complot, par cela seul ils en sont aux miens, et moi qui sens dans ma conscience qu'où ils croient voir la certitude et la vérité, il n'y a qu'erreur mensonge imposture, puis je douter qu'il n'y ait de leur faute dans leur persuasion, et que s'ils avoient aimé sincèrement la vérité ils ne l'eussent bientôt démentée à travers les artifices des fourbes qui les ont abusés. Mais ceux qui ont d'avance irrévocablement jugé l'objet de leur haine et qui n'en veulent pas démordre, ne voyant en lui que ce qu'ils y veulent voir, tordent et détournent tout au gré de leur passion et à force de subtilités donnent aux choses les plus contraires à leurs idées l'interprétation qui les y peut ramener. Les personnes que vous croyez impartiales, ont-elles pris les précautions nécessaires pour surmonter ces illusions?

**Lé Fr.** Mais Monsieur Rousseau y pensez-vous, à qu'exigez-vous la du public? Avez-vous pu croire qu'il examineroit la chose aussi scrupuleusement que vous?

**R.** Il en eût été dispensé sans doute s'il se fut abstenu d'une décision si cruelle. Mais en prononçant souverainement sur l'honneur et sur la destinée d'un homme, il n'a pu sans crime négliger aucun des moyens essentiels et possibles de s'assurer qu'il prononceroit justement.

Vous méprisez, dites-vous, un homme abject et ne croirez jamais que les heureux penchans que j'ai cru voir dans J. J. puissent compatir avec des vices aussi bas que ceux dont il est accusé. Je pense exactement comme vous sur cet article, mais je suis aussi certain que d'aucune vérité qui me soit connue que cette abjection que vous lui reprochez en de tous les vices le plus éloigné de son naturel. Bien plus près de l'extrémité contraire il a trop de hauteur dans l'âme pour pouvoir tendre à l'abjection. J. J. est faible, sans doute, et peu capable de vaincre ses passions: mais il ne peut avoir que des passions relatives à son caractère, et des tentations basses ne sauroient approcher de son cœur. La source de toutes ses consolations est dans l'estime de lui-même. Il seroit le plus vertueux des hommes si sa force répondoit à sa volonté. Mais avec toute sa faiblesse il ne peut être un homme vil, parce qu'il n'y a pas dans son âme un penchant ignoble auquel il fût honteux de céder. Le seul qui l'eût pu mener au mal est la mauvaise honte, contre laquelle il a lutté toute sa vie avec des efforts aussi grands qu'inutiles, parce qu'elle tient à son humeur timide qui présente un obstacle invincible aux ardens desirs de son cœur, et le force à leur donner le change en mille facons souvent blâmables, voilà l'unique source de tout le mal qu'il a pu faire; mais dont rien ne peut sortir de semblable aux indignités dont vous l'accusez. Eh comment ne voyez-vous pas combien vos Messieurs sont éloignés eux-mêmes de ce mépris qu'ils veulent vous inspirer pour lui? Comment ne voyez-vous pas que



ce mépris qu'ils affectent n'est point réel, qu'il n'en que le voile bien transparent d'une estime qui les déchire et d'une rage qu'ils cachent très mal? La preuve en est manifeste, on ne s'inquiète point ainsi des gens qu'on méprise. On en détourne les yeux on les laisse pour ce qu'ils sont; on fait à leur égard, non pas ce que font vos Messieurs à l'égard de J. J., mais ce que lui-même fait au leur. Il n'en pas étonnant qu'après l'avoir chargé de pierres ils le couvrent aussi de boue. Tous ces procédés sont très concordants de leur part, mais ceux qu'ils lui imputent ne le sont guères, et ces indignités auxquelles vous revenez sont-elles mieux prouvées que les crimes sur lesquels vous n'insistez plus? Non Monsieur, après nos discussions précédentes, je ne vois plus de milice possible entre tout admettre et tout rejeter.

Des témoignages que vous supposez impartiaux, les uns portent sur des faits absurdes et faux, mais rendus croyables à force de prévention, tels que le viol la brutalité la débauche la cynique impudence les basses friponneries, les autres sur des faits vrais mais faussement interprétés; tels que la dureté son dédain son humeur colérique et repoussante, l'obstination de fermer sa porte aux nouveaux visages et surtout aux quidams cajeleurs et pleureux, et aux arrogans malappris.

Comme je ne défendrai jamais J. J. accusé d'assassinat et d'empoisonnement, je n'entends pas non plus le justifier d'être un violateur de filles un monstre de débauche, un petit filou. Si vous pouvez adopter sérieusement de pareilles opinions sur son compte, je ne puis que le plaindre et vous plaindre aussi, vous qui caressez des idées dont vous rougiriez comme ami de la justice, en y regardant de plus près et faisant ce que j'ai fait. Lui débauché brutal impudent cynique auprès du sexe? Eh! j'ai grand peur que ce ne soit le défaut contraire qui l'a perdu, et que s'il eut été ce que vous dites il n'eut été bien moins malheureux. Il en bien aisé de faire retirer à son arrivée les filles de la maison, mais qu'en-ce que cela prouve, sinon la maligne disposition des pères envers lui? A-t-on l'exemple de quelque fait qui ait rendu nécessaire une précaution si bizarre et si affectée, et qu'en dut-il penser à son arrivée à Paris, lui qui venoit de vivre à Lyon dans une maison des plus estimables où la mère et trois filles charmantes, toutes trois dans la fleur de l'âge et de la beauté l'accabloient à l'envi d'amitiés et de caresses? En-ce en abusant de cette familiarité près de ces jeunes personnes, en-ce par des manières ou des propos libres avec elles qu'il mérita l'indigne et nouveau accueil qui l'attendoit à Paris en les quittant? et même encore aujourd'hui des mères très sages craignent-elles de mener leurs filles chez ce terrible Satyre devant lequel ces autres-là n'osent laisser un moment les leurs chez elles et en leur présence? En vérité, que des farces aussi grossières puissent abuser un moment des gens sensés, il faut en être témoin pour le croire.

Supposons un moment qu'on eut osé publier tout cela dix ans plutôt, et lorsque l'estime des honnêtes gens qu'il eut toujours dès sa jeunesse, étoit



montée au plus haut degré, ces opinions quoique soutenues des mêmes preuves auroient-elles acquis le même crédit chez ceux qui maintenant s'empressem de les adopter? Non, sans doute; ils les auroient rejetées avec indignation. Ils auroient tous dit: quand un homme en parvenu jusqu'à cet âge avec l'estime publique, quand sans patrie sans fortune et sans asile, dans une situation gênée et forcé pour subsister de recourir sans cesse aux expédients on n'en a jamais employé que d'honorables et qu'on s'en fait toujours considérer et bien vouloir dans sa détresse, on ne commence pas après l'âge mûr et quand tous les yeux sont tournés sur nous à se devoyer de la droite route pour s'enfoncer dans les sentiers bourbeux du vice, on n'associe point la bassesse des plus vils fripons avec le courage et l'élévation des âmes fières, ni l'amour de la gloire aux manœuvres des filoux, et si quarante ans d'honneur permettoient à quelqu'un de se démentir si tard à ce point, il perdrait bientôt cette vigueur de sentiment, ce ressort cette franchise intépide qu'on n'a point avec des passions basses et qui jamais ne survit à l'honneur. Un fripon peut être lâche, un méchant peut être arrogant; mais la douceur de l'innocence et la fierté de la vertu ne peuvent s'unir que dans une belle âme.

Voilà ce qu'ils auroient tous dit ou pensé, et ils auroient certainement refusé de le croire atteint de vices aussi bas à moins qu'il n'en eût été convaincu sous leurs yeux. Ils auroient du moins voulu l'étudier eux-mêmes avant de le juger si décidément et si cruellement. Ils auroient fait ce que j'ai fait et avec l'impartialité que vous leur supposez ils auroient tiré de leurs recherches la même conclusion que je tire des miennes. Ils n'ont rien fait de tout cela; les preuves les plus ténébreuses, les témoignages les plus suspects leur ont suffi pour se décider en mal sans autre vérification, et ils ont soigneusement évité tout éclaircissement qui pouvoit leur montrer leur erreur. Donc quoique vous en puissiez dire, ils sont du complot; car ce que j'appelle en être n'en pas seulement être dans le secret de vos Messieurs, je présume que peu de gens y sont admis; mais c'en adopter leur inique principe: c'en se faire comme eux une loi de dire à tout le monde et de cacher au fait accusé le mal qu'on pense ou qu'on feint de penser de lui; et les raisons sur lesquelles on fonde ce jugement, afin de le mettre hors d'état d'y répondre et de faire entendre les fiennes: car, si ton qu'on s'en laisse persuader qu'il faut le juger non seulement sans l'entendre, mais sans en être entendu tout le reste en forcé, et il n'en pas possible qu'on résiste à tant de témoignages si bien arrangés, et mis à l'abri de l'inquiétante épreuve des réponses de l'accusé. Comme tout le succès de la trame dépendoit de cette importante précaution, son auteur aura mis toute la sagacité de son esprit à donner à cette injustice le tour le plus spécieux et à la couvrir même d'un vernis de bienfaisance et de générosité qui n'eût ébloui nul esprit impartial, mais qu'on s'en empressé d'admirer à l'égard d'un homme qu'on n'estimoit que par force, et dont la singularité n'étoit vue de bon oeil par qui que ce fut.



tout tiens à la première accusation qui l'a fait déchoir tout d'un coup du titre d'honnête homme qu'il avoit porté jusqu'alors, pour y substituer celui du plus affreux scélérat. Quiconque a l'âme saine et croit sincèrement à la probité ne se départ pas aisément de l'estime fondée qu'il a conçue pour un homme de bien. Je verrois commettre un crime, s'il étoit possible, ou faire une action basse à Mylord ~~Charéchal~~ que je n'en croirois pas à mes yeux. Quand j'ai cru de J.J. tout ce que vous m'avez prouvé, c'étoit en le supposant convaincu. Changer à ce point sur le compte d'un homme estimé toute sa vie n'en pas une chose facile : mais aussi le premier pas fait, tout le reste va de soi-même. De crime en crime un homme coupable d'en seul, devient comme vous l'avez dit, capable de tous. Rien n'en moins surprenant que le passage de la méchanceté à l'abjection, et ce n'en pas la peine de mesurer si soigneusement l'intervalle qui peut quelquefois séparer un scélérat d'un fripon. On peut donc avilir tout à son aise l'homme qu'on a commencé par noircir. Quand on croit qu'il n'y a dans lui que du mal on n'y voit plus que cela. Ses actions bonnes ou indifférentes changent bientôt d'apparence avec beaucoup de préjugés et un peu d'interprétation, et l'on rétracte alors ses jugemens précédens avec autant d'assurance que si ceux qu'on leur substitue étoient mieux fondés. L'amour-propre fait qu'on veut toujours avoir vu soi-même ce qu'on fait ou qu'on croit savoir d'ailleurs : Rien n'en si manifeste aussi-tôt qu'on y regarde ; on a honte de ne l'avoir pas aperçu plutôt ; c'en qu'on étoit si distrait et si prévenu qu'on ne portoit pas son attention de ce côté ; c'en qu'on en fit bon soi-même qu'on ne peut supposer la méchanceté dans autrui.

Quand enfin l'engouement devenu général parvient à l'excès, on ne se contente plus de tout croire ; chacun pour prendre part à la fête cherche à rencherir, et tout le monde en s'affectionnant à ce système se pique d'y apporter du sien pour l'orner ou pour l'affermir. Les uns ne sont pas plus pressés d'inventer que les autres de croire : toute imputation passe en preuve invincible, et si l'on apprenoit aujourd'hui qu'il s'en commis un crime dans la lune, il seroit prouvé demain plus clair que le jour à tout le monde que c'en J.J. qui en est l'auteur. La réputation qu'on lui a donnée une fois bien établie, il en donc très naturel qu'il en résulte, même chez les gens de bonne foi, les effets que vous m'avez détaillés. S'il fait un erreur de compte, ce sera toujours à dessein. Est-elle à son avantage ? c'en une friponnerie : Est-elle à son préjudice ? c'en une ruse. Un homme ainsi vu, quelque sage qu'il soit aux oubliés aux distractions aux balourdises ne peut plus rien avoir de tout cela. Tout ce qu'il fait par inadvertance est toujours vu comme fait exprès. Au contraire, les oublis les omissions des autres à son égard ne trouvent créance dans l'esprit de personne ; s'il les relève, il ment ; s'il les endure, c'en à pure perte.

\* Il est vrai que Mylord Charéchal en d'une illustre naissance, et que J.J. en un homme du peuple ; mais il faut penser que Rousseau qui parle ici n'a pas en général une opinion bien sublimée de la haute vertu des gens de qualité, et que l'histoire de J.J. ne doit pas naturellement aggraver cette opinion.



Des femmes étourdies de jeunes gens égarés feront des qui-pro-quo dont il restera chargé, et ce sera beaucoup si des laquais gagnés ou peu fidèles, trop instruits des sentimens des maîtres à son égard, ne sont pas quelquefois tentés d'en tirer avantage à ses dépens, bien sur que l'affaire ne s'éclaircira pas en sa présence, et que quand cela arriveroit, un peu d'effronterie aidée des préjugés des maîtres les tireroit aisément d'affaire. J'en suppose comme vous ceux qui traitent avec lui tous sincères et de bonne foi: mais si l'on cherchoit à le rompre pour le prendre en faute, quelle facilité sa vivacité ses distractions son défaut de mémoire ne donneroient-ils point point pour cela?

D'autres causes encore ont pu concourir à ces faux jugemens. Cet homme a donné à vos Messieurs par ses confessions qu'ils appelleront ses mémoires une prise tant de gens, mais dont si peu d'hommes étoient capables et dont bien moins encore étoient dignes, a initié le public dans toutes ses faiblesses, dans toutes ses fautes les plus secrètes. L'espérance que ces confessions ne seroient vues qu'après sa mort lui avoit donné le courage de tout dire et de se traiter avec une justice souvent même trop rigoureuse. Quand il se vit défigurés parmi les hommes au point de passer pour un monstre, la conscience qui lui faisoit sentir en lui plus de bien que de mal lui donna le courage que lui seul peut-être eut et aura jamais de se montrer tel qu'il étoit; il crut qu'en manifestant à plein l'intérieur de son âme et révélant ses confessions, l'explication si franche si simple si naturelle de tout ce qu'on a pu trouver de bizarre dans sa conduite, portant avec elle son propre témoignage, feroit sentir la vérité de ses déclarations et la fausseté des idées horribles et fantastiques qu'il voyoit se répandre de lui sans pouvoir en découvrir la source. Bien loin de soupçonner alors vos Messieurs la confiance en eux de cet homme si défiant alla non seulement jusqu'à leur lire cette histoire de son âme mais jusqu'à leur en laisser le dépôt ~~assez~~ assez longtems. L'usage qu'ils ont fait de cette imprudence a été d'en tirer parti pour diffamer celui qui l'avoit commise, et le plus sacré dépôt de l'amitié est devenu dans leurs mains l'instrument de la trahison. Ils ont travesti ses défauts en vices, ses fautes en crimes, les faiblesses de sa jeunesse en noirceurs de son âge mûr, ils ont dénaturé les effets quelquefois ridicules de tout ce que la nature a mis d'aimable et de bon dans son âme, et ce qui n'en que des singularités d'un tempérament ardent retenu par un naturel timide en devenu par leurs soins une horrible dépravation de cœur et de goût. Enfin toutes leurs manières de procéder à son égard et des allures dont le venin m'en parvenant me portent à croire que pour décrier ses confessions après en avoir tiré contre lui tous les avantages possibles, ils ont intrigué manœuvré dans tous les lieux où il a vécu et dont il leur a fourni les renseignements pour défigurer toute sa vie, pour fabriquer avec eux des mensonges qui en donner l'air à ses confessions et pour lui ôter le mérite de la franchise même dans les aveux qu'il fait contre lui. Eh! puisqu'ils savent empoisonner



Ses écrits qui sont sous les yeux de tout le monde, comment n'empoisonneraient-ils pas la vie que le public ne connoît que par leur rapport?

L'Héloïse avoit tourné sur lui les regards des femmes: elles avoient des droits assez naturels sur un homme qui décrivoit ainsi l'amour: mais n'en connoissant guères que le physique, elles crurent qu'il n'y avoit que des sens très vifs qui pussent inspirer des sentimens si tendus, et cela leur donna de celui qui les exprimait plus grande opinion qu'il ne la méritoit peut-être. Supposez cette opinion portée chez quelques unes jusqu'à la curiosité, et que cette curiosité ne fut pas assez tôt devinée ou satisfaite par celui qui en étoit l'objet, vous concevrez aisément dans sa destinée les conséquences de cette balourdise.

Quant à l'accueil sec et dur qu'il fait aux Quidams, qui viennent à lui, j'en ai souvent été le témoin moi-même, et je conviens qu'en pareille situation cette conduite seroit fort imprudente dans un hypocrite démasqué qui, trop heureux qu'on veuille bien feindre de prendre le change, devoit se prêter avec une dissimulation pareille à cette feinte et aux ménagemens qu'on feroit sembler d'avoir pour lui. Mais osez-vous reprocher à un homme d'honneur outragé de ne pas se conduire en coupable, et de n'avoir pas dans ses infortunes la lâcheté d'un vil scélérat? De quel oeil voulez-vous qu'il envisage les perfides empièchemens des traîtres qui l'obsèdent, et qui feignent pour lui le plus pur zèle, n'ont en effet d'autre but que de l'enlancer de plus en plus dans les pièges de ceux qui les emploient. Il faudroit, pour les accueillir, qu'il fut en effet ce qu'ils le supposent; il faudroit qu'autrui fourbe qu'eux et feignant de ne les pas pénétrer, il leur rendit trahison pour trahison. Com son crime en d'être aussi franc qu'ils sont faux; mais après tout, que leur importe qu'il les reçoive bien ou mal? Les signes les plus manifestes de son impatience ou de son dédain n'ont rien qui les rebute. Il les outrageroit ouvertement qu'ils ne s'en iroient pas pour cela. Tous de concert laissant à sa porte les sentimens d'honneur qu'ils peuvent avoir, ne lui montrent qu'insensibilité, duplicité, lâcheté, perfidie, et sont auprès de lui comme il devoit être auprès d'eux s'il étoit tel qu'ils le représentent. Et comment voulez-vous qu'il leur montre une estime qu'ils ont pris si grand soin de ne lui pas laisser? Je conviens que le mépris d'un homme qu'on méprise soi-même est facile à supporter mais encore n'en est-ce pas chez lui qu'il en faut aller chercher les marques. Malgré tout ce patelinage insidieux, pour peu qu'il croye appercevoir au fond des âmes des sentimens naturellement honnêtes et quelques bonnes dispositions, il se laisse encore subjugué. Je ris de sa simplicité, et je l'en fais rire lui-même. Il espère toujours qu'en le voyant tel qu'il est, quelques uns du moins n'aient plus le courage de le haïr, et croit à force de franchise toucher enfin ces cœurs de bronze. Vous concevez comment cela



lui réussit, il le voit lui-même, et après tant de tristes expériences il doit savoir enfin à quoi s'en tenir.

Si vous eussiez fait une fois les réflexions que la raison suggère et les perquisitions que la justice exige avant de juger si sévèrement un infortuné, vous auriez senti que dans une situation pareille à la sienne et victime d'aussi détestables complots, il ne peut plus, il ne doit plus du moins se lier pour ce qui l'entoure à ses penchants naturels, dont vos Messieurs se sont servis si longtemps et avec tant de succès pour le prendre dans leurs filets. Il ne peut plus sans s'y précipiter lui-même agir en rien dans la simplicité de son cœur. Ainsi ce n'est plus sur ses œuvres présentes qu'il faut le juger, même quand on pourroit en avoir le narré fidèle. Il faut retrograder vers les temps où rien ne l'empêchoit d'être lui-même. En le suivant dans les temps heureux de sa vie et dans ceux-mêmes où déjà la proie de vos Messieurs il ne s'en doutoit pas pas encore, vous eussiez trouvé l'homme bienfaisant et doux qu'il étoit et passoit pour être avant qu'on l'eût défiguré. Dans tous les lieux où il a vécu jadis dans les habitations où on lui a laissé faire assez de séjour pour y laisser des traces de son caractère, les regrets des habitants l'ont toujours suivi dans sa retraite, et seul peut-être de tous les étrangers qui jamais vécut en Angleterre il a vu le peuple de Wootton pleurer à son départ. Mais vos Dames et vos Messieurs ont pris un tel soin d'effacer toutes ces traces, que c'en est seulement tandis qu'elles étoient encor fraîches qu'on a pu les distinguer. Montmorency plus près de nous offre un exemple frappant de ces différences. Grâce à des personnes que je ne veux pas nommer, et aux Oratoriens devenus, sans que je sache comment ni pourquoi, les plus ardens satellites de la ligue \* vous n'y retrouverez plus aucun vestige de l'attachement et, j'ose dire, de la vénération qu'on y eut jadis pour J. J. et tant qu'il y vécut, et après qu'il en fut parti: mais les traditions en restent du moins dans la mémoire des honnêtes gens qui fréquentent alors ce pays-là.

Dans ces épanchements auxquels il aime encore à se lier et souvent avec plus de plaisir que de prudence, il m'a quelquefois confié ses peines, et j'ai vu que la patience avec laquelle il les supporte n'ôtoit rien à l'impression qu'elles font sur son cœur. Celles que le temps adoucit le moins se réduisent à deux principales qu'il compte pour les seuls vrais maux que lui aient fait ses ennemis. La première en de lui avoir ôté la douceur d'être utile aux hommes et secourable aux malheureux, soit en lui en ôtant les moyens, soit en ne laissant plus approcher de lui sous ce passeport que des fourbes qui ne cherchent à l'intéresser pour eux qu'afin de s'insinuer dans sa confiance l'épier et le trahir. La façon dont ils se présentent, le ton qu'ils prennent

\* Dangereux ennemis, s'il en fut jamais, non seulement à cause du corps qu'ils composent et des collèges qu'ils gouvernent; mais parce qu'ils savent encore mieux que les philosophes cacher leur animosité cruelle sous un air beat et doux. Pendant mon séjour à Montmorency ils eurent avec moi le plus beau jeu du monde par l'estime que j'avois pour eux et par l'aveugle confiance qui en étoit l'effet. J'y fus encore enlacé par deux Prêtres déguisés qui faisoient la gaité ecclésiastique, et qui prenoient à mon égard les directions de M. d'Alembert avec lequel ils logeoient à Paris. Dans la sécurité de l'innocence et sans le moindre soupçon d'aucun complot, je donnai tout à plein dans tous leurs pièges jusqu'à ce qu'il en résultât enfin ce beau décret et l'explosion qui en fut la suite. Tout cela ne suffit pas encor pour m'ouvrir les yeux: mais les Oratoriens m'ayant dans la suite détaché à Monquien un Jacobin frère d'un des leurs, celui-ci me fit enfin sentir par ses monastiques œuvres, ce que j'avois eu la bêtise de ne pas même soupçonner jusqu'alors.



en lui parlant, les fades louanges qu'ils lui donnent, le patelinage qu'ils y joignent, le fiel qu'ils ne peuvent s'abstenir d'y mêler, tout décèle en eux ~~des~~ de petits histrions grimaciers qui ne savent ou ne daignent pas mieux jouer leur rôle. Les lettres qu'il reçoit ne sont, avec des lieux communs de collège et des leçons bien magistrales sur ses devoirs envers ceux qui les écrivent, que de solides déclamations contre les grands et les riches par lesquelles on pense bien le leurrer, d'amers sarcasmes sur tous les états, d'aigres reproches à la fortune de priver un grand homme comme l'auteur de la lettre et par compagnie l'autre grand homme à qui elle s'adresse des honneurs et des biens qui leur étoient dus pour les prodiguer aux indignes, des preuves tirées de là qu'il n'existe point de providence, de pathétiques déclarations de la prompte assistance dont on a besoin suivies de fières protestations de n'en vouloir néanmoins aucune. Le tout finit d'ordinaire par la confiance de la ferme résolution où l'on en est de se tuer et par l'avis que cette résolution sera mise en exécution sonica si l'on ne reçoit bien vite une réponse satisfaisante à la lettre.

Après avoir été très sotement plusieurs fois la dupe de ces menaçans — suicides, il a fini par se moquer et d'eux et de sa propre bêtise. Mais quand ils n'ont plus trouvé la facilité de s'introduire avec ce pathos, ils ont bientôt repris leur allure naturelle et substitué pour forcer la porte la féroce des Eligres à la flexibilité des serpens. Il faut avoir vu les assauts que sa femme en forcée de soutenir sans cesse, les injures et les outrages qu'elle essaye journellement de tous ces humbles admirateurs, de tous ces vertueux infortunés, à la moindre résistance qu'ils trouvent, pour juger du motif qui les amène et des gens qui les envoient. Croyez-vous qu'il ait tort d'éconduire toute cette canaille et de ne vouloir pas s'en laisser subjugué? Il lui faudroit vingt ans d'application pour lire seulement tous les manuscrits qu'on le vient prier d'examiner de revoir de corriger de refondre: Car son temps et sa peine ne coûtent rien à vos Messieurs. Il lui faudroit dix secrétaires pour écrire les requêtes, ~~adresses~~ placets, lettres, mémoires, complimens vers, bouquets, dont on vient à l'envi le charger, vu la grande éloquence de sa plume et la grande bonté de son cœur: car c'en est toujours là le refrain de ces personnages sincères. Au mot d'humanité qu'on apprend à bourdonner de lui des espains de guêpes, elles prétendent le cribler de leurs aiguillons bien à leur aise, sans qu'il lui soit permis de s'y dérober, et tout ce qui lui peut arriver enfin de plus heureux en de s'en délivrer enfin avec de l'argent, dont ils le remercient ensuite par des injures.

Après avoir tant réchauffé de serpens dans son sein, il s'en enfin déterminé par une réflexion très simple à se conduire comme il faut avec tous ces nouveaux venus. A force de bontés et de soins généreux, vos Messieurs, parvenus à le rendre exécration à tout le monde, ne lui ont plus laissé l'estime de personne. Tout homme ayan de la droiture et de l'honneur ne peut plus qu'abhorrer et fuir un être ainsi défiguré; nul



homme sensé n'en peut rien espérer de bon. Dans cet état que doit-il donc penser de ceux qui s'adressent à lui par préférence, le recherchent le comblent d'éloges lui demandent ou des services ou son amitié, qui dans l'opinion qu'ils ont de lui desirer néanmoins d'être liés ou redevables au dernier des scélérats? Peuvent-ils même ignorer que loin qu'il ait ni crédit ni pouvoir ni faveur auprès de personne, l'intérêt qu'il pourroit prendre à eux ne feroit que leur nuire aussi bien qu'à lui, que toute l'effet de sa recommandation seroit ou de les perdre s'ils avoient eu recours à lui de bonne foi, ou d'en faire de nouveaux traités destinés à l'enlacen par ses propres bienfaits. En toute supposition possible, avec les jugemens portés de lui dans le monde, qui conque ne laisse pas de recourir à lui n'en - il pas lui-même un homme jugé, et quel honnête homme peut prendre intérêt à de pareils misérables? S'ils n'étoient pas des fourbes, ne seroient-ils pas toujours des infames, et qui peut implorer des bienfaits d'un homme qu'il méprise n'en - il pas lui-même encor plus méprisable que lui?

Si tous ces empressés ne venoient que pour voir et chercher la vérité, sans doute il auroit tort de les éconduire; mais pas un seul n'a cet objet et il faudroit bien peu connaître les hommes et la situation de J. J. pour espérer de tous ces gens-là ni vérité ni fidélité. Ceux qui sont payés veulent gagner leur argent, et ils savent bien qu'ils n'ont qu'un seul moyen pour cela, qui est de dire, non ce qui en mais ce qui plaît, et qu'ils seroient mal venus à dire du bien de lui. Ceux qui l'épient de leur propre mouvement, mus par leur passion ne verront jamais que ce qui la flate; aucun ne viendra pour voir ce qu'il voit, mais pour l'interpréter à sa mode. Le blanc et le noir le pour et le contre leur servent également. Donne-t-il l'aumône? Ah le Caffard! la refuse-t-il? Voilà ce homme si charitable! S'il s'enflamme en parlant de la vertu, c'en un Tartuffe; s'il s'anime en parlant de l'amour, c'en un Satyre; s'il lit la gazette, il médite une conspiration; s'il cueille une rose, on cherchera quel poison la rose contient. Trouvez à un homme ainsi un quelque propos qui soit innocent, quelque action qui ne soit pas un crime? Je vous en défie.

Si l'administration publique elle-même en étoit moins prévenue ou de bonne foi, la constante uniformité de sa vie égale et simple l'en viendroit desabusée; elle auroit compris qu'elle ne verroit jamais que les mêmes choses et que c'étoit bien perdre son temps son argent et ses peines que d'espionner un homme qui vivoit ainsi. Mais comme ce n'en pas la vérité qu'on cherche, qu'on ne veut que noircir la victime, et qu'au lieu d'étudier son caractère on ne veut que le diffamer, peu importe qu'il se conduise bien ou mal, et qu'il soit innocent ou coupable: tout ce qui importe est d'être assez au fait de sa conduite pour avoir des points fixes sur lesquels on puisse appuyer le système d'impostures dont il est l'objet, sans s'exposer à être convaincu de mensonge, et voilà à quoi l'espionnage est uniquement destiné. Si vous me reprochez ici de renvoyer à ses accusateurs les imputations dont ils le chargent, j'en conviendrais sans peine; mais avec cette différence qu'en parlant d'eux Rousseau ne s'en cache pas. Je ne pense même et ne dis

\* A la grande satisfaction de mes très inquiets Patriotes, j'ai renoncé à l'écriture, devenue indifférente à un homme qu'on a rendu tout à fait étranger sur la terre. Je n'y ai plus ni Patrie ni frères; habillée par des êtres qui ne me font rien elle est pour moi comme une autre sphère, et je suis aussi peu curieux desor mais d'apprendre ce qui se passe dans le monde qu'à Bicêtre ou aux petites maisons.



tout ceci qu'avec la plus grande répugnance. Je voudrais de tout mon cœur pouvoir croire que le gouvernement est à son égard dans l'erreur de bonne foi, mais c'en est ce qui m'est impossible. Quand je n'aurois nulle autre preuve du contraire, la méthode qu'on suit avec lui m'en fournirait une invincible. Ce n'est point aux méchants que l'on fait toutes ces choses-là: ce sont eux qui les font aux autres. [Pesez la conséquence qui suit de là. Si ##

Que de raisons nous font sentir que dans l'étrange position de cet homme infortuné, personne ne peut plus juger de lui avec certitude, ni sur le rapport d'autrui ni sur aucune espèce de preuve! Il ne suffit pas même de voir, il faut vérifier, comparer, approfondir tout par soi-même, ou s'abstenir de juger. Ici par exemple il est clair comme le jour qu'à s'en tenir au témoignage des autres le reproche de dureté et d'innommable inhumanité, mérité ou non lui ferait également inévitable: car supposez un moment qu'il remplit de toutes ses forces les devoirs d'humanité, de charité, de bienfaisance pour tout homme en entouré. Qui en ce qui lui rendrait dans le public la justice de les avoir remplis? Ce ne serait pas lui-même, à moins qu'il n'y mit cette ostentation philosophique qui gâte l'œuvre par le motif; ce ne serait pas ceux envers qui il les aurait remplis, qui deviennent sitôt qu'ils l'approchent Ministres et créatures de vos Messieurs; ce serait encore moins vos Messieurs eux-mêmes, non moins zélés à cacher le bien qu'il pourroit chercher à faire qu'à publier à grand bruit celui qu'ils disent lui faire en secret. En lui faisant des devoirs à leur mode pour le blâmer de ne les pas remplir, ils taieraient les véritables qu'il aurait remplis de tout son cœur, et lui feraient le même reproche avec le même succès; ce reproche ne prouve donc rien. Je remarque seulement qu'il était bienfaisant et bon quand, livré sans gêne à son naturel, il suivait en toute liberté ses penchans; et maintenant qu'il se sent entouré dans mille pièges, entouré d'espions de mouches et de surveillans, maintenant qu'il fait ne pas dire un mot qui ne soit recueilli, ne pas faire un mouvement qui ne soit enregistré, c'est ce temps qu'il choisit pour lever le masque de l'hypocrisie, et se livrer à cette dureté tardive, à ces petits larcins de bandits dont l'accuse au jourd'hui le public! Convenez que voilà un hypocrite bien bête et un trompeur bien maladroît. Quand je n'aurois rien vu par moi-même, cette seule réflexion me rendrait suspecte la réputation qu'on lui donne à présent. Il en est de tout ceci comme des revenus qu'on lui prodigue avec tant de magnificence. Ne faudroit-il pas dans sa position qu'il fut plus qu'imbécille pour tenter s'ils étaient réels d'en dérober un moment la connaissance au public?

Ces réflexions sur les friponneries qu'il s'en mis à faire et sur les bonnes œuvres qu'il ne fait plus peuvent s'étendre aux livres qu'il fait et publie

## L'administration si la police elle-même ne peut dans le temps pour abuser le public sur le compte de J. J. quel homme au monde, quel que sage qu'il puisse être, pourra se garantir de l'erreur à son égard?



encore, et dont il se cache si heureusement que tout le monde ~~en~~ <sup>aussitôt qu'ils paraissent</sup> en instruit qu'il en est l'auteur. Quoi, Monsieur, ce mortel si ombrageux si farouche qui voit à peine approcher de lui un seul homme qu'il ne sache ou ne croie être un traître, qui fait ou qui croit que la vigilante magistrature chargée tout exprès des deux départements de la police et de la librairie le tiennent enlacé dans d'inextricables filets, ne laisse pas d'aller barbouillant éternellement des livres à la douzaine et de les confier sans crainte au tiers et au quatuor pour les faire imprimer en grand secret? Ces livres s'impriment, se publient se débitent hautement sous son nom, même avec une affectation ridicule, comme s'il avait peur de n'être pas connu, et mon butor, sans voir sans soupçonner même ces manœuvres si publiques, sans jamais croire être déjoué, va toujours prudemment son train, toujours barbouillant, toujours imprimant, toujours se confiant à des confidens si discrets, et toujours ignorant qu'ils se moquent de lui? Que de stupidité pour tant de finesse! Que de confiance pour un homme aussi soupçonneux! Tout cela vous paraît-il donc si bien arrangé si naturel si croyable? Pour moi je n'ai vu dans J. J. aucun de ces deux extrêmes. Il n'en pas aussi fin que vos Messieurs, mais il n'en pas, non plus, aussi bête que le public et ne se payerait pas comme lui de pareilles bourdes. Quand un libraire vient en grand appareil s'établir à sa porte, que d'autres lui écrivent des lettres bien amicales, lui proposent de belles éditions, affectent d'avoir avec lui des relations bien étroites, il n'ignore pas que ce voisinage, ces visites et tous ces soins lui viennent de plus loin, et tandis que tant de gens se tourmentent à lui faire faire des livres dont le dernier cuistode rougirait d'être l'auteur, il pleure amèrement les dix ans de sa vie employés à en faire d'un peu moins plats.

Voilà, Monsieur, les raisons qui l'ont forcé de changer de conduite avec ceux qui l'approchent, et de résister aux penchans de son cœur pour ne pas s'enlacer lui-même dans les rets tendus tout autour de lui. J'ajoute à cela que son naturel timide et son goût éloigné de toute ostentation sont peu propres à mettre en évidence son penchant à faire du bien, et peuvent même dans une situation si triste l'arrêter quand il aurait l'air de se mettre en scène. Je l'ai vu dans un quartier très vivant de Paris s'abstenir malgré lui d'une bonne œuvre qui se présentait, ne pouvant se résoudre à fixer sur lui les regards malveillans de deux cents personnes, et dans un quartier peu éloigné mais moins fréquenté je l'ai vu se conduire différemment dans une occasion pareille. Cette mauvaise honte ou cette blâmable fierté me semble bien naturelle à un infortuné, sûr d'avance que tout ce qu'il pourra faire de bien sera mal interprété. Il vaudrait mieux sans doute braver l'injustice du public mais avec une âme haute et un naturel timide, qui peut se résoudre en faisant une bonne action qu'on accusera d'hypocrisie à voir dans les yeux des spectateurs l'indigne jugement qu'ils en portent? Dans une pareille situation celui qui voudrait faire encore du bien s'en cacherait comme d'une mauvaise

Il est d'ailleurs à remarquer que la police et la librairie ne sont pas les seuls qui se moquent de lui. Les autres aussi se moquent de lui. Les autres aussi se moquent de lui. Les autres aussi se moquent de lui.



œuvres, et ce ne seroit pas ce secret là qu'on iroit épier pour le publier.

Quant à la seconde et la plus sensible des peines que lui ont fait les barbares qui le tourmentent, il la dévore en secret; elle reste en réserve au fond de son cœur, il ne s'en est ouvert à personne, et je ne la saurois pas moi-même s'il eût pu me la cacher. C'est par elle que lui ôtant toutes les consolations qui estoient à sa portée, ils lui ont rendu la vie à charge autant qu'elle peut l'être à un innocent. A juger du vrai but de vos Messieurs par toute leur conduite à son égard, ce but paroît être de l'amener par degrés et toujours sans qu'il y paroisse jusqu'au plus violent desespoir, et sous l'air de l'intérêt et de la commisération de le contraindre à force de secrètes angoisses à finir par les délivrer de lui. Jamais tant qu'il vivra, ils ne seront malgré toute leur vigilance sans inquiétude de se voir découverts. Malgré la triple enceinte de ténèbres qu'ils renforcent sans cesse autour de lui, toujours ils tremblent qu'un trait de lumière ne perce par quelque fissure et n'éclaire leurs travaux souterrains. Ils espèrent quand il n'y sera plus jouir plus tranquillement de leur œuvre; mais ils se sont abstenus jusqu'ici de disposer tout à fait de lui, soit qu'ils craignent de ne pouvoir tenir ce attentat aussi caché que les autres, soit qu'ils se fassent encore un scrupule d'opérer par eux-mêmes l'acte auquel ils ne s'en font aucun de le forcer, soit enfin qu'attachés au plaisir de le tourmenter encore, ils aiment mieux attendre de sa main la preuve complète de sa misère. Quels que soient leurs vrais motifs, ils ont pris tous les moyens possibles pour le rendre à force de déchirement le ministre de la haine dont il est l'objet. Ils se sont singulièrement appliqués à le navrer de profondes et continuelles blessures par tous les endroits sensibles de son cœur. Ils savoient combien il étoit ardent et sincère dans tous ses attachemens, ils se sont appliqués sans relâche à ne pas lui laisser un seul ami. Ils savoient que sensible à l'honneur, et à l'estime des honnêtes gens, il faisoit un cas très médiocre de la réputation qu'on n'acquiert que par des talens, ils ont affecté de prôner les siens en couvrant d'opprobres son caractère; ils ont vanté son esprit pour deshonoré son cœur. Ils le connoissoient ouvert et franc jusqu'à l'imprudence, détestant le mystère et la fausseté; ils l'ont entouré de trahisons de mensonges et de duplicité. Ils savoient combien il cherissoit sa patrie; ils n'ont rien épargné pour la rendre méprisable et pour l'y faire haïr. Ils connoissoient son dédain pour le métier d'auteur, combien il déplorait le cours tems de sa vie qu'il perdoit à ce triste métier et parmi les brigands qui l'exercent, ils lui font incessamment barbouiller des livres, et ils ont grand soin que ces livres très dignes des plumes dont ils sortent dishonorent le nom qu'il leur font porter. Ils l'ont fait abhorrer du peuple dont il déplora la misère, des bons dont il honora les vertus, des femmes dont il fut idolâtre, de tous ceux dont la haine pouvoit le plus l'affliger. A force d'outrages tacites mais sanglants, A force d'atroupemens, de chuchotemens, de ricanemens, de regards



cruels et farouches ou insultans et moqueurs ils sont parvenus à le chasser de toute assemblée de tout spectacle, des cafés, des promenades publiques, leur projet est de le chasser enfin des rues, de le renfermer chez lui, de l'y tenir assiégé de leurs satellites, et de lui rendre enfin la vie si douloureuse qu'il ne la puisse plus endurer. En un mot, en lui portant à la fois toutes les atteintes qu'ils savoient lui être les plus sensibles sans qu'il pût en parer aucune, et ne lui laissant qu'un seul moyen de s'y dérober, il en clair qu'ils ont voulu le forcer à le prendre : Mais ils ont tout calculé sans doute, hors la ressource de l'innocence et de la résignation. Malgré l'âge et l'adversité sa santé s'en affermie et se maintient; le calme de son âme semble le rajeunir; et quoi qu'il ne lui reste plus d'espérance parmi les hommes, il ne fut jamais plus loin du désespoir.

J'ai jeté sur vos objections et vos doutes l'éclaircissement qui dépendoit de moi. Cet éclaircissement, je le regrette, n'en peut dissiper à mes yeux l'obscurité; car la réunion de toutes ces causes en trop au dessous de l'effet, pour qu'il n'ait pas quelque autre cause encore plus puissante, qu'il m'en est impossible d'imaginer. Mais je ne trouverois rien du tout à vous répondre que je n'en resterois pas moins dans mon sentiment, non par un entêtement ridicule; mais parce que j'y vois moins d'intermédiaires entre moi et le personnage jugé, et que de tous les yeux auxquels il faut que je m'en rapporte, ceux donc j'ai le moins à me défier sont les miens. On nous prouve j'en conviens des choses que je n'ai pu vérifier, et qui me tiendroient peu être encore en doute, si l'on ne prouvoit tout aussi bien beaucoup d'autres choses que je sais très certainement être fausses, et quelle autorité peut rester pour être crus en aucune chose, à ceux qui savent donner au mensonge tous les signes de la vérité? [Au reste souvenez-vous que

Je ne prétends point ici que mon jugement fasse autorité pour vous; mais après les détails dans lesquels je viens d'entrer, vous ne sauriez blâmer qu'il la fasse pour moi, et quelque appareil de preuves qu'on m'étale en se cachant de l'accusé, tant qu'il ne sera pas convaincu en personne et moi présent d'être tel que l'on peint vos Mespieurs, je me croirai bien fondé à le juger tel que je l'ai vu moi-même. A présent que j'ai fait ce que vous avez désiré il en tems de vous expliquer à votre tour, et de m'apprendre d'après vos lectures comment vous l'avez vu dans les écrits?

**Le Fr.]** Il est tard pour aujourd'hui; je pars demain pour la campagne. Nous nous verrons à mon retour.

Fin du second dialogue



Rousseau juge de Jean Jacques.  
Troisième Dialogue.

**Rousseau.** Vous avez fait un long séjour en campagne.

**Le François.** Le tems ne m'y duroit pas. Je le passois avec votre ami.

**R.** Oh s'il se pouvoit qu'un jour il devint le vôtre!

**Le Fr.** Vous jugerez de cette possibilité par l'effet de votre conseil. Je les ai lus

**R.** enfin, les livres si détestés.

**R.** He bien, Monsieur?

**Le Fr.** Je les ai lus, non pas assez encor pour les bien entendre: mais assez pour y avoir trouvé nombre recueilli les crimes irrémissibles qui n'ont pu manquer de faire de leur auteur le plus odieux de tous les monstres et l'horreur du genre humain.

**R.** Que dites-vous? En-ce bien vous qui parlez, et faites-vous à votre tour des énigmes? De grace, expliquez-vous promptement.

**Le Fr.** La liste que je vous présente vous servira de réponse et d'explication. En la lisant nul homme judicieux ne sera surpris de la destinée de l'auteur.

**R.** Voyons donc cette étrange liste.

**Le Fr.** La voilà. J'aurois pu la rendre aisément dix fois plus ample, surtout si j'y avois fait entrer les nombreux articles qui regardent le métier d'auteur et le corps des gens de lettres. Mais ils sont si connus qu'il suffit d'en donner un ou deux pour exemple. Dans ceux de toute espèce auxquels je me suis borné et que j'ai notés sans ordre comme ils se sont présentés, je n'ai fait que transcrire fidèlement les passages. Vous jugerez vous-même des effets qu'ils ont dû produire, et des qualifications que doit espérer leur auteur s'il n'en peut l'en charger impunément.

1. Emile. Livre 3.

Les gens de  
lettres.

" Qui est-ce qui nie que les savans sachent mille choses vraies que les ignorans ne  
" sauroient jamais? Les savans sont-ils pour cela plus près de la vérité? Ce n'est au contraire,  
" ils s'en éloignent en avançant, parce que la vanité de juger fait en encor  
" plus de progrès que les lumières, chaque vérité qu'ils apprennent ne vient  
" qu'avec un jugement faux. Il en est de la dernière évidence que les compagnies  
" savantes de l'Europe ne sont que des écoles publiques de mensonge, et très  
" sûrement il y a plus d'erreurs dans l'Académie des sciences que dans tout un  
" peuple de Hurons."

2. Préface du Discours de Dijon.

" Tel fait aujourd'hui l'esprit-fort et le philosophe qui, par la même raison, n'eut  
" été qu'un fanatique du tems de la ligue."

3. Lettre à M. de Beaumont.

" Les hommes ne doivent point être instruits à demi. S'ils doivent rester dans  
" l'erreur, que ne les laissez-vous dans l'ignorance. A quoi bon tant d'écoles et  
" d'universités pour ne leur apprendre rien de ce qui leur importe à savoir? Quel



"est donc l'objet de vos collèges de vos académies, de toutes vos fondations  
 "savantes? Est-ce de donner le change au peuple, d'altérer sa raison d'homme,  
 "ou de l'empêcher d'aller au vrai? Professeurs de mensonge, c'en pour-  
 "l'abuser que vous feignez de l'instruire, et comme ces brigands qui mettent des  
 "faux sur les chemins, vous l'éclairez pour le perdre.

#### 4. Emile L. IV.

"On lisoit ces mots gravés sur un marbre aux Thermopyles. Passant, va dire  
 "à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes loix.  
 "On voit bien que ce n'est pas l'academie des inscriptions qui a composé celle-là.

#### 5. Emile L. I.

Les médecins

"Un corps debile affoiblit l'ame. De là l'empire de la medecine; aux plus pernicieux  
 "aux hommes que tous les maux qu'il prétend guérir. Je ne sais pour moi de quelle  
 "maladies nous guérissent les Medecins, mais je sais qu'ils nous en donnent de bien  
 "funestes: la lâcheté, la pusillanimité, la terreur de la mort: s'ils guérissent le  
 "corps ils tuent le courage. Que nous importe qu'ils fassent marcher des  
 "cadavres? ce sont des hommes qu'il nous faut, et l'on n'en voit point sortir de leurs  
 "mains

#### 6. Ib:

"La medecine en à la mode parmi nous; elle doit l'être. C'est l'amusement des  
 "gens oisifs qui, ne sachant que faire de leur temps le passent à se conserver. S'ils  
 "avoient eu le malheur de naître immortels ils seroient les plus misérables  
 "des êtres. Une vie qu'ils n'auroient jamais peur de perdre ne seroit pour  
 "eux d'aucun prix. Il faut à ces gens là des medecins qui les effrayent pour les  
 "flatter, et qui leur donnent chaque jour le seul plaisir dont ils soient susceptibles,  
 "celui de n'être pas morts.

#### 7. ibid.

"Je n'ai nul dessein de m'étendre ici sur la vanité de la medecine. Mon objet  
 "n'en est que de la considérer que par le côté moral. Je ne puis pourtant m'em-  
 "pêcher d'observer que les hommes font sur son usage les mêmes sophismes  
 "que sur la recherche de la vérité. Ils supposent toujours qu'en traitant un  
 "malade on le guérit, et qu'en cherchant une vérité on la trouve. Ils ne voyent  
 "pas qu'il faut balancer l'avantage d'une guérison que le medecin opere  
 "par la mort de ces malades qu'il a tués, et l'utilité d'une vérité  
 "découverte par le tort que font les erreurs qui s'établissent en même temps.  
 "La science qui instruit et la medecine qui guérit sont fort bonnes sans  
 "doute, mais la science qui trompe et la medecine qui tue sont mauvaises.  
 "Apprenez-nous donc à les distinguer. Voilà le noeud de la question. Si nous  
 "saurions ignorer la vérité, nous ne serions jamais des dupes du mensonge. Si nous  
 "savions ne vouloir pas guérir malgré la nature nous ne mourrions jamais  
 "par la main du medecin. Ces deux abstinences s'exercent sages. On gagneroit  
 "évidemment à s'y soumettre. Je ne disconviens pas que la medecine ne soit  
 "utile à quelques hommes, mais je dis qu'elle est nuisible au genre humain.

#### 8. Ib:

"On me dira, comme on fait sans cesse, que les fautes sont du medecin, mais que  
 "la medecine en elle-même est infaillible. A la bonne heure; mais qu'elle



"viennent donc sans le médecin; car tant qu'ils viendront ensemble, il  
 "y aura cent fois plus à craindre des erreurs de l'artiste qu'à espérer des  
 "secours de l'art.

### 9. Emile. L. 1.

"Vis selon la nature, sois patient et chasse les médecins. Tu n'éviteras pas  
 "la mort; mais tu ne la sentiras qu'une fois, au lieu qu'ils la portent chaque  
 "jour dans ton imagination troublée, et que leur art mensonger au lieu de  
 "prolonger tes jours t'en ôte la jouissance. Je demanderai toujours quel  
 "vrai bien cet art a fait aux hommes; quelques uns de ceux qu'il guérit  
 "mourroient il en vrai, mais des milliers qu'il tue resteroient en vie. Homme  
 "sage ne mets point à cette loterie où trop de chances sont contre toi. Souffre,  
 "meurs ou guériss; mais surtout vis jusqu'à la dernière heure.

### 10. Emile. L. 3.

"Inoculerons-nous notre élève? Oui et non, selon l'occasion, les temps les lieux  
 "les circonstances. Si on lui donne la petite vérole, on aura l'avantage de  
 "prévoir et connoître son mal d'avance; c'en est quelque chose; mais s'il la  
 "prend naturellement, nous l'aurons préservé du médecin; c'en est encore plus.

### 11. Emile. L. 1.

"S'agit-il de chercher une nourrice, on la fait choisir par l'accoucheur,  
 "Qu'arrive-t-il de là? Quelle meilleure en toujours celle qui l'a le mieux  
 "payé. Je n'irai donc point chercher un accoucheur pour celle d'Emile, j'aurai  
 "soin de la choisir moi-même. Je ne raisonnerai point là-dessus si disertement  
 "qu'un chirurgien, mais à coup sûr je serai de meilleure foi, et mon zèle me  
 "trompera moins que son avarice.

### 12. Emile. L. 2.

Les Rois, les  
 Grands, la noblesse  
 les riches

"Nous étions faits pour être hommes, les lois et la société nous ont replongé  
 "dans l'enfance! Les riches, les Grands les Rois sont tous des enfans, qui voyant  
 "qu'on s'empresse à soulager leur misère, tirent de cela même une vanité  
 "puerile, et sont tous fiers des soins qu'on ne leur rendroit pas s'ils étoient  
 "hommes faits.

### 13. Discours sur l'inégalité.

"C'est ainsi qu'il dut venir un temps où les yeux du peuple furent fascinés  
 "à tel point que ses conducteurs n'avoient qu'à dire au plus petit des hommes;  
 "Sois grand, toi et toute ta race: aussi-tôt il paroît grand aux yeux de toute  
 "le monde et aux siens, et ses descendants s'élevoient encore à mesure qu'ils  
 "s'éloignoient de lui. Plus la cause étoit reculée et incertaine, plus l'effet  
 "augmentoît; plus on comptoit de fainéants dans une famille, plus elle  
 "devenoit illustre.

### 14. Epître Dédic. du Disc. sur l'inégalité

"Les peuples une fois accoutumés à des maîtres ne sont plus en état de



" s'en passer. S'ils tentent de secouer le joug, ils s'éloignent d'autant  
 " plus de la liberté que, prenant pour elle une licence effrénée qui lui en-  
 " oppose, leurs révolutions les livrent presque toujours à des séducteurs qui  
 " sous le leurre de la liberté ne font qu'aggraver leurs chaînes.  
 113. Il ne faut pas oublier qu'il y a plus de vingt ans que ceci fut, non seulement  
 écrit, mais imprimé.

### 15. Emile. L. 2.

" Ce petit garçon que vous voyez-là, disait Chemistocle à ses amis, en  
 " l'arbitre de la Grèce; car il gouverne sa mère, sa mère me gouverne,  
 " je gouverne les Athéniens, et les Athéniens gouvernent les Grecs. Oh quels  
 " petits conducteurs on trouveroit quelquefois aux plus grands empires, si  
 " du Prince on descendoit par degrés jusqu'à la première main qui donne  
 " le branle en secret!

### 16. Emile L. 4.

" Je me suppose riche: il me faut donc des plaisirs exclusifs, des plaisirs  
 " destructifs; voilà de tout autres affaires. Un faux des terres, des bois, des  
 " gardes, des redevances, des honneurs seigneuriaux, surtout de l'encre et  
 " de l'eau benite.

" Fort bien: mais cette terre aura des voisins jaloux de leurs droits et de leurs  
 " d'usurper ceux des autres: nos gardes se chamailleront, et peut-être les  
 " maîtres; voilà des altercations, des querelles des haines, des procès tout au  
 " moins; cela n'en déjà pas fort agréable. Mes vassaux ne verront pas  
 " avec plaisir labourer leurs bleds par mes lieues et leurs fèves par mes  
 " sangliers. Chacun n'osant tuer l'ennemi qui détruit son travail voudra  
 " du moins le chasser de son champ: après avoir passé le jour à  
 " cultiver leurs terres, il faudra qu'ils passent la nuit à les garder;  
 " ils auront des matins des tambours des cornets des sonnettes; avec tout  
 " ce tintamarre ils troubleront mon sommeil; je songerai malgré moi à  
 " la misère de ces pauvres gens et ne pourrai m'empêcher de me la  
 " reprocher. Si j'avais l'honneur d'être Prince, tout cela ne me toucheroit  
 " guère; mais moi nouveau parvenu, nouveau riche, j'aurai le cœur  
 " encore un peu coticheur.

" Ce n'en pas tout. L'abondance du gibier tentera les chasseurs; j'aurai  
 " bientôt des braconniers à punir; il me faudra des prisons des geoliers  
 " des archers, des galères; tout cela paroît assez cruel. Les femmes de ces  
 " malheureux viendront assiéger ma porte et m'importuner de leurs cris,  
 " il faudra qu'on les chasse qu'on les maltraite. Les pauvres gens qui  
 " n'auront point braconné, et dont mon gibier aura fourragé la récolte,  
 " viendront se plaindre de leur côté; les uns seront punis pour avoir tué  
 " le gibier, les autres ruinés pour l'avoir épargné: quelle triste alternative?  
 " Je ne verrai de tous côtés qu'objets de misère, je n'entendrai que gémissements:  
 " cela doit troubler beaucoup ce me semble, le plaisir de massacrer à



" Son aise des foules de perdrix et de lièvres presque sous les pieds.

" Voulez-vous dégager les plaisirs de leur peine, ôtez-en l'exclusion. &c.  
 " Le plaisir n'en donc pas moindre et l'inconvenient en ôté quand on n'a  
 " ni terre à garder, ni braconnier à punir ni misérable à tourmenter. Voilà  
 " donc une solide raison de préférence. Quoi qu'on fasse, on ne tourmente point  
 " sans fin les hommes, qu'on n'en reçoive aussi quelque malaise, et les longues  
 " malédictions du peuple rendent  tôt ou tard  le gibier amer.

17. Disc: S. l'Econ: politique.

" Tous les avantages de la société ne sont-ils pas pour les puissans et les  
 " riches? Tous les emplois lucratifs ne sont-ils pas remplis par eux seuls? Toutes  
 " les grâces toutes les exemptions ne leur sont-elles pas réservées, et l'autorité  
 " publique n'ex-elle pas toute en leur faveur? Qu'un homme de considération  
 " vole ses créanciers ou fasse d'autres friponneries n'en-il pas toujours sûr  
 " de l'impunité. Les coups de bâton qu'il distribue, les violences qu'il commet,  
 " les meurtres mêmes et les assassinats dont il se rend coupable, ne sont-ce  
 " pas des bruits passagers qu'on assoupit et dont au bout de six mois il  
 " n'en plus question? Que ce même homme soit volé lui-même, toute la  
 " police en aussi-tôt en mouvement, et malheur aux innocens qu'il  
 " soupçonne! Passe-t-il dans un lieu dangereux; voilà les escortes en  
 " campagne; l'aisièr de sa chaise vient-il à rompre? Tous vole à son  
 " secours; fait-on du bruit à sa porte? Il dit un mot, et tout se tait. La foule  
 " l'incomode-t-elle? Il fait un signe et tout se range. Un chartier se  
 " trouve-t-il sur son passage, ses gens sont prêts à l'assommer, et  
 " cinquante honnêtes piétons allant à leurs affaires seroient plutôt écrasés  
 " une fois qu'un faquin oisif retardé dans son équipage. Tous ces égards  
 " ne lui coûtent pas un sol, ils sont le droit de l'homme riche et non  
 " le prix de la richesse. Que le tableau du pauvre en diffère! Plus  
 " l'humanité lui doit, plus la société lui refuse. Toutes les portes lui sont  
 " fermées quand il a le droit de se les faire ouvrir, et si quelques fois il  
 " obtient justice, c'en avec plus de peine qu'un autre n'obtiendrait grâce.  
 " S'il y a des corvées à faire, une milice à tirer, c'en à lui qu'on donne la  
 " préférence. Il porte toujours outre sa charge celle d'un son voisin plus  
 " riche a le crédit de se faire exempter. Au moindre accident qui lui  
 " arrive chacun s'éloigne de lui. Si sa pauvre charrette renverse, loin  
 " d'être aidé par personne, il aura du bonheur s'il évite en passant  
 " les avanies des gens lestés d'un jeune Duc. En un mot, toute assistance  
 " gratuite le fuit au besoin, précisément parce qu'il n'a pas de quoi la  
 " payer; mais je le tiens pour un homme perdu s'il a le malheur d'avoir  
 " l'ame honnête, une fille aimable, et un puissant voisin.



Les femmes  
du monde.

## 18. Emile L. IV.

" Femmes de Paris et de Londres pardonnez-le moi ; mais si une seule de vous a  
" l'ame vraiment honnête, je n'entends rien à nos institutions.

19. Nouv. Hel: 5<sup>e</sup> partie. Lettre 13.

" Il jouit de l'estime publique, il la mérite. Avec cela fut-il le dernier des  
" hommes, encore ne faudroit-il pas balancer ; car il vaut mieux déroger à  
" la noblesse qu'à la vertu, et la femme d'un charbonnier est plus respectable que la maîtresse  
" d'un Prince.

Les Anglois

20. Extrait du projet de  
paix perpétuelle

" Les choses ont changé depuis que j'écrivois ceci (en 1756.) Mais mon  
" principe sera toujours vrai. Il est par exemple très aisé de prévoir que dans  
" vingt ans d'ici \* l'Angleterre avec toute sa gloire sera ruinée, et de plus  
" aura perdu le reste de sa liberté. Tout le monde assure que l'agriculture  
" fleurit dans cette Ile, et moi je parie qu'elle y dépérit. Londres s'agrandit  
" tous les jours ; donc le Royaume se dépeuple. Les Anglois veulent être  
" conquérans ; donc ils ne tarderont pas d'être esclaves.

\* Il est bon de remarquer que ceci fut écrit et publié en 1760, l'époque de la plus  
grande prospérité de l'Angleterre, durant le ministère de M. Pitt, aujourd'hui  
Lord Chatham.

## 21. Emile L. 2.

" Je sais que les Anglois vantent beaucoup leur humanité et le bon naturel  
" de leur peuple qu'ils appellent Good natured people. Mais ils ont beau  
" crier cela tant qu'ils peuvent, personne ne le repette après eux."

**Le Fr.** Vous auriez trop à faire s'il falloit achever, et vous voyez que cela  
n'en est pas nécessaire. Je savois que tous les états étoient maltraités dans les  
écrits de J. J. : Mais les voyant tous s'intéresser néanmoins si tendrement  
à lui, j'étois fort éloigné de comprendre à quel point son crime envers  
chacun d'eux étoit irrémissible. Je l'ai compris durant ma lecture, et seulement  
en lisant ces articles, vous devez sentir comme moi qu'un homme isolé et  
sans appui qui dans le siècle où nous sommes ose ainsi parler de la  
médecine et qui pis en des Médecins, ne peut manquer d'être un  
empoisonneur ; que celui qui traite ainsi la philosophie moderne ne peut  
être qu'un abominable impie ; que celui qui respecte si peu les femmes  
galantes et les maîtresses des Princes ne peut être qu'un monstre de débauche,  
que celui qui ne croit pas à l'infailibilité des livres à la mode doit voir  
brûler les siens par la main du bourreau ; que celui qui, rebelle aux  
nouveaux oracles ose continuer de croire en Dieu, doit être brûlé lui-  
même à l'inquisition philosophique comme un hypocrite et un scélérat ;  
que celui qui ose réclamer les droits naturels de la nature pour ces canailles  
de paysans contre de si respectables droits de chasse doit être traité des  
princes comme les bêtes fauves, qu'ils ne protègent que pour les tuer à leur  
aise et à leur mode. À l'égard de l'Angleterre, les deux derniers articles



expliquent trop bien l'ardeur des bons amis de J. J. à l'y envoyer et celle de David Hume à l'y conduire, pour qu'on puisse douter de la bénignité des protecteurs et de l'ingratitude du protégé dans cette affaire. Tous ces crimes irrémissibles ~~et~~ encore aggravés par les circonstances des temps et des lieux, ~~et~~ prouvent qu'il n'y a rien d'étonnant dans le sort du coupable et qu'il ne se soit bien attiré. Molière, je le sais, plaisantoit les médecins, mais outre qu'il ne faisoit que plaisanter, il ne les craignoit point; Il avoit de bons appuis, il étoit aimé de Louis quatorze; et les médecins, qui n'avoient pas encore succédé aux directeurs dans le gouvernement des femmes, n'étoient pas pas alors versés comme aujourd'hui dans l'art des secrètes intrigues. Tout a bien changé pour eux, et depuis vingt ans ils ont trop d'influence dans les affaires privées et publiques, pour qu'il fut prudent, même à des gens en place d'oser parler <sup>d'eux</sup> librement ~~deux~~; jugez comme un J. J. y dut être bien venu. Mais sans nous embarquer ici dans d'inutiles et dangereux détails, lisez seulement le dernier article de cette liste; il surpasse seul tous les autres.

## 22. Contrat social. L. 3. chap. 6.

" Mais s'il est difficile qu'un grand Etat soit bien gouverné, il l'est  
" beaucoup plus qu'il soit gouverné par un seul homme, et chacun fait ce  
" qu'il arrive quand le Roi se donne des Substituts.

" Un défaut essentiel et inévitable qui mettra toujours le gouvernement  
" monarchique au dessous du républicain, en que dans celui-ci la voix  
" publique n'élève presque jamais aux premières places que des hommes  
" éclairés et capables qui les remplissent avec honneur. Au lieu que ceux qui  
" parviennent dans les monarchies ne sont le plus souvent que de petits  
" brouillons de petits fripons, de petits intrigans à qui les petits talens qui  
" font parvenir dans les cours aux grandes places ne servent qu'à  
" montrer au public leur ineptie aussi-tôt qu'ils y sont parvenus. Le  
" peuple se trompe bien moins sur ce choix, et un homme d'un vrai mérite  
" est presque aussi rare dans le ministère qu'un sot à la tête d'une  
" république. Aussi quand par quelque heureux hasard un de ces hommes  
" nes pour gouverner prend le timon des affaires dans une monarchie  
" abymée par ces tas de jolis régisseurs, on est tout surpris des ressources  
" qu'il trouve, et cela fait époque dans un pays."

Je n'ajouterais rien sur ce dernier article, la seule lecture vous a tout dit.  
Tenez, Monsieur, il n'y a dans tout ceci qu'une chose qui m'étonne; c'est qu'un  
étranger isolé sans parens sans parti sans appui, ne tenant à rien sur la  
terre, et voulant dire toutes ces choses, ait cru les pouvoir dire impunément.

R. / Voilà ce qu'il n'a point cru je vous assure. Il a dû s'attendre aux  
cruelles vengeances de tous ceux qu'offense la vérité, et il s'y en attendu.  
Il savoit que les Grands, les Visirs, les Robins, les Financiers, les Médecins les  
Prêtres les Philosophes, et tous les gens de parti qui font de la société un vrai  
brigandage ne lui pardonneront <sup>jamais</sup> de les avoir vus et montrés tels qu'ils sont.



Il a dû s'attendre à la haine aux persecutions de toute espèce, non au deshonneur à l'opprobre à la diffamation. Il a dû s'attendre à vivre accablé de misères et d'infortunes, mais non d'infamie et de mépris. Il en, j'en le repette, des genres de malheurs auxquels il n'en pas même permis à un honnête homme d'être préparé, et ce sont ceux-là précisément qu'on a choisis pour l'en accabler. Comme ils l'ont pris au dépourvu, du premier choc il s'en a laissé abattre, et ne s'en pas relevé sans peine. Il lui a fallu du tems pour reprendre son courage et sa tranquillité. Pour les conserver toujours il eut eu besoin d'une prévoyance qui n'étoit pas dans l'ordre des choses, non plus que le sort qu'on lui préparoit. Non, Monsieur, ne croyez point que la destinée dans laquelle il est enseveli soit le fruit naturel de son zèle à dire sans crainte tout ce qu'il crut être vrai bon utile; elle a d'autres causes plus secrètes plus fortuites plus ridicules, qui ne tiennent en aucune sorte à ses écrits. C'en un plan médité de longue main et même avant sa célébrité. C'en l'oeuvre d'un génie infernal mais profond, à l'école duquel le persecuteur de Job auroit pu beaucoup apprendre dans l'art de rendre un mortel malheureux. Si cet homme ne fut point né, J. J. malgré l'audace de ses censures eût vécu dans l'infortune et dans la gloire, et les maux dont on n'eût pas manqué de l'accabler loin de l'avilir l'auroient illustré davantage. Non, jamais un projet aussi execrable n'eût été inventé par eux-mêmes qui se sont livrés avec le plus d'ardeur à son execution. C'en une justice que J. J. aime encore à rendre à la nation qui s'empresse à le couvrir d'opprobres. Le complot s'en forme dans le sein de cette nation, mais il n'en pas venu d'elle. Les François en sont les <sup>avides</sup> executeurs; c'en trop sans doute, mais du moins ils n'en sont pas les auteurs. Il a fallu pour l'être une noirceur méditée et réfléchie dont ils ne sont pas capables; au lieu qu'il ne faut pour en être les ministres qu'une animosité qui n'en qu'un effet fortuit de certaines circonstances, et de leur penchant à s'engouer ~~communément~~ tant en mal qu'en bien.

**Le Fr.** Quoiqu'il en soit de la cause et des auteurs du complot, l'effet n'en est plus étonnant pour quiconque a lu les écrits de J. J. Les dures vérités qu'il a dites, quoique générales, sont de ces traits dont jamais la blessure ne se ferme dans les coeurs qui s'en sentent atteints. De tous ceux qui se font avec tant d'ostentation ses patrons et ses protecteurs, il n'y en a pas un sur qui quelqu'un de ces traits n'ait porté jusqu'au vif. De quelle trempe sont donc ces divines âmes dont les plus poignantes atteintes n'ont fait qu'exciter la bienveillance et l'amour, et par le plus frappant de tous les prodiges, d'un Scléras qu'elles devoient détester, ont fait l'objet de leur plus tendre sollicitude?

Si c'en là de la vertu, elle en bizarre mais elle en magnanime, et ne peut appartenir qu'à des âmes fort au dessus des petites passions vulgaires; mais comment accorder des motifs si sublimes avec les indignes moyens employés par ceux qui s'en disent animés? Vous le savez, quelque prévenu quelque irrité que je fusse contre J. J., quelque mauvaise opinion que j'eusse de son caractère et de ses moeurs, je n'ai jamais pu goûter le système de nos



Messieurs ni me résoudre à pratiquer leurs maximes. J'ai toujours trouvé autant de bassesse que de fausseté dans cette maligne ostentation de bienfaisance qui n'avoit pour but que d'en avilir l'objet. Il est vrai que, ne concevant aucun défaut à tant de preuves si claires, je ne doutois pas un moment que J. J. ne fût un détestable hypocrite et un monstre qui n'eût jamais dû naître, et cela bien accordé, j'avoue qu'avec tant de facilité qu'ils disoient avoir à le confondre, j'admirois leur patience et leur douceur à se laisser provoquer par ses clameurs sans jamais s'en émouvoir, et sans autre effet que de l'enlacer de plus en plus dans leurs rets pour toute réponse. Pouvois-je le convaincre si aisément je voyois une héroïque modération à n'en rien faire, et même en blâmant la méthode qu'ils vouloient suivre, je ne pouvois qu'admirer leur flegme stoïque à s'y tenir.

Vous ébranlâtes dans nos premiers entretiens la confiance que j'avois dans des preuves si fortes, quoiqu'administrées avec tant de mystère. En y repensant depuis, je fus plus frappé de l'extrême soin qu'on prenoit de les cacher à l'accusé, que je ne l'avois été de leur force, et je commençai à trouver sophistiques et faibles les motifs qu'on alleguoit de cette conduite. Les doutes étoient augmentés par mes réflexions sur cette affectation d'intérêt et de bienveillance pour un pareil scélérat. La vertu peut ne faire haïr que le vice, mais il est impossible qu'elle fasse aimer le vicieux, et pour s'obstiner à le laisser en liberté malgré les crimes qu'on le voit continuer de commettre, il faut certainement avoir quelque motif plus fort que la compassion naturelle et l'humanité, qui demanderoient même une conduite contraire. Vous m'aviez dit cela; je le sentois, et le zèle très singulier de nos Messieurs pour l'impunité du coupable <sup>ainsi que</sup> pour sa diffamation, me présentait des foules de contradictions et d'inconséquences qui commençoient à troubler ma première sécurité.

J'étois dans ces dispositions quand, sur les exhortations que vous m'aviez faites, commençant à parcourir les livres de J. J. je tombai successivement sur les passages que j'ai transcrits et dont je n'avois <sup>absolument</sup> nulle idée; car en me parlant de ses durs sarcasmes, nos Messieurs m'avoient fait un secret de ceux qui les regardoient, et à la manière dont ils s'entretenoient à l'auteur, je n'aurois jamais pensé qu'ils eussent des griefs particuliers contre lui. Cette découverte et le mystère qu'ils m'avoient fait achever de m'éclairer sur leurs vrais motifs; toute ma confiance en eux s'évanouit, et je ne doutai plus que ce que j'avois pris sur leur parole pour bienfaisance et générosité ne fût l'ouvrage d'une animosité cruelle, masquée avec art par un extérieur de bonté.

Une autre réflexion renforçoit les précédentes. De si sublimes vertus ne vont point seules; elles ne sont que des branches de la vertu; je cherchois le tronc et ne le trouvois point. Comment nos Messieurs d'ailleurs si vains si haineux si rancuniers, s'aviseroient-ils une seule fois en leur vie



D'être humains généreux de bonnaires autrement qu'en paroles, et cela précisément pour le mortel selon eux le moins digne de cette commiseration qu'ils lui prodigoient malgré lui. Cette vertu si nouvelle et si déplacée eut du m'être suspecte quand elle eut agi tout à découvert sans déguisement sans ténèbres; qu'en devois-je penser en la voyant s'enfoncer avec tant de soin dans des routes obscures et tortueuses, et surprendre en trahison celui qui en étoit l'objet pour le charger malgré lui de leurs ignominieux bienfaits?

Plus, ajoutant ainsi mes propres observations aux réflexions que vous m'aviez fait faire, je méditois sur ce même sujet, plus je m'étonnois de l'aveuglement où j'avois été jusqu'alors sur le compte de nos Allemands, et ma confiance en eux s'évanouit au point de ne plus douter de leur fausseté. Mais la duplicité de leur manœuvre et l'adresse avec laquelle ils cachèrent leurs vrais motifs n'ébranla pas à mes yeux la certitude de leurs preuves. Je jugeai qu'ils exerçoient dans des vues injustes un acte de justice, et tout ce que je conclus de l'art avec lequel ils enlacoient leur victime étoit qu'un méchant étoit en proie à d'autres méchants.

Ce qui m'avoit confirmé dans cette opinion étoit celle où je vous avois vu vous-même que J. J. n'étoit point l'auteur des écrits qui portent son nom. La seule chose qui put me faire bien penser de lui étoit ces mêmes écrits dont vous m'aviez fait un si bel éloge et dont j'avois oui quelquefois parler avantageusement par d'autres. Mais dès qu'il n'en étoit pas l'auteur il ne me restait aucune idée favorable qui put balancer les horribles impressions que j'avois reçues sur son compte, et il n'étoit pas étonnant qu'un homme aussi abominable en toute chose fut assez impudent et assez vil pour s'attribuer les ouvrages d'autrui.

Telles furent à peu près les réflexions que je fis ensuite de notre première entretien sur la lecture éparse et rapide qui me désabusa sur le compte de nos Allemands. Je n'avois commencé cette lecture que par une espèce de complaisance pour l'intérêt que vous paroissiez y prendre. L'opinion où je continuois d'être que ces livres étoient d'un autre auteur ne m'inspiroit guère pour leur lecture qu'un desir de curiosité.

Je n'allai pas loin sans y joindre un autre motif qui répondoit mieux à vos vues. Je ne tardai pas à sentir en lisant ces livres qu'on m'avoit trompé sur leur contenu, et que ce qu'on m'avoit donné pour de fastueuses déclamations ornées de beau langage, mais décolorées et pleines de contradictions étoient des choses profondément pensées et formant un système qui pouvoit n'être pas vrai, mais qui n'offroit rien de contradictoire. Pour juger du vrai but de ces livres, je ne m'attachai pas à épeler ca et là quelques phrases éparpillées et séparées, mais me consultant moi-même <sup>et</sup> durant les lectures et en les achevant, j'examinai comme vous l'aviez désiré, en quelle disposition d'âme elles me mettoient et me laissoient, jugeant comme vous que c'étoit le meilleur moyen de pénétrer celle où étoit l'auteur en les écrivant, et l'effet qu'il s'étoit proposé de produire. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'au lieu des mauvaises intentions qu'on lui prêtoit, je n'y trouvais qu'une doctrine aussi saine que simple, qui, sans épicaïsme et sans caffardage, ne tendoit qu'au bonheur du genre



humain. Je sentis qu'un homme bien plein de ces sentiments devoit donner peu d'importance à la fortune et aux affaires de cette vie, et j'aurois craint moi-même en m'y livrant trop de tomber bien plutôt dans l'incertitude et le quietisme, que de devenir factieux turbulent et brouillon, comme on prétendoit qu'étoit l'auteur et qu'il vouloit rendre ses disciples.

S'il ne se fut agi que de cet auteur j'aurois dès lors été desabusé sur le compte de J. J. Mais cette lecture en me pénétrant pour l'un de l'estime la plus sincère me laissoit pour l'autre dans la même situation qu'auparavant, puisqu'en paroissant voir en eux deux hommes différens, vous m'aviez inspiré autant de vénération pour l'un que je me sentois d'aversion pour l'autre. La seule chose qui résultât pour moi de cette lecture comparée à ce que nos Messieurs m'en avoient dit étoit que, persuadés que ces livres étoient de J. J., et les interprétant dans un tout autre esprit que celui dans lequel ils étoient écrits ils m'en avoient imposé sur leur contenu. Ma lecture ne fit donc qu'achever ce qu'avoit commencé notre entretien savoir, de m'oter toute l'estime et la confiance qui m'avoient fait lier aux impressions de la ligue, mais sans changer de sentiment sur l'homme qu'elle avoit diffamé. Les livres qu'on m'avoit dit être si dangereux n'étoient rien moins. Ils inspiroient des sentimens tout contraires à ceux qu'on prétend à leur auteur: mais si J. J. ne l'étoit pas de quoi servoient-ils à la justification? Le soin que vous m'aviez fait prendre étoit inutile pour me faire changer d'opinion sur son compte, et restant dans celle que vous m'aviez donnée que ces livres étoient l'ouvrage d'un homme d'un tout autre caractère, je ne pouvois assez m'étonner que jusques-là vous eussiez été le premier et le seul à sentir qu'un cerveau nourri de pareilles idées étoit inaliéable avec un cœur plein de noirceurs.

J'attendois avec empressement l'histoire de vos observations pour savoir à quoi m'en tenir sur le compte de notre homme; car déjà flottant dans le jugement que, fondé sur tant de preuves, j'en avois porté au paravant, inquiet depuis notre entretien, je l'étois devenu davantage depuis que mes lectures m'avoient convaincu de la mauvaise foi de nos Messieurs. Ne pouvant plus les estimer, falloir-il donc n'estimer personne, et ne trouver par tout que des méchans? Je sentois peu à peu germer en moi le desir que J. J. n'en fût pas un. Je sentis seul plein de bons sentimens et ne trouver personne qui les partage en un état trop cruel. On en alors tenta de se croire la dupe de son propre cœur, et de prendre la vertu pour une chimère.

Le récit de ce que vous aviez vu me frappa. J'y trouvais si peu de rapport avec les relations des autres que, forcé d'opter pour l'exclusion, je penchois à la donner tout à fait à ceux pour qui j'avois déjà perdu toute estime. La force même de leurs preuves me retenoit moins, les ayant trouvés trompeurs en tant de choses, je commençai de croire qu'ils pouvoient bien l'être en tout, et à me familiariser avec l'idée qui m'avoit paru jusqu'alors



si ridicule de J. J. innocent et persécuté. Il falloit, il en vrai, supposer dans un pareil tissu d'impostures un art et des prestiges inconcevables : mais je trouvois encor plus d'absurdités entassées dans l'obstination de mon premier sentiment.

Avant néanmoins de me décider tout à fait je résolus de relire ses écrits avec plus de suite et d'attention que je n'avois fait jusqu'alors. J'y avois trouvé des idées et des maximes très paradoxes ; d'autres que je n'avois pu bien entendre. Pris en détail j'y croyois avoir senti des inégalités, même des contradictions. Je n'en avois pas saisi l'ensemble assez pour juger solidement d'un système aussi nouveau pour moi. Les livres - là ne sont pas, comme tous ceux d'aujourd'hui des aggregations de pensées détachées sur chacune desquelles l'esprit du lecteur puisse se reposer. Ce sont les méditations d'un solitaire ; elles demandent une attention suivie qui n'en pas trop du goût de notre nation. Quand on s'obstine à vouloir en suivre le fil, il y faut revenir avec effort et plus d'une fois. Je l'avois trouvé passionné pour la vertu pour la liberté pour l'ordre, mais d'une vehemence qui souvent l'entraînoit au delà du but. En tout je sentois en lui un homme très ardent très extraordinaire ; mais dont le caractère et les principes ne m'étoient pas assez développés. Je crus qu'en méditant très attentivement ses ouvrages et comparant leur auteur avec l'homme que vous m'avez peint je parviendrois à éclairer ces deux objets l'un par l'autre, et à m'assurer si tout étoit bien d'accord et appartenoit incontestablement au même individu. Cette question décidée me parut devoir me tirer tout à fait de mon irrésolution sur son compte, et prenant un plus vif intérêt à ces recherches que je n'avois fait jusqu'alors, je me fis un devoir à votre exemple de parvenir, en joignant mes réflexions aux lumières que je tenois de vous, à me délivrer enfin du doute où vous m'avez jeté, et à juger l'accusé par moi-même, après avoir jugé ses accusateurs.

Pour faire cette recherche avec plus de suite et de recueillement j'allai passer quelques mois à la campagne, et j'y portai les écrits de J. J. autant que j'en pus faire le discernement parmi les recueils frauduleux publiés sous son nom. J'avois senti dès ma première lecture que ces écrits marcheroient dans un certain ordre qu'il falloir trouver pour suivre la chaîne de leur contenu. J'avois cru voir que cet ordre étoit retrograde à celui de leur publication, et que l'auteur remontant de principe en principe n'avoit atteint les premiers que dans ses derniers écrits. Il falloir donc pour marcher par synthèse commencer par ceux-ci, et c'en est ce que je fis, en m'attachant d'abord à l'Emile par lequel il a fini ; les deux autres écrits qu'il a publiés depuis ne faisant plus partie de son système et n'étant destinés qu'à la défense personnelle de sa patrie et de son honneur.

**R.** / Vous ne lui attribuez donc plus ces autres livres qu'on publie journellement sous son nom, et dont on a soin de farcir les recueils de ses écrits, pour qu'on ne puisse plus démêler les véritables.

**Le Fr.** / J'ai pu m'y tromper tant que j'en jugeai sur la parole d'autrui : mais après l'avoir lu moi-même, j'ai su bientôt à quoi m'en tenir. Après -



avoir suivi les manœuvres de mes Messieurs, je suis surpris, à la facilité qu'ils ont de lui attribuer des livres qu'ils ne lui en attribuent pas davantage; car dans la disposition où ils ont mis le public à son égard, il ne s'imprimera plus rien de si plat ou de si punissable qu'on ne s'empresse à croire être de lui sitôt qu'ils voudront l'affirmer.

Pour moi, quand même j'ignorerois que depuis douze ans il a quitté la plume, un coup d'oeil sur les écrits qu'ils lui prêtent me suffiroit pour sentir qu'ils ne sauroient être de l'auteur des autres. Non que je me croie un juge infailible en matière de style; je fais que fort peu de gens le font, et j'ignore jusqu'à quel point un homme devoit peu imiter le style d'un autre, comme Boileau a imité Voiture et Balzac. Mais c'en est sur les choses mêmes que je crois ne pouvoir être trompé. J'ai trouvé les écrits de J. J. pleins d'affections d'âme qui ont pénétré la mienne. J'y ai trouvé des manières de sentir et de voir qui le distinguent aisément de tous les écrivains de son temps et de la plus part de ceux qui l'ont précédé; c'en est comme vous le disiez un habitant d'une autre sphère ou rien ne ressemble à celle-ci. Son système peut être faux; mais en le développant il s'en peim lui-même au vrai d'une façon si caractéristique et si sûre qu'il m'en est impossible de m'y tromper. Je ne suis pas à la seconde page de ses fots ou malins imitateurs, que je sens la fingerie \*, et combien croyant d'ice comme lui ils sont loin de sentir et penser comme lui; en le copiant même ils le dénaturent <sup>par la manière de l'encadrer</sup>. Il n'est bien aisé de contrefaire le tour de ses phrases; ce qui est difficile à tout autre est de saisir ses idées et d'exprimer ses sentiments. Rien n'en est si contraire à l'esprit philosophique de ce siècle dans lequel ses faux imitateurs retombent toujours.

Dans cette seconde lecture, mieux ordonnée et plus réfléchie que la première, suivant de mon mieux le fil de ses méditations, j'y vis par tout le développement de son grand principe que la nature a fait l'homme heureux et bon, et que la société le déprave et le rend misérable. L'Emile en particulier, ce livre tant lu si peu entendu et si mal apprécié, n'en est qu'un traité de la bonté originelle de l'homme, destiné à montrer comment le vice et l'erreur, étrangers à la constitution, s'y introduisent du dehors et l'altèrent insensiblement. Dans ses premiers écrits il s'attache davantage à détruire le prestige d'illusion qui nous donne une admiration stupide pour les instruments de nos misères, et à corriger cette estimation trompeuse qui nous fait honorer des talents pernicieux et mépriser des vertus utiles. Par tout il nous fait voir l'espèce humaine meilleure plus sage et plus heureuse dans sa constitution primitive, aveugle misérable et méchante à mesure qu'elle s'en éloigne. Son but est de redresser les erreurs de nos jugemens pour retarder le progrès de nos vices, et de nous montrer que là où nous cherchons la gloire et l'éclat, nous ne trouvons en effet qu'erreurs et misères.

\* Voyez, par exemple, la philosophie de la nature qu'on a brulée au Châtelet. Livre execrable et couteau à deux tranchants fait <sup>par la manière de l'encadrer</sup> ~~pour me l'attribuer~~ <sup>moins en province et chez l'étranger</sup> ~~pour agir en conséquence~~ <sup>de ses défauts</sup> ~~et propager à mes dépens~~ <sup>la doctrine</sup> ~~la~~ <sup>masque de la mienne</sup>. Je n'ai point vu ce livre, et j'espère ne le voir jamais; mais j'ai vu tout cela dans le réquisitoire trop clairement pour pouvoir m'y tromper, et je suis sûr qu'il ne peut y avoir entre ce livre et les miens aucune vraie ressemblance, parce qu'il n'y en a aucune entre les âmes qui les ont dictés. Notez que depuis qu'on a su que j'avois vu le réquisitoire on a pris de nouvelles mesures pour qu'il ne me parvint rien de pareil à l'avenir.



Mais la nature humaine ne <sup>jamais</sup> retrograde pas, et on ne se monte ~~pas~~ vers les tems d'innocence et d'égalité quand une fois on s'en éloigné; c'en est encore un des principes sur lesquelles il a le plus insisté. ainsi son objet ne pouvoit être de ramener les peuples nombreux ni les grands Etats à leur première simplicité, mais seulement d'arrêter, s'il étoit possible, le progrès de ceux dont la petitesse et la situation les a préservés d'une marche aussi rapide vers la perfection de la société et vers la détérioration de l'espèce. Ces distinctions méritoient d'être faites et ne l'ont point été. On s'en obstine à l'accuser de vouloir détruire les sciences les arts les theatres les Academies et replonger l'univers dans sa première barbarie, et il a toujours insisté au contraire sur la conservation des institutions existantes, soutenant que leur destruction ne feroit qu'ôter les palliatifs en laissant les vices, et substituer le brigandage à la corruption. Il avoit travaillé pour sa patrie et pour les petits Etats constitués comme elle. Si sa doctrine pouvoit être aux autres de quelque utilité c'étoit en changeant les objets de leur estime et retardant pour être ainsi leur décadence qu'ils accélèrent par leurs fausses appréciations. Mais malgré ces distinctions si souvent et si fortement répétées la mauvaise foi des gens de lettres et la sottise de l'amour-propre qui persuade à chacun que c'en est toujours de lui qu'on s'occupe quand même on n'y pense pas, ont fait que les grandes nations — ont voulu prendre pour elles ce qui n'avoit pour objet que les petites républiques, et l'on s'obstine à voir un promoteur de bouleversements et de troubles dans l'homme du monde qui porte un plus vrai respect aux loix aux constitutions nationales, et qui a le plus d'aversion pour les révolutions, et pour les ligueurs de toute espèce, qui la lui rendent bien.

En saisissant peu à peu ce système par toutes ses branches dans une lecture plus réfléchie, je m'arrêtai pourtant moins d'abord à l'examen direct de cette doctrine, qu'à son rapport avec le caractère de celui dont elle portoit le nom, et sur le portrait que vous m'aviez fait de lui ce rapport me parut si frappant que je ne pus refuser mon assentiment à son évidence. D'où le peintre et l'apologiste de la nature, aujourdhui si défigurée et si calomniée peut-il avoir tiré son modèle si ce n'en de son propre cœur? Il l'a décrite comme il se sentoit lui-même. Les préjugés dont il n'étoit pas subjugué, les passions factices dont il n'étoit pas la proie, n'offusquoient point à ses yeux comme à ceux des autres ces premiers traits si généralement oubliés ou méconnus. Ces traits si nouveaux <sup>pour nous</sup> et si vrais une fois tracés trouvoient bien encore au fond des cœurs l'attestation de leur justesse, mais jamais ils ne s'y servoient remontrés d'eux-mêmes si l'historien de la nature n'en eût commencé par ôter la voile qui les cachoit. Une vie retirée et solitaire, un goût vif de rêverie et de contemplation, l'habitude de rentrer en soi et d'y rechercher dans le calme des passions les premiers traits disparus chez la multitude pouvoient seuls les lui faire retrouver. En un mot il falloit qu'un homme se fût peint lui-même pour nous montrer ainsi l'homme primitif, et si l'auteur n'en eût été tout aussi singulier que ses livres,



jamais il ne les eut écrits. Mais où est-il cet homme de la nature qui vit vraiment de la vie humaine, qui compte pour rien l'opinion d'autrui se conduit uniquement d'après ses penchans et sa raison, sans égard à ce que le public approuve ou blâme? On le chercheroit en vain parmi nous. Tous avec un beau vernis de paroles tâchent en vain de donner le change sur leur vrai but, aucun ne s'y trompe, et pas un n'en est la dupe des autres, quoique tous parlent comme lui. Tous cherchent leur bonheur dans l'apparence, nul ne se soucie de la réalité. Tous mettent leur être dans le paraître; tous esclaves et dupes de l'amour-propre ne vivent point pour vivre mais pour faire croire qu'ils ont vécu. Si vous ne m'eussiez dépeint votre J. J. j'aurais cru que l'homme naturel n'existerait plus; mais le rapport frappant de celui que vous m'avez peint avec l'auteur des livres que j'ai lus ne me laissoit pas douter que l'un ne fut l'autre, quand je n'aurais nulle autre raison de le croire. Ce rapport marqué me décide, et sans m'embarrasser du J. J. de nos Messieurs plus monstrueux par son éloignement de la nature que le votre n'en est singulier pour en être resté si près, j'adopte pleinement les idées que vous m'en avez données, et si votre J. J. n'en pas tout à fait devenu le mien, il a l'honneur de plus d'avoir arraché mon estime sans que mon penchant ait rien fait pour lui. Je ne l'aimerais peu-être jamais, parce que cela ne dépend pas de moi; mais je l'honore parce que je veux être juste, que je le crois innocent et que je le vois opprimé. Le tort que je lui ai fait en pensant si mal de lui en l'effet d'une erreur presque invincible dont je n'ai nul reproche à faire à ma volonté. Quand l'aversion que j'eus pour lui dureroit dans toute sa force, je n'en serois pas moins disposé à l'estimer et le plaindre. Sa destinée en un exemple peu être unique de toutes les humiliations possibles et d'une patience presque aussi grande à les supporter. Enfin le souvenir de l'illusion dont je sors sur son compte me laisse un grand préservatif contre une orgueilleuse confiance en mes lumières et contre la suffisance du faux savoir.

**R.** / C'est vraiment mettre à profit l'expérience et rendre utile l'erreur même que d'apprendre ainsi de celle où l'on a pu tomber à compter moins sur les oracles de nos jugemens, et à ne négliger jamais, quand on veut disposer arbitrairement de l'honneur et du sort d'un homme, aucun des moyens prescrits par la justice et par la raison pour constater la vérité. Si malgré toutes ces précautions nous nous trompons encore, c'est un effet de la misère humaine, et nous n'aurons pas du moins à nous reprocher d'avoir failli par notre faute. Mais rien peu-il excuser ceux qui rejettent obstinément et sans raison les formes les plus inviolables et tous fiers de partager avec des Grands et des Princes une oeuvre d'iniquité condamnant sans crainte un accusé et disposant en maîtres de sa destinée et de sa réputation, sans vouloir ni l'entendre ni l'instruire, uniquement parce qu'ils aiment à le trouver coupable, et qu'il leur plaît de voir la justice et l'évidence où la fraude et l'imposture sautoient.



à des yeux non prévenus.

Je n'aurai point un pareil reproche à me faire à l'égard de J. J. et si je m'abuse en le jugeant innocent, ce n'en du moins qu'après avoir pris toutes les mesures qui étoient en ma puissance pour me garantir de l'erreur. Vous n'en pouvez pas tout à fait dire autant encore, puisque vous ne l'avez vu ni étudié par vous-mêmes, et qu'au milieu de tant de prestiges d'illusions de préjugés de mensonges ce soit selon moi le seul moyen sûr de le connoître. Ce moyen en amène un autre non moins indispensable, et qui devoit être le premier s'il étoit permis de suivre ici l'ordre naturel. C'en la discussion contradictoire des faits par les parties elles-mêmes, en sorte que les accusateurs et l'accusé soient mis en confrontation, <sup>et qu'on l'entende dans ses réponses.</sup> ~~Leffroi~~ <sup>ceffroi</sup> que cette forme si sacrée paroit causer aux premiers et leur obstination à s'y refuser. <sup>ou</sup> ~~com~~ <sup>contre</sup> eux, je l'avoue, un préjugé très fort et très raisonnable, et qui suffiroit seul pour leur condamnation si la foule et la force de leurs preuves si frappantes si éblouissantes n'arrêtoient en quelque sorte l'effet de ce refus. On ne conçoit pas ce que l'accusé peut répondre : Mais jusqu'à ce qu'il ait <sup>donné</sup> ou refusé ses réponses ~~aux accusateurs~~, personne n'a droit de prononcer pour lui qu'il n'a rien à répondre, ni se supposant parfaitement instruit de ce qu'il peut ou ne peut pas dire, de le tenir <sup>ou</sup> pour convaincu tant qu'il ne l'a pas été, <sup>pour</sup> ou tout à fait justifié tant qu'il n'a pas confondu ses accusateurs. Voilà, Monsieur, ce qui manque encore à la certitude de nos jugemens sur cette affaire. Hommes et sujets à l'erreur, nous pouvons nous tromper en jugeant innocent un coupable comme en jugeant coupable un innocent. La première erreur semble il en vrai, plus excusable, mais peut-on l'être en restant dans une erreur qui peut nuire, et donc on s'en peut garantir ? Non ; tant qu'il reste un moyen possible d'éclaircir la vérité et qu'on le néglige, l'erreur n'en point involontaire et doit être imputée à celui qui veut y rester. Si donc vous prenez assez d'intérêt aux livres que vous avez lus pour vouloir vous décider sur l'auteur, et si vous haïssez assez l'injustice pour vouloir réparer celle que d'une façon si cruelle vous avez pu commettre à son égard, je vous propose premièrement de voir l'homme. Venez, je vous introduirai chez lui sans peine : il en est déjà prevenu ; je lui ai dit tout ce que j'ai pu dire à votre égard sans blesser mes engagements. Il sait d'avance que si jamais vous vous présentez à sa porte ce sera pour le connoître et non pas pour le tromper. Après avoir refusé de le voir tant que vous l'avez jugé comme tout le monde, votre première visite sera pour lui la consolante preuve que vous ne désespérez plus de lui devoir votre estime et d'avoir des torts à réparer envers lui.

Sitôt que cessant de le voir par les yeux de vos Messieurs vous le verrez par les vôtres, je ne doute point que vos jugemens ne confirment les miens, et que retrouvant en lui l'auteur de ses livres vous ne restiez persuadé comme moi qu'il en l'homme de la nature et point du tout le monstre qu'on vous a <sup>sous son nom</sup> ~~peint~~. Mais enfin pouvant nous abuser l'un et l'autre dans des jugemens destitués de preuves positives et régulières, il nous restera toujours une juste crainte, fondée sur la possibilité d'être dans l'erreur, et sur la difficulté d'expliquer d'une manière



satisfaisante les faits allégués contre lui. Un pas seul alors nous reste à faire pour constater la vérité, pour lui rendre hommage et la manifester à tous les yeux : C'en est de nous réunir pour forcer enfin vos Messieurs à s'expliquer hautement en sa présence et à confondre un coupable aussi impudem, ou du moins à nous dégager du secret qu'ils ont exigé de nous, en nous permettant de le confondre nous-mêmes. Une instance aussi légitime sera le premier pas .....

**Le Fr.** Arrêtez..... je frémis seulement à vous entendre. Je vous ai fait sans détour l'avoué que j'ai cru devoir à la justice et à la vérité. Je veux être juste mais sans témérité. Je ne veux point me perdre inutilement sans sauver l'innocent auquel je me sacrifie, et c'en est ce que je ferois en suivant votre conseil ; c'en est ce que vous feriez vous-même en voulant le pratiquer. Apprenez ce que je puis et veux faire, et n'attendez de moi rien au delà.

Vous prétendez que je dois aller voir J. J. pour vérifier par mes yeux tout ce que vous m'en avez dit et que j'infère moi-même de la lecture de ses écrits. Cette confirmation m'en est superflue, et sans y recourir je fais d'avance à quoi m'en tenir sur ce point. Il est singulier que je sois maintenant plus décidé que vous sur les sentimens que vous avez eu tant de peine à me faire adopter, mais cela est pourtant fondé en raison. Vous insistez encore sur la force des preuves alléguées contre lui par nos Messieurs ; cette force est désormais nulle pour moi qui, depuis que j'y ai regardé de plus près, en ai démêlé tout l'artifice. J'ai là-dessus tant de faits que vous ignorez, j'ai lu si clairement dans les cœurs, avec la plus vive inquiétude sur ce que peut dire l'accusé, le desir le plus ardent de lui ôter tout moyen de se défendre ; j'ai vu tant de concert de soin de zèle d'activité dans les mesures prises pour cet effet, que des preuves administrées de cette manière par des gens si passionnés perdent toute autorité dans mon esprit vis à vis de vos observations. Le public en trompé, je le vois, je le sais, mais il se plaît à l'être et n'aimeroit pas à se voir desabuser. J'ai moi-même été dans ce cas et ne m'en suis pas tiré sans peine. Nos Messieurs avoient ma confiance, parce qu'ils flatoient le penchant qu'ils m'avoient donné ; mais jamais ils n'ont eu parfaitement mon estime, et quand je vous vanterais leurs vertus je n'ai pu me résoudre à les imiter. Je n'ai voulu jamais approcher de leur proye pour la cajoler la tromper la circonvenir à leur exemple, et la même répugnance que je voyois dans votre cœur étoit dans le mien quand je cherchois à la combattre. J'approuvois leurs manœuvres sans vouloir les adopter. Leur fausseté qu'ils appelloient bienveillance ne pouvoit me séduire, parce qu'au lieu de cette bienveillance dont ils se vantoient je ne sentois pour celui qui en étoit l'objet qu'antipathie répugnance aversion. J'étois bien aise de les voir nourrir pour lui une sorte d'affection méprisante et dérisoire qui avoit tous les effets de la plus mortelle haine. Mais je ne pouvois ainsi me donner le change à moi-même, et ils me l'avoient rendu si



odieux que je le haïssais de tout mon cœur sans feinte et tout à découvert. J'aurois craint d'approcher de lui comme d'un monstre effroyable, et j'aimois mieux n'avoir pas le plaisir de lui nuire, pour n'avoir pas l'horreur de le voir.

En me ramenant par degrés à la raison, vous m'avez inspiré autant d'estime pour sa patience et sa douceur que de compassion pour ses infortunes. Ses livres ont achevé l'ouvrage que vous aviez commencé. J'ai senti par tout en les lisant quelle passion donnoit la même énergie à son ame et de véhémence à sa diction. Ce n'en pas une explosion passagère, c'en un sentiment dominant et permanent qui peut se soutenir ainsi durant dix ans et produire douze volumes toujours pleins du même zèle toujours arrachés par la même persuasion. Oui, je le sens et le soutiens comme vous, dès qu'il est auteur des écrits qui portent son nom, il ne peut avoir que le cœur d'un homme de bien.

Cette lecture attentive et réfléchie a pleinement achevé dans mon esprit la révolution que vous aviez commencée. C'en en faisant cette lecture avec le soin qu'elle exige que j'ai senti toute la malignité toute la detestable adresse de ses amers commentateurs. Dans tout ce que je lisois de l'original je sentois la sincérité la droiture d'une ame haute et fière mais franche et sans fiel, qui se montre sans précaution, sans crainte, qui censure à découvert, qui loue sans reticence, et qui n'a point de sentiment à cacher. Au contraire, tout ce que je lisois dans les réponses montrait une brutalité féroce ou une politesse insidieuse et traître, et couvroit du miel des éloges le fiel de la satire et le poison de la calomnie. Qu'on lise avec soin la lettre honnête mais franche à M. d'Alembert sur les Spectacles, et qu'on la compare avec la réponse de celui-ci, cette réponse si soigneusement mesurée, si pleine de circonspection affectée, de complimens aigres-doux, si propre à faire penser le mal en feignant de ne le pas dire; qu'on cherche ensuite sur ces lectures à découvrir lequel des deux auteurs en le méchant. Croyez-vous qu'il se trouve dans l'univers un mortel assez impudent pour dire que c'en J. J.?

Cette différence s'annonce dès l'abord par leurs épigraphes. Celle de votre amie tirée de l'Énéide en une prière aux Dieux de garantir les bons d'une erreur si funeste et de la laisser aux ennemis. Voici celle de M. d'Alembert tirée de La Fontaine.

Quittez-moi votre Serpe, instrument de dommage.

L'un ne songe qu'à prévenir un mal: l'autre dès l'abord oublie la question pour ne songer qu'à nuire à son adversaire, et dans l'examen de l'utilité des théâtres adresse très à propos à J. J. ce vers que dans La Fontaine le Serpent adresse à l'homme.

Ah! subtil et rusé d'Alembert! si vous n'avez pas une serpe, — instrument très utile, quoiqu'en dise le serpent; vous avez en revanche un stile bien affilé, qui n'en guère, et surtout dans vos mains, un outil de bienfaisance.



Vous voyez que je suis plus avancé que vous dans votre propre recherche, puisqu'il vous reste à cet égard des scrupules que je n'ai plus. Non, Monsieur, je n'ai pas même besoin de voir J. J. pour savoir à quoi m'en tenir sur son compte. J'ai vu de trop près les manœuvres dont il en la victime pour laisser dans mon esprit la moindre autorité à tout ce qui peut en résulter. Ce qu'il étoit aux yeux du public lors de la publication de son premier ouvrage, il le redeviens maintenant aux miens, parce que le prestige de tout ce qu'on a fait dès lors pour le défigurer en détruit, et que je ne vois plus dans toutes les preuves qui vous frappent encore que fraude mensonge illusion.

Vous demandez s'il existoit un complot? Oui, sans doute, il en existe un, et tel qu'il n'y en eut et n'y en aura jamais de semblable. Cela n'étoit-il pas clair dès l'année du décret par la brusque et incroyable sortie de tous les imprimés de tous les journaux, de toutes les gazettes de toutes les brochures contre ce infortuné? Le décret fut le tocsin de toutes ces fureurs. Pouvez-vous croire que les auteurs de tout cela, quelque jaloux quelque méchants quelque vils qu'ils puissent être, se fussent ~~jamais~~ ainsi <sup>de concert</sup> déchaînés en loups enragés contre un homme alors et dès lors en proie aux plus funestes adversités? Pouvez-vous croire qu'on eut insolennement forcé les recueils de ses propres écrits de tous ces noirs libelles, si ceux qui les écrivoient et ceux qui les employoient n'eussent été inspirés par cette ligue qui depuis longtemps gardoit sa marche en silence, mais qui prit alors en public son premier essor? La lecture des écrits de J. J. m'a fait faire en même temps celle de ces venimeuses productions qu'on y a très soigneusement jointes. Si j'avois fait plutôt cette lecture, j'aurois compris dès lors tout le reste; cela n'en pas difficile à qui peut les parcourir de sang froid. Les ligueurs eux-mêmes l'ont senti et bientôt ils ont pris une autre méthode qui leur a beaucoup mieux réussi: c'en de n'attaquer J. J. en public qu'à mots couverts, le plus souvent sans nommer ni lui ni ses livres, mais de faire en sorte que l'application de ce qu'on en disoit fut si claire que chacun la fit sur le champ. Depuis dix ans que l'on suit cette méthode elle a produit plus d'effet que des outrages trop grossiers, qui par cela seul peuvent déplaire ou devenir suspects. C'en dans les entretiens particuliers, dans les cercles, dans les petits comités secrets dont les femmes sont les présidents que s'affilent les poignards dont on le crible sous le manteau. Le fougueux Voltaire alloit d'abord tout rondement vomir ses ordinaux injures: mais le cauteleux d'Alembert, sous le prétexte d'un voyage d'Italie qu'il ne vouloit point faire et qu'il ne fit point\*, se rendit à Bernex, et là s'aboucha avec lui tout à son aise, lui fit comprendre que cette manière ouverte de dire et de faire n'étoit point dans le système de la ligue et n'en avoit point l'approbation; qu'il devoit se conformer à la méthode convenue d'agir toujours sans jamais se montrer, de dire en public et même avec

\* Je devinai que ce voyage d'Italie n'étoit qu'une feinte, par l'affectation avec laquelle on n'en parloit longtemps avant le départ. Cette affectation pouvoit-elle m'échapper à moi à qui l'on fait des mystères de tout, même des choses les plus indifférentes?



affectation du bien de J. J. et de ses talents, de paroître toujours s'intéresser tendrement à lui, mais de tâcher à force de sourdes et continuelles indignités de le forcer à se tuer enfin de desespoir, ce qu'on interpréteroit sans peine dans le public comme s'il s'étoit tué de rage: Car c'en là, n'en doutez pas, le vrai but caché de la ligue, et auquel, quoique vous en puissiez dire, elle n'a point encore désespéré de réussir. Taisez-vous, disoit d'Alembert à Voltaire; ne parlez point du tout de lui, et laissez nous faire; nous serons bientôt tous délivrés de ce B. — Là. L'autre depuis lors a suivi cet avis, attendant toujours l'effet de la promesse, qu'il en prenoit de voir accomplir.

On ne conçoit pas comment la diffamation d'un particulier sans emploi sans projet sans parti sans crédit a pu faire une affaire aussi importante et aussi universelle. On conçoit beaucoup moins comment une pareille entreprise a pu paroître assez belle pour que tous les rangs sans exception se soient empressés d'y concourir per fas et nefas comme à l'oeuvre la plus glorieuse. Si les auteurs de ce stupide complot, si les chefs qui en ont pris la direction avoient mis à quelque honorable entreprise la moitié des soins des peines du travail du tems de la dépense qu'ils ont prodiguée à l'exécution de ce beau projet, ils auroient pu se couronner d'une gloire immortelle à beaucoup moindres frais \* qu'il ne leur en a coûté pour accomplir cette oeuvre de ténèbres, dont il ne peut résulter <sup>pour eux</sup> ni honneur, mais seulement le plaisir d'assouvir en secret la plus lâche de toutes les passions, et dont encore la patience et la douleur de leur victime ne les laissera jamais jouir pleinement.

Il est impossible que vous ayez une juste idée de la position de votre ami ni de la manière dont il en est enlacé. Tout en si bien concerté à son égard qu'un Ange descendroit du Ciel pour le défendre sans pouvoir y parvenir. Le complot dont il est l'objet n'en pas de ces impostures jetées au hazard qui font un effet rapide mais passager, et qu'un instant découvre et détruit. C'en, comme il l'a senti lui-même, un projet médité de longue main, dont l'exécution lente et graduée ne s'opère qu'avec autant de précaution que de méthode, effaçant à mesure qu'elle avance et les traces des routes qu'elle a suivies et les vestiges de la vérité qu'il a fait disparaître. Pouvez-vous croire qu'évitant avec tant de soin toute espèce d'explication, les auteurs et les chefs de ce complot négligent de détruire et dénaturer tout ce qui pourroit un jour servir à les confondre, et depuis plus de quinze ans qu'il en est en pleine exécution n'ont-ils pas eu tout le tems qu'il leur falloit pour y réussir? Plus ils avancent dans l'avenir plus il leur en faut d'oblitérer le passé ou de lui donner la tournure qui leur convient. Le moment doit

\* On me reprochera j'en suis très sûr de me donner une importance prodigieuse. Ah! si je n'en avois pas plus aux yeux d'autrui qu'aux miens, que mon sort seroit moins à plaindre! Je prie ceux qui me feront ce reproche d'expliquer seulement deux choses d'une façon qui puisse contenter un homme sensé: l'une, l'invasion de la Corse; l'autre, l'entreprise de la ville de Venise.



venir où tous les témoignages étant à leur disposition, ils pourroient sans risque lever le voile impénétrable qu'ils ont mis sur les yeux de leurs victimes. Qui sait si ce moment n'en pas déjà venu? Qui sait si par les mesures qu'ils ont eu tout le temps de prendre, ils ne pourroient pas dès à présent l'exposer impunément à des confrontations qui confondroient l'innocence et feroient triompher l'imposture? Peut-être ne les évitent-ils encore que pour ne pas paraître changer de maximes, et si vous voulez par un reste de crainte attachée au mensonge de n'avoir jamais assez tout prévu. Je vous le répète, ils ont travaillé sans relâche à disposer toutes choses pour n'avoir rien à craindre d'une discussion régulière si jamais ils étoient forcés d'y acquiescer, et il me parait qu'ils ont eu tout le temps et tous les moyens de mettre le succès de leur entreprise à l'abri de tout événement imprévu. Eh quelles seroient désormais les ressources de J. J. et de ses défenseurs s'il s'en étoient présenter? Où trouveroit-il des juges qui ne fussent pas du complot, des témoins qui ne fussent pas subornés, des conseils fidèles qui ne l'égarassent pas? Seul contre toute une génération liguée, d'où réclameroit-il la vérité, que le mensonge ne répondit — à sa place? Quelle protection quel appui trouveroit-il pour résister à cette conspiration générale? Existe-t-il, peut-il même exister parmi les gens en place un seul homme assez intègre pour ~~se condamner~~ se condamner lui-même, assez courageux pour oser défendre un opprimé devoué depuis si longtemps à la haine publique? Soyez sûr que quelque crédit quelque autorité que put avoir celui qui oseroit élever la voix en sa faveur et réclamer pour lui les premières loix de la justice, il se perdrait lui-même sans sauver son client, et que toute la ligue réunie contre ce protecteur téméraire, commençant par l'écarter de manière ou d'autre finiroit par tenir comme auparavant la victime à sa merci. Rien ne peut plus la soustraire à sa destinée, et tout ce que peut faire un homme sage qui s'intéresse à son sort est de rechercher en silence les vestiges de la vérité pour diriger son propre jugement, non pour le faire adopter par la multitude incapable de renoncer par raison au parti que la passion lui a fait prendre.

Pour moi, je veux vous faire ici ma confession sans détour. Je crois J. J. innocent et vertueux, et cette croyance est telle qu'elle n'a pas besoin d'autre confirmation. Bien persuadé de son innocence je n'aurai jamais l'indignité de parler là-dessus contre ma pensée ni de joindre contre lui ma voix à la voix publique, comme j'ai fait jusqu'ici dans une autre opinion. Mais ne vous attendez pas non plus que j'aie étourdiment me porter à découvrir pour son défenseur et forcer ses délateurs à quitter leur masque pour l'accuser hautement en face. Je ferois en cela une démarche aussi imprudente qu'inutile à laquelle je ne veux point m'exposer. J'ai un état des amis à conserver une famille à soutenir des patrons à ménager. Je ne veux point faire ici le Don Quichotte et lutter contre les puissances pour faire un moment parler de moi et me perdre pour le reste de ma vie. Si je puis réparer  
 ✕ assez généreux pour s'animer d'un pareil zèle, sans autre intérêt que celui de l'équité?



mes torts envers l'infortuné J. J. et lui être utile sans m'exposer, à la bonne heure, je le ferai de tout mon cœur. Mais si vous attendez de moi quelque démarche d'éclat qui me compromette et m'expose au blâme des miens, détrompez-vous; je n'irai jamais jusques-là. Vous ne pouvez vous-même aller plus loin que vous n'avez fait sans manquer à votre parole, et me mettre avec vous dans un embarras dont nous ne sortirions ni l'un ni l'autre aussi aisément que vous l'avez presumé.

**R.** Rassurez-vous, je vous prie; je veux bien plutôt me conformer moi-même à vos résolutions que d'exiger de vous rien qui vous déplaît. Dans les démarches que j'aurois désiré de faire j'avois plutôt pour objet votre entière et commune satisfaction que de ramener ni le public ni vos Messieurs aux sentimens de la justice ni au chemin de la vérité. Quoiqu'intérieurement bien persuadé de l'innocence de J. J. je n'en suis pas régulièrement convaincu, puisque n'ayant pu l'instruire des choses qu'on lui impute, je n'ai pu ni le confondre par son silence ni l'absoudre par ses réponses. À cet égard je me tiens au jugement immédiat que j'ai porté sur l'homme sans prononcer sur les faits qui combattent ce jugement, puisqu'ils manquent du caractère qui peut seul les constater ou les détruire à mes yeux. Je n'ai pas assez de confiance en mes propres lumières pour croire qu'elles ne peuvent me tromper, et je resterois peut-être encore ici dans le doute, si le plus légitime et le plus fort des préjugés ne venoit à l'appui de mes propres remarques et ne me montrait le mensonge du côté qui se refuse à l'épreuve de la vérité. Loin de craindre une discussion contradictoire, J. J. n'a cessé de la rechercher, de provoquer à grands cris ses accusateurs et de dire hautement ce qu'il avoit à dire. Eux au contraire ont toujours esquivé, fait le plongeon, parlé toujours entre eux à voix basse, lui cachant avec le plus grand soin leurs accusations, leurs témoins, leurs preuves, surtout leurs personnes, et fuyant avec le plus évident effroi toute espèce de confrontation. Donc ils ont de fortes raisons pour la craindre, celles qu'ils allèguent pour cela étant ineptes au point d'être même offensantes pour ceux qu'ils en veulent payer, et qui, je ne sais comment, ne laissent pas de s'en contenter: mais pour moi je ne m'en contenterai jamais, et dès-là, toutes leurs preuves clandestines sont sans autorité sur moi. Vous voilà dans le même cas où je suis, mais avec un moindre degré de certitude sur l'innocence de l'accusé, puisque ne l'ayant point examiné par vos propres yeux vous ne jugez de lui que par ses écrits et sur mon témoignage. Donc vos scrupules devroient être plus grands que les miens, si les manoeuvres de ses persecuteurs que vous avez mieux suivies ne faisoient pour vous une espèce de compensation. Dans cette position j'ai pensé que ce que nous avions de mieux à faire pour nous assurer de la vérité, étoit de la mettre à la dernière et plus sûre épreuve, celle précisément qu'éluient si soigneusement vos Messieurs; il me sembloit que sans trop nous compromettre nous aurions pu leur dire: "Nous ne saurions approuver que aux dépens de la justice et de la sûreté publique, vous fassiez à un scelerat



"une grace tacite qu'il n'accepte point, et qu'il dit n'être qu'une  
 "barbarie horrible que vous couvrez d'un beau nom. Quand cette grace en-  
 "seroit réellement une, étant faite par force, elle change de nature, au lieu  
 "d'être un bienfait elle deviendrait un cruel outrage, et rien n'en plus tirant  
 "à rigueur et plus injuste que de forcer un homme à nous être obligé malgré  
 "lui. C'en sans doute un des crimes de J. J. de n'avoir au lieu de la recon-  
 "naissance qu'il vous doit qu'un dédain plus que mépris pour vous  
 "et pour vos manœuvres. Cette impudence de sa part mérite en  
 "particulier une punition sortante, et cette punition que vous lui devez et  
 "que vous vous devez surtout à vous mêmes en de le confondre, afin que  
 "forcé de reconnoître enfin votre indulgence, il ne jette plus des nuages  
 "sur les motifs qui vous font agir. Que la confusion d'un hypocrite aussi-  
 "arrogant soit si vous voulez la seule peine, mais qu'il la sente pour  
 "l'édification pour la sûreté publique, et pour l'honneur de la génération  
 "présente qu'il paroît dédaigner si fort. Alors seulement on pourra  
 "sans risque le laisser errer parmi nous avec honte, quand il sera bien  
 "authentiquement convaincu et démasqué. Jusques à quand souffrirez-vous  
 "ces odieux scandales qu'avec la sécurité de l'innocence le crime ose  
 "insolennement provoquer la vertu qui gauchit devant lui et se cache dans  
 "l'obscurité? C'en lui qu'il faut réduire à cet indigne silence que vous  
 "gardez lui présent: sans quoi l'avenir ne voudra jamais croire que celui  
 "qui se montre seul sans appui mais sans crainte en le coupable, et que  
 "celui qui si bien escorte n'ose l'attendre en l'innocent.

En leur parlant ainsi nous les aurions forcés à s'expliquer ouvertement  
 ou à convenir tacitement de leur imposture, et par la discession contradic-  
 -toire des faits nous aurions pu porter un jugement certain sur les accusateurs  
 et sur l'accusé, et prononcer définitivement entre eux et lui. Vous dites que  
 les juges et les témoins entrant tous dans la ligue auroient rendu la  
 prévarication très facile à exécuter, très difficile à découvrir, et cela  
 doit être: mais il n'en est pas impossible aucun que l'accusé n'eût trouvé  
 quelque réponse imprévue et péremptoire qui eût démonté toutes leurs  
 batteries et manifesté le complot. Tous en contre lui, je le fais, le pouvoir, la  
 ruse, l'argent, l'intrigue, le temps, les préjugés, son ineptie, ses distractions, son  
 défaut de mémoire, son embarras de s'énoncer, tout enfin, hors l'innocence  
 et la vérité qui seules lui ont donné l'assurance de rechercher de demander  
 de provoquer avec ardeur ces explications, qu'il auroit tant de raisons de craindre  
 si la conscience déposoit contre lui. Mais ses desirs altérés ne sont plus animés ni  
 par l'espoir d'un succès qu'il ne peut plus attendre que d'un miracle, ni par  
 l'idée d'une réparation qui peut flatter son cœur. Mettez-vous un moment à sa  
 place, et sentez ce qu'il doit penser de la génération présente et de sa conduite à  
 son égard. Après le plaisir qu'elle a pris à le diffamer <sup>en le calomniant</sup>, quel cas pourroit-il  
 faire du retour de son estime, et de quel prix pourroient être à ses yeux les  
 caresses sincères des mêmes gens qui lui en prodigueront de si fausses avec des  
 cœurs pleins d'aversion pour lui. Leur duplicité leur trahison, leur perfidie,



ont-elles pu lui laisser pour eux le moindre sentiment favorable, et ne seroit-il pas plus indigné que flatté de s'en voir fêté <sup>si iniquement</sup> avec les mêmes démonstrations ~~qu'ils employèrent~~ <sup>si longtemps</sup> qu'ils employèrent en dérision à faire de lui le jouet de la canaille?

Non, Monsieur, quand ses contemporains, aussi repentans et vrais qu'ils ont été jusqu'ici faux et cruels à son égard, reviendroient enfin de leur erreur ou plutôt de leur haine, et que réparant leur longue injustice, ils tâcheroient à force d'honneurs de lui faire oublier leurs outrages, pourroit-il oublier la bassesse et l'indignité de leur conduite, pourroit-il cesser de se dire que, quand même il eut été le scélérat qu'ils se plaisent à voir en lui, leur manière de procéder avec ce prétendu scélérat, moins inique n'en seroit que plus abjecte, et que s'avilir autour d'un monstre à tant de manèges insidieux étoit se mettre soi-même au dessous de lui? Non il n'en plus au pouvoir de ses contemporains de lui ôter le dédain qu'ils ont tant pris de peine à lui inspirer. Devenu même insensible à leurs insultes, comment pourroit-il être touché de leurs éloges; comment pourroit-il agréer le retour tardif et forcé de leur estime, ne pouvant plus lui-même en avoir pour eux! Non, ce retour de la part d'un public si méprisable ne pourroit plus lui donner aucun plaisir ni lui rendre aucun honneur. Il en seroit plus importuné sans en être plus satisfait. Ainsi l'explication juridique et décisive qu'il n'a pu jamais obtenir et qu'il a cessé de désirer étoit plus pour nous que pour lui. Elle ne pourroit plus, même avec la plus éclatante justification jeter aucune véritable douceur dans sa vieillesse. Il en desormais trop étranger ici bas pour prendre à ce qui l'y fait aucun intérêt qui lui soit personnel. N'ayant plus de suffisante raison pour agir, il reste tranquille en attendant avec la mort la fin de ses peines, et ne voit plus qu'avec indifférence le fort du peu de jours qui lui restent à passer sur la terre.

Quelque consolation néanmoins en encore à sa portée; je consacre ma vie à la lui donner, et je vous exhorte d'y concourir. Nous ne sommes entrés ni l'un ni l'autre dans les secrets de la ligue dont il en l'objet; nous n'avons point partagé la fausseté de ceux qui la composent; nous n'avons point cherché à le surprendre par des caresses perfides. Tant que vous l'avez haï vous l'avez fui; moi je ne l'ai recherché que dans l'espoir de le trouver digne de mon amitié, et l'épreuve nécessaire pour porter un jugement éclairé sur son compte ayant été longtemps autant recherchée par lui qu'écartée par vos Messieurs, cette opposition forme un puissant préjugé qui supplée autant qu'il en est possible à cette épreuve, et confirme ce que j'ai pensé de lui après un examen aussi long qu'impartial. Il m'a dû cette fois qu'il se seroit consolé de l'injustice publique s'il eut trouvé un seul cœur d'homme qui s'ouvrit au sien, qui sentît ses peines, et qui les plaindrait;



l'estime franche et pleine d'un seul l'eue de domage du mépris de tous les autres. Je puis lui donner ce dédomagement et je le lui voue. Si vous vous joignez à moi pour cette bonne oeuvre, nous pouvons lui rendre dans ses vieux jours la douceur d'une société véritable qu'il a perdue depuis si longtemps et qu'il n'espéroit plus trouver ici bas. Laissons le public dans l'erreur où il se complait et dont il est digne, et montrons seulement à celui qui en est la victime que nous ne la partageons pas. Il ne s'y trompe déjà plus à mon égard, il ne s'y trompera point au votre, et si vous venez à lui avec les sentiments qui lui sont dus, vous le trouverez prêt à vous les rendre. Ses notes lui seront d'autant plus sensibles qu'il ne les attendoit plus de personne, et avec le coeur que je lui connois il n'avoit pas besoin d'une si longue privation pour lui en faire sentir le prix. Que ses persécuteurs continuent de triompher; il verra leur prospérité sans peine: le desir de la vengeance ne le tourmentera jamais. Au milieu de tous leurs succès il les plaint encore, et les croit bien plus malheureux que lui. En effet, quand la triste jouissance des maux qu'ils lui font pourroit remplir leurs coeurs d'un contentement véritable, peut-elle jamais les garantir de la crainte d'être un jour découverts et démasqués? Tant de soins qu'ils se donnent tant de mesures qu'ils prennent sans relâche depuis tant d'années ne marquent-elles pas la frayeur de n'en avoir jamais pris assez? Ils ont beau renfermer la vérité dans de triples murs de mensonges et d'impostures qu'ils renforcent continuellement, ils tremblent toujours qu'elle ne s'échappe par quelque fissure. L'immense édifice de ténèbres qu'ils ont élevé autour de lui ne suffit pas pour les rassurer. Tant qu'il vit un accident imprévu peut lui dévoiler leur mystère et les exposer à se voir confondus. La mort même, loin de les tranquilliser doit augmenter leurs alarmes. Qui sait s'il n'a point trouvé quelque confident discret qui lorsque l'animosité du public cessera d'être attirée par la présence du condamné saisira pour se faire écouter le moment où les yeux commenceront à s'ouvrir? Qui sait si quelque dépositaire fidèle ne produira pas en temps et lieu de telles preuves de son innocence que le public, forcé de s'y rendre, sente et déplore sa longue erreur? Qui sait si dans le nombre infini de leurs complices il ne s'en trouvera pas quelqu'un que le repentir que le remord fasse parler? On a beau prévoir ou arranger toutes les combinaisons imaginables, on craint toujours qu'il n'en reste quelque une qu'on n'a pas prévue, et qui fasse découvrir la vérité quand on y pensera le moins. La prévoyance a beau travailler, la crainte en est encore plus active, et les auteurs d'un pareil <sup>projet</sup> sans y penser sacrifient à leur haine le repos du reste de leurs jours.

Si leurs accusations étoient véritables et que J. J. fut tel qu'ils l'ont peint, l'ayant une fois démasqué pour l'acquies de leurs consciences et déposé leur secret chez ceux qui doivent veiller à l'ordre public, ils se reposeroient sur eux du reste, cesseroient de s'occuper du coupable et ne penseroient plus à lui. Mais l'œil inquiet et vigilant qu'ils tiennent sans cesse attaché sur lui, les émissaires dont ils l'entourent, les mesures qu'ils ne cessent de prendre pour lui fermer toute voye à toute explication, pour qu'il ne puisse leur échapper en aucune sorte, décèlent



avec leurs allarmes la cause qui les entretient et les perpétue : elles ne peuvent plus cesser quoiqu'ils fassent ; vivans ou morts il les inquiétera toujours, et s'il aimoit la vengeance, il en auroit une bien assurée dans la frayeur dont malgré tant de précautions entassées ils ne cesseront plus d'être agités.

Voilà le contre-poids de leur succès et de toutes leurs prospérités. Ils ont employé tous les ressorts de leur art pour faire de lui le plus malheureux des êtres, à force d'ajouter moyens sur moyens ils les ont tous épuisés, et loin de parvenir à leurs fins ils ont produit l'effet contraire : ils ont fait trouver à J. J. des ressources en lui-même qu'il ne connoitroit pas sans eux. Après lui avoir fait le pis qu'ils pouvoient lui faire, ils l'ont mis en état de n'avoir plus rien à craindre ni d'eux ni de personne, et de voir avec la plus profonde indifférence tous les événemens humains. Il n'y a point d'atteinte sensible à son ame qu'ils ne lui aient portée ; mais en lui faisant tout le mal qu'ils lui pouvoient faire ils l'ont forcé de se réfugier dans des asyles où il n'en plus en leur pouvoir de pénétrer. Il peut maintenant les défier, et se moquer de leur impuissance. Hors d'état de le rendre plus malheureux, ils le deviennent chaque jour davantage en voyant que tant d'efforts n'ont abouti qu'à empirer leur situation et adoucir la sienne. Leur rage devenue impuissante n'a fait que s'irriter en voulant s'assouvir.

Au reste il ne doute point que malgré tant d'efforts le tems ne lève enfin le voile de l'imposture et ne découvre son innocence. La certitude qu'un jour on sentira le prix de sa patience contribue à la soutenir, et en lui tout étant les persécuteurs n'ont pu lui ôter la confiance et l'espoir. "Si ma mémoire," dit-il, "devoit s'éteindre avec moi, je me consolerois aisément d'avoir été si mal connu des hommes, dont je serois bientôt oublié ; mais puis que mon existence doit être connue après ma mort par mes livres et bien plus par mes malheurs, je ne me trouve point, je l'avoue, assez de résignation pour penser sans impatience, ~~moi~~ moi qui me sens meilleur et plus juste qu'aucun homme qui me soit connu, qu'on ne se souviendra de moi que comme d'un monstre, et que mes écrits, où le cœur qui les dicta se imprimant à chaque page, passeront pour les déclamations d'un Tartuffe qui ne cherchoit qu'à tromper le public. Ce n'auront donc servi mon courage et mon zèle, si leurs monumens, loin d'être utiles aux bons \* ne font qu'aigrir et fomenter l'animosité des méchans ; si tout ce que l'amour de la vertu m'a fait dire sans crainte et sans intérêt ne fait à l'avenir comme au jourd'hui qu'exciter contre moi la prévention et la haine, et ne produit jamais aucun bien ; si au lieu des bénédictions qui m'étoient dues, mon nom que tout devoit rendre honorable, n'en prononce dans l'avenir qu'avec imprécation ? Non, je ne supporterois jamais une si cruelle

\* Jamais les discours d'un homme qu'on croit parler contre sa pensée ne touchent ceux qui ont cette opinion. Tous ceux qui pensent mal de J. J. disent avoir profité dans la vertu par la lecture de ses livres mentans, et même très sotement : ce sont ceux-là qui sont vraiment des Tartuffes.



"idées; elle absorberoit tout ce qui m'en resté de courage et de constance.  
 "Je consentirois sans peine à ne point exister dans la mémoire des hommes; -  
 "mais je ne puis consentir, je l'avoue, à y rester diffamé; non le Ciel ne la  
 "permettra point, et dans quelque état que m'ait réduit la destinée, je ne  
 "désespérerai jamais de la providence, sachant bien qu'elle choisit son heure  
 "et non pas la nôtre, et qu'elle aime à frapper son coup au moment qu'on ne  
 "l'attend plus. Ce n'en pas que je donne encore, et surtout par rapport à  
 "moi aucune importance au peu de jours qui me restent à vivre, quand  
 "même j'y pourrois voir renaître pour moi toutes les douceurs dont on a pris  
 "peine à tarir le cours. J'ai trop connu la misère des prospérités humaines  
 "pour être sensible à mon âge à leur tardif et vain retour, et quelque peu  
 "croyable qu'il soit, il leur seroit encore plus aisé de revenir qu'à moi d'en  
 "repandre le goût. Je n'espère plus et je desirer très peu de voir de mon  
 "vivant la révolution qui doit désabuser le public sur mon compte. Que mes  
 "persécuteurs jouissent en paix, s'ils peuvent, toute leur vie du bonheur qu'ils  
 "se sont fait des misères de la mienne. Je ne desirer de les voir ni confondus ni  
 "punis, et pourvu qu'enfin la vérité soit connue, je ne demande point que  
 "ce soit à leurs dépens. Mais je ne puis regarder comme une chose indiffé-  
 "rente aux hommes le rétablissement de ma mémoire, et le retour de l'estime  
 "publique qui m'étoit due. Ce seroit un trop grand malheur pour le genre  
 "humain que la manière dont on a procédé à mon égard servit de modèle  
 "et d'exemple, que l'honneur des particuliers dépendît de tout  
 "imposteur adroit, et que la société foulant aux pieds les plus saintes lois de la  
 "justice, ne fut plus qu'un ténébreux brigandage de trahisons secrètes et  
 "d'impostures adoptées sans confrontation, sans contradiction, sans vérification,  
 "et sans aucune défense laissée aux accusés. Bientôt les hommes à la merci  
 "les uns des autres n'auroient de force et d'action que pour s'entre-déchirer  
 "entre eux sans en avoir aucune pour la résistance. Les bons livres tous à  
 "fait aux méchants deviendroient d'abord leur proie enfin leurs imitateurs;  
 "l'innocence n'auroit plus d'asyle, et la terre devenue un enfer ne seroit  
 "plus couverte que de Demons occupés à se tourmenter les uns les autres. Non,  
 "le Ciel ne laissera point un exemple aussi funeste ouvrir au crime une route  
 "nouvelle inconnue jusqu'à ce jour; il découvrira les noirceurs d'une trame  
 "aussi cruelle. Un jour viendra, j'en ai la juste confiance, que les honnêtes gens  
 "beniront ma mémoire et pleureront sur mon sort. Voilà le fondement de ma  
 "patience et de mes consolations. L'ordre sera rétabli tôt ou tard, même sur la  
 "terre, je n'en doute pas. Mes oppresseurs peuvent reculer le moment de ma  
 "justification, mais ils ne sauroient empêcher qu'il ne vienne. Cela me suffit  
 "pour être tranquille au milieu de leurs oeuvres; qu'ils continuent à disposer  
 "de moi durant ma vie, mais qu'ils se pressent; je vais bientôt leur échapper."

Tels sont sur ce point les sentimens de J. J. et tels sont aussi les miens. Par un  
 décret dont il ne m'appartient pas de sonder la profondeur il doit passer le reste  
 de ses jours dans le mépris et l'humiliation: Mais j'ai le plus vif pressentiment  
 qu'après sa mort et celle de ses persécuteurs, leurs trames seront découvertes et  
 sa mémoire justifiée. Ce sentiment me paroit si bien fondé que, pour peu



qu'on y réfléchisse je ne vois pas qu'on en puisse douter. C'en est un axiome généralement admis que tôt ou tard la vérité se découvre, et tant d'exemples l'ont confirmé que l'expérience ne permet plus qu'on en doute. Ici du moins il n'en est pas concevable qu'une trame aussi compliquée reste cachée aux âges futurs. Il n'en est pas même à présumer qu'elle le soit longtemps dans le nôtre. Trop de signes la décelent, pour qu'elle échappe au premier qui voudra bien y regarder, et cette volonté viendra sûrement à plusieurs fêter que J. J. aura cessé de vivre. De tant de gens employés à fasciner les yeux du public il n'est pas possible qu'un grand nombre n'apprennent la mauvaise foi de ceux qui les dirigent, et qu'ils ne sentent que si cet homme étoit réellement tel qu'ils le font, il seroit superflu d'en imposer au public sur son compte, et d'employer tant d'impostures pour le charger de mille choses qu'il ne fait pas et déguiser celles qu'il fait. Si l'intérêt l'animosité la crainte les font concourir aujourd'hui sans peine à ces manœuvres, un temps peut venir où leur passion calmée et leur intérêt changé leur feront voir sous un jour bien différent les œuvres sordides dont ils sont aujourd'hui témoins et complices. Est-il croyable alors qu'aucun de ces coopérateurs subalternes ne parlera confidentiellement à personne de ce qu'il a vu de ce qu'on lui a fait faire, et de l'effet de tout cela pour abuser le public, que trouvant d'honnêtes gens, empressés à la recherche de la vérité défigurée, ils ne seront point tentés de se rendre encore nécessaires en la découvrant comme ils le sont maintenant pour la cacher, de se donner quelque importance en montrant qu'ils furent admis dans la confidence des Grands et qu'ils savent des anecdotes ignorées du public? Et pourquoi ne croirois-je pas que le regret d'avoir contribué à noircir un innocent en rendra quelques uns indiscrets ou véridiques, surtout à l'heure où prêts à sortir de cette vie ils seront sollicités par leur conscience à ne pas emporter leur culpabilité avec eux? Enfin pourquoi les réflexions que vous et moi faisons aujourd'hui ne viendroient-elles pas alors dans l'esprit de plusieurs personnes quand elles examineront de sang-froid la conduite qu'on a tenue et la facilité qu'on eut par elle de peindre cet homme comme on a voulu? On sentira qu'il en est beaucoup plus incroyable que cet homme ait existé réellement qu'il ne l'en que la crédulité publique enhardissant les imposteurs les ait portés à le peindre ainsi successivement et en renchérissant toujours, sans s'appercevoir qu'ils passoient même la mesure du possible. Cette marche, très naturelle à la passion, est un piège qui la déçoit et dont elle se garantit rarement. Celui qui voudroit tenir un registre exact de tout ce que selon vos chefs il a fait, dit, écrit, imprimé, depuis qu'ils se sont emparés de sa personne joindrait tout ce qu'il a fait réellement trouveroit qu'en cent ans il n'auroit pu suffire à tant de choses. Tous les livres qu'on lui attribue, tous les propos qu'on lui fait tenir sont aussi concordans et aussi naturels que les faits qu'on lui impute, et tout cela se trouve si bien prouvé qu'en admettant un seul de ces faits on n'a plus droit d'en rejeter aucun autre.

Cependant avec un peu de calcul et de bon sens on verra que tant de choses sont incompatibles, que jamais il n'a pu faire tout cela ni se trouver



en tant de lieux différents, en si peu de tems; qu'il y a par conséquent plus de fiction que de vérité dans toutes ces anecdotes entassées, et qu'enfin les mêmes preuves qui n'empêchent pas les unes d'être des mensonges ne sauraient établir que les autres sont des vérités. La force même, et le nombre de toutes ces preuves suffira pour faire soupçonner le complot, et dès lors toutes celles qui n'auront pas subi l'épreuve légale perdront leur force, tous les témoins qui n'auront point été confrontés à l'accusé perdront leur autorité, et il ne restera contre lui de charges solides que celles qui lui auront été connues et dont il n'aura pu se justifier: c'en à dire qu'aux fautes près qu'il a déclarées lui-même et dont vos Messieurs ont tiré un si grand parti, on n'aura rien du tout à lui reprocher.

C'est dans cette persuasion qui me paroît raisonnable qu'il se console des outrages de ses contemporains et de leur injustice. Quoiqu'ils puissent faire, les livres transmis à la postérité montreront que leur auteur ne fut point tel qu'on s'efforce de le peindre, et sa vie réglée simple uniforme et la même depuis tant d'années ne s'accordera jamais avec le caractère affreux qu'on veut lui donner. Il en sera de ce ténébreux complot formé dans un si profond secret développé avec de si <sup>grandes</sup> précautions et suivi avec tant de zèle, comme de tous les ouvrages des passions des hommes qui sont passagers et périssables comme eux. Un tems viendra qu'on aura pour le siècle où vécut J. J. la même horreur que ce siècle marque pour lui, et que ce complot immortalisera son auteur comme Erostrate passera pour un chef-d'oeuvre de génie et plus encore de méchanceté.

**Le Fr.** Je joins de bon cœur mes vœux aux vôtres pour l'accomplissement de cette prédiction; mais j'avoue que je n'y ai pas la même confiance, et à voir le tour qu'a pris cette affaire, je jugerois que des multitudes de caractères et d'événemens décrits dans l'histoire n'ont peut-être d'autre fondement que l'invention de ceux qui se sont avisés de les affirmer. Que le tems fasse triompher la vérité, c'en est qui doit arriver très souvent; mais que cela arrive toujours, comment peut-on le savoir, et sur quelles preuves peut-on l'assurer? Des vérités longtemps cachées se découvrent enfin par quelques circonstances fortuites: cent mille autres peuvent être restées à jamais effusquées par le mensonge, sans que nous ayons aucun moyen de les reconnoître et de les manifester; car tant qu'elles restent cachées elles sont pour nous comme n'existant pas. Ôtez le hazard qui en fait découvrir quelque une elle continueroit d'être cachée, et qui fait combien il en reste pour qui ce hazard ne viendra jamais. Ne disons donc pas que le tems fait toujours triompher la vérité, car c'en est qui'il nous est impossible de savoir, et il est bien plus croyable qu'effaçant pas à pas toutes ses traces, il fait plus souvent triompher le mensonge, surtout quand les hommes ont intérêt à le propager. Les conjectures sur lesquelles vous croyez que le mystère de ce complot sera dévoilé me paroissent, à moi qui l'ai vu de plus près, beaucoup moins plausibles qu'à vous. La ligue est trop forte trop nombreuse trop bien liée pour pouvoir se dissoudre aisément, et tant qu'elle durera comme elle en est trop périlleux de s'en détacher pour que personne s'y hazarde sans autre intérêt que celui de la justice. De tant de fils divers qui



composent cette trame chacun de ceux qui la conduisent ne voit que celui qu'il doit gouverner, ou tout au plus ceux qui l'avoisinent. Le concours général du tour n'en a perçu que des directeurs, qui travaillent sans relâche à démêler ce qui s'embrouille, à ôter les tiraillemens les contradictions, et à faire jouer le tout d'une manière uniforme. La multitude des choses incompatibles entre elles qu'on fait dire et faire à J. J. n'est pour ainsi dire que le magasin des matériaux dans lesquels les entrepreneurs faisant un triage choisiront à loisir les choses assortissantes qui peuvent s'accorder, et rejetteront celles qui tranchent repugnent et se contredisent après qu'elles auront fait leur effet, parviendront bientôt à les faire oublier. Inventez toujours, disent-ils aux ligueurs subalternes; nous nous chargeons de choisir et d'arranger après. Leur projet est, comme je vous l'ai dit, de faire une refonte générale de toutes les anecdotes recueillies ou fabriquées par leurs satellites, et de les arranger en un corps d'histoire disposée avec tant d'art et travaillée avec tant de soin, que tout ce qui est absurde et contradictoire, loin de paraître un tissu de fables grossières, paraît l'effet de l'inconséquence de l'homme, qui avec des passions opposées et monstrueuses vouloit à la fois le blanc et le noir, et passoit sa vie à faire et défaire, faute de pouvoir accomplir ses mauvais dessein.

Cet ouvrage qu'on prépare de longue main pour le publier d'abord après la mort, doit par les pièces et les preuves dont il sera muni fixer si bien le jugement du public sur sa mémoire, que personne ne s'avise même de former là-dessus le moindre doute. On y affectera pour lui le même intérêt la même affection dont l'apparence bien ménagée a eu tant d'effet de son vivant, et pour marquer plus d'impartialité, pour lui donner comme à regret un caractère affreux on y joindra les éloges les plus outrés de sa plume et de ses talens, mais tournés de façon à le rendre encore odieux par là, comme si dire et prouver également le pour et le contre, tout persuader et ne rien croire eût été le jeu favori de son esprit. En un mot l'écrivain de cette vie, admirablement choisi pour cela, saura, comme l'Aletès du Tasse

\* Menteur adroit, savant dans l'art de nuire,  
sous la forme d'éloge habiller la Satyre.

Les livres, dites-vous transmis à la postérité déposeront en faveur de leur auteur. Le sera, je l'avoue un témoignage bien fort pour ceux qui penseront comme vous et moi sur ces livres: mais savez-vous à quel point on peut les défigurer, et tout ce qui a déjà été fait pour cela avec le plus grand succès ne prouve-t-il pas qu'on peut tout faire sans que le public le voie ou le trouve mauvais. Cet argument tiré de ces livres a toujours inquiété nos Messieurs. Ne pouvant les empêcher, et leurs plus malignes interprétations ne suffisant pas encore pour les décourager à leur gré, ils en ont entrepris la falsification, et cette entreprise qui sembloit d'abord presque impossible, est devenue par la connivence du public la plus facile exécution. L'auteur n'a fait qu'une seule édition de chaque pièce. Ces impressions éparses ont disparu de puis longtemps, et le peu d'exemplaires

\* Gran fabro di calunnia adorne in modi  
novi, che sono accusa, e paion lodi.



qui peuvent rester cachés dans quelques cabinets n'ont excité la curiosité de personne pour les comparer avec les recueils dont on affecte d'inonder le public. Tous ces recueils grossis de critiques outrageantes, de libelles venimeux, et faits avec l'unique projet de défigurer les productions de l'auteur, d'en altérer les maximes et d'en changer peu à peu l'esprit, ont été dans cette vue arrangés et falsifiés avec beaucoup d'art, d'abord seulement par des retranchemens qui, supprimant les éclaircissemens nécessaires alteroient le sens de ce qu'on laissoit, puis par d'apparentes négligences qu'on pouvoit faire passer pour des fautes d'impression, mais qui produisoient des contresens terribles et qui fidèlement transcrits à chaque impression nouvelle, sont enfin substitués par tradition ces fausses leçons aux véritables. Pour mieux réussir dans ce projet on a imaginé de faire de belles éditions qui par leur perfection typographique fissent tomber les précédentes et restassent dans les bibliothèques; et pour leur donner un plus grand crédit, on a tâché d'y intéresser l'auteur même par l'appât du gain, et on lui a fait faire pour cela par le libraire chargé de ces manœuvres des propositions assez magnifiques pour devoir naturellement le tenter. Le projet étoit d'établir ainsi la confiance du public, de ne faire passer sous les yeux de l'auteur que des épreuves correctes et de tirer à son insu des feuilles destinées pour le public, et où le texte eût été accommodé selon les vus de nos Messieurs. Rien n'eût été si facile par la manière dont il en étoit enlacé que de lui cacher ce petit manège et de le faire ainsi servir lui-même à autoriser la fraude dont il devoit être la victime, et qu'il eût ignorée, croyant transmettre à la postérité une édition fidèle de ses écrits. Mais soit dégoût, soit paresse, soit qu'il eût eu quelque ven du projet, non content de s'être refusé à la proposition, il a désavoué dans une protestation signée tout ce qu'il s'imprimeroit désormais sous son nom. L'on a donc pris le parti de se passer de lui et d'aller en avant comme il partit à son point à l'entreprise. L'Édition se fait par souscription, et s'imprime, dit-on, à Bruxelles en beau papier beau caractère belles estampes. On n'épargne rien pour la prôner dans toute l'Europe et pour en vanter sur-tout l'exactitude et la fidélité, <sup>dont on ne doutera pas plus que de la ressemblance du porteur public par l'ami Hurpe</sup> comme elle contiendra beaucoup de nouvelles pièces refondues ou fabriquées par nos Messieurs, on aura grand soin de les munir de titres plus que suffisans au près d'un public qui ne demande pas mieux que de tout croire et qui ne s'aviserait pas si tard de faire le difficile sur leur authenticité.

**R.** Mais, comment! cette déclaration de J. J. dont vous parlez, ne lui servira donc de rien pour le garantir de toutes ces fraudes, et quoiqu'il puisse dire, nos Messieurs feront passer sans obstacle tout ce qu'il leur plaira d'imprimer sous son nom?

**Le Fr.** Bien plus. Ils ont su tourner contre lui jusqu'à son désaveu. En le faisant imprimer eux-mêmes ils en ont tiré pour eux un nouvel avantage, en publiant que voyant les mauvais principes mis à découvert, et consignés dans ses écrits, il tâchoit de se disculper en rendant leur fidélité suspecte. Passant habilement sous silence les falsifications réelles, ils ont



faire entendre qu'il accusoit d'être falsifiés des passages que tout le monde sait bien ne l'être pas, et fixant toute l'attention du public sur ces passages, ils l'ont ainsi détourné de vérifier leurs infidélités. Supposez qu'un homme vous dise; J. J. dit qu'on lui a volé des poires, et il ment; car il a son compte de pommes; donc on ne lui a point volé de poires. Ils ont exactement raisonné comme ces hommes-là, et c'en sur ce raisonnement qu'ils ont persifflé sa déclaration. Ils étoient si fiers de son peu d'effet qu'en même tems qu'ils la faisoient imprimer, ils imprimoient aussi cette prétendue traduction du *l'asse-tout-express* pour la lui attribuer et qu'ils lui ont en effet attribuée sans la moindre objection de la part du public, comme si cette manière d'écrire aride et sautillante, sans harmonie et sans grace étoit en effet la sienne. De sorte que, selon eux, tous en protestant contre tout ce qui paroîtroit désormais sous son nom ou qui lui seroit attribué, il publioit néanmoins ce barbouillage non seulement sans s'en cacher, mais ayant grand peur même d'en être pas cru l'auteur, comme il paroît par la préface singulière qu'ils ont mise à la tête du livre.

Vous croyez qu'une balourdise aussi grossière, une aussi extravagante contradiction devoit ouvrir les yeux à tout le monde et revolter contre l'impudence de nos Messieurs poussés ici jusqu'à la bêtise? point du tout; en réglant leurs manœuvres sur les dispositions où ils ont mis le public, et sur l'aveugle crédulité qu'ils lui ont donnée ils ne sont pas moins fiers de réussir que s'ils agissoient avec plus de finesse. Dès qu'il s'agit de J. J. il n'en besoin de mettre ni bon sens ni vraisemblance dans les choses qu'on en débite; plus elles sont absurdes et ridicules plus on s'empresse de n'en pas douter. Si quelqu'un s'avisoit d'affirmer aujourd'hui qu'il a deux têtes, en le voyant passer demain dans la rue tout le monde lui verroit deux têtes très distinctement, et chacun seroit surpris de n'avoir pas apperçû plutôt cette monstruosité.

Nos Messieurs sentent si bien cet avantage et savent si bien s'en prévaloir qu'il entre dans leurs plus efficaces ruses d'employer des manœuvres pleines d'audace et d'impudence au point d'en être incroyables, afin que s'il les apprend et s'en plaint personne n'y veuille ajouter foi. Quand par exemple un honnête imprimeur Simon dira publiquement à tout le monde que J. J. vient souvent chez lui voir et corriger les épreuves de ses éditions frauduleuses qu'ils y font faire de ses écrits, qui en-ce qui croira que J. J. ne connoît pas l'imprimeur Simon et n'aura pas même osé parler de ces éditions quand ce discours lui revint? Quand encore on verra son nom pompeusement étalé dans les listes de souscripteurs de livres de prix, qui en-ce qui dès à présent et dans l'avenir ira s'imaginer que toutes ces souscriptions prétendues sont là mises à son insu ou malgré lui, uniquement pour lui donner un air d'opulence et de prétention qui démente le ton qu'il a pris? Et cependant.....

**R.** Je sais ce qu'il en est; car il m'a protesté n'avoir fait en sa vie qu'une seule souscription; savoir celle pour la statue de M. de Voltaire.

**Le Pr.** Hé bien, Monsieur, cette seule souscription qu'il a faite, en la seule dont on ne sait rien; car le discret d'Alembert qui l'a reçue n'en a pas fait beaucoup de bruit. Je comprends bien que cette souscription est moins une générosité qu'une vengeance, mais c'en une vengeance à la J. J. que Voltaire ne lui rendra pas.

Vous devez sentir par ces exemples que de quelque façon qu'il s'y prenne et dans aucun tems, il ne peut raisonnablement espérer que la vérité perce à son égard à travers les filets tendus autour de lui et dans lesquels, en s'y débattant, il ne



fais que s'enlacer davantage. Tous ce qui lui arrive en trop hors de l'ordre commun des choses pour pouvoir jamais être cru, et ses protestations mêmes ne feront qu'attirer sur lui les reproches d'impudence et de mensonge que méritent ses ennemis.

Donnez à J. J. un conseil, le meilleur peut-être qui lui reste à suivre, environné comme il est d'embûches et de pièges où chaque pas ne peut manquer de l'attirer; c'en de rester, s'il se peut, immobile, de ne point agir du tout\*, de n'acquiescer à rien de ce qu'on lui propose sous quelque prétexte que ce soit, et de résister même à ses propres mouvemens tant qu'il peut s'abstenir de les suivre. Sous quelque face avantageuse qu'une chose à dire ou à faire se présente à son esprit, il doit compter que, dès qu'on lui laisse le pouvoir de l'exécuter, c'en qu'on en fait d'en tourner l'effet contre lui et de le lui rendre funeste. Par exemple, pour mettre le public en garde contre les falsifications de ses livres et contre tous ces écrits Pseudonymes qu'on fait courir journellement sous son nom, qu'y avait-il de meilleur en apparence et dont on put moins abuser pour lui nuire que la déclaration dont nous venons de parler? et cependant vous seriez étonné du parti qu'on a tiré de cette déclaration pour un effet tout contraire, et il a dû sentir cela de lui-même par le soin qu'on a pris de la faire imprimer à son insu; car il n'a sûrement pas pu croire qu'on ait pris ce soin pour lui faire plaisir. L'Écrit sur le gouvernement de Pologne qu'il n'a fait que sur les plus touchantes instances, avec le plus parfait désintéressement, et par les seuls motifs de la plus pure vertu, semblaient ne pouvoir qu'honorer son auteur et le rendre respectable, quand même cet écrit n'eût été qu'un tissu d'erreurs. Si vous saviez par qui, pour qui, pour quoi cet écrit étoit sollicité, l'usage qu'on s'en empressait d'en faire, et le tour qu'on a su lui donner, vous sentiriez parfaitement combien il eût été à désirer pour l'auteur que résistant à toute ~~sa~~ cajolerie, il se refusât à l'appât de cette bonne oeuvre qui de la part de ceux qui la sollicitoient avec tant d'instances, n'avoit pour but que de la rendre pernicieuse pour lui. En un mot, s'il connoît la situation il doit, pour peu qu'il y réfléchisse, comprendre que toute proposition qu'on lui fait et quelque couleur qu'on y donne a toujours un but secret qu'on lui cache et qui l'empêcherait d'y consentir si ce but lui étoit connu. Il doit sentir surtout que le motif de faire du bien ne peut être qu'un piège pour lui de la part de ceux qui le lui proposent et pour eux un moyen réel de faire du mal à lui ou par lui pour le lui imputer ensuite; qu'après l'avoir mis hors d'état de rien faire d'utile aux autres ni à lui-même, on ne peut plus lui présenter un pareil motif que pour le tromper, qu'enfin n'étant plus dans la position en puissance de faire aucun bien, tout ce qu'il peut désormais faire de mieux est de s'abstenir tout-à-fait d'agir, de peur de mal faire sans le voir ni ~~ni~~ le vouloir; car cela lui arrivera infailliblement toutes les fois qu'il cédera aux instances.

\* Il ne m'en pas permis de suivre ce conseil en ce qui regarde la juste défense de mon honneur. Je dois jusqu'à la fin faire tout ce qui dépend de moi, sinon pour ouvrir les yeux à cette aveugle génération, au moins pour en éclairer une plus équitable. Tous les moyens pour cela me sont ôtés je le fais; mais, sans aucun espoir de succès, tous les efforts possibles quoiqu'inutiles n'en sont pas moins dans mon devoir, et je ne cesserai de les faire jusqu'à mon dernier soupir. Fay ce que doy; arrive que pourra.



✠ Cet écrit est tombé dans les mains de M. d'Alembert peu être au si-tôt qu'il en sortit des miennes, et Dieu sait quel usage il en a su faire. M. le Comte Wielhorsky m'apprit en venant me dire adieu à son départ de Paris qu'on avoit mis des horreurs de lui dans la gazette d'Hollande. A l'air donc il me dit cela, <sup>j'ai jugé</sup> en y repensant qu'il me croyoit l'auteur de l'article, et je ne doute pas qu'il n'y ait du d'Alembert dans cette affaire aussi bien que dans celle d'un certain Comte Zanolovich Dalmate, et d'un Prêtre aventurier Polonois qui a fait et fait encore mille efforts pour pénétrer chez moi. Les manœuvres de ce M. d'Alembert ne me surprennent plus, j'y suis tout accoutumé. Je ne puis assurément approuver la conduite du Comte Wielhorsky à mon égard. Mais cet article à part, que je n'entreprend pas d'expliquer, j'ai toujours regardé et je regarde encore ce seigneur Polonois comme un honnête homme et un bon patriote, et si j'avois la fantaisie et les moyens de faire insérer des articles dans les gazettes, j'aurois assurément des choses plus pressées à dire, et plus importantes pour moi, que des Satyres du Comte Wielhorsky. Le succès de toutes ces menées est un effet nécessaire du système de conduite qu'on suit à mon égard. Qu'en ce qui pourroit empêcher de réussir tout ce qu'on entreprend contre moi, donc je ne fais rien, à quoi je ne peux rien, et que tout le monde favorise?



Je ne puis que vous remercier de l'attention que vous avez eue à me faire part de vos  
travaux. Je suis très intéressé à ce que vous fassiez de la poésie, et je suis sûr que  
vous y réussirez. Je vous envoie ci-joint quelques-uns de mes poèmes, et j'espère  
qu'ils vous plairont. Je vous prie de m'écrire quand vous aurez le temps, et de  
me dire ce que vous en pensez. Je suis très à vous, et j'espère que vous  
m'écrirez bientôt.



des gens qui l'environnent et qui ont toujours leur leçon toute faite sur les choses qu'ils doivent lui proposer. Surtout qu'il ne se laisse point emouvoir par le reproche de se refuser à quelque bonne oeuvre: sûr au contraire que si c'étoit réellement une bonne oeuvre, loin de l'exhorter à y concourir, tout se réuniroit pour l'en empêcher, de peur qu'il n'en eût le mérite et qu'il n'en résultât quelque effet en sa faveur.

Par les mesures extraordinaires qu'on prend pour altérer ou défigurer ses écrits et pour lui en attribuer auxquels il n'a jamais songé, vous devez juger que l'objet de la ligue ne se borne pas à la génération présente, pour qui ces soins ne sont plus nécessaires, et puis qu'ayant sous les yeux ses livres tels à peu près qu'il les a composés, on n'en a pas tiré l'objection qui nous paroit si forte à l'un et à l'autre contre le caractère affreux qu'on prête à l'auteur; puisqu'au contraire on les a mis au rang de ses crimes, que la profession de foi du Vicaire en devenue un écrit impie, l'Ételoire un roman obscène, le Contrat social un livre séditieux. Puisqu'on veut de mettre à Paris malgré lui Pygmalion sur la scène tout exprès pour exciter ce risible scandale qui n'a fait rire personne, et dont nul n'a senti la comique absurdité: puisqu'enfin ses écrits tels qu'ils existent n'ont pas garanti leur auteur de la diffamation durant sa vie, l'en garantiront-ils mieux après sa mort, quand on les aura mis dans l'état projeté pour rendre sa mémoire odieuse, et quand les auteurs du complot auront eu tout le temps d'effacer toutes les traces de son innocence et de leur imposture? Ayant pris toutes leurs mesures en gens prévoyants qui songent à tout, auroient-ils oublié la supposition que vous faites du repentir de quelque complice, du moins à l'heure de la mort, et les déclarations incommodes qui pourroient en résulter s'ils n'y mettoient ordre? Non, Monsieur, comptez que toutes leurs mesures sont si bien prises qu'il leur reste peu de chose à craindre de ce côté-là.

Parmi les singularités qui distinguent le siècle où nous vivons de tous les autres est l'esprit méthodique et conséquemment qui depuis vingt ans dirige les opinions publiques. Jusqu'ici ces opinions erroient sans suite et sans règle au gré des passions des hommes, et ces passions diverses s'entrechoquaient sans cesse faisoient flotter le public de l'une à l'autre sans aucune direction constante. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Les préjugés eux-mêmes ont leur marche et leurs règles, et ces règles auxquelles le public est asservi sans qu'il s'en doute s'établissent uniquement sur les vœux de ceux qui le dirigent. Depuis que la secte philosophique s'est réunie en corps sous des chefs, ces chefs, par l'art de l'intrigue auquel ils se sont appliqués, devenus les arbitres de l'opinion publique, le sont par elle de la réputation, même de la destinée des particuliers, et par eux de celle de l'État. Leur essai fut fait sur J. J.; et la grandeur du succès qui dut les étonner eux-mêmes leur fit sentir jusqu'où leur crédit pouvoit s'étendre. Alors ils songèrent à s'associer des hommes puissans pour devenir avec eux les arbitres de la société; ceux surtout qui disposés comme eux aux intrigues secrètes et aux mines souterraines ne pouvoient manquer de rencontrer et d'éventer souvent les leurs. Ils leur firent sentir que travaillant de concert ils pouvoient étendre tellement leurs rameaux sous les pas des hommes, que nul ne trouveroit plus d'assise solide, et ne put marcher que sur des terrains contremînés.



Ils se donneront des chefs principaux qui de leur côté dirigeront toutes les forces publiques sur les plans convenus entre eux, rendant infailible l'exécution de tous leurs projets. Ces chefs de la ligue philosophique la méprisent et n'en sont pas estimés, mais l'intérêt commun les tient étroitement unis les uns aux autres, parce que la haine ardente et cachée en la grande passion de tous, et que par une rencontre assez naturelle cette haine commune en tombée sur les mêmes objets\*. Voilà comment le siècle où nous vivons en devenant le siècle de la haine et des secrets complots. Siècle où tout agit de concert sans affection pour personne, où nul ne tient à son parti par attachement mais par aversion du parti contraire, où pourvu qu'on fasse le mal d'autrui, nul ne se soucie de son propre bien.

*R.* C'étoit pourtant chez tous ces gens si haineux que vous trouviez pour J.J. une affection si tendre.

*Le Fr.* Ne me rappelez pas mes torts: ils étoient moins reels qu'apparens. Quoique tous ces liqueurs m'eussent fasciné l'esprit par un certain jargon papillote, toutes ces ridicules vertus si pompeusement étalées étoient presque aussi choquantes à mes yeux qu'aux vôtres. J'y sentois une sorfanterie que je ne savois pas démêler, et mon jugement subjugué mais non satisfait, cherchois les éclaircissements que vous m'avez donnés, sans savoir les trouver de lui-même.

Les complots ainsi arrangés, rien n'a été plus facile que de les mettre à exécution par des moyens apportés à cet effet. Les oracles des Grands ont toujours eu un grand crédit sur le peuple; on n'a fait qu'y ajouter un air de mystère pour les faire mieux circuler. Les philosophes, pour conserver une certaine gravité, se sont donnés en se faisant chefs de parti des multitudes de petits élèves qu'ils ont initiés aux secrets de la secte, et dont ils ont fait autant d'émisaires et d'opérateurs de sourdes iniquités, et répandant par eux les noirceurs qu'ils inventoient et qu'ils feignoient <sup>eux</sup> de vouloir cacher, ils étendoient ainsi leur cruelle influence dans tous les rangs sans en excepter les plus élevés. Pour s'attacher inviolablement leurs créations, les chefs ont commencé par les employer à mal faire, comme Catilina fit boire à ses conjurés le sang d'un homme, sur qui par ce mal où ils les avoient fait tremper ils les tenoient liés pour le reste de leur vie. Vous avez dû que la vertu n'unir les hommes que par des liens fragiles, au lieu que les chaînes du crime sont impossibles à rompre. L'expérience en est sensible dans l'histoire de J.J. Tout ce qui tenoit à lui par l'estime et la bienveillance que sa droiture et la douceur de son commerce devoit naturelle-  
ment inspirer, s'en éparpillé sans retour ou n'en resté que pour le trahir. Mais les complices de nos Messieurs n'osent jamais, ni les démasquer, quoiqu'il arrive, de peur d'être démasqués eux-mêmes, ni se détacher d'eux de peur de leur vengeance, trop bien instruits de ce qu'ils savent faire pour l'expérience. Demeurant ainsi tous unis par la crainte, plus que les bons ne le sont par l'amour, ils forment un corps indissoluble dont chaque membre ne peut plus être séparé.

Dans l'objet de disposer par leurs disciples de l'opinion publique, et

\* En ce moment la France vient de se diviser en deux partis: l'un de la cour et du Duc de Choiseul qui mène tout sous le voile des implacables ennemis. En général tout homme de parti, par cela seul ennemi de la vérité haïra tout J.J. Les Français n'ont point d'existence personnelle, ils ne pensent et n'agissent que par masses, chacun d'eux pour lui seul n'en fait rien. Or il n'y a jamais dans ces corps collectifs nul amour désintéressé pour la justice: la nature ne l'a donné que dans les individus où il est bientôt étouffé par l'esprit de ligue. On peut juger de l'équité qu'au milieu de toutes ces cabales, je dois, moi pauvre isolé, espérer de la public.



et de la réputation des hommes, ils ont assorti leur doctrine à leurs vues, ils ont fait adopter à leurs sectateurs les principes les plus propres à se les tenir — aveuglément attachés, quelque usage qu'ils en veussent faire, et pour empêcher que les directions d'une importune morale ne vinssent contrarier les leurs, ils l'ont sapée par la base en détruisant toute Religion tout libre arbitre et par conséquent tout remord, d'abord avec quelque précaution par la secrète prédication de leur doctrine, et ensuite tout ouvertement, lorsqu'ils n'ont plus eu de puissance réprimante à craindre. En paroissant prendre le contrepied des Jésuites ils ont tendu néanmoins au même but par des routes détournées, en se faisant comme eux chefs de parti. Les Jésuites se rendoient tout-puissans en exerçant l'autorité divine sur les consciences, et se faisant au nom de Dieu les arbitres du bien et du mal. Les philosophes ne pouvant usurper la même autorité se sont appliqués à la détruire, et puis en paroissant expliquer la nature à leurs dociles admirateurs et s'en faisant les supérieurs interprètes, ils se sont établis en son nom une autorité non moins absolue que celle de leurs ennemis, quoiqu'elle paroisse libre et ne régner sur les volontés que par la raison. Cette haine mutuelle étoit au fond une rivalité de puissance comme celle de Carthage et de Rome. Ces deux corps, tous deux impérieux tous deux intolérans, étoient par conséquent incompatibles, puisque le but principal de l'un et de l'autre étoit de régner despotiquement. Chacun voulant régner seul, ils ne pouvoient partager l'empire et régner ensemble; ils s'excluoient mutuellement. Le nouveau suivant plus adroitement les errements de l'autre l'a supplanté en lui débanchant ses appuis et par eux en venant à bout de le détruire. Mais on le voit déjà — marcher sur ses traces avec autant d'audace et plus de succès, puisque l'autre a toujours éprouvé de la résistance et que celui-ci n'en éprouve plus. Son intolérance plus cachée et non moins cruelle ne paroît pas exercer la même rigueur parce qu'elle ne trouve plus de rebelles. Mais s'il renaîtroit quelques vrais défenseurs du Christianisme de la tolérance et de la morale, on verroit bientôt s'élever contre eux les plus terribles persécutions: bientôt une inquisition philosophique plus cauteleuse et non moins sanguinaire que l'autre feroit brûler sans miséricorde quiconque oseroit croire en Dieu. Je ne vous déguiserai pas qu'au fond du cœur je suis resté croyant moi-même aussi bien que vous. Je pense là-dessus ainssi que J. J. que chacun en porte naturellement à croire ce qu'il desire, et que celui qui se sent digne du prix des âmes justes ne peut se passer de l'espérer. Mais sur ce point comme sur J. J. lui-même, je ne me crois point obligé de professer hautement et inutilement des sentimens qui me perdroient. Je veux tâcher d'allier la prudence avec la droiture, et ne faire ma véritable profession de foi, que quand j'y serai forcé sous peine de mensonge.

Or cette doctrine de matérialisme et d'athéisme prêchée et propagée avec toute l'ardeur des plus zélés missionnaires, n'a pas seulement pour objet de faire dominer les chefs sur leurs prosélites, mais dans les ministères secrets où ils les emploient de n'en craindre aucune indiscretion durant leur vie ni aucune repentance à leur mort. Leurs trames après le succès meurent avec leurs



complices, auxquels ils n'ont rien tant appris qu'à ne pas craindre ce Poul-Serrho des Persans objecté par J. J. à ceux qui disoient que la Religion ne faisoit aucun bien. Le dogme de l'ordre moral rétabli dans l'autre vie a fait jadis réparer bien des torts dans celle-ci, et les imposteurs ont eu dans les derniers momens de leurs complices un danger à couvrir qui souvenoit leur seroit de frein. Mais notre philosophie en délivrant ses prédicateurs de cette crainte et leurs disciples de cette obligation a détruit pour jamais tout retour au repentir. A quoi bon des révélations non moins dangereuses qu'inutiles? Si l'on meurt on ne risque rien selon eux à se taire, et l'on risque tout à parler si l'on en revient. Ne voyez-vous pas que depuis longtems on n'entend plus parler de restitutions de réparations de reconciliations au lit de mort; que tous les mourans sans repentir sans remord emportent sans effroi dans leur conscience le bien d'autrui le mensonge et la fraude dont ils la chargèrent pendant leur vie, et que serviroit même à J. J. ce repentir suppose d'un mourant, dont les tardives déclarations étouffées par ceux qui les entourent, par les prêtres mêmes qui les recevoient, devenus philosophes comme les autres, ne transpireroient jamais au dehors et ne parviendroient à la connoissance de personne? Ignorez-vous que les confesseurs sont gagnés, que les médecins sont complices, que tous les liqueurs surveillant les uns des autres forment et sont forcés de rester fidèles au complot, et qu'entourés, surtout à leur mort, aucun d'eux ne trouveroit pour recevoir sa confession, du moins à l'égard de J. J., que de faux dépositaires, qui ne s'en chargeroient que pour l'ensevelir dans un secret éternel. Ainsi toutes bouches sont ouvertes au mensonge sans que parmi les vivans et les mourans il s'en trouve désormais aucune qui s'ouvre à la vérité. Dites-moi donc quelle ressource lui reste pour triompher même à force de tems de l'imposture et se manifester au public, quand tous les intérêts concourent à la tenir cachée et qu'aucun ne porte à la révéler?

**R.** Non, ce n'en pas à moi de vous dire cela, c'en à vous-même, et ma réponse en écrit dans votre cœur. Eh dites-moi donc à votre tour quel intérêt quel motif vous a ramené de l'aversion de l'animosité même qu'on vous inspira pour J. J. à des sentimens si différens. Après l'avoir si cruellement haï quand vous l'avez cru méchant et coupable, pourquoi le plaignez-vous si sincèrement aujourd'hui que vous le jugez innocent? croyez-vous donc être le seul homme au cœur duquel parle encore la justice indépendamment de tout autre intérêt? Non, Monsieur, il en est encore et peut-être plus qu'on ne pense qui sont plutôt abusés que séduits, qui sont aujourd'hui par faiblesse et par imitation et qu'ils voyent faire à tout le monde, mais qui rendus à eux-mêmes agiroient tout différemment. J. J. lui-même pense plus favorablement que vous de plusieurs de ceux qui l'approchent; il les voit, trompés par ses soi-disans patrons, suivie sans le savoir les impressions de la haine, croyant de bonne foi suivre celle,



de la pitié. Il y a dans la disposition publique à son égard un prestige entretenu par les chefs de la ligue; s'ils se relâchoient un moment de leur vigilance, les idées envoyées par leurs artifices, ne tarderoient pas à reprendre leur cours naturel, et la tourbe elle-même ouvrant enfin les yeux, et voyant où l'on l'a conduite s'étonneroit de son propre égarement. Cela, quoique vous en disiez arrivera tôt ou tard. La question si cavalièrement décidée dans notre siècle sera mieux discutée dans un autre quand la haine dans laquelle on entretient le public cessera d'être fomentée, et quand dans des générations meilleures, celle-ci aura été mise à son prix, ses jugemens formeront des préjugés contraires; ce sera une honte d'en avoir été loué et une gloire d'en avoir été haï. Dans cette génération même il faut distinguer encore et les auteurs du complot, les directeurs des deux sexes et leurs confidens en fort petit nombre initiés <sup>peu et</sup> dans le secret de l'imposture, d'avec le public qui, trompé par eux et croyant J. J. réellement coupable, se prête sans scrupule à tous les artifices qu'ils inventent pour le rendre plus odieux de jour en jour. La conscience éteinte dans les premiers n'y laisse plus de prise au repentir. Mais l'égarement des autres en l'effet d'un prestige qui peut s'évanouir, et leur conscience rendue à elle-même peut leur faire sentir cette vérité si sûre et si simple, que la méchanceté qu'on emploie à diffamer un homme prouve que ce n'en pas pour sa méchanceté qu'il en est diffamé. Sûr que la passion et la prévention avertissent d'être entretenues, mille choses qu'on ne remarque pas au jourd'hui frapperont tous les yeux. Les éditions frauduleuses de ses écrits dont vos Messieurs attendent un si grand effet en produiront alors un tout contraire et serviront à les deceler, en manifestant aux plus stupides les perfides intentions des éditeurs. Sa vie écrite de son vivant par des traîtres en se cachant très soigneusement de lui portera tous les caractères des plus noirs libelles. Enfin tous les manèges dont il en le sujet paroît alors ce qu'ils font: c'en tout dire.

Que les nouveaux philosophes aient voulu prévenir les remords des mourans par une doctrine qui met leur conscience à son aise, de quelques poids qu'ils aient pu la charger, c'en de quoi je ne doute pas plus que vous; remarquant surtout que la prédication passionnée de cette doctrine a commencé précisément avec l'exécution du complot et paroît tenir à d'autres complots dont celui-ci ne fait que partie. Mais cet engouement d'Arthéisme en un fanatisme éphémère ouvrage de la mode <sup>et</sup> qui ~~passera~~ se détruira par elle, et l'on voit par l'emportement avec lequel le peuple s'y livre que ce n'en qu'une mutinerie contre sa conscience dont il fera le murmure avec dépit. Cette comode philosophie des heureux et des riches qui font leur paradis en ce monde, ne sauroit être longtemps celle de la multitude victime de leurs passions, et qui faute de bonheur en cette vie a besoin d'y trouver au moins l'espérance et les consolations que cette barbare doctrine leur ôte. Des hommes nourris dès l'enfance dans une intolérante impiété poussée jusqu'au fanatisme, dans un libertinage sans crainte et sans honte; une jeunesse sans discipline, des femmes sans mœurs, des peuples sans foi, des Rois sans loi sans supérieur qu'ils craignent

\* Je viens d'apprendre que la génération présente se vante singulièrement de bonnes mœurs. J'aurois dû deviner cela. Je ne doute pas qu'elle ne se vante aussi de désintéressement, de droiture, de franchise et de loyauté. C'en être aussi loin des vertus qu'il en possible que d'en perdre l'idée au point de prendre pour elles les vices contraires. Au reste, il est très-naturel qu'à force de sourdes intrigues et de noirs complots, à force de se nourrir de bile et de fiel, on perde enfin le goût des vrais plaisirs. Celui de nuire une fois goûté rend insensible à tous les autres: c'en une des punitions des méchans.



et délivrés de toute espèce de frein; tous les devoirs de la conscience anéantis, l'amour de la patrie et l'attachement au Prince éteints dans tous les cœurs, enfin nul autre lien social que la force; on peut prévoir aisément, ce me semble, ce qui doit bientôt résulter de tout cela. L'Europe en proie à des maîtres instruits par leurs instituteurs mêmes à n'avoir d'autre guide que leur intérêt ni d'autre Dieu que leurs passions; tantôt sourdement affamée, — tantôt ouvertement dévastée; par tous inondée de soldats de comédiens de filles publiques, de livres corrupteurs et de vices destructeurs, voyant naître et périr dans son sein des races indignes de vivre, sentira tôt ou tard dans les calamités le fruit des nouvelles instructions, et jugera d'elles par leurs funestes effets, prendra dans la même horreur et les professeurs et les disciples, et toutes ces doctrines cruelles qui laissent l'empire absolu de l'homme à ses sens, et bornent tout à la jouissance de cette courte vie, rendent le siècle où elles regnent aussi méprisable que malheureux.

*[The page contains dense handwritten text in a cursive script, likely from a historical manuscript. The ink is dark, and the handwriting is highly stylized and compact. The text fills most of the page area.]*



Ces sentimens innés que la nature a gravés dans tous les coeurs pour consoler l'homme dans ses misères et l'encourager à la vertu peuvent bien, à force d'ars d'intrigues et de sophismes être étouffés dans les individus, mais prompts à renaître dans les générations suivantes, ils ramèneront toujours l'homme à ses dispositions primitives, comme la semence d'un arbre greffé redonne toujours le sauvageon. Ce sentiment intérieur, que nos philosophes admettent quand il leur en commode et rejettent quand il leur en importune, perie à travers les écartés de la raison, et crie à tous les coeurs, que la justice a une autre base que l'intérêt de cette vie, et que l'ordre moral dont rien ici bas ne nous donne l'idée a son siège dans un système différent, qu'on cherche en vain sur la terre, mais où tout doit <sup>un jour</sup> être ramené\*. La voix de la conscience ne peut pas plus être étouffée dans le coeur humain que celle de la raison dans l'entendement, et l'insensibilité morale en tout aussi peu naturelle que la folie.

Ne croyez donc pas que tous les complices d'une trame execrable puissent vivre et mourir toujours en paix dans leur crime. Quand ceux qui les dirigent n'attiseront plus la passion qui les anime, quand cette passion se sera suffisamment assouvie, quand ils en auront fait perir l'objet dans les ennuis, la nature insensiblement reprendra son empire : ceux qui commirent l'iniquité en sentiront l'insupportable poids quand son souvenir ne sera plus accompagné d'aucune jouissance. Ceux qui en furent les témoins sans y tremper, mais sans la connaître, revenus de l'illusion qui les abuse attesteront ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu, ce qu'ils savent, et rendront hommage à la vérité. Tout a été mis en oeuvre pour prévenir et empêcher ce retour : mais on a beau faire, l'ordre naturel se rétablit tôt ou tard, et le premier qui soupçonnera que J. J. pourroit

\* De l'utilité de la Religion. Titre d'un beau livre à faire, et bien nécessaire. Mais ce titre ne peut être dignement rempli ni par un homme d'Eglise ni par un auteur de profession. Il faudroit un homme tel qu'il n'en existe plus de nos jours et qu'il n'en renaître de longtemps.



bien n'avoir pas été coupable sera bien près de  
 s'en convaincre et d'en convaincre s'il veut  
 les contemporains, qui, le complot et ses auteurs  
 n'existant plus, n'auront d'autre intérêt  
 que celui d'être justes et de connaître la vérité.  
 C'en alors que tous ses monuments seront  
 précieux, et que tel fait qui peut n'être  
 au jourd'hui qu'un indice incertain conduira peut  
 être jusqu'à l'évidence.

Voilà, Monsieur, à quoi tout a mi de la justice et de la vérité peut  
 sans le compromettre et doit consacrer tous les soins qui sont en son  
 pouvoir. Transmettre à la postérité des éclaircissements sur ce point c'en  
 préparer et remplir peut-être l'œuvre de la providence. Le Ciel benira,  
 n'en doutez pas, une si juste entreprise. Il en résultera pour le public  
 deux grandes leçons et dont il avait grand besoin; l'une d'avoir, et surtout  
 aux dépens d'autrui, une confiance moins téméraire dans l'orgueil du savoir  
 humain; l'autre d'apprendre par un exemple aussi mémorable à respecter  
 toujours et en tout le droit naturel, et à sentir que toute vertu qui se  
 fonde sur une violation de ce droit est une vertu fautive qui couvre  
 infailliblement quelque iniquité. Je me devoue donc à cette œuvre de justice  
 en tout ce qui dépend de moi, et je vous exhorte à y concourir, puisque  
 vous le pouvez faire sans risque, et que vous avez vu de près des multitudes de  
 faits qui peuvent éclairer ceux qui voudront un jour examiner cette  
 affaire. Nous pouvons à loisir et sans bruit faire nos recherches, les recueillir  
 y joindre nos réflexions, et reprenant autant qu'il se peut la trace de toutes ces  
 manœuvres dont nous devouons déjà les vestiges, fournir à ceux qui viendront  
 après nous un fil qui les guide dans ce labyrinthe. Si nous pouvions conférer avec  
 J. J. sur tout cela, je ne doute point que nous ne tirassions de lui beaucoup de  
 lumières qui resteraient à jamais éteintes, et que nous ne fussions surpris nous-  
 mêmes de la facilité avec laquelle quelques mots de sa part expliqueraient les  
 énigmes qui sans cela demeureraient peut-être impenetrables par l'adresse de ses  
 ennemis. Souvent dans mes entretiens avec lui, j'en ai recue de son propre mouvement  
 des éclaircissements inattendus sur des objets que j'avois mes bien différents, faute d'une  
 circonstance que je n'avois pu deviner et qui leur donnoit un tout autre aspect. Mais  
 gêné par mes engagements et forcé de supprimer mes objections, je me suis souvent refusé  
 malgré moi aux solutions qu'il sembloit m'offrir, pour ne pas paraître instruit de ce que  
 j'étois contraint de lui taire.

Si nous nous unissons pour former avec lui une société sincère et sans  
 fraude, une fois sûr de notre droiture et d'être estimé de nous, il nous ouvrira



son cœur sans peine, et recevant dans les notes les épanchemens auxquels il est naturellement si disposé, nous en pourrions tirer de quoi former de précieux mémoires dont d'autres générations sentiront la valeur, et qui du moins les mettront à portée de discuter contradictoirement des questions au jourd'hui décidées sur le seul rapport de ses ennemis. Le moment viendra, mon cœur me l'assure, où sa défense aussi périlleuse au jourd'hui qu'inutile, honorerà ceux qui s'en voudront charger et les couvrira, sans aucun risque, d'une gloire aussi belle aussi pure que la vertu généreuse en puisse obtenir ici-bas.

*Le Fr.* Cette proposition en tout à fait de mon goût, et j'y consens avec d'autant plus de plaisir que c'en peut être le seul moyen qui soit en mon pouvoir de réparer mon tort envers un infortuné persécuté, sans risque de m'en faire à moi-même. Ce n'est pas que la société que vous me proposez soit tout à fait sans péril. L'extrême attention qu'on a sur tous ceux qui lui parlent, même une seule fois, ne s'oubliera pas pour nous. Nos Messieurs ont trop vu ma répugnance à suivre leurs errements et à circonvenir comme eux un homme dont ils m'avoient fait de si affreux portraits, pour qu'ils ne soupçonnent pas tout au moins qu'ayant changé de langage à son égard j'ai vraisemblablement aussi changé d'opinion. Depuis longtems déjà, malgré toutes vos précautions et les siennes vous êtes inscrit comme suspect sur leurs registres, et je vous prévient que de manière ou d'autre vous ne tarderez pas à sentir qu'ils se sont occupés de vous. Ils sont trop attentifs à tout ce qui approche de J. J. pour que personne leur puisse échapper. Moi surtout qu'ils ont admis dans leur demi-confiance, je suis sûr de ne pouvoir approcher de celui qui en fut l'objet sans les inquiéter beaucoup: mais je tâcherai de me conduire sans fausseté de manière à leur donner le moins d'ombrage qu'il sera possible. S'ils ont quelque sujet de me craindre, ils en ont aussi de me ménager, et je me flatte qu'ils me connaissent trop d'honneur pour redouter des trahisons d'un homme qui n'a jamais voulu trahir dans les leurs.

Je ne refuse donc pas de le voir quelquefois avec prudence et précaution; il ne tiendra qu'à lui de connaître que je partage vos sentimens à son égard, et si je ne puis lui révéler les mystères de ses ennemis, il verra du moins que, forcé de me taire, je ne cherche pas à le tromper. Je concourrai de bon cœur avec vous pour dérober à leur vigilance et transmettre à de meilleurs tems les faits qu'on travaille à faire disparaître, et qui fourniront de puissans indices pour parvenir à la connaissance de la vérité. Je sais que ses papiers déposés en divers tems avec plus de confiance que de choix dans des mains qu'il crut fidèles, sont tous passés dans celles de ses persécuteurs, qui n'ont pas manqué d'aneantir ceux qui pouvoient ne leur pas convenir et d'accommoder à leur gré les autres; ce qu'ils ont pu faire à discrétion ne craignant ni examen ni vérification de la part de qui que ce fut, ni surtout de gens intéressés à découvrir et manifester la fraude. Si depuis lors il lui reste quelques papiers,



encore, on les guette pour s'en emparer au plus tard à sa mort, et par les mesures prises il en bien difficile qu'il en échappe aucun aux mains commises pour tout saisir. Le seul moyen qu'il ait de les conserver en de les déposer secrètement, s'il est possible, en des mains vraiment fidèles et sûres. Je m'offre à partager avec vous les risques de ce dépôt, et je m'engage à n'épargner aucun soin pour qu'il parvienne un jour aux yeux du public tel que je l'aurai reçu, augmenté de toutes les observations que j'aurai pu recueillir tendantes à dévoiler la vérité. Voilà tout ce que la prudence me permet de faire pour l'acquisition de ma conscience, pour l'intérêt de la justice et pour le service de votre ami.

R. / Et c'en est tout ce qu'il désire lui-même. L'espoir que sa mémoire soit rétablie un jour dans l'honneur qu'elle mérite, et que ses livres deviennent utiles par l'estime due à leur auteur en desormais le seul qui peut le flatter en ce monde. Ajoutons-y de plus la douceur de voir encore deux cœurs honnêtes et vrais s'ouvrir au sien\*. L'empêcherons-ainsi l'horreur de cette solitude où l'on se force de vivre au milieu de la gent humaine. Enfin, sans faire en sa faveur d'inutiles efforts qui pourroient causer de grands désordres et dont le succès même ne le toucheroit plus, menageons-lui cette consolation pour sa dernière heure que des mains amies lui fermeront les yeux.

\* Je n'en espère pas tant : mais un désir me reste encore. Si j'apprends un jour que ce écrit ait été lu par un homme ayant un cœur droit et un jugement sain, je n'en demande pas davantage, et je meurs content.

Fin.



## L'histoire du précédent Manuscrit.

Je ne parlerai point ici du Sujet ni de l'Objet ni de la forme de cet écrit. C'en a que j'ai fait dans l'avant-propos qui le précède : - Mais je dirai quelle étoit la destination, quelle a été la destinée, et pourquoi cette copie se trouve ici.

Je m'étois occupé durant quatre ans de ces Dialogues malgré le serrement de cœur qui ne me quittoit point en y travaillant, et je touchois à la fin de cette douloureuse tâche, sans savoir sans imaginer comment en pouvoir faire usage, et sans me résoudre sur ce que je tenterois du moins pour cela. Vingt ans d'expérience m'avoient appris quelle droiture et quelle fidélité je pouvois attendre de ceux qui m'entouroient sous le nom d'amis. Frappé surtout de l'insigne duplicité de Ducloux, que j'avois estimé au point de lui confier mes confessions, et qui du plus sacré dépôt de l'amitié n'avoit fait qu'un instrument d'imposture et de trahison, que pouvois-je attendre des gens qu'on avoit mis autour de moi depuis ce temps-là et dont toutes les manœuvres m'annonçoient si clairement les intentions ? Leur confier mon manuscrit n'étoit autre chose que vouloir le remettre moi-même à mes persécuteurs, et la manière dont j'étois enlacé ne me laissoit plus le moyen d'aborder personne autre.

Dans cette situation, trompé dans tous mes choix, et ne trouvant plus que perfidie et fausseté parmi les hommes, mon ame exaltée par le sentiment de son innocence et par celui de leur iniquité s'éleva par un élan jusqu'au siège de tout ordre et de toute vérité pour y chercher les ressources que je n'avois plus ici bas. Ne pouvant plus me confier à aucun homme qui ne me trahit, je résolus de me confier uniquement à la providence et de remettre à elle seule l'entière disposition du dépôt que je desirois laisser en de sûres mains.

J'imaginai pour cela de faire une copie au net de cet écrit et de la déposer dans une Eglise sur un autel ; et pour rendre cette démarche aussi solennelle qu'il m'étoit possible, je choisis le grand autel de notre Dame de Paris, sachant bien que par tous ailleurs mon dépôt seroit plus aisément caché et détourné par les Curés ou les Moines, et tomberoit infailliblement dans les mains de mes ennemis, au lieu qu'il pouvoit arriver que le bruit de cette action fit parvenir mon manuscrit jusques sous les yeux du Roi, ce qui étoit tout ce que je pouvois désirer de plus favorable, et qui ne pouvoit jamais arriver en m'y prenant de toute autre façon.

Tandis que je travaillois à transcrire au net mon écrit, je méditois sur les moyens d'exécuter mon projet, ce qui n'étoit pas fort facile, et



Sur tout pour un homme aussi timide que moi. Je pensoai qu'un samedi, jour auquel toutes les semaines on va chanter devant l'autel de Notre Dame un motet durant lequel le Choeur reste vuide, seroit le jour auquel j'aurois le plus de facilité d'y entrer, d'arriver jusqu'à l'autel et d'y placer mon dépôt. Pour combiner plus sûrement ma démarche j'allai plusieurs fois de loin en loin examiner l'état des choses et la disposition du Choeur et de ses avenues; car ce que j'avois à redouter étoit d'être retenu au passage, sur des lors que mon projet étoit manqué. Enfin mon Manuscrit étant prêt, je l'enveloppai, et j'y mis la suscription suivante.

"Dépôt remis à la Providence

"Protecteur des opprimés, Dieu de justice et de vérité, reçois ce dépôt —  
 "que remet sur ton Autel et confie à ta providence un étranger infortuné,  
 "seul sans appui sans défenseur sur la terre, outragé moqué diffamé  
 "trahi de toute une génération, chargé depuis quinze ans à l'encre de  
 "traitemens pires que la mort et d'indignités inouïes jusqu'ici parmi les  
 "humains, sans avoir pu jamais en apprendre au moins la cause. Toute  
 "explication m'en refusée, toute communication m'en ôtée; je n'attends  
 "plus des hommes, aigris par leur propre injustice, qu'affronts mensonges  
 "et trahisons. Providence éternelle, mon seul espoir est en toi: daigne  
 "prendre mon dépôt sous ta garde, et le faire tomber en des mains jeunes  
 "et fidèles qui le transmettent exempt de fraude à une meilleure  
 "génération; qu'elle apprenne en déplorant mon sort comment fut  
 "traité par celle-ci un homme sans fiel et sans fard, ennemi de l'injustice,  
 "mais patient à l'endurer, et qui jamais n'a fait ni voulu ni rendu de mal  
 "à personne. Nul n'a droit, je le sais, d'espérer un miracle, pas même  
 "l'innocence opprimée et méconnue. Puisque tout doit rentrer dans —  
 "l'ordre un jour, il suffit d'attendre. Si donc mon travail est perdu, s'il  
 "doit être livré à mes ennemis et par eux détruit ou défiguré, comme  
 "cela paroît inévitable, je n'en compterai pas moins sur ton oeuvre,  
 "quoique j'en ignore l'heure et les moyens, et après avoir fait, comme je  
 "l'ai dû, tous mes efforts pour y concourir, j'attends avec confiance, je  
 "me repose sur ta justice et me résigne à ta volonté. .j. "

Au verso du titre et avant la première page étoit écrit ce qui suit.

"Quique vous soyez, que le Ciel a fait l'arbitre de cet écrit, quelque  
 "usage que vous ayez résolu d'en faire, et quelque opinion que vous  
 "ayez de l'Auteur, cet auteur infortuné vous conjure par vos entrailles  
 "humaines et par les angoisses qu'il a souffertes en l'écrivant, de n'en  
 "disposer qu'après l'avoir lu tout entier. Songez que cette grâce que vous  
 "demande un cœur brisé de douleur en un devoir d'équité que le Ciel  
 "vous impose."

Tout cela fait, je pris sur moi mon paquet, et je me rendis le



Samedi 24 février 1776 sur les deux heures à Notre-Dame dans l'intention d'y présenter le même jour mon offrande.

Je voulus entrer par une des petites portes latérales, par laquelle je comptois pénétrer dans le Choeur. Surpris de la trouver fermée, j'allai passer plus bas par l'autre porte latérale qui donne dans la nef. En entrant, mes yeux furent frappés d'une grille que je n'avois jamais remarquée, et qui séparoit la nef de la partie des bas côtés qui entoure le chœur. Les portes de cette grille étoient fermées, de sorte que cette partie des bas-côtés de laquelle je viens de parler étoit vuide, et qu'il m'étoit impossible d'y pénétrer. Au moment où j'aperçus cette grille, je fus saisi d'un vertige comme un homme qui tombe en apoplexie, et ce vertige fut suivi d'un bouleversement dans tout mon être, tel que je ne me souviens pas d'en avoir éprouvé jamais un pareil. L'Eglise me parut avoir tellement changé de forme que, doutant si j'étois bien dans Notre-Dame, je cherchois avec effort à me reconnoître et à discerner mieux ce que je voyois. Depuis trente six ans que je suis à Paris, j'étois venu fort souvent et en divers tems à Notre-Dame, j'avois toujours vu le passage autour du Chœur ouvert et libre, et je n'y avois même jamais remarqué ni grille ni porte, autant qu'il peut m'en souvenir. D'autant plus frappé de ce obstacle imprévu que je n'avois dit mon projet à personne, je crus dans mon premier transports voir concourir le Ciel-même à l'iniquité des hommes, et le mur muré d'indignation qui m'échappa ne peut être conçu que par celui qui sauroit se mettre à ma place, ni excusé que par celui qui fait lire au fond des cœurs.

Je sortis rapidement de cette Eglise, résolu de n'y rentrer de mes jours, et me livrant à toute mon agitation, je courus tout le reste du jour errant de toutes parts, sans savoir ni où j'étois ni où j'allois, — jusqu'à ce que, n'en pouvant plus, la lassitude et la nuit me forcèrent de rentrer chez moi rendu de fatigue et presque hébété de douleur.

Revenu peu à peu de ce premier saisissement, je commençai de réfléchir plus posément à ce qui m'étoit arrivé, et par ce tour d'esprit qui m'est propre aussi prompt à me consoler d'un malheur arrivé qu'à m'effrayer d'un malheur à craindre, je ne tardai pas d'envisager d'un autre oeil le mauvais succès de ma tentative. J'avois dit dans ma suscription que je n'attendois pas un miracle, et il étoit clair néanmoins qu'il en auroit fallu un pour faire réussir mon projet. Car l'idée que mon Manuscrit parviendrait directement au Roi, et que ce jeune Prince prendrait lui-même la peine de lire ce long écrit, cette idée, dis-je, étoit si romanesque et si folle\* que je m'étonnois moi-même d'avoir à mon

\* Cette idée et celle du dépôt sur l'autel m'étoient venues durant la vie de Louis quinze et alors elle étoit un peu moins ridicule.



âge pu m'en berer un moment. Avois-je pu douter que quand même le bruit de ma démarche auroit fait arriver mon dépôt jusqu'à la Cour, ce n'eût été que pour y tomber, non dans les mains du Roi, mais dans celles de mes plus malins persecuteurs ou de leurs amis, et par conséquent pour être, ou tout à fait déprimé, ou défiguré selon leurs vices pour le rendre funeste à ma mémoire? Enfin le mauvais succès de mon projet, dont je m'étais si fort affecté, me parut à force d'y réfléchir un bienfait de la providence qui m'avoit empêché d'accomplir un dessein si contraire à mes intérêts; je trouvais que c'était un grand avantage que mon manuscrit me fût resté pour en disposer plus sagement, et voici l'usage que je résolus d'en faire.

Je venois d'apprendre qu'un homme de lettres de ma plus ancienne connoissance, avec lequel j'avois eu quelques liaisons, que je n'avois point cessé d'estimer, et qui passoit une grande partie de l'année à la campagne, étoit à Paris depuis peu de jours. Je regardai la nouvelle de son retour comme une direction du Ciel qui m'indiquoit le vrai dépositaire de mon manuscrit. Cet homme étoit, il en étoit, philosophe, Auteur, Académicien, et d'une province dont les habitants n'ont pas une grande réputation de droiture: mais que faisoient tous ces préjugés contre un point aussi bien établi que sa probité l'étoit dans mon esprit? L'exception, d'autant plus honorable qu'elle étoit rare ne faisoit qu'augmenter ma confiance en lui, et quel plus digne instrument la providence pouvoit-elle choisir de son oeuvre que la main d'un homme vertueux?

Je me détermine, je cherche sa demeure: Enfin je la trouve, et non sans peine. Je lui porte mon manuscrit, et je le lui remets avec un transport de joie, avec un battement de coeur, qui fut peut-être le plus digne hommage qu'un mortel ait pu rendre à la vertu. Sans savoir encoire de quoi il s'agissoit il me dit en le recevant qu'il ne feroit qu'un bon et honnête usage de mon dépôt: l'opinion que j'avois de lui me rendoit cette assurance très superflue.

Quinze jours après je retourne chez lui, fortement persuadé que le moment étoit venu où le voile de ténèbres qu'on tient depuis vingt ans sur mes yeux alloit tomber, et que de manière ou d'autre j'aurois de mon dépositaire des éclaircissements qui me paroissent nécessairement devoir suivre de la lecture de mon manuscrit. Rien de ce que j'avois prévu n'arriva. Il me parla de cet écrit comme il m'auroit parlé d'un ouvrage de littérature que je l'aurois prié d'examiner pour m'en dire son sentiment: il me parla de transpositions à faire pour donner un meilleur ordre à mes matières, mais il ne me dit rien de l'effet qu'avoit produit sur lui mon écrit ni du jugement qu'il portoit de l'Auteur. Il me proposa seulement de faire lui-même une édition correcte de mes écrits en me demandant mes directions pour cela. Cette même proposition qui m'a été faite et même avec opiniâtreté par tous ceux qui m'ont entouré me fit penser que leurs dispositions et les siennes étoient les mêmes.



Voyant ensuite que sa proposition ne me plaisait point, il offrit de me rendre mon dépôt. Sans accepter cette offre je le priai seulement de le remettre à quelqu'un plus jeune que lui, qui put survivre assez et à moi et à mes persécuteurs pour pouvoir le publier un jour sans crainte d'offenser personne. Il s'attacha singulièrement à cette dernière idée, et il m'a paru, par la suscription qu'il a faite pour l'enveloppe du paquet et qu'il m'a communiquée, qu'il portait tous ses soins à faire en sorte comme je l'en avais prié que mon manuscrit ne fut point imprimé avant la fin du siècle présent. Quant à ma principale intention, qui étoit qu'après ce terme l'écrit fut fidèlement imprimé et publié, j'ignore ce qu'il a fait pour la remplir.

Depuis lors j'ai cessé d'aller chez lui. Il m'a fait deux ou trois visites que nous avons eu bien de la peine à remplir de quelques mots indifférens, moi n'ayant plus rien à lui dire, et lui ne voulant me rien dire du tout.

Sans porter un jugement décisif sur mon dépositaire je sentis que j'avois manqué mon but et que vraisemblablement j'avois perdu mes peines et mon dépôt. Mais je ne perdis point encore courage. Je me dis que mon mauvais succès venoit de mon mauvais choix, qu'il falloit être bien aveugle et bien prévenu pour me confier à un François, trop jaloux de l'honneur de sa nation pour en manifester l'iniquité, à un homme de lettres, à un philosophe à un académicien, trop jaloux de l'intérêt du corps pour en dévoiler la ténacité, à un homme âgé trop prudent trop circonspect pour s'échauffer pour l'amour de la justice et pour l'intérêt d'un opprimé. Quand j'aurois cherché tout exprès le dépositaire le moins propre à remplir mes vœux, je n'aurois pu mieux choisir. C'en étoit donc ma faute si j'ai mal réussi, mon succès ne dépend que d'un meilleur choix.

Bercé de cette nouvelle espérance, je me remis à transcrire et mettre au net avec une nouvelle ardeur. Tandis que je vaquois à ce travail, un jeune Anglois que j'avois eu pour voisin à Woolton passa par Paris revenant d'Italie, et me vint voir. Je fis comme tous les malheureux, qui voyent dans tout ce qui leur arrive une expresse direction du sort. Je me dis : voilà le dépositaire que la providence m'a choisi; c'est elle qui me l'envoie, elle n'a rebuté mon choix que pour m'amener au bien. Comment avois-je pu ne pas voir que c'étoit un étranger un jeune homme qu'il me falloit, hors du tissu des Auteurs, loin des intrigans de ce pays, sans intérêt de me nuire et sans passion contre moi! Tout cela me parut si clair que, croyant voir le doigt de Dieu dans cette occasion fortuite, je me pressai de la saisir. Malheureusement ma nouvelle copie n'étoit pas avancée; mais je me hâtai de lui remettre ce qui étoit fait, renvoyant à l'année prochaine à lui remettre le reste, si, comme je n'en doutois pas, l'amour de la vérité lui donnoit le zèle de revenir le chercher.



Depuis son départ de nouvelles réflexions ont jeté dans mon esprit des doutes sur la sagesse de ce nouveau choix. Je n'ai point trouvé dans la manière dont ce jeune homme receut mon dépôt ni dans tout ce qu'il me dit en me quittant le ton d'un homme qui eut senti le prix de ma confiance et qui en eut été touché. Je savois qu'il avoit des liaisons dans la ligue dont je suis l'objet; je trouvois plus de cajolerie que de vrais sentimens dans la façon dont il s'étoit conduit avec moi, et je m'accusois de folie d'avoir été me confier à un Anglois, nation personnellement animée contre moi, et dont on n'a jamais cité aucun acte de justice contre son propre intérêt. D'ailleurs pourquoi m'étoit-il venu voir, pourquoi ses petites attentions mignardes? Cela seul ne devoit-il pas me le rendre suspect, ~~je~~ pouvois-je ignorer que depuis longtemps on ne laisse approcher de moi personne qui ne soit expressément envoyé, et que me confier aux gens qui m'entourent c'en me livrer à mes ennemis. Pour trouver un confident fidèle, il auroit fallu l'aller chercher loin de moi, parmi ceux dont je ne pouvois approcher? Mon espérance étoit donc vaine, toutes mes mesures étoient fausses, tous mes soins étoient inutiles, et je devois être sûr que l'usage le moins criminel que feroient de mon dépôt ceux à qui je l'allois ainsi confier seroit de l'aneantir.

Cette idée me suggéra une nouvelle tentative dont j'attendis peu d'effet. Ce fut d'écrire une espèce de billet circulaire adressé à la Nation françoise, d'en faire plusieurs copies et de les distribuer aux promenades et dans les rues aux inconnus dont la physionomie me plaisoit le plus. Je ne manquai pas d'argumenter à ma mode en faveur de cette nouvelle résolution. On ne me laisse de communication me disois-je qu'avec des gens apportés par mes persécuteurs. Me confier à quelqu'un qui m'approche n'en est autre chose que me confier à eux. Du moins parmi les inconnus il peut s'en trouver qui soient de bonne foi. Mais quiconque vient chez moi n'y vient qu'à mauvaise intention; je dois être sûr de cela.

Je fis donc mon petit écrit en forme de billet, et j'eus la patience d'en tirer un grand nombre de copies. Mais pour en faire la distribution j'éprouvai un obstacle que je n'avois pas prévu dans le refus de le recevoir par ceux à qui je le présentais. La suscription étoit: A tout François aimant encor la justice et la vérité. Je n'imaginois pas que sur cette adresse aucun l'osât refuser; presque aucun ne l'accepta. Tous après avoir lu l'adresse me déclarèrent avec une ingénuité qui me fit rire au milieu de ma douleur, qu'il ne s'adressoit pas à eux. Vous avez raison leur disois-je en le reprenant; je vois bien que je m'étois trompé. Voilà la seule parole franche que depuis quinze ans j'aie obtenue d'aucune bouche françoise.

Conduit aussi par ce côté je ne me rebutai pas encore. J'envoyai des copies de ce billet en réponse à des lettres d'inconnus qui vouloient à toute force venir chez moi, et je crus faire merveille en mettant au prix d'une réponse décisive à ce même billet l'acquiescement à leur fantaisie. J'en remis deux ou trois autres aux personnes qui m'accostèrent ou qui me venoient voir. Mais tout cela ne me produisoit que des réponses amphigouriques et



normandes qui m'attestoient dans leurs auteurs une fausseté à toute épreuve.

Ce dernier mauvais succès, qui devoit mettre le comble à mon desespoir, me m'affecta point comme les précédens. En m'apprenant que mon sort étoit sans retour, il m'apparut à ne plus lutter contre la nécessité; un passage de l'Emile que je me rappelai me fit rentrer en moi-même et m'y fit trouver ce que j'avois cherché vainement au dehors. Quel mal t'a fait ce complot? Que t'a-t-il ôté de toi? Quel membre t'a-t-il mutilé? quel crime t'a-t-il fait commettre? Tant que les hommes n'arracheront pas de ma poitrine le cœur qu'elle enferme pour y substituer, moi vivant, celui d'un malhonnête homme, en quoi pourrions-ils changer altérer détériorer mon être? Ils auront beau faire un Jean Jacques à leur mode, Rousseau restera toujours le même en dépit d'eux.

N'ai-je donc connu la vanité de l'opinion que pour me remettre sous son joug aux dépens de la paix de mon âme et du repos de mon cœur? Si les hommes veulent me voir autre que je ne suis, que m'importe? L'essence de mon être est-elle dans leurs regards? S'ils abusent et trompent sur mon compte les générations suivantes, que m'importe encore? Je n'y ferai plus pour être victime de leurs erreurs. S'ils empoisonnent et tournent à mal tout ce que le desir de leur bonheur m'a fait dire et faire d'utile, c'est à leur dam et non pas au mien. Emportant avec moi le témoignage de ma conscience je trouverai en dépit d'eux le dédomagement de toutes leurs indignités. S'ils étoient dans l'erreur de bonne foi, je pourrais en me plaignant les plaindre encore et gémir sur eux et sur moi; mais quelle erreur peut excuser un système aussi exécrable que celui qu'ils suivent à mon égard avec un zèle impossible à qualifier? Quelle erreur peut faire traiter publiquement en scélérats convaincus le même homme qu'on empêche avec tant de soin d'apprendre au moins de quoi on l'accuse. Dans le raffinement de leur barbarie ils ont trouvé l'art de me faire souffrir une longue mort en me tenant enterré tout vif. S'ils trouvent ce traitement doux, il faut qu'ils aient des âmes de fange, s'ils le trouvent aussi cruel qu'il l'est, les Phalaris les Agatocles ont été plus de bonnaires qu'eux. J'ai donc eu tort d'espérer les ramener en leur montrant qu'ils se trompent; ce n'est pas de cela qu'il s'agit, et quand ils se tromperont sur mon compte, ils ne peuvent ignorer leur propre iniquité. Ils ne sont pas injustes et méchans envers moi par erreur, mais par volonté. Ils le sont parce qu'ils veulent l'être, et ce n'est pas à leur raison qu'il faudroit parler, mais à leurs cœurs dépravés par la haine. Toutes les preuves de leur injustice ne feront que l'augmenter; elle sera en un grief de plus qu'ils ne me pardonneront jamais.

Mais c'en est encore plus à tort que je me suis affecté de leurs outrages au point d'en tomber dans l'abattement et presque dans le desespoir; comme s'il étoit au pouvoir des hommes de changer la nature des choses et de m'ôter les consolations dont rien ne peut se priver. Et pourquoi donc est-il nécessaire à mon bonheur éternel qu'ils me connaissent et me rendent justice? Le Ciel n'a-t-il donc nul autre moyen de rendre mon âme heureuse et de la dédomager des maux qu'ils m'ont fait souffrir injustement? Quand la mort m'aura tiré de leurs mains j'aurai-je eu m'inquiéterai-je de savoir ce qui se passe encore à mon égard sur la terre? A l'instant que la barrière de l'éternité



S'ouvrira devant moi tout ce qui est en deca disparaîtra pour jamais, et si je me souviens alors de l'existence du genre humain il ne sera pour moi dès cet instant même que comme n'existant déjà plus.

J'ai donc enfin pris mon parti tout à fait, détaché de tout ce qui tient à la terre et des innombrables jugemens des hommes, je me résigne à être à jamais défigurée parmi eux, sans en moins compter sur le prix de mon innocence et de ma souffrance. Ma félicité doit être d'un autre ordre, ce n'en plus chez eux que je dois la chercher, et il n'en pas plus en leur pouvoir de l'empêcher que de la connaître. Destinée à être dans cette vie la proie de l'erreur et du mensonge, j'attends l'heure de ma délivrance et le triomphe de la vérité sans les plus chercher parmi les mortels. Dégagé désormais de toute affection terrestre et délivré même de l'inquiétude de l'espérance ici bas, je ne vois plus de prise par laquelle ils puissent encore troubler le repos de mon cœur. Je ne reprimerai jamais le premier mouvement d'indignation démentie, de colère, et même je n'y tâche plus, mais le calme qui succède à cette agitation passagère en un état permanent dont rien ne peut plus me tirer.

L'espérance éteinte étouffe bien le désir, mais elle n'aneantit pas le devoir, et je veux jusqu'à la fin remplir le mien dans ma conduite avec les hommes. Je suis désormais de vains efforts pour leur faire connaître la vérité qu'ils sont déterminés à rejeter toujours. Mais je ne le suis pas de leur laisser autant qu'il dépend de moi les moyens d'y revenir, et c'en le dernier usage qui me reste à faire de cet écrit. En multiplier incessamment les copies pour les déposer ainsi ça et là dans les mains des gens qui m'approchent. Seroit excéder inutilement mes forces, et je ne puis raisonnablement espérer que de toutes ces copies ainsi dispersées une seule parvienne entière à sa destination. Je vais donc me borner à une douzaine j'offrirai la lecture à ceux des gens qui m'approchent que je croirai les moins injustes, les moins prévenus, ou qui quoique liés avec mes persécuteurs me paroîtront néanmoins avoir encore du ressort dans l'âme et pouvoir être quelque chose pour eux-mêmes. Tous, je n'en doute pas, resteront sourds à mes raisons, insensibles à ma destinée, au vrai caché et faux qu'au paravain. C'en un parti puis universellement et sans retour, surtout par ceux qui m'approchent. Je fais tout cela d'avance, et je ne m'en tiens pas moins à cette dernière résolution, parce qu'elle en le seul moyen qui reste en mon pouvoir de favoriser l'œuvre de la providence, et d'y mettre la possibilité qui dépend de moi. Peut ne m'écouter, l'expérience m'en a convaincue, mais il n'en pas impossible qu'il s'en trouve un qui m'écoute et il en désormais impossible que les yeux des hommes s'ouvrent d'eux-mêmes à la vérité. C'en en assez pour m'imposer l'obligation de la tentative sans en espérer aucun succès. Si je me contente de laisser cet écrit après moi, cette proie n'échappera pas aux mains de rapine qui n'attendent que ma dernière heure pour tout saisir et brûler ou falsifier. Mais si parmi ceux qui m'auront lu il se trouve un seul cœur d'homme ou seulement un esprit vraiment sensé, mes persécuteurs



auroient perdu leurs peines et bientôt la vérité perirait aux yeux du public. La certitude, si le bonheur inespéré m'arrive de ne pouvoir m'y tromper un moment m'encourage à ce nouvel essai. Je fais d'avance quel ton tous prendront après m'avoir lu. Le ton sera le même qu'auparavant, ingénue, patelin, benevole; ils me plaindront beaucoup de voir si noir ce qui est si blanc, car ils ont tous la candeur des Cygnes; mais ils ne comprennent rien à tout ce que j'ai dit-là. Ceux-ci, jugés à l'instant, ne me surprendront point du tout et me fâcheront très peu: Mais si contre toute attente il s'en trouve un que la solidité de mes raisons frappe et qui commence à soupçonner la vérité, je ne resterai pas un moment en doute sur cet effet, et j'ai le signe assuré pour le distinguer des autres, quand même il ne voudrait pas s'ouvrir à moi. C'en est de celui-là que je ferai mon dépositaire sans même examiner si je dois compter sur sa probité: car je n'ai besoin que de son jugement pour l'intéresser à m'être fidèle. Il sentira qu'en supprimant mon dépôt il n'en tire aucun avantage, qu'en le livrant à mes ennemis il ne leur livre que ce qu'ils ont déjà, qu'il ne peut par conséquent donner un grand prix à cette trahison, ni tard ou tard éviter par elle le juste reproche d'avoir fait une vilaine action. Au lieu qu'en gardant mon dépôt il reste toujours le maître de le supprimer quand il voudra, et peut un jour, si des révolutions assez naturelles changent les dispositions du public, se faire un honneur infini, et tirer de ce même dépôt un grand avantage dont il se prive en le sacrifiant. S'il sait prévoir et s'il peut attendre, il doit en raisonnant bien m'être fidèle. Je dis plus; quand même le public persisterait toujours dans les mêmes dispositions où il en est à mon égard, encore un mouvement très naturel le portera-t-il tôt ou tard à désirer de savoir au moins ce que J. J. auroit pu dire si on lui eût laissé la liberté de parler. Que mon dépositaire se montre et leur dise alors; vous voulez donc savoir ce qu'il auroit dit; H'é bien le voilà. \* Sans prendre mon parti sans vouloir défendre ma cause ni ma mémoire, il peut en se faisant mon simple rapporteur et restant au surplus dans l'opinion de tout le monde, jeter cependant un nouveau jour sur le caractère de l'homme jugé: car c'est toujours un trait de plus à son portrait de savoir comment un pareil homme osa parler de lui-même.

Si parmi mes lecteurs je trouve ce homme sensé disposé pour son propre avantage à m'être fidèle, je suis déterminé à lui remettre non seulement cet écrit, mais aussi mes confessions et tous les papiers qui restent entre mes mains et desquels on peut tirer un jour de grandes lumières sur ma destinée, puisqu'ils contiennent des anecdotes des explications et des faits que

\* La première condition requise pour répondre à une accusation en sans contredire de la connaître. Moi je me suis vu forcé de répondre <sup>avoir pu jamais</sup> sans savoir à quoi. En me parlant toujours comme à un honnête homme <sup>homme</sup> on me traite publiquement comme un scélérat. Cette étrange et innombrable position ne doit jamais être oubliée, et je crois qu'elle suffira seule pour décider la question chez tout homme qu'on n'aura pas jeté dans le délire, et qui ne sera ni passionné ni fou.



nul autre homme que moi ne peut donner, et qui sont les faibles clefs de beaucoup d'enigmes qui sans cela resteront à jamais inexplicables.

Si ce homme ne se trouve point, il est possible au moins que la mémoire de cette lecture restée dans l'esprit de ceux qui l'auront faite, réveille un jour en quelqu'un d'eux quelque sentiment de justice et de commisération, quand, longtemps après ma mort, le délire public commencera de s'affaiblir. Alors ce souvenir peut produire en son ame quelque heureux effet que la passion qui les anime arrête de mon vivant, et il n'en faut pas davantage pour commencer l'œuvre de la providence. Je profiterai donc des occasions de faire connaître cet écrit si je le trouve, sans en attendre aucun succès. Si je trouve un dépositaire que j'en puisse raisonnablement charger, je le ferai, regardant néanmoins mon dépôt comme perdu et m'en consolant d'avance. Si je n'en trouve point, comme je m'y attend, je continuerai de garder ce que je lui aurois remis, jusqu'à ce qu'à ma mort, si ce n'en pleust mes persécuteurs s'en fassent. Le destin de mes papiers que je vois inévitable ne m'allarme plus. Quoi que fassent les hommes, le Ciel à son tour fera son œuvre. J'en ignore le temps, les moyens, l'espèce. Ce que je fais, c'en que l'arbitre suprême en puisse être juste, que mon ame en soit innocente, et que je n'ai pas mérité mon sort. Cela me suffit. Ceder désormais à ma destinée, sans plus m'obstiner à lutter contre elle, laisser mes persécuteurs disposer à leur gré de leur proie, rester leur jouet sans aucune résistance durant le reste de mes vieux et tristes jours, leur abandonner même l'honneur de mon nom et ma réputation dans l'avenir s'il plaît au Ciel qu'ils en disposent sans plus m'affecter de rien quoiqu'il arrive, c'en ma dernière résolution. Que les hommes fassent désormais tout ce qu'ils voudront, après avoir fait moi ce que j'ai dû, ils auront beau tourmenter ma vie, ils ne m'empêcheront pas de mourir en paix.



## Copie

du billet circulaire dont il est parlé dans l'écriv précédent.

=

François ! Nation jadis aimable et douce, qu'êtes-vous devenus ? Que vous êtes changés pour un étranger infortuné, seul, à votre merci, sans appui sans défenseur, mais qui n'en sauroit pas besoin chez un peuple juste ; pour un homme sans fard et sans fiel, ennemi de l'injustice, mais patient à l'endurer, qui jamais n'a fait ni voulu ni rendu de mal à personne, et qui depuis quinze ans plongé traîné par vous dans la fange de l'opprobre et de la diffamation, se voit se sent charger à l'envi de d'indignités inouïes jusqu'ici parmi les humains, sans avoir pu jamais en apprendre au moins la cause ! C'en est donc là votre franchise votre douceur votre hospitalité ! Quittez ce vieux nom de Français, il doit trop vous faire rougir. Le persécuteur de Job auroit pu beaucoup apprendre de ceux qui vous guident dans l'art de rendre un mortel malheureux. Ils vous persuadent, je n'en doute pas, ils vous ont prouvé même, comme cela est toujours facile en se cachant de l'accusé que je méritois ces traitements indignes, pires une fois que la mort. En ce cas je dois me résigner ; car je n'attends ni ne veux d'eux ni de vous aucune grâce ; mais ce que je veux, et qui m'en dû, tout au moins, après une condamnation si cruelle et si infamante, c'est qu'on m'apprenne enfin quels sont mes crimes et comment et par qui j'ai été jugé.

Pourquoi faut-il qu'un scandale aussi public soit pour moi seul un mystère impénétrable. A quoi bon tant de machines de ruses de trahisons de mensonges pour cacher au coupable ses crimes, qu'il doit savoir mieux que personne s'il en a commis ? Que si, pour des raisons qui me passent, persistent à m'ôter un droit <sup>\*</sup> dont on ne lui a privé jamais aucun criminel, vous avez résolu d'abréger le reste de mes tristes jours d'angoisses de dévotions d'opprobres, sans vouloir que je sache pourquoi, sans daigner écouter mes griefs mes raisons mes plaintes, sans me permettre même de parler <sup>\*</sup>, j'élèverai au Ciel pour toute défense un cœur sans fraude et

\* Quel homme de bon sens verra jamais qu'une aussi criante violation de la loi naturelle et du droit des gens puisse avoir pour principe une vertu ? S'il est permis de dépouiller un mortel de son état d'homme, ce ne peut être qu'après l'avoir jugé, mais non pour le juger. Je vois beaucoup d'ordres exécutifs, mais je n'ai point aperçu de juge. Si tels sont les préceptes d'équité de la philosophie moderne, malheur sous ses auspices au faible innocent et simple, honneur et gloire aux intrigans cruels et rusés !

\* De bonnes raisons doivent toujours être écoutées, surtout de la part d'un accusé qui se défend ou d'un opprimé qui se plaint, et si je n'ai rien de solide à dire que ne me laisse-t-on parler en liberté ! C'en est le plus sûr moyen de dévier tout à fait ma cause et de justifier pleinement mes accusateurs. Mais tant qu'on m'en empêchera de parler ou qu'on refusera de m'entendre, qui pourra jamais sans témérité prononcer que je n'aie rien à dire ?

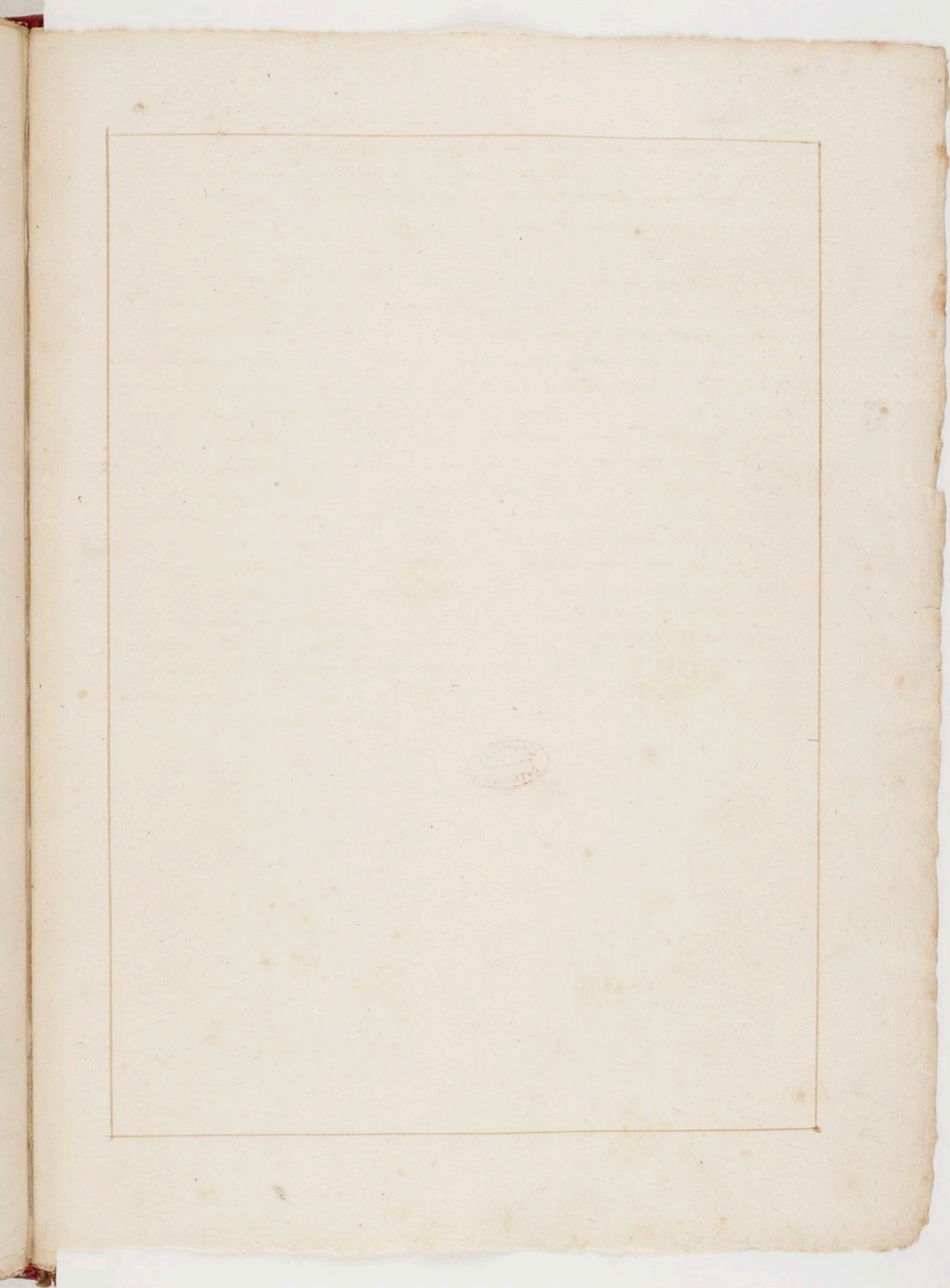


des mains pures de tout mal, lui demandant, non, peuple cruel, qu'il me venge et vous punisse, (Ah qu'il éloigne de vous tout malheur et toute erreur!) Mais qu'il ouvre bientôt à ma vieillesse un meilleur asyle où vos outrages ne m'atteignent plus. *BB.*

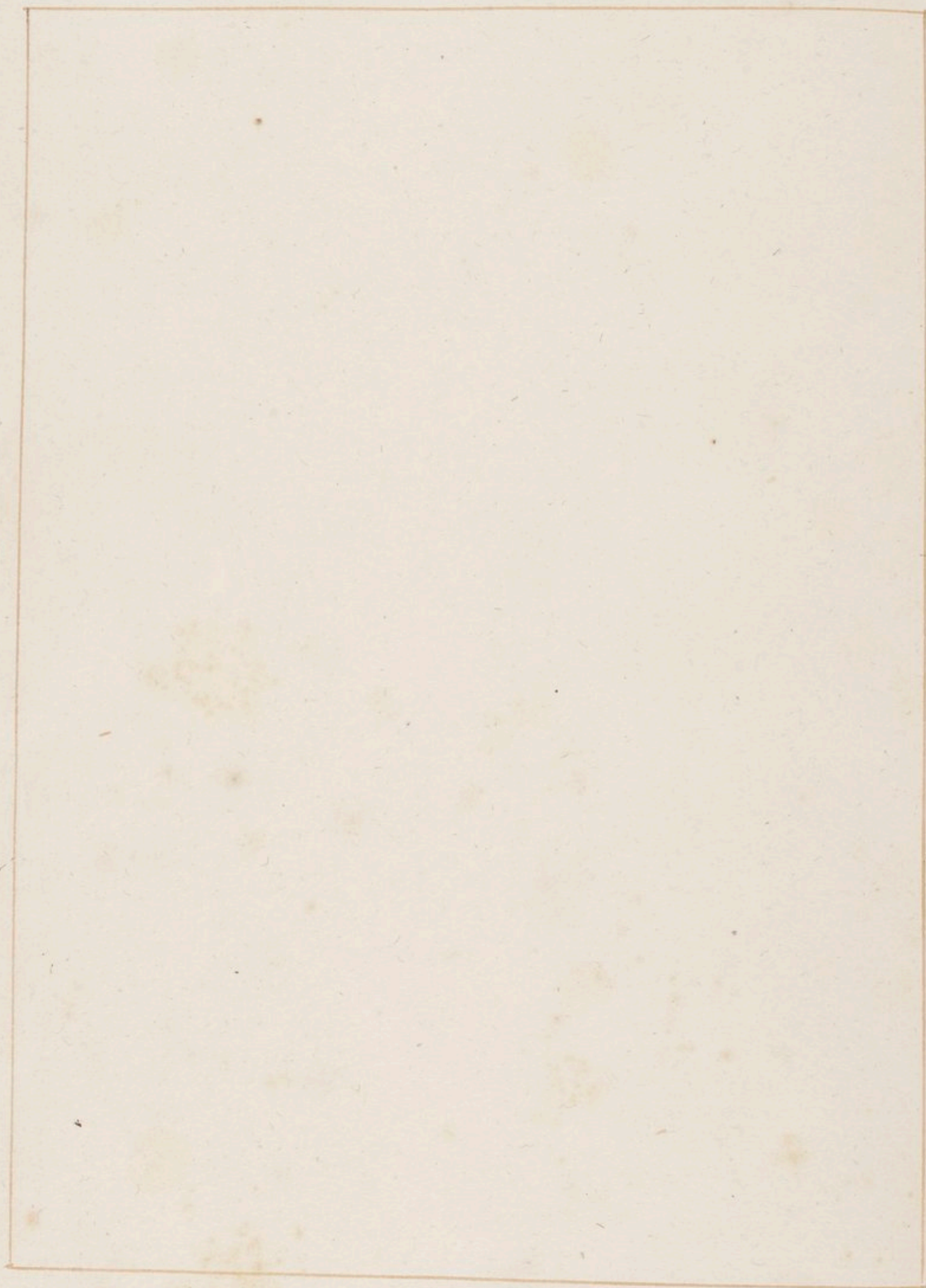
D. S. François, on vous tient dans un délire qui ne cessera pas de mon vivant. Mais quand je n'y serai plus, que l'accès sera passé, et que votre animosité cessant d'être altérée, laissera l'équité naturelle parler à vos cœurs, vous regarderez mieux, je l'espère, à tous les faits dits écrits que l'on m'attribue en se cachant de moi très soigneusement, à tout ce qu'on vous fait croire de mon caractère, à tout ce qu'on vous fait faire par bonté pour moi. Vous serez alors bien surpris, et, moins contents de vous que vous ne l'êtes, vous trouverez, j'ose vous le prédire la lecture de ce billet plus intéressante qu'elle ne peut vous paraître au jourd'hui. Quand enfin ces Messieurs, couronnant toutes leurs bontés, auront publié la vie de l'infortuné qu'ils auront fait mourir de douleur, cette vie impartiale et fidèle qu'ils prépareront depuis longtemps avec tant de secret et de soin; avant que d'ajouter foi à leur dire et à leurs preuves, vous rechercherez, je m'assure, la source de tant de zèle, le motif de tant de peine, la conduite surtout qu'ils eurent envers moi de mon vivant. Ces recherches bienfaites, je consens, je le déclare, puisque vous voulez me juger sans m'entendre, que vous jugiez entre eux et moi sur leur propre production. /



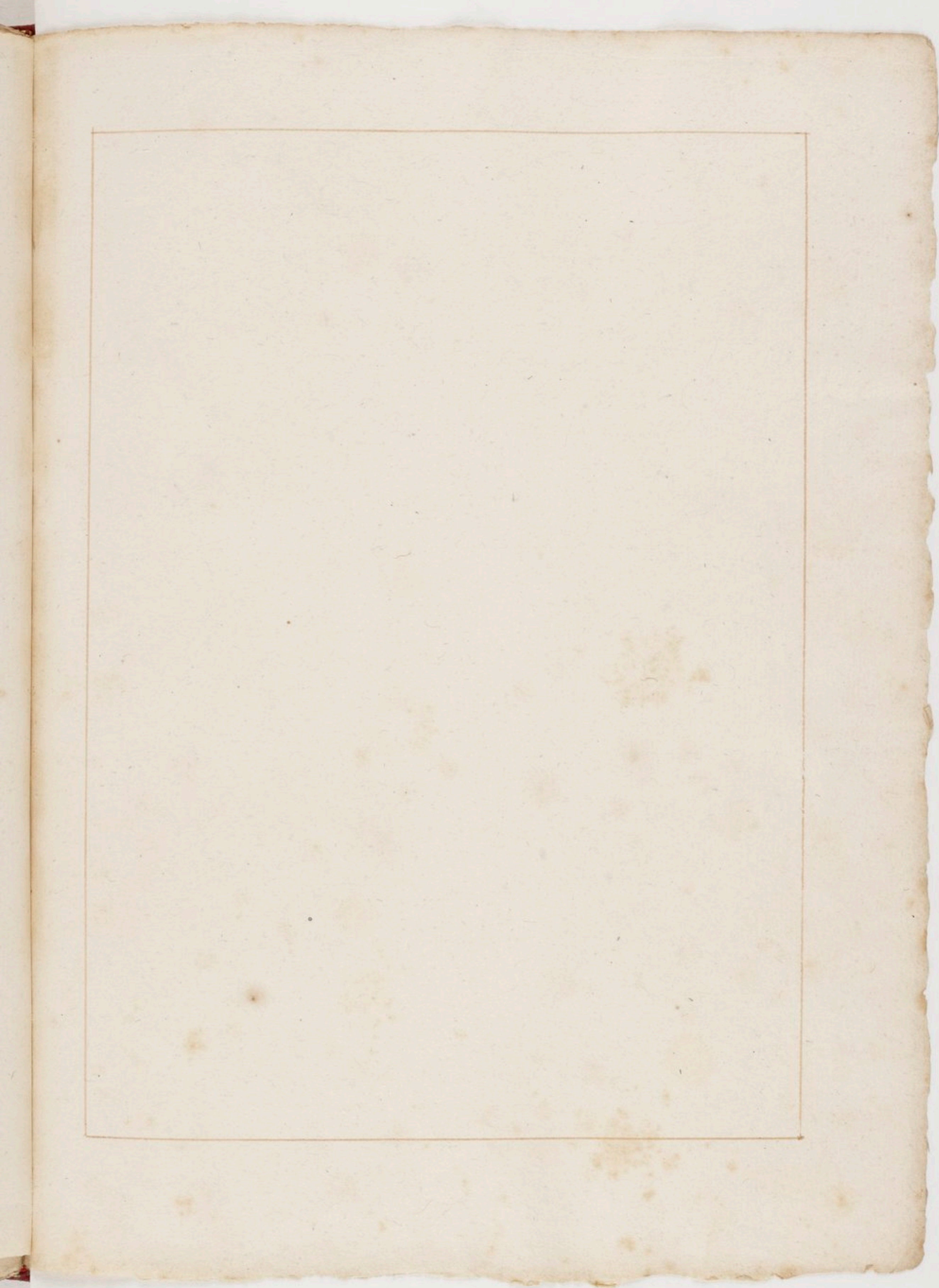








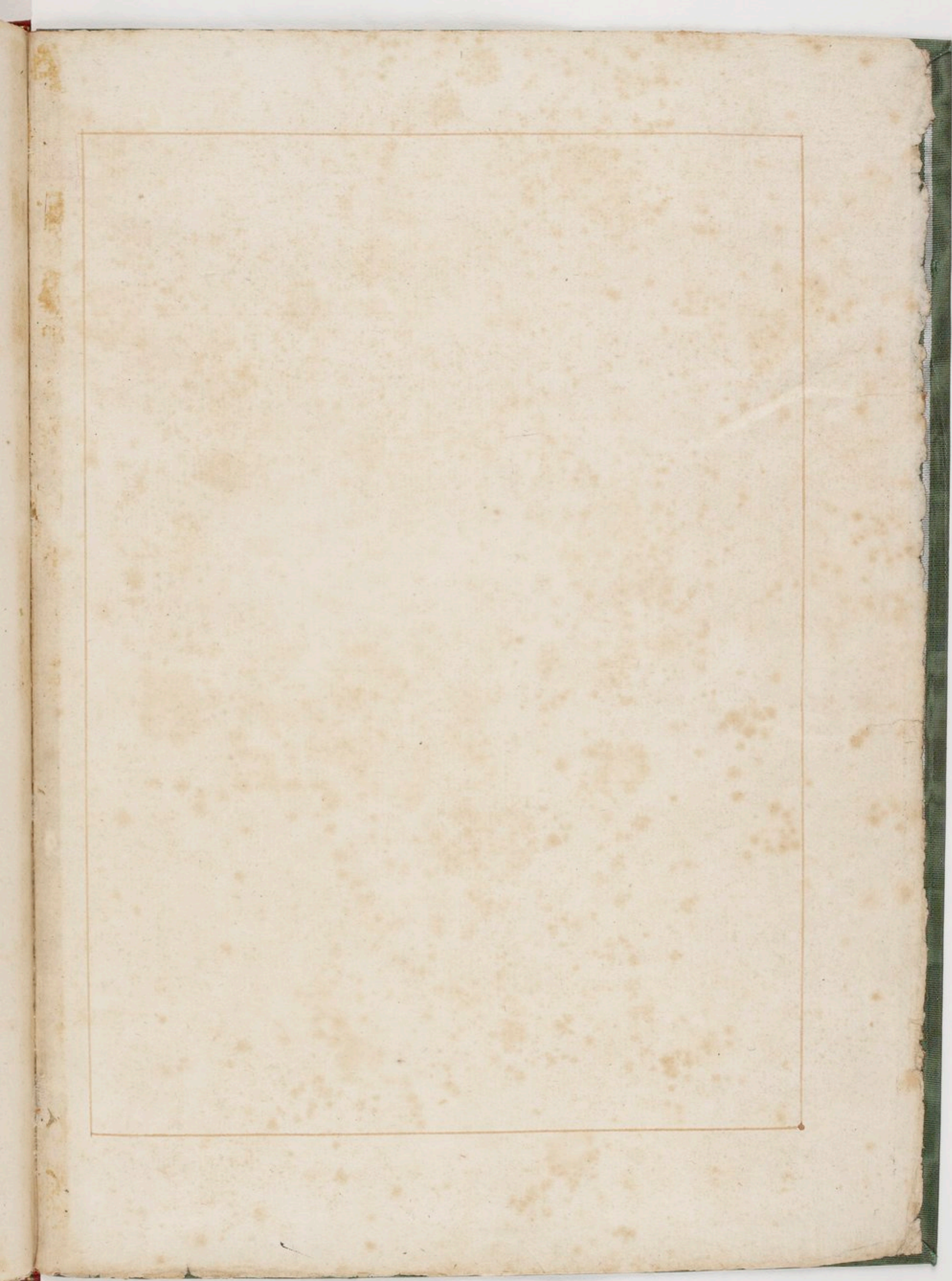








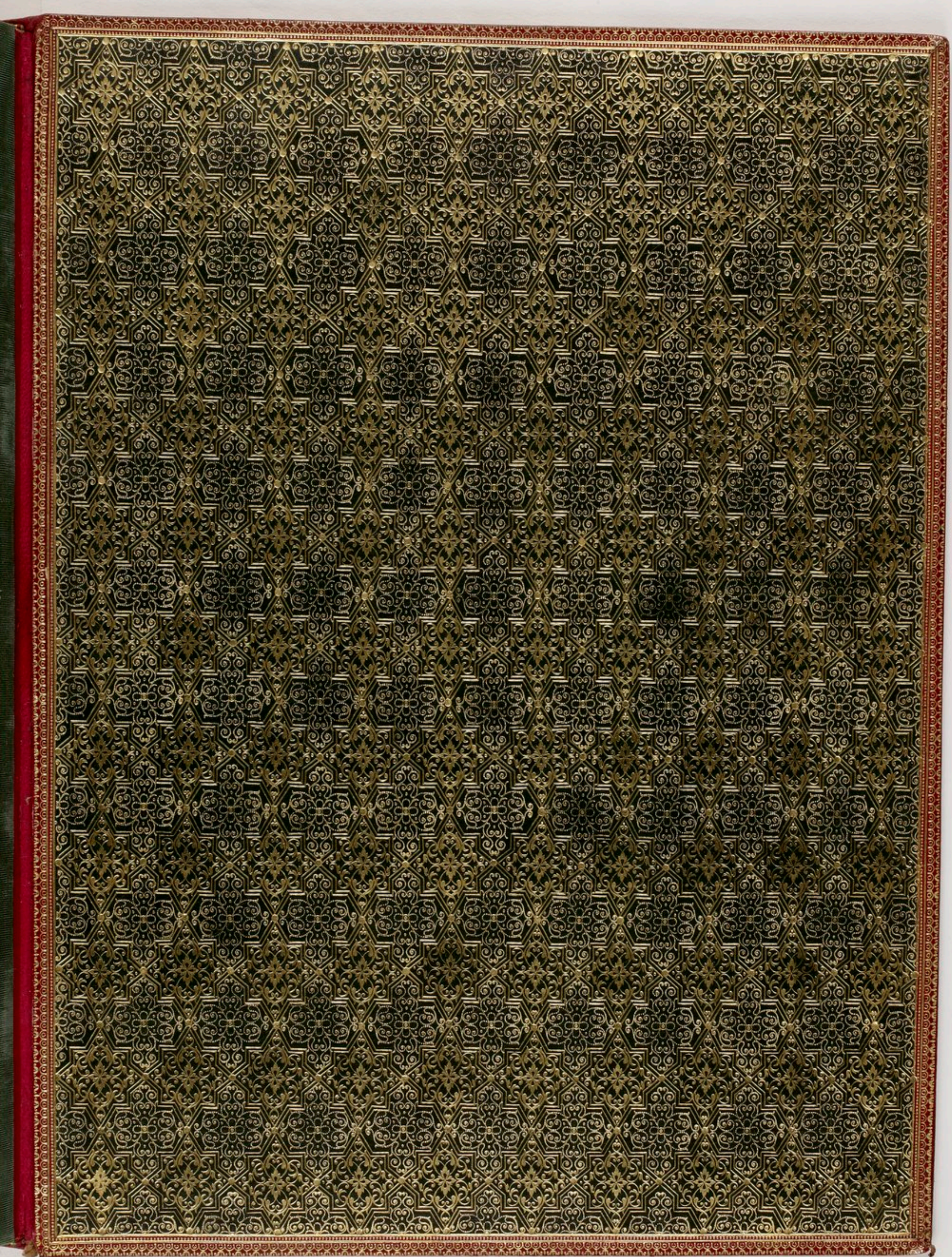




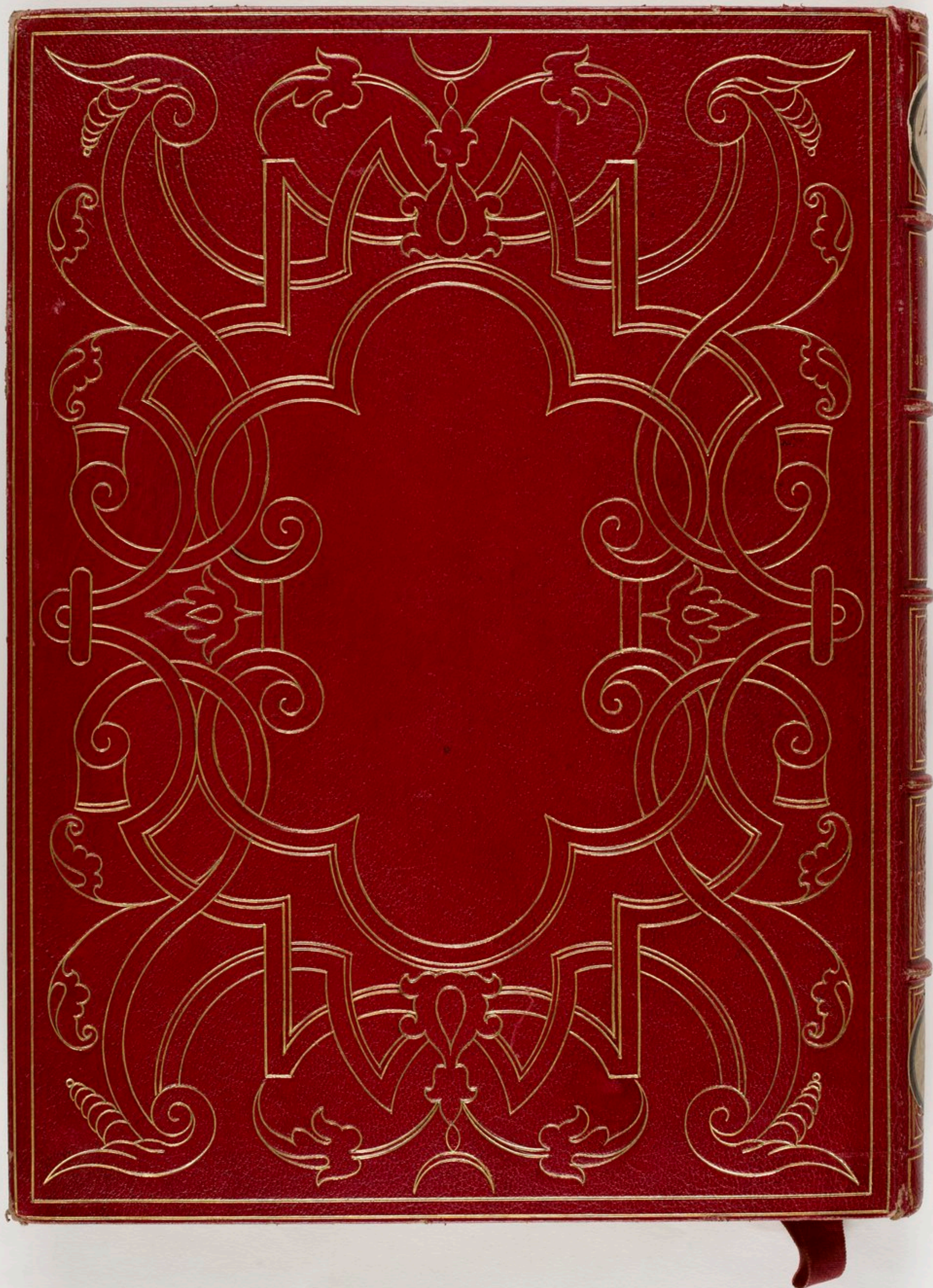




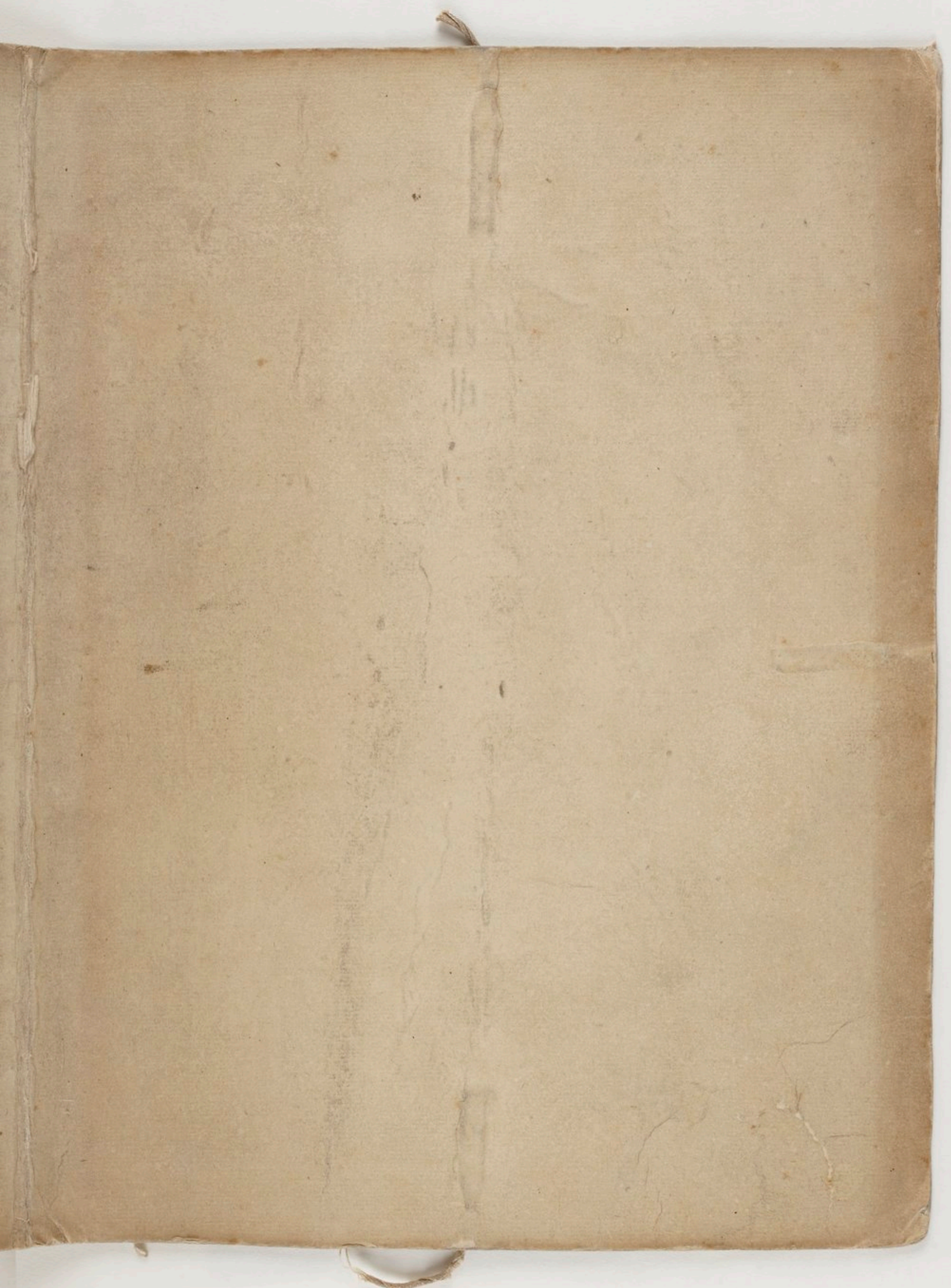




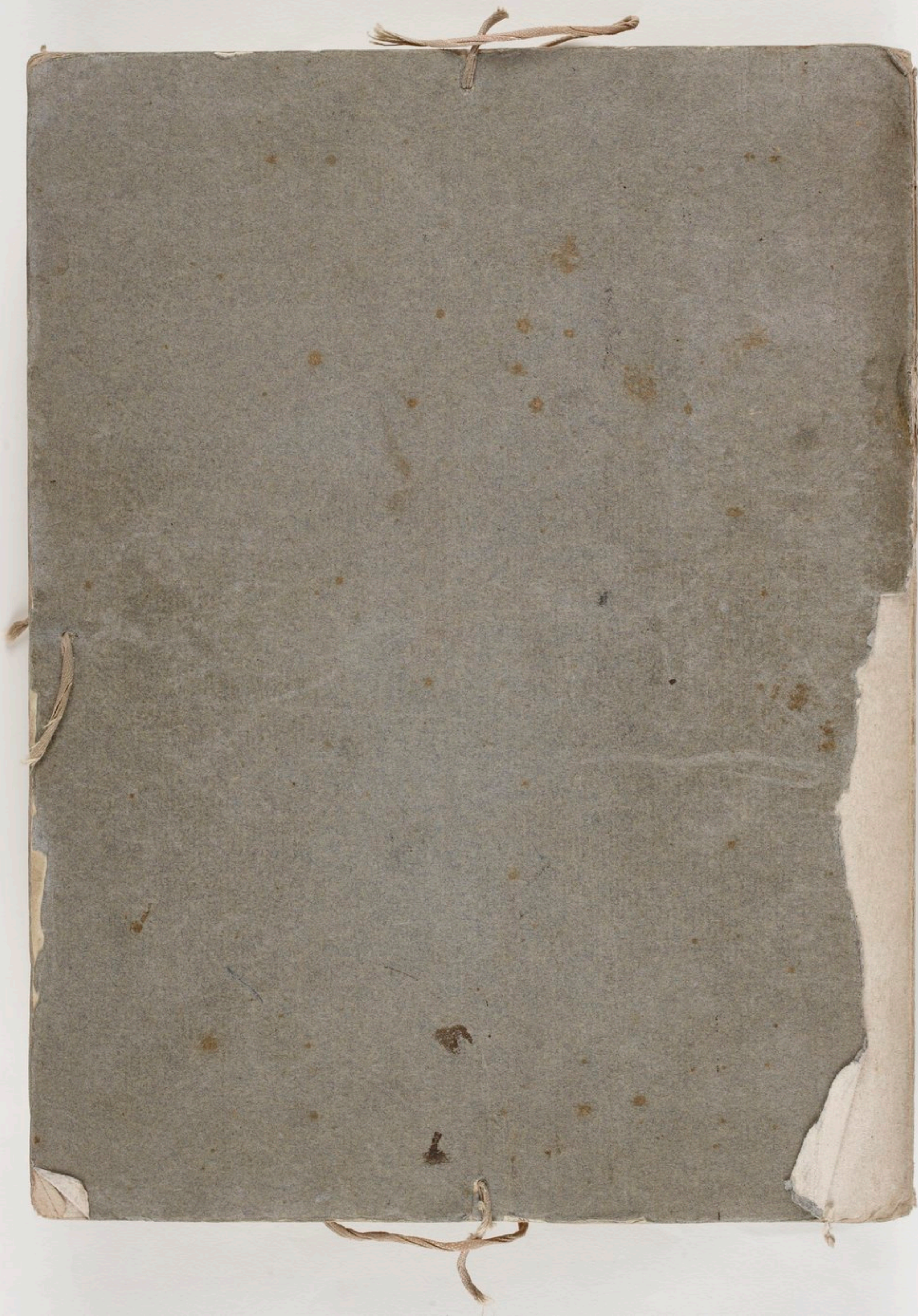














LIB. DU CORPS LÉGISLATIF

1493

ROUSSEAU

JUGE

DE

JEAN-JACQUES

MANUSCRIT

AUTOGRAPHE

V

4979

SIMIER 1856



Rousseau

juge

de

J. J.

—  
autogr.  
—

49











